N° 380 — Tome CII 16 Avril 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, CHARLES CHASSÉ, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, MARIE GEVERS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, JEAN MARNOLD,
CHARLES MERKI, EDGAR POE (M.-D. CALVOCORESSI *trad.*),
J.-G. PROD'HOMME, RACHILDE,
ANDRÉ SPIRE, TANCRÈDE DE VISAN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 389. — 16 AVRIL 1913

André Spire	*Otto Weininger*	673
Charles Chassé	*Les Derniers prêtres universitaires (Le Collège de Lesneven)*	698
Marie Gevers	*Chansons pour mon merveilleux petit enfant*	719
Henri Albert	*Nietzsche et Strindberg*	725
J.-G. Prod'homme	*Un Mémoire de Beethoven sur sa famille*	738
Tancrède de Visan	*La Bagaelle divinatoire*	758
Edgar Poe (M.-D. Calvocoressi *trad.*)	*Le Journal de Julius Rodman* (I)	770

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XXIV^e Lettre à l'Amazone*	806
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	809
Rachilde	*Les Romans*	812
Jean de Gourmont	*Littérature*	817
Edmond Barthélemy	*Histoire*	822
Henri Mazel	*Science Sociale*	829
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	835
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	841
R. de Bury	*Les Journaux*	851
Maurice Boissard	*Théâtre*	854
Jean Marnold	*Musique*	858
Gustave Kahn	*Art*	863
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	868
Henri Albert	*Lettres allemandes*	872
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	876
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	880
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	885
Mercure	*Publications récentes*	888
—	*Echos*	890

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

MILE BERGERAT

SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS

Le Martyre Théâtral

Quatrième volume : 1882-1890

ERRE CUSTOT

TRAITS GALANTS ET AVENTURES

du Sieur PIERRE DEFLEURVILLE

DESSOYE

DÉFENSE LAÏQUE

UL GINISTY

MADEMOISELLE GOGO

M^lle BEAUMÉNARD, de la Comédie-Française (1730-1799).

Ouvrage illustré de 12 planches hors texte.

IARLES-HENRY HIRSCH

SAINT-VALLIER

LES HURET

EN ARGENTINE

E LA PLATA A LA CORDILLÈRE DES ANDES

Avec une carte de l'Argentine

LLIAM LEE

L'ART DE LA POTERIE JAPON-FRANCE

Ouvrage illustré de 4 planches en couleurs et d'une carte hors texte.

URICE MAETERLINCK

LA MORT

GER MARX

L'ART SOCIAL

CIEN VICTOR-MEUNIER

L'ASSOMPTION DE MADAME BROSSARD

DE PAWLOWSKI

VOYAGE AU PAYS DE LA QUATRIÈME DIMENSION

MICHEL PROVINS

L'ART DE ROMPRE

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La philosophie et la sociologie d'Alfr

Fouillée, par **Augustin GUYAU.** 1 vol. in-8, avec portrait et similé d'autographe hors texte..... 3 fr.

La théorie de l'homme moyen. *Essai sur Qu et la statist*

morale, par **Maurice HALBWACHS**, agrégé de philosophie, docteur en et docteur ès lettres. 1 vol. in-16..... ..... 2 fr

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Les assurances sociales en France et

l'étranger, par **Paul PIC**, professeur à l'Université de Lyon. in-16, cartonné à l'anglaise..... ....

LES GRANDS PHILOSOPHES

Montesquieu, par **Joseph DEDIEU**, docteur ès lettres, profes la Faculté libre des lettres de Toulouse. 1 vol. in-8 7

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOLOGIE ET DE LITTÉRATURE MODER

Le roman social en Allemagne (1850-19

GUTZKOW, SPIELHAGEN, FREYTAG, FONTANE, par **J. DR** professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-8.....

Jérémie Gotthelf, *sa vie et ses œuvres*, par **Gabriel M** agrégé de l'Université. 1 vol. in-8. .....

BRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Pour paraître le 30 Avril

J. COMBARIEU

HISTOIRE
DE LA
MUSIQUE

Des origines à la mort de Beethoven

TOME I

Des origines à la fin du XVI^e siècle

Un volume in-8° carré (22^c × 14^c) de x-660 pages, avec de *nombreux textes musicaux*, broché. . . . . 8 fr.

L'ouvrage complet formera *deux* volumes

IL nous manquait en France une *Histoire de la Musique* ayant une ampleur et une précision suffisantes pour figurer à côté de nos meilleures histoires de la littérature et des arts du dessin. C'est cet ouvrage que nous offrons aujourd'hui au grand public. L'auteur, M. J. COMBARIEU, a dirigé pendant de longues années la *Revue Musicale* et il a fait apprécier l'histoire de la musique au Collège de France. Il ne s'est pas contenté de dégager des travaux publiés jusqu'à ce jour les résultats essentiels; ayant poursuivi personnellement de longues recherches, il n'a pas craint d'exposer des questions techniques d'où jaillit souvent la lumière. La précision et l'étendue de sa documentation n'enlèvent rien à la simplicité et à la clarté de son ouvrage qui s'adresse à tous les amis de la musique et à ceux qu'intéresse simplement une histoire générale et complète de la civilisation. o o o o o o o o o o o o o o

L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE paraîtra également en fascicules, les 5 et 20 de chaque mois, à partir du **20 Avril 1913.**

Prix du fascicule in-8°, de 80 pages environ. . . . . 1 franc

= Demander le Prospectus " HISTOIRE DE LA MUSIQUE " =

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris, VI^e^)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

L'Arétin. Notice de Guillaume Apollinaire, avec un portrait..... 1

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, d gravures anciennes et une Notice, par R de Gourmont..... 1

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Al Keim..... 1

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait i de Clésinger, gravé sur bois 1

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait..... 1

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaig une Notice de Charles Verrier..... 1

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gour 1

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'I Van Loo..... 1

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur d'après Södermark..... 1

Tallemant des Réaux, avec une Notice 1

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Re Gourmont.....

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Front

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de I

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après D une Notice de Ad. van Bever.....

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

GUILLAUME APOLLINAIRE
FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU

nfer de la Bibliothèque Nationale

no-bio-bibliographie de tous les ouvrages composant cette célèbre ection. Vol. in-8..... 7 50

ALBERT SAMAIN

uvres de Albert Samain. Au jardin de l'Infante, augté de plusieurs poèmes. Vol. grand in-8 sur beau papier (0 20 × 0,135)... 7 »

LAFCADIO HEARN

ntômes de Chine, Six Légendes, trad. de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18..... 3 50

RENÉ ARCOS

le perdue, poème dramatique. Vol. in-18..... 3 50

TRISTAN KLINGSOR

èmes de Bohême, Vol. in-18..... 3 50

CÉCILE SAUVAGE

Vallon, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

HENRI MALO

s Corsaires Dunkerquois et Jean art. Des Origines à 1662. Vol. in-18..... 3 50

MARCEL COULON

moignages Troisième série. (J.-H. Fabre : L'Homme et l'Œuvre. — Moréas dévoilé. — L'Hellénisme de aurice Barrès. — L'entomologie et J.-H. Fabre. — André Rouveyre. Ephraïm Mikhaël). Vol. in-18..... 3 50

ALBERT HEUMANN

Mouvement littéraire belge d'exansion française depuis 1880. Préface par M. mille Jullian, de l'Institut. Vol. in-18..... 3 50

GEORGES DUHAMEL

ul Claudel. Le Philosophe, le Poète, l'Écrivain, le Dramaturge. Vol. petit in-8..... 2 50

JEAN DES COGNETS

Vie intérieure de Lamartine d'après les souvenirs inédits de plus intime ami, J.-M. Dargaud, et les travaux les plus récents. Vol. 18..... 3 50

PIERRE LASSERRE

Doctrine officielle de l'Université.

itique du haut enseignement de l'État. Défense et Théorie des umanités classiques. Vol. in-18..... 3 50

XIV. JAHRGANG

Unentbehrlich für jeden sich mit deutscher Literatur beschäftigenden Ausländer

ist die jetzt im 14. Jahrgang erscheinende Zeitschrift

„DAS LITERARISCHE ECHO"

Halbmonatsschrift für Literaturfreunde

Begründet von **Dr. Josef Ettlinger**
Herausgegeben von **Dr. Ernst Heilborn**

dank ihrer glücklichen Verbindung eines subjektiv-kritischen un objektiv-informatorischen Teiles. — Jedes Heft gliedert sich in ein Anzahl leicht übersehbarer Rubriken : in einen **Hauptteil** mit grös seren Aufsätzen über literarische Zeit- und Streitfragen, Charakt ristiken moderner Autoren, Besprechungen einzelner neuerschien ner Hauptwerke, Gruppenübersichten von stofflich verwandt Büchern ; ferner in die vier Spezial-Abteilungen der Zeitschri das **Echo der Zeitungen, Echo der Zeitschriften, Echo d Auslandes, Echo der Bühnen,** weiter die belletristische Rubrik **Proben und Stücke,** die **Kurzen Anzeigen** (kurze Einzelbesp chungen), die **Nachrichten** über alle wesentlichen sachlichen V gänge, Personalien usw., die **Notizen**, den **Meinungsaustaus** aus dem Leserkreise und endlich den **Büchermarkt,** der ei systematische Bibliographie aller literarischen Neuerscheinung fortlaufend verzeichnet.

Vorzugsweise stellt sich „Das literarische Echo" mit seiner samten Arbeitstätigkeit in den Dienst der **modernen** Literatur, h. der zeitgenössischen Produktion auf belletristischem und lite turwissenschaftlichem Gebiete : alle Literaturen Europas sowie Americas finden Berücksichtigung.

Jeder Jahrgang -- rund 1800 Druckspalten -- enthält zahlreiche Porträts ein sehr umfangreiches Sachregister, das dem Bande den bleibenden W eines Nachschlagewerkes gibt.

Probenummern kostenfrei durch

Egon Fleischel & Co., Berlin W.

Verlag des „Literarischen Echos"

Vierteljahrspreis 4 mark

RNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

veautés

COLETTE WILLY

L'ENVERS DU MUSIC-HALL

olume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

ous ceux dont les chansons, les grimaces, les périlleuses culbutes nous font rire, qui donc
andé le secret de leurs misères, de leurs tendresses, de leurs fiertés ?...
lette, qui fut Colette Willy, l'écrivain qui fut mime, comédienne et danseuse, rassemble
d'hui les notes prises au soir même des représentations et nous livre, dans sa sincérité
vante, L'ENVERS DU MUSIC-HALL.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

JULES D'AURIAC

Consul général de France à Naples

a *Nationalité Française*

SA FORMATION

volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

ans son ouvrage, l'auteur jette un coup d'œil sur la France de l'avenir et nous montre la
hution de notre natalité, l'effacement progressif de notre bourgeoisie, la désertion des
agnes et l'envahissement pacifique de l'étranger comme autant de problèmes troublants,
pour préoccuper tout Français qui a le légitime souci des intérêts de la patrie.

MARCEL L'HEUREUX

A JEUNESSE DE PHILIPPE GRANDIER

ROMAN

volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

C'est le livre dont on parlera demain : un beau roman, fortement pensé et écrit, dont l'intérêt
ndit à chaque page, et où le talent de M. MARCEL L'HEUREUX se révèle sous un jour vraiment
veau.

vrage complet en 12 livraisons — *Prix de la livraison :* 1 fr. 25

CAMILLE PITON

E COSTUME CIVIL EN FRANCE

du XIIIe au XIXe siècle inclus

700 illustrations directes par la photographie d'après les documents de l'époque (Vitraux, Sculptures, Tableaux, Gravures, etc., etc.), la plupart inédits

UNE PLANCHE EN COULEURS DANS CHAQUE LIVRAISON

Cet ouvrage formera 12 livraisons à 1 fr. 25 qui paraîtront tous les quinze jours. Chaque
raison de 32 pages est tirée sur beau papier couché, la première vient de paraître.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie Ferreyrol
10, rue Bonaparte. Paris

Édition de luxe à tirage limité

sur papier de Hollande (Van Gelder Zonen), caractères neufs Didot, co
belles marges, format in-18 (125×193)

Vient de paraître

L'Abbé A.-F. PRÉVOST

HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIE

ET DE

MANON LESCAUT

Collationnée sur l'édition de 1753

10 exemplaires sur Chine, numérotés de			1 à	10.
31	—	— Japon, —	11 à	41.
975	—	— Hollande, —	42 à	1016.

PRIX SUR HOLLANDE : 7 francs NET

Les cent derniers exemplaires seront vendus **10 francs**

EXEMPLAIRES SUR CHINE OU JAPON : **25 francs**

Pour paraître le 28 avril

VOLTAIRE

CANDIDE

10 exemplaires sur Chine, numérotés de			1 à	10
30	—	— Japon, —	11 à	40
910	—	— Hollande, —	41 à	950

A souscrire de suite : PRIX SUR HOLLANDE : 5 franc

Les cent derniers exemplaires seront vendus **10 francs**

EXEMPLAIRES SUR CHINE OU JAPON : **15 francs**

Expédition franco contre valeur adressée à

M. FERREYROL, 10, rue Bonaparte — PARIS

(*Catalogue d'occasions et éditions originales sur demande*)

OTTO WEININGER [1]

—

Je voudrais que l'on commençât par s'estimer soi-même, tout le reste découle de là.
NIETZSCHE.

I

En 1901, à Vienne, quelques jeunes gens se réunissent une fois par semaine. Ils lisent. Ils causent. C'est un cercle d'études. Les réunions se tiennent dans un atelier prêté par un ami. On prie le plus compétent de diriger la lecture. Et sur certains passages on discute, des heures durant. Le cercle n'est pas fermé. On a le droit d'amener des camarades pour éclairer la discussion.

Un soir l'invité est Weininger, déjà célèbre parmi les étudiants en philosophie. Il connaît les principales langues de

(1) Les documents à consulter pour connaître Otto Weininger sont les suivants : Otto Weininger, *Geschlecht und Charakter ;* Otto Weininger, *Ueber die Letzten Dinge,* précédé d'une preface biographique du Dr Moriz Rappaport ; Dr Emil Lucka, *Otto Weininger, sein Werk und seine Persönlichkeit.* Ces trois ouvrages ont été publiés par l'éditeur Wilhelm Braumüller, à Vienne, de 1903 à 1905.

Weininger est inconnu en France. Je n'avais jamais entendu prononcer son nom lorsque Daniel Halévy me signala un bon article paru sur Weininger dans la *Voce* de Florence (n° du 10 février 1910). Il est au contraire fort connu dans les pays de langue allemande, en Italie et en Russie. *Geschlecht und Charakter* vient d'atteindre sa treizième édition. On a écrit de Weininger qu'aucun théoricien n'a plongé aussi avant dans l'âme humaine et n'a exprimé dans une forme abstraite ce que Shakespeare et Dostoïewsky ont exprimé dans un langage concret ; que « ses livres sont les plus riches de pensée qui aient été écrits dans le domaine théorique depuis trois siècles » et qu'aucun homme n'avait senti avec autant d'intensité les grands problèmes de la vie humaine depuis la mort de Richard Wagner. Enfin Strindberg écrivit de *Geschlecht und Charakter :* « Un livre formidable, qui a resolu le plus difficile de tous les problèmes... J'épelais. Il a construit. Voilà un homme ! »

Je crois qu'on doit aborder Weininger avec plus de prudence et conseiller un peu plus de modestie à la troupe de ses admirateurs. On ne peut le comprendre qu'en distinguant, selon le conseil de son ami Lucka, les moments où Weininger décrit avec les savants de ceux où il postule avec les philosophes. Quand il postule,

l'Europe. Il est au courant de tout ce qui s'écrit dans le domaine de la psychologie et de la théorie de la connaissance, et même il a pris part l'an dernier à Paris aux travaux d'un Congrès de psychologie. Sa présence sera utile, car il est un disciple décidé du grand philosophe allemand Avénarius, dont les membres du cercle étudient ensemble, cette année, la « Critique de l'Expérience pure ». Mais Weininger pendant toute la soirée reste presque constamment silencieux. Une ou deux fois il cite un fait, donne son avis. La soirée se termine. On sort. Tandis que, dans la rue, comme il est d'usage entre jeunes gens excités, la discussion se prolonge sans fin, Weininger s'éloigne avec un membre du cercle, le docteur Emil Lucka, et fait route avec lui. Weininger est plus jeune de plusieurs années que son compagnon. Mais, loin des autres, avec un seul, il se confie davantage. Ils parlent de leurs idées, de leurs travaux. Tous deux aiment les mêmes études. Sur beaucoup de questions leur pensée s'accorde. Tous deux s'effrayent de l'influence que la société moderne laisse prendre aux femmes, et méprisent la philosophie de « fiancés et de sages-femmes » que répandent Ellen Key et ses pareilles. C'est une amitié qui naît.

Lucka, émerveillé de cette mémoire immense, de cette infatigable puissance de travail, de la maturité de cet enfant de 21 ans, ne peut plus se passer de revoir Weininger, qu'il re

il ne semble pas avoir une grande originalité, et l'on serait bien mal venu de de mander à cet extraordinaire jeune homme autre chose qu'une immense culture philosophique. Quand il décrit ou reproduit les opinions des savants, souve hélas ! il décrit mal parce qu'il a mal compris. Il est tombé dans la même erreu que plus d'un philosophe moins jeune qui s'imaginent que l'on a le droit de jug la Science, quand, sans avoir pratiqué l'hôpital, le tableau noir ou le laboratoir on s'est contenté de lire ou de parcourir de gros ouvrages scientifiques.

En somme, Weininger qui, du haut de son transcendantalisme, accable les pe seurs anglais, dont il ne pouvait, vu son défaut de vraie culture scientifique, i terpréter les doctrines en connaissance de cause, « n'est pas digne (le mot est Höffding sur Nietzsche), en tant que chercheur sévère et méthodique, de dénouer l cordons de leurs souliers ».

Reste son idéalisme agressif, sa passion métaphysique, la bataille qui se pas en lui entre deux des grandes directions de la pensée humaine.

Estimer que le choix d'une philosophie c'est un risque, que,lorsqu'on s'est tro pé dans son choix, on est indigne de reparaître parmi les hommes,cela n'est p d'un homme banal, c'est un assez beau drame. C'est pour cela qu'il était plus t tant de faire le récit de la vie d'Otto Weininger, quitte à simplifier, à styliser peu le personnage, que de résumer méthodiquement et longuement des idées q à des lecteurs français, paraîtraient bien peu neuves dépouillées de cette sorte sauvage beauté que leur donnent la violence et le désordre pathétiques avec l quels Weininger les a jetées en défi au temps sans grandeur où il s'attristait vivre.

connaît son maître. Ils se rencontrent sans cesse, passent ensemble les nuits, soit seuls, soit avec quelques amis de choix. Weininger leur résume ses travaux, développe ses projets. Il venait de terminer, pour le doctorat, une dissertation sur la question sexuelle.

Ils n'étaient pas tous chastes. La science connaît les désirs de l'homme. Elle recommande la prudence. Mais elle, qui regarde les jeux de la nature avec bienveillance, n'ose pas conseiller aux jeunes gens de refuser les baisers qui se tendent vers leurs frais visages, de refermer sans s'y être endormis ces bras ouverts qui offrent quelques instants de détente aux corps adolescents en bataille contre l'homme qui veut naître, ces pauvres bras trop nus où ils se réveillent calmés, mais le cœur plein de colère et de dégoût.

Cela humiliait Weininger que lui, un homme, dont la vie est esprit, fût forcé d'abandonner un instant ses livres, d'interrompre les mouvements de cette pensée qui est son devoir et son orgueil, pour suivre des ordres si bas, des instincts si sauvages qui nous interdisent tout travail jusqu'à ce que nous leur ayons obéi. Il en voulait à cette femme à qui l'homme est obligé de sourire, de mentir, de se soumettre jusqu'à ce qu'il ait obtenu d'elle ce que son corps exige qu'il aille lui demander. Il aurait souhaité qu'on chassât des bibliothèques ces petites filles qui, si elles venaient là vraiment pour lire et pour méditer, s'ingénieraient à tenir secret ce sexe qu'elles étalent sous leurs parures et dans leurs parfums pour affoler les sens que nous essayons de tenir en repos. Il maudissait la femme qui trouble le travail de l'homme.

C'était un grand garçon haut et maigre, à la face mobile. Mais tout à coup ses yeux étincelants se barraient, et son visage prenait une expression fermée.

Il n'avait pas, cependant, de graves soucis matériels. Il n'était pas ce qu'en appelle un étudiant pauvre. Son père, ouvrier d'art, gagnait bien sa vie et l'aidait. Il venait quand il voulait prendre ses repas en famille. Il gagnait quelque argent en donnant des leçons. Des soucis intellectuels, pas davantage. Sa thèse avançait. Il n'avait aucune inquiétude sur la méthode qu'il avait acceptée. Solidement installé dans l'empirisme de ses maîtres, il se tenait résolument à l'écart de toute métaphy-

sique, considérant les esprits préoccupés de l'énigme du monde comme de beaux cas à faire étudier par les psychologues ou les aliénistes, et l'angoisse de Dieu comme un vertige de puberté.

Mais Otto Weininger était Juif.

Mettez au collège un enfant de dix ans, ardent, joyeux. Ses camarades l'accueillent, jouent avec lui. Mais un jour l'un d'eux questionne. Pourquoi ne t'ai-je pas vu dimanche à l'Eglise? — Je ne vais pas à l'Eglise. — Et pourquoi ?

Il répond. Alors les jeux s'arrêtent, et l'enfant est tout seul. Il ne comprend pas, d'abord. Ses parents lui expliquent. Et il n'a plus de camarades que quelques petits Juifs comme lui.

Et si ces petits camarades ne lui plaisent? S'ils n'ont ni mêmes goûts, ni mêmes manières? S'ils sont plus riches que lui, et sans le vouloir l'ont humilié? Faudra-t-il qu'il reste avec eux, loin de ceux vers qui le premier jour son cœur s'était si gentiment élancé ?

Alors il reste à l'écart. Son cœur s'est refermé, et sa seule joie est pour l'étude. Il se bourrera l'esprit, puisqu'il ne peut aimer. Et puisqu'il ne peut être aimé, il étonnera au moins. Et il est toujours en avant, bien en avant des autres, et il devient celui qui inquiète les maîtres, que les camarades envient et détestent.

Lui aussi les déteste. Il ne croit plus qu'en ses parents, ses vrais amis, ses vrais maîtres. Ces parents juifs, le secret de la force juive parce qu'ils ne pensent jamais à eux-mêmes, se privent de tout plaisir, du nécessaire même, pour donner à leurs fils éducation et instruction.

Mais ces austères mœurs familiales, dont tous les gestes sont suspendus à la loi, et qui ont soulevé les masses juives croyantes si fort au-dessus de leur entourage musulman ou chrétien, s'effritent jour après jour. Les pères les respectent un peu, mais n'osent plus conseiller à leurs fils d'y obéir encore.

Quand sur les promenades publiques s'étalait la pancarte « les cochons et les Juifs n'entrent pas ici », que pouvaient nous faire les gorges-chaudes étrangères sur nos longues barbes, nos boucles pendantes, nos lévites, notre jargon et notre gesticulation orientale? Rentré chez soi, dans la petite cité

fermée de chaînes, où les rires du dehors ne pénétraient pas, on obéissait joyeusement aux habitudes séculaires.

Mais un jour la loi du pays déclara que nous étions citoyens comme tout le monde. Et nous avons cru à la sincérité du pacte. Respirer le même air dans les mêmes rues que les autres, être des égaux, apprendre dans les mêmes livres, les mêmes écoles, voter, payer les mêmes impôts et de l'or et du sang, avoir droit au même costume, au même salut, être soignés par les mêmes mains, être enterrés dans la même terre, ce fut notre orgueil, notre ivresse. Et lorsque les autres ne désarment pas, que même les descendants de familles fixées sur le sol de notre pays bien des années après nos familles nous traitent en étrangers, ce n'est pas eux que nous accusons de mauvaise foi ou de haine, mais nous-mêmes que nous interrogeons, nous demandant si nous avons assez fait pour ressembler, si nous nous sommes assez docilement conformés, s'il n'apparaît pas encore dans nos habits, dans nos regards quelques restes de ces habitudes antiques qui nous ont repoussés jadis hors du large courant de la vie commune. Et quand le père retrouve chez son enfant un de ces mots, un de ces gestes qu'il connaît bien, parce qu'ils sont ceux de ses grands-pères, il lui dit : ne fais pas cela, c'est juif.

Puisque ce qui est juif ne se fait pas, c'est que c'est le mal ; c'est que ce que fait le non-juif c'est le bien. Ainsi, celui que nous aimons le plus donne raison aux rebuffades de nos camarades. Nous nous étions conduits comme de petits barbares envers nos maîtres, nos supérieurs, les petits civilisés aryens. Il ne fallait pas tendre les bras, et offrir notre cœur. Cela, c'est de l'exubérance juive. Il fallait donc rester dans notre petit coin jusqu'à ce qu'on voulût bien nous y venir chercher. Pourquoi cette hâte juive ? ce désir trop pressé d'acceptation, de bon accueil ? Soyons modestes. Sachons attendre qu'on nous fasse signe, discrets et réservés.

Et nous nous observons, surveillons tous nos gestes, retenons nos élans, contenons nos pensées. Alors on dit de nous que nous sommes, « en dessous », dissimulés, sournois. Nous nous sommes donc trompés encore ? Cherchons mieux. Et toujours des échecs. Et nous nous questionnons : qu'ai-je fait aujourd'hui pour que ce gosse me regarde avec des yeux mau-

vais? L'enfant juif, sans cesse accusé de fautes contradictoires, ne se demande plus si les accusateurs sont injustes ou stupides ; mais quelle est donc ma faute ?

Celui qui se sent laid, repoussé par les uns et raillé par les autres, dès qu'un passant le regarde baisse les yeux et rougit. Ce ne sont pas les hommes qui ont tort de jeter vers son front un regard sans pitié, c'est lui-même de ne pas être un plaisir pour les yeux des hommes. Et il maudit ceux qui lui ont donné le jour. Et il se hait lui-même.

Si encore l'enfant juif voyait qu'il souffre pour une cause juste. Si des hommes orgueilleux, fanatiques, lui avaient dit : tu recevras des coups, rends-les si c'est possible. Mais tu es un contre cent. La vengeance ne sera pas toujours ta joie. Ce sera d'accepter l'injustice en pensant : « Je suis l'élu de Dieu ; eux adorent l'Idole. » Et tu ne sentiras pas les coups des idolâtres ; et, leurs injures, tes oreilles ne les entendront pas.

Mais la foi des parents n'est pas vive. Obligés de gagner leur vie, ont-ils pu cesser tout travail lors des grandes fêtes juives qui tombent d'autres jours que les fêtes chrétiennes, et chômer le sabbat, du vendredi à la chute du jour au samedi à l'apparition de la première étoile? Peu à peu ils ont perdu l'habitude du culte, et ils hésitent à transmettre à leur fils une croyance qui, au lieu de le porter doucement dans la vie, ne sera pour lui que gêne incessante et chance de mise au ban.

Un peu d'histoire juive dont on sourit, quelques prières en hébreu qu'on ne comprend plus, quelques repas de communion symbolique la veille du Nouvel An ou la veille de la Pâque. Une forte morale et peu de religion.

Et chez les voisins orthodoxes les plus singulières pratiques : des rabbins en longue robe noire, coiffés d'un haut bonnet en martre zibeline, d'où tombent sur chaque joue des boucles de cheveux, et qui, lorsque l'Officiant promène dans le Temple les Tables de la Loi parées de broderies, de plaques, et de clochettes d'argent, se précipitent, s'inclinent et les touchent avec les franges bleues qui pendent de leur blanc châle de soie.

Chez les voisins libéraux, qui se croient des hommes supérieurs, parce que depuis deux ou trois générations ils ont renoncé à séparer le gras du maigre et qu'ils mangent du porc, mais qui n'ont pas l'âme assez forte pour se passer de prières, de réunions, de prêches et de chants, de ridicules petits rabbins

modernistes, douillettement patronnés par des dames bien élevées et de bonnes intentions, rejetant des cérémonies tout ce qu'ils appellent le legs superstitieux du passé, transposent l'antique religion d'hommes en une fade religion de femmes, et arrachent des cérémonies cette grandeur qui vient de l'Orient, cette saveur âpre qui vient des siècles.

Et l'enfant étudie. Les gravures de ses livres d'histoire lui montrent les monuments, les temples de cette race grecque qui balbutiait lorsque la sienne avait déjà donné au monde ses plus beaux chants et le trésor de sa sagesse, et sa race n'a rien laissé que quelques tas de pierres, des inscriptions, et de pauvres tombeaux. Dans les musées où il regarde parmi la douce lumière des rouges anciens et des ors passés, c'est le Christ qui porte l'auréole, et c'est Judas qui, la tête basse, reçoit les trente deniers. Sur la façade sculptée des cathédrales l'Eglise dresse hautainement la tête vers la Synagogue aux yeux bandés qui laisse pendre, vaincue, vers la terrre ses tables renversées.

Et nos maîtres, ceux que nous aimons lire, qui modèlent notre âme, nous donnent-ils du cœur, au moins, pour lutter contre notre malédiction ? Nous lisons Gœthe. Et Gœthe, nourri de Spinoza, Gœthe, qui, dans sa jeunesse, en culotte courte et bas de soie, vint apporter son aide au petit peuple de Francfort pour éteindre l'incendie de la ville des Juifs, Gœthe n'aimait pas les Juifs. Est-ce que Wagner a osé, comme Racine, écrire une tragédie juive ? Non, il nous détestait et nous força d'aimer Tannhæuser qui descend vers Rome, et Parsifal qui part à la quête de la lance sacrée. Pour lui le mot de juif est synonyme de médiocrité et de bassesse. Dans la bouche de Victor Hugo, une injure. Et lorsque nous ouvrons les livres de celui qui a écrit la plus belle histoire de notre peuple, nous l'entendons qui nous condamne. « Le progrès, nous crie-t-il, consistera dans tous les ordres à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique, et à poursuivre des délicatesses inconnues aux âpres natures de la vieille Alliance. »

Grands-pères têtus qui vous êtes obstinés à rester séparés des peuples où le destin vous appelait à vivre, et nous avez fermé les avenues du monde splendide qui s'ouvrait devant nous, devons-nous imiter votre héroïsme ou maudire votre stupidité ? Est-ce que nous aussi, par faux orgueil, nous allons

marcher et entraîner nos fils dans les traces étroites de vos pas? Est-ce que la perdrix se dégrade, qui se fait blanche pour ressembler à la neige où il faut qu'elle piète, ou le papillon qui éteint ses couleurs pour ressembler à la feuille où il dépose ses œufs? Et ces Marranes d'Espagne qui ont préféré la noble vie espagnole à la sordide vie du Ghetto? Et ces crypto-juifs de Russie qui, au lieu de végéter, astreints à la résidence, peuvent, en acceptant l'orthodoxie, parcourir sans entraves la vaste Russie, et donner à leur patrie ses diplomates, ses généraux et ses savants? Est-ce que le fils du marchand de draps de Dusseldorf serait devenu Henri Heine si quelques gouttes d'une certaine eau salée n'avaient aspergé son front un jour qu'il rêvait de gloire? Et Disraeli aurait-il pu parler au nom d'un grand peuple dans les congrès où se décidait le sort de l'Europe, si son père sagement ne lui avait pas fait donner le baptême dans sa treizième année?

Vraiment la masse des Juifs est un peuple de dupes. On nous demande partout de prendre part aux bagarres. Et puis, quand l'affaire est finie, on aimerait bien que nous nous en allions. Et si nous restons là, maladroits que nous sommes, nous sentons que c'est pour d'autres, et non pour nous, que nous nous sommes battus.

Dans le beau drame de Max Nordau « le Docteur Kohn », le soldat Moses, le soir de Sadowa, après avoir marché toute la journée, sous le feu avec ses camarades, épuisé comme eux, son sang coulant par trois blessures, entendit tout à coup dans le calme de la nuit cent mille poitrines entonner le Choral de Luther. Ainsi à l'heure du triomphe il est exclu du chant sacré, un étranger au milieu des siens. Il ne peut croire à ce Dieu que tous remercient. Mais plutôt lui adresser mille prières sacrilèges que de rester une autre fois tout seul, la bouche fermée, au milieu des cœurs débordants. Il quitte son nom juif et demande le baptême.

Ce qui frappa le plus le docteur Emil Lucka le soir où pour la première fois il rencontra Weininger, ce fut l'anxiété, l'expression douloureuse de son visage.

II

Une science satisfaite ne pouvait suffire à Weininger. Il ne pouvait suivre longtemps des philosophes à qui les grands pro-

blèmes, loin d'être une angoisse dont on ne se délivre qu'en leur trouvant une réponse, semblent des chemins clos où, lorsqu'on est prudent, l'on évite d'entrer. Tout à coup, il sentit le monde que lui présentaient ses maîtres s'évanouir devant lui. Au lieu de choses, « des relations, des paquets de sensations, des rapports subjectifs. Rien d'objectif. Rien de réel ». L'expérience pure est une chimère. Pas d'expérience qui reste tout à fait pure d'éléments qu'y glisse notre esprit. Pourquoi user notre vie en des efforts qui ne nous apprennent rien sur l'essentiel?

Un sage ne se serait pas déçu si vite et aurait continué ses recherches avec un sourire sceptique, pour le plaisir. Mais Weininger aimait les idées qui torturent, non le train-train du laboratoire qui donne la paix à l'esprit. Encore, s'il avait eu l'espoir qu'un jour, par suite du perfectionnement de nos méthodes et de nos instruments, on pourrait déchirer le voile que notre destin nous oblige à jeter entre nous et les choses. Mais il a perdu cet espoir. Ces savants qui, à force d'étudier au microscope des détails infiniment minces, se sont rétrécis l'âme, il faut les fuir. Parce qu'ils croyaient que l'homme a la même origine que les espèces animales, parce qu'on nous répétait que les lois qu'ils ont imaginées pour se rendre compte plus aisément de certains phénomènes étaient les lois immuables et éternelles du monde, nous avons toléré qu'ils soumettent l'âme de l'homme, comme celle des bêtes, aux ordres d'un mécanisme auquel il n'est pas même certain que la matière elle-même doive obéir. Et parce que nous ne nous croyions plus libres, nous n'avons plus essayé d'être justes. A cause d'eux nous avons refusé d'entendre les grandes voix qui, du fond du passé, nous criaient : fais le bien, fuis le mal. Si tu veux, tu peux.

Pour nous consoler du grand vide qu'ils avaient creusé dans notre âme, il y en avait qui nous disaient : patience ; un jour, nous saurons tout ; oui, tout, le fond même des choses ; vous serez pareils à des Dieux. Et ce qu'ils nous ont apporté, est-ce donc une Nature que nous puissions saisir entre nos mains, et regarder dans les yeux face à face? Non. Des images, de pâles simulacres, des symboles incertains, construits par leur esprit.

L'esprit, il n'y a que l'esprit. Notre esprit qui affirme et qui postule, qui attache moins de sens à ce qui est qu'à ce qu'il

veut qui soit, notre raison capable de vrai, c'est-à-dire capable de rester d'accord avec les lois logiques qui sont celles de sa nature, notre raison créatrice de concepts, ces réalités subjectives, les seules réalités que l'homme puisse atteindre jamais.

Alors comme l'artiste qui, après avoir longtemps, et en vain, essayé de reproduire les traits fidèles de la nature, s'apercevant soudain que c'est un dessein impossible, insensé, renonce fiévreusement à tout réalisme, et ne s'attache plus désormais qu'à s'exprimer lui-même, Weininger ne connaît plus que ces valeurs inventées par l'homme, qui l'affirment extérieur et supérieur à la nature. Il ne s'intéresse plus qu'à l'homme, cet être unique, qui donne des lois aux choses, et lui-même n'obéit qu'aux lois que s'est données sa volonté, à l'Adam, libre et responsable, dont Pic de la Mirandole, faisant parler l'Etre Suprême, a tracé ce magnifique portrait :

« Je ne t'ai donné, ô Adam, ni une demeure qui te soit fixe, ni un visage qui te soit propre, ni une fonction qui te soit particulière, afin que demeure, visage, et fonction que tu auras choisis pour toi-même, tu les acquières et les possèdes comme choix de ta volonté. Les autres êtres je les enfermerai dans les lois d'une nature limitée. Mais toi, qu'aucune règle n'enserre, tu te détermineras à toi-même ta nature par le moyen de ce libre arbitre à qui je te confie. Je t'ai posé centre du monde pour que, de là, tu puisses mieux voir tout ce que le monde contient. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, pour qu'inventeur, en quelque sorte, et sculpteur de toi-même, tu modèles ta propre statue dans la forme qu'il te plaît...

« Admirable bonheur de l'homme à qui il est donné d'avoir ce qu'il choisit, d'être cela même qu'il veut être. Les bêtes, en naissant, emportent de la matrice de la mère tout ce qu'elles pourront posséder jamais. Les « Suprêmes Esprits » sont dès le commencement ou presque depuis le commencement ce qu'ils seront dans les éternités. A l'homme naissant le Père fait don de semences et de germes pleins de toutes les possibilités. Ce que chacun en aura cultivé il le verra grandir en lui et fructifier. Si c'est le végétal, il sera plante ; si c'est le sensuel, il sera bête ; si c'est le rationnel, son être deviendra quelque chose de céleste ; et si c'est l'intellectuel, enfin, il sera ange, et fils de Dieu. »

Weininger désormais lit Platon, Plotin, saint Augustin et surtout Kant, non pas le Kant qui, dans la Critique de la Raison Pure, a déclaré la Science possible et légitime, et audacieuse et irrationnelle la métaphysique, mais le Kant qui, pour sauver la liberté, a composé cette sublime Critique de la Raison Pratique, « le plus beau livre qui ait jamais été écrit ».

Surtout il travaille follement. Il faut faire de cette dissertation scientifique presque achevée une nouvelle œuvre : une œuvre de philosophe. Il faut aussi se libérer de soi-même, de ses doutes, se couper tout retour aux méthodes qu'acceptait son esprit sous l'influence des maîtres présomptueux. Il faut affirmer ses croyances, et contre ces modernes qui veulent détruire, ou transmuter, toutes les valeurs, il faut se dresser et défendre désespérément toutes les valeurs.

Ses amis s'effrayent de voir combien la conquête de ses idées nouvelles le torture. Il lui aurait fallu un peu de répit; vivre quelques heures sans penser. Mais tout repos lui semble un manquement au devoir. Tout sentiment qui naît en lui il l'analyse, il le pèse, et se désespère s'il le juge médiocre ou mauvais. Il repense du point de vue kantien les antiques problèmes qui, depuis l'origine du monde, ont préoccupé les hommes. Son cerveau est un champ clos où se battent furieusement théories, disciplines, fois anciennes, fois nouvelles, toutes les objections, toutes les contradictions. Le travail auquel il devait se livrer pour prendre le contre-pied de ce qu'il avait écrit, pour nourrir sa pensée de lectures et d'informations nouvelles, était immense. Il lisait jour et nuit, confiant dans la santé de ce cerveau, qui, malgré tous les efforts qu'il lui avait demandés depuis son enfance, ne connaissait pas la fatigue.

III

L'œuvre de Weininger porte la marque du débat d'où elle sort. Le philosophe n'a pu tout à fait oublier ses premières lectures. Pendant longtemps il avait dépouillé nombre de gros ouvrages de Sociologie, de Psychologie et de Biologie. Il utilise ses notes, et s'entoure de tout un appareil scientifique. Mais qu'on ne s'y trompe. Sa méthode ne sera plus la méthode modeste par où les philosophes de l'expérience, « procédant du particulier au général, n'ont abouti qu'à de vagues et fluc-

tuantes généralisations ». Il a trouvé la cohérence et la constance dans les lois « supra-individuelles de la logique et de l'éthique », et désormais, comme elles, il avancera du « général au particulier ».

Il construit donc des types, sortes d'idées platoniciennes, le principe mâle, et le principe femelle, dont il prétend que le philosophe a le droit de se servir dans l'analyse de tel ou tel individu, de même que les physiciens se servent de gaz idéaux pour déterminer les lois des gaz réels.

De ce que l'embryon de tous les êtres passe par une période de neutralité sexuelle Weininger conclut que, lorsque l'être vivant a adopté un sexe, il ne perd jamais les caractères du sexe qui ne s'est pas développé en lui, et garde toujours des traces de son ancienne bisexualité. Si, parmi les humains que nous nommons femmes, il y en a qui soient maigres, anguleux, musclés, énergiques, aient les hanches étroites, une voix grave, portent les cheveux courts, et fassent preuve d'une haute mentalité, si, parmi les humains que nous nommons hommes, il y en a qui soient « glabres et aiment les cancans », c'est parce qu'il n'y a pas en réalité de séparation nette entre les sexes, mais au contraire toutes sortes de formes transitionnelles. On peut dire que les choses se passent comme si, dans la constitution de chaque individu, l'élément mâle et l'élément femelle coexistaient et se mélangaient dans des proportions variables. Tout individu qui contient un peu d'élément femelle et beaucoup d'élément mâle est mâle, malgré son sexe apparent. Tout individu qui contient peu d'élément mâle et beaucoup de femelle est femelle.

De ce point de vue, et laissant de côté tout ce qui est physique ou biologique, et en ne considérant que les dons de l'esprit, le principe mâle, la masculinité, l'homme en un mot, est l'homme kantien, qui possède une intelligence infinie, intemporelle, inconditionnée, capable de pensée conceptuelle et claire, une volonté autonome. Quant à la femme qui ne connaît le monde que sous la forme de sensations indistinctes et n'obéit qu'à des impulsions, dominée par le milieu dans lequel elle plonge, elle reste soumise, comme toutes les créatures non raisonnables de la nature, à ces commandements extérieurs qui ordonnent aux êtres de se couvrir, de se nourrir, de se reproduire. « De même que les organes sexuels sont du point

de vue physique le centre de la femme, l'idée sexuelle est le centre de sa nature mentale. » L'idée de l'accouplement est la seule conception qui ait une valeur positive pour les femmes. Elle est le porteur de la pensée de la continuité de l'espèce. Le bien suprême est pour elle l'acte de chair. Elle cherche à le réaliser toujours et partout. Et, quand elle est devenue trop vieille pour prétendre elle-même à un pareil bonheur, elle n'a qu'un souci : aider les femmes plus jeunes à suivre leur instinct. Elle favorise des unions, elle fait des mariages. La femme est la mère, ou la prostituée ; l'arrangeuse de mariages, ou l'entremetteuse. Au-dessus de la vie des masses indivises dont se compose la matière, elle peut bien, comme les animaux, les plantes, vivre d'une vie individuelle, être un individu, elle n'est pas une personne. Elle n'a aucune participation à la réalité ontologique, aucune relation avec la chose en soi, qui, dans l'interprétation la plus profonde, est l'Absolu, est Dieu. « L'idée lui est étrangère. Elle ne l'affirme ni ne la nie. Elle n'est ni morale ni antimorale. Pour parler la langue de la mathématique, elle n'a pas de signe ; elle est sans but ; ni bonne ni mauvaise, ni ange ni diable. Elle est autant amorale qu'alogique. Mais toute existence est existence morale et logique. Ainsi la femme n'a pas d'existence. »

On a cru parfois, parce que certaines femmes, dans des œuvres d'un incontestable talent, ont fait preuve à la fois de logique et de morale, que la femme avait la même nature que l'homme ; qu'en la soumettant au même entraînement intellectuel et moral que l'homme, on arriverait à faire d'elle un être aussi élevé que l'homme dans l'échelle des êtres. Et c'est cela la question de l'émancipation des femmes. Qu'on se détrompe. L'intelligence masculine n'est pas l'intelligence féminine plus développée. Elle contient quelque chose de surajouté. Il y a entre les deux non pas différence de degré, mais de nature. Les femmes supérieures sont des êtres où, malgré les apparences physiques, l'élément masculin est prédominant. Pour s'émanciper la femme doit se libérer de son moi sexuel. Mais alors elle cesse d'être femme.

Sans doute, si nous la traitions comme la plupart du temps elle désire être traitée, « nous aurions le droit de la battre, car elle souhaite d'être battue, de l'hypnotiser, puisqu'elle en a envie, de coucher avec elle, car la chose lui plaît, et de lui prou-

ver par nos compliments combien peu elle pense d'elle-même, car ce qu'elle veut de nous c'est la flatterie, non le respect ». Mais l'homme doit obéir à la loi morale qui ordonne de « vénérer l'idée d'humanité, l'être, l'âme en tant que partie du monde spirituel. Nous devons donc traiter les femmes comme des êtres humains, même si elles n'en ont nullement le désir, et décider qu'elles ont les mêmes droits que les hommes ». Car la femme étant « la matière à qui l'homme imprime la forme, le matériel sur lequel l'homme agit est en quelque sorte une fonction de l'homme ». S'il la dégrade, il se dégrade lui-même.

« Mais, comme les enfants, les imbéciles et les criminels sont écartés à juste titre des affaires publiques, même s'ils composent la majorité des habitants d'un pays, de même la femme doit être éloignée de tout ce qui a rapport au bien-être de tous. Nous devons nous contenter de la traiter avec justice, bien qu'elle soit elle-même incapable de justice ».

Ce sont les mêmes principes, en particulier le respect, non de la communauté humaine, mais de l'idée d'humanité, qui doit nous servir de guide dans des questions telles que l'émancipation des Nègres, des Juifs.

La position était embarrassante, car l'idée d'humanité est devenue l'arme des révolutionnaires dans leur lutte pour l'émancipation de tous les hommes contre les pragmatistes sociaux qui reconnaissent à certaines classes, à certaines races une prééminence sur le reste de l'humanité. Mais un philosophe doué, à qui le champ de la pensée, non limité par l'expérience, est ouvert tout entier, n'est pas embarrassé pour accommoder un système à la défense ou à l'attaque. Ayant réussi à chasser de l'humanité kantienne plus de la moitié du genre humain, Weininger se demande si certaines races ne sont pas si peu masculines qu'on doive les regarder comme appartenant à ces formes intermédiaires plus proches de la femme que de l'homme, et si on ne doit pas les reléguer, comme les femmes, au rang de simples choses de la nature. N'en est-il pas ainsi des Chinois avec leur absence toute féminine de vie intérieure et leur incapacité de tout effort, et faut-il considérer comme une « simple plaisanterie de la nature, ou au contraire comme un symbole, le fait qu'une nation entière a peu de barbe et porte une natte dans le dos »? La chose ne

va pas toute seule pour les Juifs, car, sauf des orthodoxes, ils portent les cheveux courts et leur barbe pousse assez dru. Mais pour Weininger comme pour Richard Wagner et beaucoup d'antisémites allemands, « Judaïsme » ne signifie pas une nation, une race, une foi, de saintes écritures, un individu, un groupe, mais une idée ». C'est une tendance de l'esprit, une constitution psychologique qui peut se rencontrer chez tous les hommes, mais qui aujourd'hui se trouve le plus souvent chez les Juifs.

La caractéristique du Juif c'est que, comme la femme, il n'a pas de moi, pas d'individualité. Il ne participe pas à l'illimité, à l'inconditionné. Il n'a aucune relation fondamentale avec la chose-en-soi. Son esprit n'est pas simplicité et ordre comme celui de l'Aryen, mais au contraire multiplicité, contradiction, négation et, pour parler la langue théologique : chaos. De là tous les défauts, dans l'ordre de l'intelligence ou du caractère, dont l'instinct antisémite se plaît à charger le Juif.

C'est parce que le Juif n'est pas un individu qu'il n'a pas le besoin de croire en sa propre personne, et en celui de ses attributs le plus essentiels : la volonté libre. Jamais vous ne trouverez parmi les Juifs un « croyant à la monade ». Spinoza est essentiellement Juif en rejetant le libre arbitre, et en considérant que les individus sont de purs accidents où s'est laissée tomber la substance universelle. Aussi y a-t-il un abîme entre la philosophie aryenne et la juive.

Comme celle des Anglais, avec lesquels ils ont tant de ressemblance, la philosophie des Juifs est expérimentale et ignore l'âme. Elle tourne autour de la réalité sans y jamais entrer. La seule réalité qu'elle connaisse est celle que méprise le vrai Aryen : le phénomène, cette chose soumise à la causalité, à la nécessité, la matière objet de la science et soumise à des lois. Le Juif, c'est le Matérialiste.

Cependant on pourrait croire le contraire, car il n'a pas de goût pour la propriété immobilière, même lorsqu'une législation tolérante lui permet d'en acquérir une. Ne pas s'embarrasser de la propriété la plus lourde, celle qui colle l'homme à la terre, préoccupe son esprit de mille interminables minuscules soucis matériels, et lui donne en échange les plaisirs les plus épais : grosse nourriture, gros rire, gros sommeil, cela, pour des esprits bien disposés, pourrait être le signe d'une

nature peu charnelle. Parmi les hommes, celui qui est capable de la plus haute spiritualité, n'est-ce pas le prolétaire juif qui n'est pas rongé par les soucis d'une terre et la passion de l'arrondir, celui qui, au lieu de crever de faim sur place en maudissant le coin où il est né, suit le travail partout où le travail émigre, et qui, ayant peu de besoins et d'attaches matérielles, occupe les loisirs que lui laisse son métier à prier, s'il croit à Dieu, à méditer, s'il est philosophe, à élever ses enfants dans le respect de la pensée, s'il est tout simplement un père. Mais pour Weininger, si le Juif n'aime pas la propriété immobilière, c'est simplement parce qu'il n'a pas d'âme. La propriété de la terre est indissolublement associée au moi, à l'individualité.

N'ayant pas de goût pour la propriété privée, le Juif est tout naturellement enclin au communisme. C'est sous l'influence juive que le Socialisme est devenu matérialiste, tandis que le Socialisme du début, d'origine aryenne (Owen, Carlyle, Ruskin, Fichte), laissait à la personnalité de chacun la plus grande place, et se bornait à organiser la coopération de l'ouvrier avec l'ouvrier, de la personne avec la personne. Malgré les éléments associationistes qu'il contient, l'étatisme marxiste ignore l'Etat considéré comme une union de tous les buts individuels, comme une unité supérieure combinant les fins d'unités d'un ordre moins élevé qui ont décidé d'obéir à des lois qu'elles se donnent à elles-mêmes. Cette idée de l'Etat, qui d'ailleurs dans le cours de l'histoire n'a pas encore été réalisée, cette conception d'un pouvoir idéal qui distingue l'Etat d'une simple collection d'êtres humains encasernés est étrangère à la pensée juive. Car, comme les femmes, les juifs collent ensemble, mais ne s'associent pas comme des individus libres et indépendants se respectant les uns les autres. Aussi ne vivent-ils pas à la manière aryenne comme des personnes autonomes qui ne supportent qu'un self-government. Ils s'agglomèrent comme une simple collection d'individus non différenciés tout pareils les uns aux autres et coulés dans le même moule. Voilà ce qui explique pourquoi la famille joue un rôle plus important que chez les autres peuples chez les Juifs, et aussi chez le peuple qui leur ressemble le plus, l'Anglais. La famille, dans son origine, est féminine et maternelle, et n'a pas de relations vraies avec l'Etat, avec la Société. C'est chez les Juifs que la

ontinuité entre les membres d'une même famille est poussée
usqu'à ses dernières limites. Dans les races Indo-Européennes
l n'y a jamais complète harmonie entre père et fils. Parmi
s Chrétiens même il est rare que le père et le fils soient
omplètement amis. Consciemment ou non, il y a toujours dans
a pensée du fils un « certain sentiment d'impatience envers
homme qui, sans en avoir été prié, l'a jeté dans ce monde,
ui imposa un nom, et détermina les limitations de sa vie ter-
estre ».

Ainsi le Juif comme la femme, ignorant les limites qui sé-
arent les individus, sombre comme elle dans l'indétermina-
on qui s'exprime par l'instinct du coït. Absorbés comme
le dans les questions sexuelles, s'unir, provoquer, faciliter
es unions est l'espèce d'activité la plus habituelle aux Juifs,
t cela est tout naturel d'un peuple dont les Rabbins ont tou-
ours été préoccupés de favoriser les naissances, et possèdent
ne riche tradition sur tout ce qui touche la production des
nfants; d'un peuple qui inventa cette devise : croissez et mul-
pliez et remplissez toute la terre.

On pourrait trouver sans doute quelques différences entre
femme et le Juif. Mais, faisant abstraction du détail, les res-
emblances l'emportent. Tous deux représentent ce qu'il y a
e plus détestable pour un idéaliste et un individualiste : l'i-
ée de race.

Le monde suit deux directions antagonistes. D'un côté le
oi, l'individu qui affirme : l'homme, et celui qui est l'homme
orté à sa suprême puissance, celui dont l'intelligence est le
us claire, la volonté le plus autonome, et qui, artiste, fonda-
ur de religions, philosophe, participe à la réalité la plus
rofonde, à l'Absolu, à Dieu : l'homme de génie.

D'un autre côté le non-moi, le non, la médiocrité, la race,
femme, le Juif.

« Notre époque n'est pas seulement la plus juive, mais la
us féminine. Nous vivons dans un temps où l'art se contente
vec des croûtes et cherche son inspiration dans les jeux des
nimaux; un temps d'anarchie superficielle qui a perdu le sens
e la Justice et de l'Etat; un temps de morale communiste,
e la plus folle des vues historiques : l'interprétation matéria-
ste de l'histoire; un temps de capitalisme et de marxisme; un
mps où l'histoire, la vie et la science ne peuvent s'élever

au-dessus de l'économie politique et de l'instruction techn
que ; un temps où le génie passe pour une forme de la folie ; u
temps sans grands artistes, sans grands philosophes ; un temp
sans originalité et cependant torturé par la plus folle env
d'originalité... C'est notre temps, le temps où l'accouplemer
non seulement est toléré, mais encore est ordonné comme u
devoir. » C'est le temps du Juif et de la femme. Il faut choisi
Il faut prendre parti entre « la femelle et le mâle, entre le bu
siness et la culture, entre l'ignorance des valeurs et la recor
naissance des valeurs, entre la vie terrestre et la plus haute vi
entre la négation et l'affirmation qui est pareille à Dieu ».

Le choix de Weininger est fait. Lorsqu'il n'était encore qu
le disciple des philosophes de la nature, il avait pu supporte
la honte d'être Juif. Au cours de l'année 1900, il avait cepen
dant confié à son père un vague projet d'abandonner le Judaïs
me. Le brave homme lui avait conseillé de réfléchir encore e
Weininger avait attendu. Mais puisque l'idéalisme lui a montr
une voie nouvelle, puisque Kant, son maître, a vu dans le Chris
tianisme des premiers âges la religion qui s'accorde tout natu
rellement avec la philosophie de la personne et de la liberté
Weininger n'hésite plus. Et sans avertir sa famille, le jou
même où il passa sa thèse de docteur en philosophie, le 21 jui
let 1902, il reçut le baptême.

IV

Peut-être connut-il alors quelques-unes de ces minutes de bo
heur, de ravissement qui régénèrent les nouveaux convertis
Mais ce bonheur lui pèse. Est-ce dans un catholicisme qu
est entré, cette religion de faibles, cette religion hétéronon
qui, à la place de liberté, nous impose des mains qui nous gu
dent, des bouches qui ordonnent et nous attendrissent et no
entraînent, non pas vers le chemin de la justice mais du sal
cette image glorieuse du bonheur terrestre? Ce n'est pas
bonheur que veut Weininger. Le sacrement qu'il a reçu
libéré du Dieu d'enfants qui récompense, et il aspirerait
core au repos, à une paix, et non pas à la lutte, à la batai
sans fin contre tous nos penchants, contre la bête qui est
nous. Quelle lâcheté, quelle méprise ! Il a demandé un farde
Qu'il le porte sans fin sur ses épaules vaillantes. « Le Kant
ne rit pas, ne plaisante pas. Il ne braille, ni ne danse. Il

fait pas de bruit, car l'univers fait un tel silence. Sa grandeur est d'accepter son terrible et sublime isolement. »

Otto Weininger s'écarte de ses amis et se recueille. Et comme il est trop fatigué, par tant de travail et toutes ces émotions, pour se remettre tout de suite à l'ouvrage, il empile quelques effets et quelques livres dans son « Rücksak » et part tout seul.

A Munich, à Dresde, il visite les Musées. A Dresde, il entend de la musique. Il est sûr enfin qu'il aime vraiment la musique. « Je suis né musicien, écrit-il. J'ai découvert en moi une imagination spécifiquement musicale qui me remplit d'un grand respect. » Pauvre musicien qui, au lieu d'abolir en lui toute vision, toute pensée, de s'abîmer dans la jouissance musicale pure, ou de suivre avec curiosité la merveilleuse variété des combinaisons de rythmes et de timbres, est si possédé de métaphysique qu'un thème devient pour lui le motif du « Monisme jouant », un autre le motif de la « Séparation résignée d'avec l'Absolu », un autre le motif du « Péché originel ».

Parmi les écrivains vivants, celui qui l'attirait le plus était Knut Hamsun, avec lequel il se croyait le plus de parenté intellectuelle, torturé comme lui-même par l'idée du péché. Il avait appris le norvégien pour lire les romans de Hamsun dans l'original. Il passe la mer, fait à pied le chemin de Christiania à Bergen et visite le pays où s'écoule la vie de celui qu'il admire. Cette marche dans un air pur loin de la poussière, du bruit, et des bibliothèques détend un peu ses nerfs. Et dans la joie de se sentir un corps obéissant et élastique, à Fredrikshaven, pointe nord du Jutland, en quittant le bateau qui le ramène vers son pays il écrit cette lettre : « J'ai derrière moi quatorze heures de navigation. Je les ai passées sur le pont. Il y avait tempête, avec des vagues de quatre mètres. Toutes les femmes étaient malades. Rien ne ravale autant la dignité d'un être que le mal de mer. Moi j'y ai résisté. Cela d'ailleurs ne me surprend pas de moi. »

Il croyait que notre volonté peut tout, mater nos sens, nous rendre intelligents, nous donner du génie. Quand il rentre à Vienne, travaillant nuit et jour, développant sa thèse dans la plus extraordinaire exaltation intellectuelle, il veut non seulement accorder sa pensée avec elle-même, mais accorder sa vie avec sa pensée. Il délaisse les brasseries où il rencontrait ses

amis. Il nie son corps qui est l'obstacle à la pensée pure. Il oublie de manger, ne prenant ce qu'on appelle un repas que deux ou trois fois par semaine, les soirs où il va dîner chez son père. Il s'efforce à la charité, et, quand il fait l'aumône, il soulève humblement son chapeau et salue. Seulement, envers sa sœur aînée, pour qui il avait eu une sorte d'adoration, il marque quelque rudesse. C'est une femme. Sa haine monastique pour les femmes est plus violente que jamais. Lui, qui avait connu les jeunes filles les plus intelligentes parmi les étudiantes de l'Université, il ne veut plus aucune amitié féminine. Et les prostituées qui, elles au moins, l'intéressaient, parce qu'elles ne sont pas possédées par l'idée de la race, il les fuit elles aussi. Désormais il vit chaste. Chasser la femme de sa pensée, arracher le Juif de dedans de soi, suivre l'exemple de ce Christ, le plus haut génie parmi les hommes, qui, renonçant à la femme, a enseigné au monde la pureté, de ce Christ qui, s'arrachant du peuple Juif, et le Juif de soi-même, a fait à tout jamais du reste des Hébreux un peuple sans avenir.

Surtout ses premières années d'étudiant lui pèsent. Il pense avec remords à cette époque où il s'était enivré de philosophie anglaise, et où il avait aimé les caresses. Comme il avait péché, comme il avait contribué au mal qui est dans le monde!

Un soir cependant il rejoignit encore une fois ses camarades. Ils le virent entrer bouleversé. Knut Hamsun s'est tué, leur dit-il.

Tous s'empressent, le consolent. Ils essayent de distraire sa pensée, et chaque fois qu'il veut s'en aller le retiennent. Enfin lorsqu'il est tard, dans l'air froid de décembre, jusqu'à sa porte, en causant, ils l'accompagnent. Où donc a-t-il lu cette nouvelle? Qui lui a dit que Knut Hamsun est mort? S'est-il vraiment tué? Weininger ne le sait. Et comment, et pourquoi cette étrange pensée est née tout à coup dans son esprit, et toute seule, il avoue maintenant qu'il est incapable de le leur dire, de se l'expliquer à lui-même.

V

Quand son livre paraît, Otto Weininger est à bout de forces. Il avait cru en l'écrivant se libérer de tous ses doutes, rédiger, en quelque sorte, le procès-verbal de sa régénération, et en affirmant sa foi, qu'il la fixerait à jamais en lui-même.

Mais maintenant qu'il essaye de reposer son cerveau surmené, toutes les idées qu'il croyait avoir enchaînées dans son livre tourbillonnent autour de lui.

Il fait parfois le gai et l'enjoué et, quand on lui rapporte un jugement qui le froisse, il crâne : « J'ai écrit pour les siècles, est-ce tout de suite comme ça que je vais être compris ! » Mais lui-même, malgré les admirateurs qui l'exaltent et livrent bataille sur son nom, il essaye en vain de se comprendre. Surtout il voudrait dormir, et ses nuits sont affreuses. Dans son insomnie, il pense au temps paisible où il croyait à la modeste science de ses premiers maîtres, ces hommes patients dont le travail inlassable ajoute chaque jour une trouvaille aux découvertes du passé, et grâce à qui, en somme, nous devons le peu de choses que nous avons arrachées au mystère de l'Univers. Qu'ont-ils donné au monde, ces rêveurs comme lui, qui, sans autre soutien que leur cœur sans contrôle, ont posé des valeurs que l'on voit s'écrouler les unes après les autres ? Mais ces petits savants à l'âme rétrécie, ces néo-Juifs qui usent leurs vies minutieuses à construire des lois qui, si l'homme s'y voulait soumettre, lui enlèveraient toute dignité, que peut-il leur demander désormais qu'il a goûté aux affirmations enivrantes des idéalistes allemands ? Alors, il mord ses draps, et quand un chien qui s'ennuie dans le voisinage, levant la tête dans la nuit, hurle une longue plainte, Weininger s'imagine qu'il entend pleurer la mort de son âme.

Son père, son bon père qui l'admirait, qui le plaignait, se demandait ce qu'il pouvait essayer pour le distraire. Il n'était pas inquiet parce qu'il avait déjà vu son fils dans de telles crises d'abattement et s'en guérir. Il crut que la campagne suffirait pour éloigner les sombres humeurs, et l'emmena avec toute sa famille dans un village des environs de Vienne. Mais au bout de quelques semaines, Weininger laissa les siens et descendit vers l'Italie.

A la fin de juillet, par ce soleil brûlant, dans de telles dispositions d'âme, espérait-il donc voir et connaître un pays qui ne se livre qu'au printemps et à l'automne à des cœurs sans soucis ? Il va vers Syracuse où son maître, Platon, trois fois prit terre pour convertir les Rois à la philosophie, perdit la liberté et faillit perdre la vie.

Il avait traversé la Grande Grèce, le détroit de Messine,

passé par Taormine, et ses yeux maladroits de philosophe n'avaient su regarder ni le rivage pervenche où des jeunes filles en courtes jupes claires vont laver leurs pieds dans la mer, ni ces rochers où Gœthe, relisant l'Odyssée, apprit que les images des grands poètes s'élèvent toutes seules du monde mobile de la nature, et non du gouffre pompeux et glacé de notre esprit. A Syracuse, lorsqu'il essaye de voir et de comprendre, il n'a dans les yeux qu'une extraordinaire fantasmagorie de symboles intellectuels, où tous les êtres qu'il rencontre deviennent les acteurs du drame théologique qui se passe en lui, symboles brûlants de ses sens indomptables qui le torturent, symboles inertes de sa volonté qui ne sait plus vouloir. A Naples, où il remonte, lorsqu'un de ces petits chevaux endiablés ornés de boucles de cuivre, faisant flotter au vent de leur galop leurs chasse-mouches en crin blanc, grimpent les rues raides de la ville haute, il croit que c'est la Folie elle-même qui passe devant lui. Les taons qui les harcèlent ont un drôle de petit air sadique; est-ce bien Dieu qui a créé ces taons, les puces et les punaises? Et si un chien passe et aboie aux jambes du cheval, c'est le mauvais qui injurie le bon. Mais si le chien aboie contre lui, Weininger alors se croit le mal même. Le chien de garde aboie au criminel.

Quand il a marché toute la journée, épuisé de fatigue, alors il se retrouve. Pour se rendre courage et se forcer à croire encore à ces réalités subjectives qu'il avait exaltées, il écrit à la hâte dans des chambres d'hôtel de longs articles, belles répliques des meilleurs passages de son livre, avec les mêmes défauts, la même outrecuidance juvénile, la même fougue, le même abus du raisonnement analogique, de l'antithèse, du parallélisme, mais avec les mêmes dons extraordinaires de philosophe. Son intelligence est intacte. Il le sent. Sa volonté triomphe : « Quand l'âme a du courage, elle sait faire monter jusqu'à la conscience le poison qui l'infecte, et quand elle le connaît le rendre inoffensif. » Tous les esprits puissants ont passé par ces crises. Et plus l'homme fut grand, plus la lutte fut rude. Il médite ces grands hommes dont la vie sert d'exemple à sa vie. Ce fut un long combat contre le mal. Michel-Ange n'a-t-il pas connu le pessimisme, la plus grande négation ? Et Kant poussa le dualisme jusqu'à ses dernières conséquences et put le supporter; et Frédéric Hebbel, et Kier-

kegaard, et Beethoven, qui lança contre le Chaos la charge enragée de ses scherzi et de ses allégri.

Pourtant un soir qu'il rentre, devant lui un chien noir passe, auréolé par le crépuscule. N'est-ce pas là le chien qu'il entendit pendant ses nuits d'angoisse, celui qu'il rencontra aux mauvais jours, accompagné d'une sorte de lueur ? Le chien noir dont Satan élut le corps maudit pour se cacher tandis que Faust lit à haute voix dans l'Evangile, le chien entouré de lumière, symbole du criminel, et ennemi du criminel ?

Il s'enfuit dans sa chambre et sur son carnet de voyage il écrit :

« La lumière ne fume pas. Tout feu fume. Noir, antimoral, néant absolu; charbon; diamant comme contraire, représentant du quelque chose, complètement transparent ; transparence comme symbole moral ; importance du contraste en psychologie : charbon, diamant. »

Le 23 septembre il est à Vienne.

VI

Ah ! n'inventons plus de systèmes,
Repose-toi, tête blessée.
Que des mains, que des mains légères,
Que des mains légères de mère,
De maîtresse ou de fiancée
Te rafraîchissent, te caressent !

Dans quelles mains Weininger va-t-il rafraîchir sa tête? Parmi les femmes qu'il a fustigées, il y en a pourtant qui l'admirent. Mais il n'y a pire souffrance que certaines admirations, et ces femmes, dont Weininger est sûr qu'aucune ne peut vraiment comprendre son livre, il les dédaigne trop pour aller implorer la fraîcheur de leurs mains. Ses amis Juifs ? Il a creusé un gouffre entre les Juifs et lui. Et les Chrétiens?

Dans la grande ville où il erre, accompagné du docteur Lucka, l'ami fidèle, Weininger voit des Juifs convertis. Qu'y a-t-il de changé dans leur vie depuis leur conversion ?

Ils vivent toujours à part, monde séparé, entre les Juifs qu'ils ont quittés et cette société chrétienne qu'ils désirent et qui ne les accepte pas encore. Et leurs fils ne peuvent épouser que des juives, ou des filles de convertis. Et ce nouveau ghetto où ils sont rejetés est pire que les ghettos anciens, car on pou-

vait rêver que les vieilles murailles s'écrouleraient un jour. Dans celui-ci on sait bien qu'on est à jamais enfermé.

Voilà donc l'avenir qui attend Weininger, lui qui s'est fait chrétien, non comme ces Juifs de banque pour des motifs sordides, mais appelé par tout ce qu'il y a de plus pur, de génie dans le Christ surhumain. Il restera pour tous le petit étudiant Juif, à qui on fait des compliments sur sa précoce intelligence, qu'on invite en garçon à déjeuner à la brasserie, mais à qui l'on n'ouvre pas sa porte, l'intimité d'un intérieur chrétien.

Vraiment, c'est trop injuste! Le Chrétien nous fait croire qu'il ne demande au Juif que son baptême. Et quand nous l'avons cru, que nous avons rompu tous nos liens, il nous dit, souriant : Halte-là ! pas si vite ! encore un petit stage ! Débouclez vos cheveux, modifiez votre accent, changez votre visage.

La défense est habile. Leur instinct les protège. Ils sentent, ces chrétiens, qu'on n'arrache pas le Juif.

J'ai voulu l'impossible, la race est la plus forte, et cette intelligence kantienne, et sans limites, et ma volonté libre sont venues s'y briser.

Fallait-il, gamin ivre, te jeter sans prudence vers cette pauvre philosophie de parvenus, qui, parce que leur tête passe de quelques pouces le reste des vivants, veulent faire croire à l'homme qu'il est législateur du monde et de soi-même ?

J'ai voulu fuir l'abîme. J'ai retrouvé l'abîme. Non, il n'y a pas de moi intelligible. Non, il n'y a pas d'âme, et l'immortalité n'est que le cri de notre orgueil, de notre égoïsme glorieux.

Je condamne mon livre.

— Qu'importe, dit Lucka, ce qu'aujourd'hui tu penses. Ton livre est impeccable. Il faut te reposer. Mille jeunes gens t'acclament, admirent ton esprit capable de synthèse, constructeur de systèmes.

L'homme qui brise le monde, pour, avec ses morceaux, dresser une pyramide, voilà le philosophe.

— Beau mot, dit Weininger. Mais si je sens en moi quelqu'un qui, sans répit, murmure à mon oreille : La pyramide s'écroule, la pyramide s'écroule !

Lorsqu'il se sépara de son ami, Weininger, semblait parfai-

tement calme. Il alla passer la soirée avec les siens. Mais quand l'heure fut venue de les laisser dormir, il sortit dans la rue. Il avait pris sa chambre dans la vieille maison où mourut Beethoven, qui comme lui avait combattu un rude combat contre le doute, le mal et la fatigue. Mais Beethoven était resté vainqueur.

Il veilla tard, ruminant dans son esprit et son livre, et tout ce qu'il avait souffert depuis la publication de son livre, et ses voyages, et ses colères, et ses ennemis, et son ami.

L'aube enfin commença, jaune derrière les rideaux et sur les pages blanches.

Alors Otto Weininger, âgé de 23 ans, d'un coup de pistolet, arrêta les battements de ce cœur juif que le monde chrétien lui avait enseigné à haïr.

ANDRÉ SPIRE.

LES
DERNIERS PRÊTRES UNIVERSITAIRES
LE COLLÈGE DE LESNEVEN [1]

Fils d'un universitaire breton, j'ai souvent entendu parler de Lesneven pendant mon enfance ; et je me le représentais un peu comme un cachot où l'on enfermait les professeurs qui n'avaient pas été sages. De fait, le collège de Lesneven n'était pas seulement un poste de début, mais aussi une sorte de Bastille universitaire où les recteurs, dans ces temps reculés, dépêchaient ceux dont la plume avait été intempérante. Quand un professeur avait affiché des idées un peu hétérodoxes, lorsque son républicanisme s'était montré un peu trop fervent, pour le punir, on imaginait ce supplice : on le livrait vivant aux prêtres ; afin d'amender ce démon, on le jetait tout vif dans l'eau bénite.

Car, depuis 1833, date de la fondation, le collège breton de Lesneven était — il l'est encore et, depuis juillet dernier, date à laquelle le collège de Saint-Pol-de-Léon ferma ses portes, il a l'orginalité de rester le seul de son espèce, — le collège de Lesneven était un établissement d'Etat dont le personnel se composait en partie d'abbés et dont le principal était un prêtre. Mais, ce qu'il y a de piquant dans l'histoire, et c'est ce qui m'a décidé à entreprendre cette étude, c'est que les démons se complaisaient dans leur bain d'eau bénite, c'est qu'ils ne demandaient qu'à y séjourner et qu'ils en conservaient un excellent souvenir.

M. Yves Lefebvre a publié en 1907, dans *Pages Libres*, un intéressant article où il demandait la suppression ou, pour être plus exact, — mais cela revient absolument au même — la laïcisation du collège de Lesneven. Ce que j'ai entrepris de

(1) Depuis que j'ai écrit cet article, des polémiques se sont allumées autour du Collège de Lesneven. Je tiens à affirmer, pour qu'on ne s'y méprenne point, que cette étude a été composée en dehors de toute préoccupation politique et qu'il ne faut point tenter d'en dégager les opinions personnelles de l'auteur sur les avantages ou les dangers de l'enseignement ecclésiastique.

dire ici, c'est quelque chose de tout différent : c'est simplement de recueillir, sans vouloir polémiquer, des détails et des anecdotes pittoresques sur un établissement unique en son genre. Je me suis documenté à toutes les sources, les plus laïques comme les plus ecclésiastiques. J'ai interrogé, et je les remercie bien sincèrement de l'empressement qu'ils ont mis à me répondre, des hommes aussi peu suspects de cléricalisme que M. Gustave Hervé, ancien professeur d'histoire au collège de Lesneven, et d'autres qu'on ne peut soupçonner d'indifférentisme, comme M. l'abbé Roull, curé de Brest, qui fut le principal du directeur de *la Guerre Sociale*; j'ai importuné de mes questions tous les professeurs et anciens élèves, laïcs ou ecclésiastiques, que j'ai pu dépister; j'ai vu le maire de Lesneven, M. le Dr Odeyé, qui, avec une inlassable patience, m'a initié aux difficultés que la ville rencontra lorsqu'elle voulut établir son collège. M. Nicol, président du comité républicain démocratique de Lesneven et ancien élève du collège, m'a, avec une amabilité exquise, fourni sur l'établissement de précieux renseignements ; j'ai relu les *Souvenirs* et aussi les *Lettres de jeunesse* de Francisque Sarcey ; et toujours, même chez ceux qui, par un respectable souci de demeurer toujours logiques avec eux-mêmes, ont mêlé quelques réserves à leurs louanges, j'ai rencontré une sincère affection pour la vieille école et pour ses maîtres.

Mais où donc se trouve votre collège de légende et quelle sorte de ville est-ce donc que ce Lesneven ? se demandent déjà quelques lecteurs avec incrédulité ; et je ne songe guère à les blâmer ; car je sais qu'il est tel professeur en Sorbonne qui, jusqu'à ces derniers temps, ignorait complètement l'existence de pareille ville et de pareil établissement. Eh bien ! Lesneven est un gros bourg d'un peu plus de 3.000 âmes et qui est situé au nord du Finistère, dans le pays de Léon. Ce fut jadis, paraît-il, une ville d'importance, au temps où les seigneurs du Léon y tenaient leur cour et, en 1318, lorsque la comtesse Mahaut, fille d'Hervé de Léon, y prit mari, on y célébra moult fêtes joyeuses et divertissantes. Anne de Bretagne, devenue reine de France, y séjourna deux fois en 1505, et 1506, mais, depuis lors, la ville a bien perdu de son importance ; et elle ne s'anime guère que les jours de marché, le dernier lundi de chaque mois. Ce jour-là, la grande place est couverte de marchands de toutes sortes

qui vendent en plein air leurs sabots, leur beurre ou leurs lé gumes; pour les marchands de chevaux, Lesneven est aussi, à certaines dates, une Mecque où ils se rendent en foule. Mais en temps ordinaire, c'est un gros bourg bien morne et, en hiver, il reçoit presque autant de pluie que Brest, cette ville d'Ys mo derne sans cesse ensevelie sous les eaux du ciel. Les gens, même les plus cossus du bourg, se chaussent de socques afin de pouvoir plus confortablement piétiner dans la boue. Çà et là, des com mis-voyageurs de Brest et de Morlaix passent, furtifs, avec leurs cartons à la main ; le jeudi, l'effectif des passants est renforcé par quelques parents d'élèves ou bien des prêtres qui sont venus visiter leurs amis du collège. Mélancolique, la sta tue du Général Le Flô, qui se souvient encore de ses mésaven tures (1), regarde couler à ses pieds la vie étroite de Lesneven. Pourtant, lorsque, en 1899, on inaugura le monument de celui qui, par son intervention près d'Alexandre II, empêcha une nouvelle guerre franco-allemande, le guerrier de bronze put, au moment où l'on enleva le voile, espérer qu'on ne le laisse rait pas aussi seul. La place était noire de monde ; M. Labou laye avait parlé au nom de la France ; M. le Comte Orloff, at taché militaire de Russie, avait célébré l'Alliance. Le lendemain Lesneven redevenait désert et placide.

Qu'on ne s'y trompe point, cependant : Lesneven est une ville du savoir. Sans parler des écoles primaires (l'école des frères à elle seule contient près de 400 élèves, dont beaucoup sont pensionnaires), le collège, en octobre 1911, comptait 336 rentrées. La plupart de ces 336 sont pensionnaires ; ce sont des fils de petits fermiers léonards qui, sans doute, n'au raient pas songé à donner à leurs enfants une instruction secondaire s'ils n'y avaient été poussés par les prêtres des localités avoisinantes qui, souvent, ont déjà enseigné eux mêmes à l'élève les rudiments du latin avant de l'envoyer au collège. On m'a dit que certains curés de campagne débour saient en personne la rétribution collégiale de leur protégé. Cela était surtout vrai autrefois, au temps où le collège de

(1) Certains qui me liront se rappelleront peut-être comment un maire bien in tentionné de Lesneven gagna, en 1899, dans toute la France, une réputation qu'il n'avait pas cherchée en s'efforçant trop frénétiquement de donner une extraordi naire patine à la statue avant l'inauguration. Le général Le Flô était né à Lesne ven, mais il ne fut pas un élève du collège ; sous le principalat de M. l'abbé Roull il y présida une distribution des prix.

Lesneven menait à peu près exclusivement à la prêtrise. De 1860 à 1868, me racontait M. Nicol, 80 à 90 o/o des élèves du collège se destinaient au sacerdoce; maintenant, ajoutait-il, sur 20 élèves de première, il y a, suivant les années, 3 ou 6 qui s'y consacrent. En 1908-1909, déclare M. Bott dans un article de *la Bretagne Nouvelle* (mars 1911), sur 16 élèves de première, 4 sont allés au séminaire; sur 8 élèves de philosophie, 4 sont aussi devenus séminaristes, soit 8 sur 16. Mais M. Odeyé m'a dit qu'il s'agissait là d'une année exceptionnelle. Certaines années, le collège n'a produit que 3 séminaristes; une fois même, il n'en a produit qu'un seul. Suivant M. Moënner, principal du collège, la proportion de séminaristes est maintenant d'environ un tiers (1).

Le développement de nouveaux cycles d'où le latin est exclu ne peut que tendre encore à réduire cette proportion. De plus, le collège de Saint-Pol-de-Léon, depuis qu'il n'appartient plus à l'Etat, prépare surtout des candidats pour les ordres et c'est là surtout que se rendent maintenant ceux qui se préparent à la prêtrise.

La population qui envoie ses enfants à Lesneven est d'ailleurs assez différente de celle qui confie ses rejetons au directeur de Saint-Pol. Autour de Saint-Pol, il existe, en effet, toute une classe de gros fermiers connus sous le nom de « Julots » et qui tiennent tout le pays sous leur domination; ce sont ceux-là qui fournissent à Saint-Pol le meilleur de sa clientèle. Autour de Lesneven, au contraire, la propriété est bien plus morcelée; et ce sont des fils de petits fermiers que l'on trouve surtout au collège dirigé par l'abbé Moënner.

Il est sans doute en France bien peu de régions — et nous sommes pourtant là en pleine Bretagne — où l'instruction secondaire pénètre aussi profondément dans les masses paysannes. Il est vrai que certains pensionnaires ne payent au collège qu'une somme relativement peu élevée; ceux-là, ce sont des « chambriers ». Jadis, la majorité des pensionnaires étaient chambriers; aujourd'hui, c'est une espèce qui, au collège, tend à disparaître et on n'en compte plus guère qu'une

(1) Par un tiers, il faut entendre un tiers des élèves de première et de philosophie; car un très grand nombre s'arrête à mi-chemin dans les études; sur l'ensemble des élèves, la proportion est assez peu importante. Songez à l'année où, sur près de 300 élèves, Lesneven a produit un séminariste.

cinquantaine; en revanche, à l'école des Frères, on en rencon tre encore un nombre fort respectable (1). Les chambrier logent au collège et ils y mangent; mais ils ne sont pas nou ris par l'établissement; leurs parents, toutes les semaines, leu apportent leurs provisions de bouche; le principal qui, pou eux, n'est au sens littéral de l'expression qu'un « marchan de soupe » leur vend seulement le bouillon; et, quant à leu lard et à leurs pommes de terre, ils ont le droit, avant chaqu repas, de les faire bouillir dans le fourneau commun.

§

L'établissement a été un collège à personnel mixte dès so origine; et c'est en effet le genre d'école qui convient le mieu au pays, car les électeurs de feu l'abbé Gayraud — je constate l fait sans me prononcer sur leurs goûts — n'acceptent aujour d'hui, comme leurs ancêtres, l'enseignement de l'Etat que sou l'étiquette catholique. Tous vous diront à Lesneven, tous et compris le Président du Comité républicain démocratique, qu laïciser entièrement et brusquement le collège de Lesneve équivaudrait à le supprimer (2). Et la ville de Lesneven tient son collège; elle y tient parce qu'il est une source d'argent pou le pays, mais aussi parce qu'elle a fait pour lui d'extraord naires sacrifices qui la conduisirent aux portes de la banqu route.

C'est en mars 1833 que le collège fut fondé par un certai abbé Hervé Rondeau, desservant de la paroisse de Plouneou Trez qui, pour 10.000 francs, acheta à Mme veuve Vigniobo le terrain où s'élève le collège actuel et qui était alors occu par un couvent désaffecté de Récollets.

La ville, dès le début, s'intéressa à cet établissement. E mai 1833 et après pétition de 74 notables, elle accordait a collège, sans que l'abbé eût rien sollicité, une allocation 2000 francs; car, cette maison, dit le compte-rendu de la d libération, « placée au centre d'une population nombreuse d'un pays abondant en toutes choses... sera une source d'i appréciables avantages pour tous. Déjà sous les rappor

(1) Dans d'autres collèges de Bretagne, comme Morlaix et même des lyc comme Pontivy, il existe encore des chambriers; et ceci n'est pas un phénom spécial à la Bretagne; on m'a signalé l'existence de chambriers au lycée du Pu

(2) Il est même certain qu'à sa place — comme il est advenu à Saint-Pol-de-L — s'élèverait un puissant établissement libre.

matériels, la ville et ses environs en ressentent les heureux effets. L'artisan y trouve plus d'ouvrage et le cultivateur une défaite plus sûre de ses denrées. » Le conseil s'excusait même de ne pouvoir verser davantage « en exprimant unanimement aussi la résolution de défendre, au besoin, de *soutenir une cause dont il veut désormais faire la sienne propre* ».

En 1835, le collège est devenu communal et il est agrégé à l'Université. Jusque-là, M. Rondeau n'avait encore que le titre de « maître de pension » et ne pouvait pousser ses élèves au-delà de la 4e. Il est intéressant encore de noter les arguments qui décidèrent le conseil municipal à devenir avec M. Rondeau copropriétaire du collège.

Cette ville très saine elle-même et où la vie est peu coûteuse est placée au centre d'un arrondissement très populeux puisqu'il renferme à lui seul un tiers environ de la population totale du département. Cet arrondissement où le goût de l'instruction se propage tous les jours davantage n'a d'autres institutions que celle de Brest; et ces institutions, pour des raisons inutiles à énumérer ici, ne peuvent être fréquentées qu'au moyen de dépenses qui excèdent les facultés de la plupart des familles de ce pays où, s'il y a de l'aisance, il y a peu de fortunes, par suite de la grande division des propriétés.

L'autorité académique réclamait de la ville la garantie pendant au moins un an des traitements des régents (professeurs). Le conseil les garantit pour cinq ans, sans compter une subvention annuelle de 2.500 francs au principal, pouvant aller jusqu'à 4.000 et même au delà, si les dépenses dépassent les recettes.

Le collège comptait déjà plus de 130 élèves. Cependant, M. Rondeau semble avoir été un assez mauvais financier; le collège eut de grands embarras d'argent. La ville se substitua à M. Rondeau et prit ses dettes à son compte. De tous côtés, alors, les créanciers s'abattent sur la commune. La ville tente en vain un essai de régie municipale; les résultats en furent désastreux. En 1847, les professeurs doivent réclamer à la ville 5.179 fr. 75.

Signalons, en passant, la liste des traitements de quelques professeurs à cette époque; ces émoluments ne semblent pourtant pas exagérés.

Professeur de philosophie.....	1.500 fr.
— rhétorique.....	1.200 —

Professeur de	seconde.....	1.100 fr.
—	troisième.....	1.100 —
—	quatrième.....	1.000 —
—	cinquième.....	950 —

Il fallut encore remettre au principal, qui était alors M. l'abbé Chenut, le soin d'administrer le collège. Mais, sous son principalat comme sous celui de son successeur, les dettes continuèrent à s'accumuler ; et le collège avait besoin de réparations. La ville, qui ne voulait cependant pas se résigner à l'abandonner, fit flèche de tout bois. Elle supprime l'allocation à l'hospice et au bureau de bienfaisance; en 1851, elle s'excuse, en alléguant sa pauvreté, de ne pouvoir acheter un portrait du Prince-Président. Elle lance même vers l'Etat des appels d'argent éperdus ; mais comme les régimes qui l'ont précédé, le nouveau régime reste sourd.

On lui demandait de l'or : il envoya Francisque Sarcey. C'est en mars 1852 que l'Oncle arriva en Lesneven. Il connaissait déjà un peu la Bretagne pour l'avoir arpentée à pied en 1849 avec Edmond About ; mais il ne songeait point en la quittant qu'il y serait revenu de sitôt. C'est, on le sait, pour avoir refusé, malgré les objurgations de son recteur, de se couper la barbe et surtout pour avoir répondu aux sommations de son chef par une épître délicieusement insolente, que Francisque Sarcey fut déporté du collège de Chaumont à celui de Lesneven.

Il nous a laissé et dans ses *Souvenirs de jeunesse* et dans son *Journal de jeunesse* fait de lettres recueillies par M. Adolphe Brisson, après la mort de son beau-père, des notes très vivantes et très attendries sur le collège. Et pourtant il était arrivé là fortement anticlérical ; il le redevint depuis et l'on se souvient de ses campagnes retentissantes contre des marchands de bouchons d'eau de Lourdes et contre la Mission de la Sainte-Enfance; mais devant certains prêtres de Lesneven, il se trouva désarmé. Il fut surtout frappé de la mansuétude avec laquelle, après toutes les tracasseries de Chaumont, il fut accueilli par le principal, l'abbé Daniel.

Nous essayerons, lui dit celui-ci, de vous rendre le temps de cette pénitence moins rude. Je suis sûr que de votre côté vous aurez assez d'esprit pour donner à nos Bretons un enseignement qui ne soit pas

en désaccord avec les traditions de cette maison. Je vous laisserai donc parfaitement libre dans votre classe ; vous y direz et vous y ferez ce qui vous plaira ; je suis convaincu que vous n'abuserez jamais de cette confiance.

Puis, tout deux descendirent dans l'immense jardin du principal qui aujourd'hui encore s'étend derrière le collège et où, une fois par an, se déroulent les processions :

« Voici, me dit-il, une clef de ce jardin ; il n'y a pas beaucoup de promenades hors de la ville ; vous pourrez venir ici, quand le cœur vous en dira, lire ou méditer à l'aise ; vous y serez seul et chez vous. » Les bras me tombaient d'étonnement. On ne nous avait point, dans l'Université, habitué à ces prévenances... Tant de bonhomie me confondait d'autant mieux que cette bonhomie n'avait rien de vulgaire ; elle était relevée d'une pointe de dignité et de grâce ecclésiastique.

Tous les autres prêtres de Lesneven n'avaient pas, dit Sarcey, la même distinction, loin de là ; il parle cependant avec beaucoup de sympathie de son collègue de philosophie, l'abbé Cohannec, une sorte d'Hercule qui, disait-on, avait empoigné par les cornes un taureau furieux et l'avait contraint à s'agenouiller devant lui. Cet abbé Cohannec, rapporte Sarcey, « était un prêtre fort instruit, d'une conversation très agréable, qui avait l'esprit fin et orné. Il me séduisit vite et je crois que je ne lui déplus point ».

La classe de rhétorique de Sarcey comprenait, paraît-il, neuf élèves, dont trois parlaient couramment le français ; les autres le comprenaient, mais ils n'aimaient guère y recourir. La plupart de ses collègues, raconte-t-il, enseignaient moitié en breton, moitié en français. En dehors de son service, Sarcey travaillait beaucoup. Tous les matins, il se rendait au potager du principal, dans l'allée de droite qu'on appelle encore là-bas l'allée de Sarcey, et il s'y promenait en lisant Homère à demi-voix.

A sept heures, le principal descendait à son jardin et je voyais dans l'allée de gauche errer d'arbre en arbre sa soutane noire, tandis que, de son côté, il lisait son bréviaire. L'heure de la classe sonnait, nous nous retrouvions au perron du couvent, il m'adressait quelques mots affectueux et je rentrais où m'appelait mon métier.

Les professeurs, pour 400 francs, étaient autorisés à manger

à la table du principal et de leurs collègues ecclésiastiques. Sarcey préféra dépenser davantage et être plus libre ; avec ses cent francs par mois de traitement (95 avec la retenue pour la retraite), il s'offrit, à 30 francs par mois (pour un repas par jour), une somptueuse table d'hôte et pour 12 francs (13 avec le service) une vaste chambre au-dessus d'un café.

Un jour que Sarcey était dans sa classe, il reçut la visite d'un inspecteur général qui, par hasard, s'était arrêté à Lesneven au cours d'une excursion. Sarcey dit avoir été plein de verve devant des élèves silencieux. Le soir, Sarcey et l'inspecteur mangèrent à la table du principal ; et ce fut Sarcey qui fit tous les honneurs de la conversation, tandis que les abbés, muets de parti-pris devant un représentant d'un gouvernement temporel, exprimaient leur défiance à son égard en jouant énergiquement des mâchoires (1).

Ce fut sans doute lors de cette visite que se passa le curieux incident qui, je crois, est encore inédit et dont le vénérable curé de Ploudalmézeau a bien voulu me donner communication :

« Volontiers, m'écrit-il, je vous aurais communiqué des renseignements sur le séjour de M. Sarcey au collège de Lesneven, mais je n'y étais pas de son temps. Le seul trait que je connaisse pour l'avoir entendu de la bouche d'un de ses élèves est celui-ci. M. Sarcey faisait sa classe dans une salle qui servait aussi de salle d'étude. Ses élèves n'occupaient que quelques-unes des tables. Il lui arrivait fréquemment de grimper sur les tables inoccupées et il faisait sa classe en se promenant ainsi, sautant d'une table à l'autre (2). Il fut un jour surpris par M. l'Inspecteur pendant qu'il se livrait à cet exercice. Le professeur descendit pour recevoir l'étranger qui entrait dans sa classe. — « A qui ai-je l'honneur de parler ? dit M. Sarcey. — Je suis monsieur l'Inspecteur. — C'est possible, mais je ne vous connais pas. Que M. le Principal vienne vous

(1) Cet incident est très discuté par les Lesnesviens qui déclarent qu'à ce moment les professeurs devaient être, au rebours de ce que prétend Sarcey, en majorité laïcs, car la proportion des laïcs et des ecclésiastiques n'était pas encore fixée, le grade de bachelier était exigé pour le professorat et les prêtres, m'a-t-on dit, ne possédaient que rarement à cette époque des grades universitaires.

(2) J'ai entendu raconter, d'une autre source, que si Sarcey agissait ainsi, c'est que le plancher de la classe était en terre battue et que, l'Oncle n'étant point, comme ses élèves, chaussé de sabots, hésitait à se promener en souliers sur un sol aussi humide.

présenter et je vous recevrai. » L'inspecteur dut s'exécuter. »

Il serait trop long de rappeler ici toutes les impressions que Sarcey nota sur son séjour à Lesneven : l'adaptation des *Fourberies de Scapin* qu'il fit jouer par ses élèves ; son cours sur les sermonnaires ; le compliment en vers latins qu'il adressa au principal. Qu'il me suffise de dire que, lorsque vint la fin de l'année scolaire, il lui en coûtait de partir et qu'il demanda à rester un an de plus à Lesneven.

Je n'ai trouvé que chez vous — dit-il au principal — de la liberté et de la tolérance. Dans nos lycées, ces messieurss ont obligés, pour éprouver la sincérité et la pureté de leur foi, de faire du zèle à nos dépens et sur notre dos. Vous êtes, vous, au-dessus de tout soupçon : il vous a été permis de ne pas me tracasser et croyez que je sens le prix de votre bonne grâce.

Au ministère, on crut à une bravade et on le dépêcha à Rodez comme professeur de 4e. C'est de Rodez qu'il devait écrire au *Figaro* les lettres signées Satané Binet et c'est là qu'il devait rompre ses derniers liens avec l'Université. Mais une fois à Paris, il n'oublia pas les prêtres de Lesneven. M. l'abbé Roull m'a raconté qu'un jour Sarcey reçut à Paris la visite d'un de ses anciens collègues-prêtres. Sarcey le pria de rester déjeuner avec lui. Et, comme le prêtre s'excusait :

Je vois, lui dit Sarcey, ce qui vous arrête ; c'est que c'est aujourd'hui vendredi ; mais j'habite ici avec ma mère et toujours nous faisons maigre le vendredi.

Et ils furent trois à faire maigre dans la maison de Sarcey.

§

Après le départ de l'Oncle (1), les difficultés pécuniaires du Conseil Municipal continuèrent de plus belle ; en vain le Conseil supplia l'Etat de l'autoriser à prélever des droits d'octroi et des surtaxes sur les alcools. En 1855, on décida de recourir à un expédient désespéré : une souscription publique ; elle rapporta 8.925 francs. Mais, en 1856, les choses n'allaient pas beaucoup mieux, puisqu'on voit le principal consentir à ne réclamer son traitement qu'après que tous ses professeurs au-

(1) Au moment où il quitta Lesneven, Sarcey, qui n'avait pas fait d'économies sur son maigre traitement, ne put réussir à payer entièrement ce qu'il devait à sa propriétaire. Il lui laissa en gage trois petites cuillers d'argent dont on se sert encore dans la famille et qu'on nomme les cuillers Sarcey.

raient été payés ; c'était toujours le bon principal de Sarcey. Enfin, en 1856, l'Etat se laissa toucher par les misères de la commune ; il ne déboursa rien, mais il lui permit d'établir les nouveaux impôts qu'elle réclamait, et les finances de la ville s'améliorèrent.

En 1869, le principal, qui n'était déjà plus celui de Sarcey, mais l'abbé Cohannec, fut remplacé par l'abbé Follioley, qui, pour ses débuts à Saint-Claude, venait de quintupler l'effectif du collège. On ne connaît pas assez en dehors de l'enseignement le nom de l'abbé Follioley qui, en 1873, devait quitter Lesneven pour devenir proviseur du lycée de Laval, passa de là à Caen et, de 1890 à 1898, dirigea le lycée de Nantes, l'homme qui, comme il le disait lui-même, appartenait à « l'Université militante » et que l'Etat chargeait d'aller relever les lycées en décadence ; et il le fit si bien que lorsque, en 1902, il mourut, *le Temps* put dire sans être taxé d'exagération : « Peut-être ne lui a-t-il manqué que deux ou trois circonstances favorables pour inscrire dans l'histoire, non loin de Mazarin, un nom fameux. »

Lorsque Follioley arriva à Lesneven, le collège comptait deux cent dix-huit élèves, dont 116 pensionnaires et 69 demi-pensionnaires. Le Léon ne pouvait guère alors fournir beaucoup plus d'élèves, disait-on. Cependant, en huit mois, le principal avait fait passer le chiffre des élèves à 290. Il le porta plus tard jusqu'à 340.

A sa première rentrée (octobre 1869), il avait compté soixante-dix nouveaux. Il lui avait fallu dépêcher à Brest le ferblantier du coin pour en rapporter soixante-dix lits. Il avait dû loger en ville ses chambriers — heureux chambriers ! — emplir outre mesure la maison de M. Reungoat et louer tout le magasin de M. Vignioboul (1).

A sa demande, le conseil municipal fit encore des sacrifices. En 1870, il donne 27.000 francs pour de nouvelles constructions. Sollicité, l'Etat refusa de contribuer à ces dépenses.

En 1872 (enfin !) l'Etat donne 3.000 francs à Lesneven pour son cabinet de physique ; c'est la première fois que le gouvernement donne au collège autre chose que son appui moral. Depuis, l'Etat — il faut le dire — s'est montré moins économe de ses subsides ; il a pris à sa charge une partie des trai-

(1) *L'Abbé Follioley*, par Auguste Salles, Clouzot, Niort.

tements des professeurs et en particulier des professeurs titulaires des nouveaux postes qu'il devenait nécessaire de créer.

Cependant, les élèves travaillaient à se montrer dignes de ces faveurs. « Le nouveau directeur avait donné aux études une impulsion vigoureuse. Avec lui Lesneven prit part aux concours alors florissants, entre lycées et collèges d'une même académie. Il y réussit. En 1872, il obtint, avec vingt concurrents seulement (les élèves de Lesneven se mettaient tardivement à l'étude, et la limite d'âge avait écarté du concours le plus grand nombre), cinq nominations, dont un premier prix. » Avec lui aussi, dit M. Salles, « des fenêtres s'ouvrent sur le dehors. Sans cesser d'être une espèce très particulière de petit séminaire, Lesneven prend davantage l'air d'un collège comme les autres et prépare des élèves de plus en plus nombreux aux carrières libérales, à la médecine navale entre autres. » Son activité s'étendait à tout. Dans le grand jardin il fit construire pour les professeurs un kiosque qui s'y trouve encore ! Pendant la guerre, « l'abbé Follioley, fils d'officier, apprit à ses grands collégiens à manier le fusil. Il faisait venir de Brest à ses frais, chaque semaine, un sergent instructeur pour diriger l'exercice militaire. En novembre 1870, il vient en aide, de sa bourse, aux mobilisés pauvres de la région. Dans le pays, il passait pour un homme qui n'aurait pas hésité à faire le coup de feu comme les autres. Et quand la guerre finie, le général Le Flô, ancien ambassadeur de France en Russie, revint en son pays de Lesneven, c'est entre deux haies de collégiens armés qu'il fit son entrée en sa bonne ville ».

En 1873, M. l'abbé Roull, actuellement curé de Brest et alors professeur à Lesneven, prit le principalat, qu'il garda jusqu'en 1893. Cependant Follioley emmenait avec lui une douzaine de grands élèves qui, à Laval, furent, paraît-il, assez mal traités à leurs débuts par leurs camarades, non seulement parce qu'ils cueillaient toutes les meilleures places, mais aussi parce qu'ils « sortaient » chez le proviseur et dînaient à sa table deux fois par mois. Parmi ceux-là était le Jurassien David Sauvageot qui, lui, suivait Follioley depuis Saint-Claude et qui devait plus tard devenir un universitaire extrêmement remarquable.

Sous la direction de M. l'abbé Roull, le collège conserva sa prospérité, si bien que de nouvelles constructions devinrent encore nécessaires. En 1881, la ville, de concert avec l'Etat,

engagea des dépenses qui s'élevaient à plus de 90.000 francs et que les deux parties devaient solder à compte égal.

En 1890, la ville avait dépensé plus de 300.000 francs pour son collège et dans ce chiffre ne sont compris ni les réparations ordinaires, ni les contributions, ni le traitement des professeurs; et ceci n'est déjà pas si mal pour une ville de 3.000 habitants.

Je prends 1890 comme une date, parce que c'est une époque importante dans l'histoire de l'établissement. C'est en 1890, en effet, que commence l'ère des traités entre le principal, d'une part, la commune et l'Etat de l'autre. Un point important de ces traités, c'est qu'ils stipulent le nombre maximum d'ecclésiastiques qui peuvent figurer dans le personnel du collège. En 1890, il fut entendu que le nombre des professeurs ecclésiatiques serait exactement égal à celui des professeurs laïcs, sans parler de l'administration ! qui serait entièrement composée d'ecclésiastiques.

Rappelons à ce sujet que M. Jarry, décédé en 1899 et alors recteur de l'Académie de Rennes, déclara à Lesneven devant les professeurs réunis que les ecclésiastiques possédaient de par leur caractère sacerdotal une grande supériorité sur leurs collègues laïcs et que leur devoir était, à force de tolérance et d'amabilité, de se faire pardonner cet avantage. Il ajouta qu'il rêvait d'une Université de France — il savait d'ailleurs, ajouta-t-il, que son rêve ne se réaliserait pas — où tous les administrateurs seraient des ecclésiastiques et où les professeurs seraient des laïcs; il ne s'opposerait point cependant, ajoutait-il, à ce que certains prêtres pussent aussi enseigner, mais à la condition qu'ils eussent des grades égaux. M. Jarry montra d'ailleurs toujours pour Lesneven une grande affection ; on dit même qu'il refusa de s'émouvoir quoiqu'il eût appris que, quelques années encore après l'Ordre Moral, on continuât à faire classe le 14 juillet à Lesneven.

Ce fut pendant le principalat de M. l'abbé Roull que M. Paul Deschanel vint visiter le collège. Il était sous-préfet de Brest, un sous-préfet très actif, qui ne cherchait que des occasions de laisser libre cours aux énergies très variées qu'il sentait bouillonner en lui. Un jeudi qu'il était venu à Lesneven pour un conseil de révision, il résolut d'inspecter le collège. « Je sais bien, dit-il au principal, que c'est aujourd'hui

jeudi, mais, pour une fois, vous remplacerez le congé du jeudi par celui du vendredi. — Ceci, lui répliqua le principal, n'est point en mon pouvoir; le recteur seul peut prendre sur lui de donner un ordre. — J'accepte toute la responsabilité de cette mesure », dit M. Paul Deschanel. Et l'on fit classe. M. Deschanel se rendit en première. Le professeur-prêtre y expliquait l'*Art Poétique* d'Horace. Le futur académicien rayonnait; ses souvenirs classiques, encore récents, lui remontaient en foule au cerveau. Il interrogea un des élèves, qui aujourd'hui est curé en Bretagne. L'élève avait déjà traduit quelques lignes sans encombre, quand M. Deschanel fronça le sourcil:

« Quoi! dit-il, ne croyez-vous pas que vous faites là un contresens? » et M. Deschanel, quêtant une approbation, se tourna vers le professeur qui, paraît-il, était très bon latiniste. Le professeur respectait M. Deschanel, mais il respectait davantage encore la vérité. « Je crois que l'élève a raison, monsieur le Sous-Préfet », déclara-t-il.

M. Deschanel s'en alla et le principal, dans son rapport hebdomadaire, signala au recteur la visite de M. Deschanel — je n'ai point entendu dire qu'il eût noté dans son compte rendu la phrase latine en litige. — En tout cas, le recteur lui répondit qu'il avait eu raison de protester, car le Sous-Préfet avait outrepassé ses droits en inspectant une classe, de sa propre autorité, et surtout en prenant sur lui de déplacer un jour de vacances.

C'est à la fin du principalat de l'abbé Roull, en 1893, que M. Gustave Hervé fut nommé professeur d'histoire à Lesneven. M. Masseron, qui a écrit sur Lesneven un intéressant « au jour le jour » dans *les Débats*, m'a dit qu'il revoyait encore le professeur Hervé lisant au commencement de la classe les mots de la prière qu'il avait inscrite sur le dos d'une carte de visite. La plupart des anciens élèves de M. Hervé ont gardé de lui un très bon souvenir; car, très disciplinaire en classe, il aimait à bavarder avec eux ensuite; certains disent même qu'il leur tenait alors, parfois, des propos quelque peu teintés de socialisme. J'ai demandé à M. Hervé de bien vouloir m'adresser quelques renseignements sur le Lesneven de son temps et voici la lettre que, de la prison où il était alors, il a, très aimablement, consenti à m'écrire.

La Conciergerie.

Mon cher ancien Collègue,

Excusez-moi de vous répondre avec quelque retard, mais votre lettre m'est arrivée au moment de mon procès et j'étais très affairé.

Le collège de Lesneven! Un des plus beaux jours de ma vie, un jour qui dura un an et demi. Ce fut mon début dans l'enseignement — dans l'enseignement véritable — car jusqu'alors je n'avais comme pion enseigné que le silence et le sommeil.

J'avais 21 ou 22 ans en cet heureux temps; ça devait être en 1893 ou en 1894.

J'étais révolutionnaire et batailleur; me voyez-vous tombant dans ce nid de curés!! Accueil cordial du principal, l'abbé Roull, actuellement curé de Saint-Louis à Brest, ma patrie, ma seconde patrie, puisque ma première, c'est Recouvrance (1). Un homme exquis, tellement exquis que moi, qui n'étais pas un mufle, je lui dis: « Ah! monsieur l'abbé! j'aime mieux vous le dire. Il y a maldonne. C'est sans doute pour vous faire une niche qu'on m'envoie ici enseigner l'histoire, à moins que ça ne soit pour m'en faire une à moi. Car je crois bien que, pour les idées, nous sommes, votre maison et moi, aux antipodes! Faites-moi retourner d'où je viens. — Mais! non, Monsieur! puisqu'on vous a envoyé ici, c'est que vous avez toutes les qualités de tact, etc., etc...

Le lendemain, conformément à la tradition, on m'invite, comme tous les nouveaux professeurs, à la table des collègues-prêtres; moi, j'étais externe à l'hôtel (2). La table de ces messieurs, que présidait le principal, était dans le réfectoire des élèves, perpendiculaire à leurs trois tables. Me voici à la place d'honneur, face au principal, tournant le dos aux élèves. Au moment de se mettre à table, le principal frappe dans ses mains et tout le monde se lève. Qu'est-ce ceci? Seigneur! le benedicite, je parie. Je me lève, pour montrer que je n'étais pas un goujat, dans l'attitude du recueillement, mais je mets les mains derrière le dos pour que les 200 paires d'yeux des élèves voient bien que le nouveau professeur était un mécréant, qu'il ne se signait pas. Pauvres collègues-curés! Quelle peine j'ai dû leur faire et quel scandale parmi leurs élèves!

Malgré cela, il n'arriva aucun accroc.

Pour les élèves, j'étais le professeur posé, disciplinaire, éloquent, sympathique: que de vertus à 21 ans! hélas! depuis!

Pour les collègues, j'étais le collègue mécréant, mais bon garçon. Je me promenais en dehors des heures de classe dans une allée que notre oncle Sarcey avait arpentée avant moi, J'y passais des heures

(1) Recouvrance, faubourg de Brest, n'est séparé de la ville que par le pont tournant.

(2) A l'hôtel des Trois-Piliers.

ntières en méditation. C'est là que les confrères ecclésiastiques ve- aient me chercher quand ils avaient besoin d'un 4e pour leur partie de boules. Chaque fois, je m'exécutais. Quand je tirais, j'appelais les énédictions du ciel sur ma boule. « Sainte Vierge ! laissez-moi éloger l'abbé Kerboul ! »

Une histoire à propos de Jeanne d'Arc (1)! Non ! J'aime et j'aimais éjà beaucoup Jeanne d'Arc. Dans mon histoire de France, je l'appelle a meilleur fille de Jacques Bonhomme.

On fait erreur.

Voici l'incident qui a donné lieu à la version des *Débats*.

Un beau jour, vers la fin de l'année scolaire, le professeur de 2e, abbé Colin — un petit bonhomme, maigriot, à la figure fine, à œil très doux et très malicieux — m'invita à passer chez-lui, à la ortie de la classe (2). Il m'offrit le madère et, gentiment, paternel- ement, il me conta que mon cours sur le christianisme, l'an dernier ar pareille époque, avait fait scandale, avait jeté le trouble dans toutes es âmes de mes élèves de 4e et il me suppliait de terminer mon ours d'histoire romaine sans parler des origines du christianisme.

Il m'aurait demandé la lune, ce brave curé, je la lui aurais donnée i j'avais pu la décrocher.

La lune, oui ; mais pas ça !

Je lui expliquai avec onction pourquoi c'était pour moi une ques- ion d'honneur de traiter ce sujet scabreux. Je promis seulement de redoubler de tact.

Mais que voulez-vous que le tact pût faire ? Mon tact consistait à raconter la vie de Jésus et les origines du christianisme gravement l'après le catéchisme, puis d'après Renan et à laisser les enfants choi- ir entre les deux explications.

A la rentrée suivante, je fus remis pion.

Sept ou huit ans après, quand, passant devant le conseil académi-

(1) « Il eut — avait écrit M. Masseron dans *les Débats* — des difficultés avec ses élèves pour avoir parlé de Jeanne d'Arc en termes irrespectueux. » M. Masseron, interrogé par moi, a bien voulu me dire que l'affaire n'avait pas eu lieu en sa présence, mais qu'il en avait entendu parler par des camarades. M. l'abbé Moënner a été plus précis. M. Hervé aurait eu un mot malheureux sur les « hallucinations » de Jeanne d'Arc. Certains élèves auraient été froissés par ce terme et M. Hervé aurait alors, à son tour, chargé l'un d'eux de faire une leçon sur la mission divine de Jeanne d'Arc.

(2) L'abbé Colin, aujourd'hui retraité, habite encore Lesneven et, sur ses relations avec Hervé, j'ai entendu raconter une délicieuse histoire. Le jour où il vit Hervé pour la première fois — c'était un lundi — il se précipita vers lui avec effusion : « Ah ! je suis, lui dit-il, très heureux de faire votre connaissance. Hier, c'était moi qui célébrais la grand'messe et au moment de bénir les fidèles, j'ai pensé : « Que ma bénédiction aille tout spécialement à notre collègue d'histoire s'il se trouve maintenant dans cette église. » J'ignorais, racontait ensuite le bon prêtre un peu dépité, que le nouveau professeur d'histoire ne mettait jamais les pieds dans une église. »

que de Dijon, j'exigeai qu'on me montrât mes notes secrètes, je lu mes notes de Lesneven. Elles étaient ainsi conçues :

« Bon professeur, mais a des opinions trop avancées pour l pays. »

J'ai conservé des bons curés et des élèves si laborieux de ce coin d Bretagne de si bons souvenirs que je viens de passer une bonn heure rien qu'à les évoquer.

S'ils peuvent vous intéresser, utilisez-les.

Je vous adresse, cher Monsieur, une bien cordiale poignée de main

G. HERVÉ.

En 1893, M. Roull fut remplacé par M. l'abbé Le Gloanec dont le consulat s'étend jusqu'à 1907. C'est sous son gouver nement que, en 1901 (à la date de 1900), le contrat fut encor renouvelé pour 10 ans, malgré un rapport défavorable de l'ins pecteur d'Académie, qui déclarait au sujet du collège : « Je n puis en approuver ni l'esprit ni la direction. » Le minis tère, après enquête, se rendit compte qu'après tous les sacrifi ces qu'avait consentis la ville pour son collège, ce serait pren dre une grande responsabilité que d'en décider la suppression Mais le nouveau traité fit encore pencher un peu la balance du côté des laïcs ; le nombre des professeurs laïcs fut augmenté et, d'autre part, il fut stipulé que certaines chaires, comme celle de philosophie, de langues vivantes, de physique et d'histoire seraient toujours réservées à des laïcs.

Sur la période qui succéda au départ de M. l'abbé Roull j'ai demandé à M. Yven, actuellement professeur au Lycée d la Roche-sur-Yon et qui fut nommé en 1896 professeur d'his toire à Lesneven, de me fournir quelques notes, et voici quel ques extraits de la longue lettre que M. Yven a eu la gentil lesse de m'envoyer.

Je pense que ce qui doit vous intéresser le plus dans mes souv nirs, c'est surtout ma façon de sentir au sujet de mes collègues eccl siastiques. C'étaient avant tout naturellement des prêtres ; je veu dire par là que chez eux le caractère sacerdotal primait tout, se fa sait sentir dans tous les actes de leur vie, leur dictait leurs opinion etc. Mais, cette réserve faite, je me hâte de dire que, dans le priv c'étaient des hommes gais, foncièrement gais, ce qui était dû, crois, à leur existence si régulière, consacrée tout entière à leu fonctions spirituelles, à leurs études et à leurs classes. Leur vie di ciplinée leur donnait (à en juger au moins par les apparences ext rieures) la paix de l'âme. Leur conversation, même avec nous, éta

njouée ; quelques-uns d'entre eux, les plus âgés surtout, le princi- al entre autres, ne reculaient pas parfois devant une gauloiserie. D'autre part leurs propos n'étaient pas exempts de malice, je pour- ais dire sans exagérer : de moquerie ; ils se lançaient souvent des ointes parfois très acérées qui égratignaient non seulement l'épi- erme, mais blessaient la chair..... Je crois que cette tendance à la oquerie, dont je n'ai pas eu cependant à souffrir, était le principal travers de ces prêtres, très sympathiques pour la plupart et de vie rès digne.

Quelques-uns d'entre eux m'ont laissé un excellent souvenir ou un ouvenir ineffaçable, ce qui n'est pas la même chose. L'abbé Keran- el, le vrai type du prêtre breton, un peu fruste d'allures, la démar- he hardie, le regard ferme ; très robuste, il tenait fort bien sa place table où il contait force anecdotes, intelligent d'ailleurs et fort on professeur. C'est lui qui « brûla » un jour les palmes par sa éponse à un inspecteur général qui lui disait en lui parlant de ses lèves : « J'espère que vous en ferez de bons philosophes. » « Sur- out de bons chrétiens », répliqua l'abbé se peignant tout dans ce rait. D'allures libérales, le père Kerandel, le père Lân (comme isaient ses amis parce qu'il s'appelait Alain), était intransigeant en natière religieuse..... Je revois aussi l'abbé Colin qui vient seule - ment de prendre sa retraite. Un homme charmant, une âme de oète et d'enfant toujours prête à s'exalter ; déjà âgé, il avait sous le longs cheveux argentés une figure jeune toujours doucement ouriante, il était bien un peu malicieux, mais jamais il n'aurait oulu froisser quelqu'un.

Que vous dirai-je des élèves ? C'étaient en général d'excellents lèves ou, pour mieux dire, dans les classes fort nombreuses que nous faisions (j'ai eu jusqu'à 65 élèves, et en 6e, une année, il yen a u jusqu'à 76, tous réunis ensemble pour les cours), il y avait beau- coup de bons élèves. Les meilleurs étaient en général ceux de la cam- pagne, des fils de cultivateurs qui se destinaient au séminaire. Ils taient un peu lourds ; ils n'avaient pas de brillant ; mais ils étaient ravailleurs, de sens droit, d'esprit réfléchi. Si les élèves de Brest et des autres villes étaient souvent un peu sceptiques, comme nos élèves des lycées, les autres étaient, pour la plupart, très croyants.

L'année 1902 voit passer à Lannion, en qualité de profes- seur de philosophie, le distingué critique d'art, M. Louis Gillet, qui, dans une lettre fort gracieuse, m'a dit tout le plaisir qu'il prit à passer un an à Lesneven :

La classe était charmante. On était dans une salle à peu près grande comme une cellule et qui donnait sur un jardin ; par la fenê-

tre, on voyait les arbres, la campagne. Il y faisait très froid. L'hiver on y gelait. Mais on avait le plaisir d'être en petit comité. Je tâchai d'éveiller les esprits de mes élèves ; c'était une conversation où tou passait tour à tour, Pascal, Tolstoï, Platon, Lucrèce, que sais-j encore ? Je n'ai pas de prétentions à un système original. Mais j crois que mon but, qui était d'ouvrir aux idées les cerveaux de me trois disciples, n'a pas été manqué. Je ne sais si je les ennuyais mais mon métier ne m'ennuyait pas.

Et plus que sa classe encore, il a aimé la Bretagne léo narde :

Il y a certains souvenirs sans valeur pour autrui et qui, pou chacun de nous, parent et embaument une existence. Je mets a rang de ceux-là la vue qu'on avait de la mer, certains soirs, du hau de la dernière colline, avant la plage de Goulven, et celle du châtea de Kerjean, par une après-midi de printemps, dans la saison d votre fleur d'or, alors que, dans la vieille ruine enchantée, s'éleva une voix de jeune fille.

On parle encore à Lesneven du discours de distribution d prix qu'il prononça à la fin de l'année scolaire : « Une égloi gue, dit M. Masseron, toute imprégnée de la senteur des ajonc sur le charme de la Bretagne. »

Le beau-père de M. Gillet, M. René Doumic, présidait c jour-là. Il ne vint pas en habit vert, car il n'était pas encor académicien alors, mais en robe d'universitaire ; et ce fut un événement sensationnel, car les professeurs laïcs de Lesneve n'ont pas coutume de revêtir leurs robes pour assister au distributions de prix (1). M. Doumic prononça un discour fort humoristique qui, malheureusement, ne fut pas imprimé mais dont M. Masseron m'a dit le début. Les élèves avaien entre les mains son Manuel de Littérature française et M. Dou mic leur rappela que celui qui leur parlait n'était pas pour eu un inconnu ; le mot de Doumic était, dans leur langue, deven un nom commun et l'on pouvait entendre dans la cour d collège : « Je me suis acheté un doumic tout neuf ; mon dou mic était dans un état déplorable. »

En 1907, M. Le Gloanec, qui, aujourd'hui, habite Guipavas

(1) Au dernier moment, j'apprends que c'est seulement en 1903 que Lesneve vit une toge académique, lorsque M. Le Roux, professeur à la Faculté des Science de Rennes, vint présider la distribution des prix. M. Doumic, lui, se contenta d revêtir une simple redingote noire.

rès de Brest, se retira de l'enseignement, et ce fut M. l'abbé oënner, actuellement encore principal, qui lui succéda. Le ollège, depuis quelques années, avait légèrement fléchi ; sous . Moënner, il est redevenu tout à fait florissant.

En 1911, un nouveau traité qui, en réalité, part de 1910, it signé avec l'Etat ; il n'est que de trois ans, au lieu d'être écennal, comme les deux précédents ; mais c'est parce que ous les contrats des collèges communaux de France sont, de écennaux qu'ils étaient, devenus triennaux (1). Dans ce nouau traité, l'élément laïc obtient encore une prépondérance lus grande que d'après les traités anciens ; de nouveaux épétiteurs, qui ne doivent pas être prêtres, sont ajoutés au ersonnel du collège (2).

Depuis lors, il ne s'est à Lesneven produit aucun événement importance et je m'en vais donc conclure ici cette étude. ois-je dire : terminer ou conclure ? En entreprenant ce travail, n'avais pas en effet l'intention de prendre position pour ou ontre Lesneven. Mais, en me promenant à travers les grands ardins où Sarcey et Hervé avaient trouvé une paix si comlète, une retraite si rafraîchissante et si voluptueuse, je me uis demandé si vraiment l'unique lieu de France où prêtres t anticléricaux peuvent vivre affectueusement côte à côte ne levait pas être conservé par nous, ne fût-ce que comme un nachronisme. En voyant un prêtre lire son bréviaire dans ne des allées, je me suis souvenu de ce mot de M. Bompard, nspecteur général, qui disait en regardant passer, un matin rumeux de décembre, la fine silhouette de l'abbé Colin :

(1) Depuis la séparation, le droit de proposer le principal, qui, auparavant, appartenait à l'évêque, appartient au Conseil municipal.

(2) Parmi les anciens élèves du collège de Lesneven que je n'ai pas eu l'occasion de citer au cours de ce travail, je veux retenir le nom de M. Pichon, actuellement sénateur progressiste du Finistère, et de feu le contre-amiral Vallon. M. Pichon, soumis à la réélection sénatoriale au moment où je lui écrivais, s'est excusé de n'avoir pas, en pleine période électorale, une suffisante liberté d'esprit pour me parler de son enfance. Quant au contre-amiral Vallon, qui présida une distribution de prix, sous le principalat de l'abbé Roull, il raconta alors à celui ci comment, lors de son arrivée au collège, il ne savait que le breton ; et ceux de ses camarades qui ne connaissaient que le français s'amusèrent à lui faire bien des misères ; il passait ses journées à pleurer et ne songeait qu'à retourner chez lui Mais, un jour, s'armant de courage, il fit signe à un grand, celui qui le tracassait le plus, de l'accompagner jusqu'à un grand mur qui s'élevait derrière le collège. Le grand comprit ce que le signe voulait dire, il se rendit au mur avec deux de ses amis. Là, disait l'amiral Vallon, « je lui administrai une superbe râclée et je me préparais à régler le compte des deux autres, mais ils avaient déjà pris la fuite. Après cela, je fus heureux à Lesneven. »

« Regardez ! ne dirait-on pas un solitaire de Port-Royal ? » Et quoique, d'ordinaire, l'enseignement ecclésiastique ne me compte pas parmi ses défenseurs, je m'en voudrais de mal traiter ici le seul endroit où Francisque Sarcey dit avoir « rencontré la tolérance ».

CHARLES CHASSÉ.

CHANSONS
POUR MON MERVEILLEUX PETIT ENFANT

—

L'ATLAS

Moi, qui m'éloigne peu de ma verte province
Et toi, qui ne connais que notre vieux jardi ,
Nous regardons, ce soir, l'atlas où chaque teinte
Représente un pays merveilleux et lointain.

Comme s'épanouit un cercle sur les eaux
Où, par tes jeunes mains, une pierre est lancée,
Tes questions d'enfant, en d'infinis anneaux,
Font, à travers l'espace, onduler mes pensées.

Elles s'en vont a nsi caresser quelque rive
Dont les caps déchirés sur un fond bleu de mer
Et d'îles parsemé, dans notre atlas, décrivent
Leurs contours compliqués en rouge, jaune ou vert.

Nous les suivons du doigt et nous imaginons
Leurs midis fatigués et leurs nuits transparentes
Suivant que le son lourd ou tendre de leurs noms
En voyelles de soie à nos oreilles chante :

O vous, Galapagos, les vagues qui déferlent
Sur vos bords recouverts de coquillages roux,
Etourdissent la nuit d'une rumeur de perles,
Et le mot « Arica » est lisse d'acajou.

O Capiago, pourquoi votre nom inconnu
Me représente-t-il des aras qui s'envolent
Poursuivis par un homme orné de plume et nu,
Tandis que du soleil, aux troncs d'arbres, se colle ?

Waï-hu, Waï-hu, sur vous, j'ai lu des livres
Et votre nom de vent, d'étoile et de parfum,
Qui brille au milieu de grands volcans de cuivre,
M'apparaît relié en cuir sali et brun.

Puis, nous regardons la « carte des profondeurs ».
De ci, de là s'y voit une place très bleue
Qui montre que la mer y descend jusqu'au cœur
Du globe en un vertige ineffable de lieues.

Et je parle à l'enfant, dont les grands yeux m'écoutent,
De sirènes jouant dans les prés de varech
Où des poissons joyeux et ridicules broutent,
Et d'hippocampes tels que les chevaux d'échecs.

Enfin ces mots de mer et de brisants vermeils,
De feuillages mouvants enchâssés d'oiseaux roses,
Amènent peu à peu qu'au geste du sommeil,
Sur ton bras replié, ta tête se repose,

Et je murmure alors que le centre du monde
Est notre cher jardin, de pluie environné,
Où l'étang frissonnant et plane fait la ronde
Autour de la maison où mon enfant est né.

OPALE

Enfin, voici la neige, enfant,
La neige que je t'ai promise,
C'est dans la nuit qu'elle s'est mise
A tomber, tomber doucement.

Je t'avais dit qu'elle était belle,
Qu'elle danserait au jardin,
Et que tout le ciel serait plein
Du froissement doux de ses ailes.

Je t'avais dit l'éclosion
Subite d'un printemps de marbre
Le long des herbes et des arbres
Et sur le toit de la maison.

Je devinais ta neuve joie
Quand elle jouerait avec toi
Et que tu tiendrais dans tes doigts
sa fraîcheur d'eau, d'air et de soie.

Je pensais bien que des chansons
Folles fleuiraient à nos bouches
(Comme aux vitres que le froid touche
Montent de claires floraisons),

Quand se poserait sur nos lèvres
L'odeur frôlante des flocons
Que le vent d'Est secoue à bonds
Fantasques comme ceux des chèvres.

Mais, par ce tournoyant matin,
J'ignorais que ta neuve enfance
Serait le centre de la danse
Que mène la neige, au jardin ;

Et qu'en cette perle hivernale
Le mouvement frais de tes jeux
Serait pareil au point de feu
Dont s'illuminent les opales.

L'APPEL

Dans l'eau calme de ma mémoire
Je regarde se dérouler
Les images du passé, moire
Souple de flottants reflets.

Mais ton appel, goutte d'argent,
Tombe en l'onde de mes pensées,
Et l'ordre des reflets changeants
Se brouille en lueurs dispersées.

Des cercles, sans fin, s'élargissent,
Où les images que je vois
Plongent, s'éclairent ou se plissent,
Suivant la courbe de ta voix.

Chaque nouvel appel qui pleut
Dans le miroir de l'eau tranquille
Devient un centre lumineux
D'où mille clartés s'éparpillent,

Et l'étang plane, qui balance
Le reflet des jours d'autrefois,
N'est plus qu'un frisson frais où danse
L'averse folle de ta voix.

SOMMEIL

J'ai vu le vol des heures blondes,
D'un élan traverser le jour,
Effleurant tes regards dont l'onde
Baignait leur clarté tour à tour.

Petit enfant, étang de joie
Aux berges souples de mes bras,
Voici que le soir bleu déploie
Tes paupières sur tes yeux las,

Sur le miroir las de tes yeux
Où va s'endormir la lumière
De ton sourire et de tes jeux
Qui tout le jour m'environnèrent.

Et, roseaux flexibles, autour
De ton frais sommeil, mes pensées
Qui t'encerclent de leur amour,
Immobiles, se sont rangées.

Pareils aux vapeurs qui s'élèvent
Sur la lassitude des eaux,
Voici les brouillards dont les rêves
Blanchissent ton plane repos.

Et la lune, dont s'irradie
Ce doux paysage de nuit,
C'est le bonheur, qui, sur ma vie,
Depuis ta naissance, reluit.

JEUX

Dans la chambre où tu joues, assis,
Parmi les fruits teints du tapis,
Le soleil lavé de l'automne
Eparpille ses rayons jaunes.

Le geste de tes jeux, glissé
Sur le dessin des fruits tissés,
Dresse, en corbeille de lumière,
Leurs courbes d'or imaginaires.

Puis, tu me dis : « J'ai un verger,
« J'ai cueilli tous mes fruits, et j'ai
« Des paniers pleins que je t'apporte
« Et qui sont là, près de la porte. »

Tes mains, où seul luit le soleil,
Font alors des gestes pareils
A ceux des cueilleuses de pommes
Sous les arbres brillants d'automne.

Tu parais porter en tes bras
Un poids dont vacillent tes pas,
Et ta foi dans ton jeu est telle
Qu'il semble que vraiment ruissellent,

A mes pieds et sur mes genoux,
Des monceaux de fruits clairs et doux
Que le soleil lavé caresse
Du miel de ses rayons en liesse.

MARIE GEVERS.

NIETZSCHE ET STRINDBERG

Les quelques lettres échangées entre Nietzsche et Strindberg pendant les mois de novembre et décembre 1888 ne figurent pas dans *la Correspondance générale* du philosophe, publiée par les soins de sa sœur, avec le concours de plusieurs collaborateurs du *Nietzsche-Archiv*. Un volume de cette correspondance, le troisième, a été spécialement consacré aux illustrations européennes avec lesquelles Nietzsche entretint des relations épistolaires, parfois singulièrement espacées. C'est là que se trouvent, à côté des lettres échangées avec Ritschl, le philologue de Leipzig, Jacob Burkhardt, l'historien de Bâle, Gottfried Keller, le romancier de Zurich, Heinrich von Stein, le jeune philosophe idéaliste, les trois brèves missives (les seules qui aient été retrouvées) que Taine adressa à Nietzsche, en réponse à des envois de volumes. La correspondance entre M. Georges Brandès (1) et l'auteur de *Zarathoustra*, qui constitue pour nous un des documents les plus significatifs pour la vie intellectuelle de Nietzsche, clôt la série.

Incontestablement, les lettres de l'écrivain suédois avaient leur place marquée dans cette « galerie », dont on a voulu préciser la signification, en donnant en frontispice au volume un portrait du philosophe, entouré de ceux de ses correspondants dans un format plus réduit. Dès la première ligne de Nietzsche à Strindberg, il est question de Taine, et c'est par M. Brandès que ces deux hommes si dissemblables, et qu'un malentendu seul pouvait rapprocher, entrèrent en relations. On devine donc aisément la portée de cette importante contribution à l'étude des dernières semaines de la vie consciente du philosophe que M. Karl Strecker vient de livrer pour la première fois à la publicité dans deux numéros de la *Gazette de Francfort* (9 et 11 février 1913).

Pourquoi ces textes sont-ils exhumés maintenant seulement,

(1) Nous avons publié et commenté les principales lettres de Nietzsche à Brandès dans le *Mercure de France* du mois de janvier 1894.

alors que le volume de la correspondance dont nous parlons plus haut date de 1904? L'existence aventureuse que Strindberg mena pendant plus de vingt ans ne lui permettait pas d'alourdir ses bagages de documents épistolaires. Il n'égara cependant pas les lettres que lui avait écrites Nietzsche. M. Strecker affirme qu'il s'en était dessaisi. Nous avons eu l'occasion d'interroger Strindberg à ce sujet, pendant l'un de ses séjours à Paris, en 1895. Il nous affirma, sur un ton mystérieux, qu'elles lui avaient été volées. Probablement songeait-il à quelque opération de magie, car ce genre de divertissement était alors son unique souci. Mais, comme notre question devenait plus pressante, il compléta son information en nommant comme l'auteur du vol la femme d'un écrivain suédois, bas-bleu alors très en vogue, qui s'était récemment convertie au catholicisme.

La version du publicateur de la *Gazette de Francfort* est différente et M. Strecker nous conte, dans les plus grands détails, comment il entra en possession du précieux trésor, après de multiples démarches, dont beaucoup furent infructueuses. Son zèle devait être récompensé, car, avec l'aide de Strindberg lui-même, il releva les traces des lettres originales chez un amateur d'autographes de Sidney, le comte B...M..., et il en obtint tout d'abord des copies fautives et pleines de lacunes, puis, après une nouvelle requête, des textes exacts.

Les lettres de Strindberg à Nietzsche, écrites en français, se trouvent soigneusement conservées au *Nietzsche-Archiv* et M^me^ Fœrster-Nietzsche, dont les soins attentifs en avaient empêché la dispersion, les a communiquées à M. Strecker. Ainsi se trouve reconstituée cette correspondance qu'il eût été dommage de laisser tomber dans l'oubli.

La date à laquelle s'engage cet échange de lettres est particulièrement significative. En quelques mois d'une fécondité invraisemblable et dont les résultats suffiraient à remplir l'existence d'un écrivain doué normalement, Nietzsche avait mis sur pied, coup sur coup, *le Cas Wagner*, *l'Antéchrist*, *le Crépuscule des Idoles* et toute la masse des ébauches de *la Volonté de puissance*. Trois semaines avaient suffi pour donner à *Ecce homo* sa forme définitive et c'est bien l'inspiration d'*Ecce homo* qui domine impérieusement l'esprit de Nietzsche

quand, au mois de novembre 1888, il écrit pour la première fois à Strindberg.

M. Georges Brandès servit d'intermédiaire. Le 6 octobre, après la réception du *Cas Wagner*, il écrivit de Copenhague :

J'ai donné un exemplaire de l'ouvrage au plus grand écrivain suédois, Auguste Strindberg, que j'ai gagné à votre cause. C'est un vrai génie, seulement un peu toqué, comme la plupart des génies (et même ceux qui ne sont pas des génies).

Le 20 octobre, de Turin, Nietzsche s'informe de l'adresse de ce Suédois « présenté dans des termes si honorables », à qui il veut faire parvenir son prochain volume *le Crépuscule des Idoles*.

Dans sa réponse, le 16 novembre, M. Brandès précise :

Le Suédois toqué s'appelle Auguste Strindberg ; il habite ici. Son adresse est Holte, près Copenhague. Il vous aime particulièrement parce qu'il s'imagine trouver chez vous sa haine de la femme. C'est pourquoi vous lui paraissez *moderne* (ironie du sort). Lorsqu'il lut dans les journaux les comptes rendus de mes conférences du printemps, il s'écria : c'est étonnant, avec ce Nietzsche ; il y a chez lui des choses qui ont l'air d'être écrites par moi. Son drame *Père* a paru en langue française avec une préface de Zola.

Aussitôt qu'il eut reçu ces indications, Nietzsche écrivit au « Suédois toqué » :

Honoré Monsieur,

Un inappréciable mot de M. Taine que je joins à cette lettre m'encourage à vous demander votre avis dans une affaire très sérieuse. Je souhaite d'être lu en France ; mieux encore, j'en ai besoin. Tel que je suis, l'esprit le plus indépendant et peut-être le plus vigoureux qu'il y ait aujourd'hui, condamné comme je le suis à une grande tâche, il m'est impossible de me laisser arrêter davantage par les frontières absurdes qu'une politique des nationalités, malencontreuse et dynastique, a tracée entre les peuples, pour saluer le petit nombre qui pourrait me prêter l'oreille. Et, je l'avoue volontiers, ce petit nombre je le cherche surtout en France. Rien ne m'est étranger de ce qui s'y passe dans le monde intellectuel ; on me dit que ce j'écris est profondément français, bien que j'aie peut-être réalisé quelque chose avec la langue allemande, surtout dans mon *Zarathoustra*, que les Allemands eux-mêmes n'avaient pu atteindre. J'ose dire que mes ancêtres du côté paternel étaient des gentilshommes polonais ; que ma grand'mère, du côté maternel, appartenait à la période

gœthienne de Weimar : c'est une raison pour que je sois, aujourd'hui, à un degré presque inimaginable, *le plus solitaire* des Allemands. Jamais une parole ne m'a atteinte et... pour être sincère jamais je ne l'ai désirée... Maintenant j'ai des lecteurs partout, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à New-York, rien que des intelligences d'*élite*, qui me font honneur — je n'en ai pas en Allemagne... Qu'on ait même en Allemagne le sentiment combien peu j'appartiens à ce pays, j'en trouve le témoignage dans une très sérieuse étude publiée par le *Kunstwart* que je me permets de vous envoyer. L'auteur est un musicien de premier ordre (1), le seul, si je puis avoir un jugement sur ces sortes de choses — il est par conséquent inconnu.

Heureusement pour moi, appelé à l'âge de vingt-quatre ans à l'université de Bâle, je n'ai pas eu besoin de faire perpétuellement la guerre et de me prodiguer en des simples réactions. A Bâle, j'ai trouvé le vénérable Jacob Burckhardt qui, dès le début, m'a été très favorable ; j'ai vécu avec Richard Wagner et sa femme, lesquels résidaient alors à Tribschen, près de Lucerne, dans une intimité que je ne saurais imaginer plus précieuse. Au fond, je suis peut-être un vieux musicien.

Plus tard la maladie m'a détaché de ces relations, pour me transporter dans un état de profond repliement, un état qui n'a peut-être pas encore été atteint jusqu'à ce jour. Et comme, dans ma nature, il n'y a rien de maladif ni d'arbitraire, cette solitude, loin de me peser, m'est apparue comme une distinction inappréciable, en quelque sorte comme un sentiment de *propreté*. Aussi personne ne s'est-il jamais plaint auprès de moi de ma sombre figure, moi-même pas plus qu'un autre : j'ai peut-être appris à connaître des mondes de la pensée, plus graves et plus problématiques que n'importe qui, mais seulement parce qu'il est dans ma nature d'aimer la vie à l'écart. Je compte la sérénité parmi les *preuves* de ma philosophie... Peut-être les deux livres que je vous présente aujourd'hui démontrent-ils cette proposition...

. . . . . .

Votre FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

On retrouvera dans cette première lettre de Nietzsche une série d'idées qu'il a développées ailleurs. Certaines phrases se trouvent mot pour mot dans *Ecce homo*. En même temps qu'il veut renseigner Strindberg sur sa personne, le philosophe se plaît à développer ses préoccupations du moment. La correspondance qu'il échangeait avec M. Georges Brandès depuis

(1) M. Peter Gast.

rès d'un an pouvait lui laisser espérer que ses rapports avec et autre Scandinave serait pour lui d'un égal profit. N'avait-il pas trouvé, dans l'auteur des *Courants directeurs*, son premier interprète, le premier qui conçût l'audacieuse pensée de présenter publiquement sa doctrine? Ce que fut pour Nietzsche l'appui de M. Brandès on ne saurait le dire avec assez d'insistance.

Je puis affirmer que ces lettres, écrit Mme Fœrster-Nietzsche (1), furent durant l'hiver de 1887 à 1888 le seul point lumineux dans la vie de mon frère. Les larmes me viennent aux yeux et un profond sentiment de reconnaissance s'empare de moi lorsque j'entends le nom de Georges Brandès...

Le premier contact avec Auguste Strindberg ne devait point décevoir le solitaire. Il goûtait les approbations avec une si fébrile impatience qu'il les eût acceptées, lors même qu'elles lui fussent venues d'admirateurs de moindre envergure. Que répond le Suédois? Il parle de Lombroso et insinue que Nietzsche, « avec l'esprit si affranchi », s'est « leurré du type criminel » (*sic*). Pourtant il ajoute dans son français bizarre:

Je termine toutes mes lettres à mes amis : lisez Nietzsche ! C'est mon *Carthago est delenda!*

Toutefois, au moment où vous êtes connu et compris, votre grandeur est amoindrie, et la sainte et sacrée canaille ira vous tutoyer comme un de leurs semblables. Mieux vaut garder la solitude distinguée et nous laisser aller, nous autres dix mille supérieurs, en pèlerinage secret à votre sanctuaire afin d'y puiser à notre gré. Gardons la doctrine ésotérique afin de la conserver pure et intacte et ne la divulguons pas sans l'intermédiaire des catéchumènes dévoués, au nombre desquels je signe.

AUGUSTE STRINDBERG.

Nous savons par une lettre à Peter Gast que Nietzsche fut enchanté de cette adhésion, « la première lettre écrite d'un accent d'histoire universelle qui m'eût atteint ». Déjà il avait mandé à M. Georges Brandès : « Avant-hier, j'ai lu, avec un ravissement pareil à celui que j'aurais eu dans ma propre maison, *les Mariés*, de M. Auguste Strindberg. Rien ne porte préjudice à une admiration sincère que le sentiment de m'admirer un peu moi-même en même temps. »

(1) Friedrich Nietzsche : *Gesammelte Briefe*, vol. III. p. 269.

Cependant on avait échangé des volumes. L'envoi de *Zarathoustra* s'était rencontré en route avec celui de *Père* (1). N'insistons pas sur la disproportion entre les deux cadeaux et louons Nietzsche de sa bienveillance. Aussitôt il écrit :

Très honoré Monsieur,

Je pense que nos envois se sont croisés ! — J'ai lu deux fois, avec une profonde émotion, votre tragédie ; j'ai été surpris au delà de toute mesure d'apprendre à connaître une œuvre qui a exprimé d'une façon aussi grandiose ma propre conception de l'amour : dans ses moyens, la guerre ; dans son essence, la haine mortelle des sexes.

Mais cette œuvre est prédestinée à être représentée maintenant, à Paris, sur la scène du *Théâtre libre* de M. Antoine. Exigez cela simplement de Zola! Actuellement, il attacherait une grande importance à ce que l'on prît en mains ses intérêts.

Je regrette au fond la préface, mais je ne voudrais pas en être privé. Elle ne contient que d'impayables naïvetés. Le fait que Zola n'est pas « pour l'abstraction » me fait souvenir du traducteur allemand d'un roman de Dostoïevski qui, lui aussi, n'était pas pour l'abstraction, il a simplement laissé de côté « les raccourcis d'analyse » parce qu'ils le « gênaient ». Et que Zola ne sache pas distinguer les *types* des « êtres de raison » ! Qu'il exige l'état civil complet pour la tragédie !... Mais je me suis presque tordu de rire en voyant qu'à la fin il cherche à faire entrer en ligne de compte une question de race. Tant qu'il y a eu du goût en France, on a écarté par instinct de race, précisément ce que veut Zola ; c'est justement *latine* qui proteste contre Zola. En fin de compte, il est un Italien la *race* moderne — il sacrifie au *vérisme*...

Avec ma très sincère considération,

Votre

NIETZSCHE.

Turin, via Carlo Alberto 6 11, le 27 novembre 1888.

La lettre de Strindberg était enfin parvenue en Italie. Nietzsche écrit alors derechef pour insister sur la représentation de *Père* au Théâtre libre. On verra qu'il va y revenir une troisième fois. Le vœu du philosophe ne devait se réaliser que 6 ans plus tard. Le drame mysogyne de Strindberg a été représenté en effet, le 14 décembre 1894, par les soins de l'*Œuvre*

(1) Auguste Strindberg : *Père*, tragédie en trois actes, précédé d'une lettre d'Emile Zola. Paris, librairie Nilson ; Helsingborg, imprimerie H. Œsterling, 1888. Cette version française avait été faite par les soins de Strindberg lui-même. La traduction de M. Georges Loiseau (Ollendorff, 1895) reproduit la « lettre-préface » d'Emile Zola.

n se rappelle avec quel insuccès. Dans le même moment aissait en France la gloire durable de celui qui s'en allait oucement vers le néant, terrassé d'avoir voulu élever trop aut sa pensée, tandis que, dans l'isolement de Nauenburg, ù il nous fut donné de le voir la même année, des mains ieuses veillaient à lui rendre plus douces les souffrances de a longue agonie.

§

Voici la seconde partie de cette troisième lettre. Après une llusion à un article d'Albert Wolff, lequel, dans *le Figaro*, rougissait publiquement au nom de la France à cause du candale provoqué, par le *Théâtre libre*», Nietzsche écrit :

Comme vous m'avez instruit sur votre Suède! Comme vous m'avez endu jaloux! Vous ne faites pas assez de cas de votre bonheur : *O fortunatos nimium sua si bona nesciunt!* — c'est-à-dire que ous n'êtes pas un Allemand! — Il n'y a pas du tout d'autre culture que la française, chez elle il n'y a pas d'objection à soulever; elle est la raison même, elle est nécessairement *la vraie*. En voulez-vous a preuve? Mais vous êtes vous-même cette preuve.

... En même temps que votre lettre, j'en ai reçu une de Paris, elle était de M. Taine et contenait les appréciations les plus flatteuses sur *le Crépuscule des Idoles*, en ce qui concerne ses *audaces* et ses *finesses*, avec une invitation très sérieuse à mettre toute la question de ma... (*mot illisible*) en France, y compris les moyens pour y parvenir, entre les mains de son ami, le rédacteur du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, dont il ne saurait assez me vanter la profonde et fine intelligence, même en ce qui concerne le style, la connaissance de l'allemand et de la culture allemande. En fin de compte je ne lis plus, depuis des années, que *le Journal des Débats*. — En prévision de cette ouverture de mon *canal de Panama* en France, j'ai reculé à une date indéterminée la publication de mes prochains écrits (trois d'entre eux sont prêts à l'impression). Tout d'abord les deux livres essentiels *Par de là le Bien et le Mal* et *le Crépuscule des idoles* doivent être traduits : avec cela je suis *présenté* en France.

Avec mes meilleurs souhaits, votre tout dévoué,

NIETZSCHE.

M. Bourdeau dont, on ne l'ignore pas, il est question ici, s'étant récusé, Nietzsche écrit plein d'impatience à son correspondant suédois :

Turin, Via Carlo Alberto 6III

le 7 décembre 1888.

Très cher et honoré Monsieur,

Une lettre de moi s'est-elle perdue ? Je vous ai écrit aussitôt après une seconde lecture du *Père*, profondément saisi par ce chef-d'œuvre de dure psychologie ; je vous ai de même exprimé ma conviction que votre œuvre est prédestinée à être représentée maintenant à Paris, au *Théâtre libre* de M. Antoine. — Vous devriez l'exiger de Zola !

Le criminel héréditaire est *décadent*, même idiot — il n'y a à cela aucun doute ! Mais l'histoire des familles de criminels pour laquelle l'Anglais Galton (*Hereditary Genius*) a réuni le plus grand nombre de matériaux, ramène toujours à un homme trop fort pour un certain niveau social. La dernière grande affaire criminelle parisienne, celle de Prado (1), a fourni le type classique. Prado était supérieur à ses juges, à son avocat lui-même, par la domination de soi, par son esprit et son orgueil ; malgré cela, le poids de l'accusation l'avait déjà déprimé physiologiquement au point que quelques témoins ne l'ont reconnu que d'après des portraits de date plus ancienne.

Mais maintenant deux mots, entre nous, très entre nous ! Lorsque votre lettre m'est parvenue hier — la première lettre dans ma vie qui m'ait *atteint* — je venais précisément d'achever la dernière révision du manuscrit d'*Ecce homo*. Comme dans ma vie il n'y a plus de hasard, vous n'y êtes par conséquent non plus un hasard. Pourquoi écrivez-vous des lettres qui arrivent en de pareils moments !—

Ecce homo doit, en effet, paraître en même temps en allemand, en français et en anglais. J'ai envoyé hier le manuscrit à mon éditeur : dès qu'une feuille d'épreuves sera prête, il faudra qu'elle soit remise entre les mains de messieurs les traducteurs. *Qui sont ces traducteurs ?* Sincèrement, j'ignorais que vous fussiez responsable de l'excellent français de votre *Père ;* je pensais à une traduction maîtrement faite. Pour le cas où vous voudriez prendre vous-même en main la traduction française, je ne saurais m'estimer assez heureux de ce miracle d'un hasard plein de sens. Car, entre nous soit dit, pour traduire mon *Ecce homo* il est besoin d'un poète de premier ordre ; il y a là, dans le raffinement du sentiment, une expression qui se trouve à mille lieues au delà de ce qui peut simplement être « traduit ». En fin de compte, ce n'est pas un livre très gros ; j'admets que dans l'édition française, cela fera (peut-être chez Lemerre, l'éditeur de Bourget !) exactement un volume à 3 fr. 50 Comme cet ouvrage

(1) L'affaire Prado fut jugée par la Cour d'assises de Paris du 5 au 14 novembre 1888.

dit des choses absolument insolites et qu'il parle, par endroits, en parfaite innocence, le langage de quelqu'un qui gouverna le monde, nous dépasserons, par le nombre des éditions, même *Nana*.

D'autre part, il est *anti-allemand* jusqu'à la destruction ; le parti de la *culture française* est maintenu à travers toute l'histoire (— je traite les philosophes allemands, les uns comme les autres, d'inconscients « faux monnayeurs »). De plus, le livre n'est pas ennuyeux — je l'ai écrit par endroits même dans le style « Prado ». Pour me mettre à l'abri des brutalités allemandes (« confiscation »), j'enverrai les *premiers* exemplaires *avant* la publication, au prince de Bismarck et au jeune empereur, avec une déclaration de guerre par lettre : à de pareils procédés les militaires n'ont pas le droit de répondre par des mesures de police. Je suis un psychologue ! Pesez la chose, cher Monsieur ! Elle est de tout premier ordre. Car je suis assez fort pour briser en deux l'histoire de l'humanité.

Reste la question de la traduction anglaise. Pourriez-vous me donner un conseil à ce sujet ? Un livre *anti-allemand* en Angleterre...

Votre très dévoué

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Nous sommes ici, ne l'oublions pas, dans le dernier mois de la vie lucide du philosophe. Le pressentiment de la catastrophe prochaine semble déjà planer sur tout ce qu'il écrit. Nietzsche croit obéir à une nécessité inéluctable qui, pour lui, « abolit le hasard » et il prépare son dernier livre comme on médite un coup de force. *Ecce homo* est une « déclaration de guerre ». Mais la stratégie intellectuelle qui doit lui procurer la victoire, il l'abandonne maintenant pour passer du domaine de la pensée au domaine des faits. Exaspéré de solitude, malade d'avoir imaginé trop de chimères impossibles, ce n'est plus à une conquête morale qu'il songe. Il lui faut des réalisations tangibles. Il attend de sa doctrine un cataclysme qui bouleversera le monde. Peu lui importe maintenant : Napoléon ou Prado ? Il veut déclarer la guerre à l'empereur...

Ses magnifiques images, dont la poésie de tous les temps n'offre que de rares exemples, ses évocations d'une beauté inattendue s'épaississent et se matérialisent. Il s'intéresse aux grands de la terre. C'est à eux maintenant que s'adressent ses malédictions. Demain il croira qu'il est lui-même César, Dieu.

§

Strindberg avait bien autre chose à faire que de méditer sur

les singulières tournures de phrases de ce professeur allemand. Ses querelles de ménage, dont il faisait des pièces, l'intéressaient bien autrement que les spéculations philosophiques. Il semble pourtant qu'il ait lu les ouvrages que lui envoyait Nietzsche. Ne s'aperçut-il pas que le ton de cette lettre avait quelque chose de maladif qui cadrait mal avec l'allure général de la pensée de Nietzsche ? Ou bien lui, l'homme de toutes les disharmonies, l'homme dont toute l'œuvre est une disharmonie vivante prit-il un plaisir malicieux à constater que la cadence se faussait ? Quoi qu'il en soit, après les compliments d'usage, après les jérémiades dont nous le savons coutumier, après quelques plaisanteries d'un goût douteux, il répond sur un ton d'affaire à la question précise que lui posait Nietzsche.

Voici un passage de sa lettre, expédiée de Holte, en date du 11 décembre 1888. Nous citons textuellement :

Je compose parfois directement en français (voir les articles ci-joints, avec leur style boulevard, un peu pittoresque pourtant); parfois je traduis mes ouvrages. En tous les cas, il me faut un réviseur du texte, natif de Paris (*sic*).

Trouver un traducteur français qui ne dessale le style d'après les règles de l'Ecole normale rhétorique, ne déflore la virginité de l'expression, est chose impossible. L'exécrable traduction des *Maries* est exécutée d'un Français Suisse (Suisse Romand), à un prix de mille francs, rubis sur l'ongle, et pour la révision on a demandé à Paris cinq cents francs. Alors vous pouvez comprendre que la traduction de votre ouvrage est une grosse question d'argent et vu que je suis un pauvre diable, femme, trois enfants, deux domestiques, dettes etc., je ne pourrai vous donner un rabais, d'autant moins que je serai contraint de travailler en poète et non pas seulement en manœuvre !

Si vous ne reculez pas devant les dépenses considérables, comptez sur moi et mon talent.

Au cas contraire, je serai à votre disposition pour trouver la piste d'un traducteur français aussi compétent que possible...

Evidemment, l'excellent Strindlerg, styliste incomparable en suédois, ne se doutait pas des difficultés de la langue française. Et c'est à l'homme capable d'écrire un pareil galimatias que le malheureux Nietzsche, dans son suprême désarroi, se proposait de confier la traduction d'*Ecce homo !*

M. Karl Strecker, l'éditeur de cette correspondance, dans les commentaires épais qu'il y ajoute, insinue que la lettre de

Strindberg dont nous venons de donner un extrait n'est pas une réponse à celle de Nietzsche, envoyée de Turin le 7 décembre et que celle-ci n'arriva que « lorsque Strindberg avait déjà envoyé la sienne ». Il faudrait donc admettre que c'est par un don de seconde vue que l'écrivain suédois put fournir des explications au sujet d'une affaire qui ne lui avait pas encore été soumise. L'érudition allemande cache de ces mystères qu'il serait vain de vouloir approfondir.

Sur ces entrefaites Nietzsche avait adressé à Strindberg un exemplaire de sa *Généalogie de la morale*, publiée l'année précédente à Leipzig. Cet envoi était-il accompagné d'une nouvelle lettre qui s'est perdue? C'est fort possible. En tous les cas, Strindberg répondit cette fois-ci très brièvement et il parle à la fois de la lettre et du livre :

En accusant réception de votre aimable lettre avec la grandiosisme (*sic*) généalogie de la morale, je vais encore une fois troubler votre repos par une lecture poétique contenant mes spéculations avortées sur le problème des remords avant que j'eusse connu vos ouvrages.

Et aussitôt il ajoute que le morceau contenu dans *les Nouvelles suisses*, et qui s'intitule *Torture de conscience*, n'est qu'une « niaiserie d'antan ». Nous touchons ici, encore une fois, du doigt, cette étonnante faculté particulière à Strindberg qui lui permet de passer sans transition d'une idée à l'autre, reniant avec désinvolture ce qu'il avait adoré la veille et défendant avec enthousiasme des principes diamétralement opposés à ceux pour lesquels hier encore il serait monté au bûcher. Le serpent — l'image lui était familière et il l'a souvent employée — le serpent aime à changer de peau. Trois ans plus tôt, pendant son séjour en Suisse, alors qu'il publiait son édition française de *Mariés*, il était féministe, pacifiste, humanitaire. Le voici individualiste à outrance. Le « fils de la servante » a étudié la morale hindoue. Il y trouve le principe de la caste supérieure et il écrit *Tchandala* (1), œuvre particulièrement significative pour sa seconde manière, précisément pendant son

(1) M. Karl Strecker écrit dans la *Gazette de Francfort*, que *Tchandala* est « le seul livre important de Strindberg qui n'ait malheureusement pas été traduit en allemand ». Nous avons entre les mains une traduction anonyme parue au *Bibliographisches Bureau* de Berlin en 1899. Il est au moins surprenant que M. Strecker ait pu ignorer cette publication.

séjour à Holte, dans le moment même où il va se familiarise avec les ouvrages de Nietzsche.

Lut-il sérieusement les volumes que lui avait envoyés le phi losophe? C'est peu probable. En tous les cas, il les goûta e artiste, devinant plutôt qu'il ne comprenait les idées alor absolument neuves qui y étaient affirmées avec une si impla cable logique et dans une forme aussi parfaite. Il n'a du rest pas caché la profonde impression que lui avait laissée ce bre contact avec la pensée de Nietzsche. Dix ans plus tard, duran son séjour à Berlin, Strindberg disait encore : « C'est Nietzsch qui a trouvé les mots pour ce que j'ai écrit et pensé dans ce dix dernières années. »

§

Plus clairvoyant que l'écrivain suédois, M. Georges Brandès qui durant ces dernières semaines de lucidité fut véritablemen le confident de Nietzsche, avait deviné la catastrophe qui s préparait. La lettre qu'il reçut le 20 novembre était déjà signée « Votre Nietzsche, maintenant un monstre. » Aux journée sereines qui se succédèrent sans interruption après son arrivé à Turin et durant lesquelles il écrivit *Ecce homo* (15 octobre 4 novembre), à cette allégresse dont le philosophe se promet tait le retour à la santé, avait fait place le plus morne abatte ment. Des heures d'exaltation maladive jalonnaient la mono tone apathie. L'ivresse verbale donnait alors encore l'illusion de la puissance créatrice. Le terrible poison allait faire son œuvre...

Le 31 décembre, il y a encore chez le malheureux philosophe quelques lueurs de raison. Il trace quelques lignes à Strind berg, en réponse à sa lettre du 27 :

Cher Monsieur,

Vous entendrez sous peu ma réponse à votre nouvelle, elle fera le bruit d'un *coup de fusil*. J'ai ordonné la réunion d'un congrès de souverains à Rome. Je veux... faire fusiller... (1).

Au revoir. Car nous nous reverrons.

Une seule condition : Divorçons (2).

NIETZSCHE CÉSAR.

Et Strindberg, qui ne comprend pas encore que le rideau

(1) Mot supprimé dans le texte.
(2) En français dans le texte.

rient de tomber sur le dernier acte d'un drame magnifique, Strindberg, qui peut-être jamais ne manqua de finesse autant que ce jour-là, n'éprouve aucun trouble ! Il croit à une plaisanterie ! Et, prenant sa bonne plume de galérien des lettres, il répond en latin, il cite Horace :

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque dum procellas
Cantus horrescis, nimium premendo
Litus iniquum.

Et il signe : « Strindberg (*Deus, optimus, maximus*). »

Nietzsche n'eut pas la suprême tristesse de lire cette ridicule parodie. Lui qui tant de fois s'était trompé sur la *qualité* de ses correspondants, de ses amis même les plus intimes, leur prêtant des vertus qui étaient celles de son propre cœur, emporta dans l'Inconscient une dernière illusion : celle d'avoir enfin trouvé un esprit pareil au sien.

Le 4 janvier 1889 — ultime effort du philosophe pour se ressaisir — Nietzsche écrivit ces quelques lettres étranges et douloureuses dont on a livré les termes à la malsaine curiosité du public. Overbeck, Gast, Rohmundt, Seidlitz, les amis intimes, en reçurent ; Burckhardt et M. Brandès aussi. Le Génie prenait ainsi congé de la Raison. Tracées d'une écriture d'enfant, ces missives incohérentes, composées seulement de quelques mots, étaient toutes signées : *le Crucifié*. L'une d'elles s'en alla à Holten, chez Auguste Strindberg.

Alors l'auteur de *Mademoiselle Julie* commença à comprendre. C'était fini de rire. La « catastrophe » que le philosophe voulait provoquer par la publication de son *Ecce homo* s'était produite, mais il en avait été la première victime.

HENRI ALBERT.

UN MÉMOIRE DE BEETHOVEN
SUR SA FAMILLE

Le mémoire rédigé par Beethoven, en 1820, à la suite du long procès qu'il soutint pour retirer à une mère indigne la tutelle de son neveu Karl van Beethoven, est l'écrit le plus important qu'ait laissé le maître des *Neuf Symphonies*. Retrouvé, il y a quelques années, à Vienne, il n'a jamais été publié en français. Quelques mots d'explication sont nécessaires pour éclairer la lecture de ce document sans égal par son importance matérielle : la situation pénible qu'elle révèle eut d'ailleurs une influence directe sur la production et sur la vie artistique de Beethoven, dans les dernières années de sa vie. En effet, plus de dix ans séparent les deux dernières symphonies, et durant toute cette période, la *Messe solennelle* est la seule grande œuvre d'orchestre qu'il achève. Ces démêlés de famille empêchèrent en outre Beethoven de faire un voyage en Angleterre (projeté en 1818), dont les conséquences eussent pu être très favorables sur l'orientation de sa vie.

Le 15 novembre 1815, le frère cadet de Beethoven, Kaspar-Anton-Karl, employé à la dette publique (*Universal-Staatschuldenkassa*), mourait à Vienne. Marié, en 1806, à la fille d'un tapissier, Johanna Reiss, il en avait eu un fils, né le 4 novembre 1807, dont il laissait la tutelle à sa femme et à son frère, recommandant à l'une « la douceur » et à l'autre plus de « pondération ».

L'union rêvée par le moribond ne fut pas de longue durée. Le 22 novembre, le tribunal de la Basse-Autriche (*Niederœsterreiches Landrechte*) homologuait le testament, mais, dès le 28, Beethoven faisait opposition à cette décision et demandait au tribunal de déchoir la mère de sa tutelle. Le 9 janvier 1816, un jugement intervenait qui lui donna gain de cause et le reconnut comme seul tuteur. Dix jours plus tard, il prêtait serment de remplir fidèlement son devoir.

Beethoven, décidé à remplir avec joie ses obligations de « père », mit le jeune Karl à l'institution Giannatasio del Rio. Mais sa belle-sœur, qu'il appelait la « Reine de la Nuit » (allusion au mauvais génie de *la Flûte enchantée*), commença, dès le 17 février, par demander au tribunal l'autorisation de voir son fils pendant ses heures de liberté. Sur le refus qui lui fut opposé, elle employa tous les moyens possibles, allant jusqu'à se déguiser sous des habits masculins

lins, pour voir son enfant. Ces entrevues avaient la plus néfaste influence sur l'esprit de Karl. Le 24 janvier 1818, Beethoven retira donc celui-ci de l'institution del Rio et lui fit suivre les cours de l'Université. Mais, en novembre, le jeune garçon s'enfuyait chez sa mère. Recherché par la police, il dut réintégrer l'institution del Rio, le 5 décembre.

Johanna ne se tint pas pour battue. Elle s'avisa de contester la noblesse de Beethoven, dont le *van* initial, d'origine flamande, n'équivalait pas au *von* autrichien, signe de noblesse. L'affaire, jugée à tort par les *Landrechte*, fut portée devant l'autorité municipale (*Stadt Magistrat*), au début de 1819. Karl fut rendu à sa mère, et le séquestre municipal Nussbock nommé cotuteur. La « Reine de la Nuit » triomphait ; l'enfant était en sa puissance. Mais, le nouveau tuteur s'en aperçut bientôt, Karl était loin de recevoir de sa mère une bonne éducation. Il le mit à l'institution Blochinger.

Cependant, Beethoven, à son tour, n'accepta pas cette décision ; le 7 janvier 1820, il faisait plaider sa cause par l'avocat Bach, devant la cour d'appel de la Basse-Autriche. Justice lui fut enfin rendue ; après une grande année de séparation, Beethoven se retrouva avec son « cher enfant ». Cela d'ailleurs n'alla pas sans de nombreuses difficultés, soulevées par l'implacable « Reine de la Nuit ». C'est l'historique de cette pénible époque de sa vie, — la plus pénible de toutes, — que retrace en détail, et le style incisif qui caractérise Beethoven, le « mémoire » que voici.

J.-G. PROD'HOMME.

LA FAMILLE BEETHOVEN

UN MÉMOIRE

PAR LUDWIG VAN BEETHOVEN

COMMUNICATIONS SUR LA FEMME BEETHOVEN (1).

Il est douloureux pour un homme comme moi d'avoir seulement à tout le moins à se salir avec une personne comme la femme B... ; mais c'est la dernière tentative [faite] pour sauver mon neveu, aussi me laissé-je aller à cette humiliation. *Lite abstine, nam vincens, multum amisis.* Combien j'eusse préféré m'en tenir à cela, mais le bien d'un tiers ne me le permet pas.

(1) Beethoven omet toujours la particule *van*, en parlant de sa belle-sœur, « la femme Beethoven ».

La femme B... n'avait aucune éducation, ses parents, bourgeois tapissiers de leur profession, la laissèrent la plupart du temps [livrée] à elle-même, ainsi se développèrent dès ses premières années ses mauvais instincts. Encore dans la maison de ses parents elle dut comparaître devant les autorités policières parce qu'elle avait dénoncé sa *servante* comme l'*auteur* d'une chose dont elle avait été *elle-même* l'artisan, et la *servante fut reconnue tout à fait innocente*, la police cependant la renvoya eu égard à ses promesses d'amendement.

En 1811 [époque] où déjà épouse et mère, et même comme telle frivole et légère à l'excès, entêtée et méchante, elle avait déjà perdu en partie sa bonne réputation. elle commit une nouvelle action plus grave qui la conduisit jusqu'au tribunal criminel : mais ici encore elle avoua de nouveau tranquillement que pour son forfait des *personnes absolument innocentes avaient été compromises*. Finalement, elle fut obligée d'avouer qu'elle *était* la *seule coupable*. Ce n'est que grâce aux efforts les plus grands de son mari et de mes amis qu'elle fut non pas acquittée, mais libérée de la peine la plus infamante et relâchée.

Cette circonstance terrible valut à feu mon frère une grave maladie, d'où il eut toujours une vie languissante. Seuls mes secours bienfaisants lui prolongèrent sa vie encore pendant un certain temps. Quelque temps avant sa mort elle emprunta une somme d'argent assez importante, *à son insu*. Cela le décida à vouloir se séparer d'elle, mais l'homme à la faux *vint* et *il le sépara de la vie* le 15 novembre 1815. La veille de sa mort, il me nomma, en m'indiquant dans son testament comme son bienfaiteur, *unique tuteur de son fils*. A peine le quittai-je le même jour pendant quelques heures. Mon frère me raconta qu'elle était revenue vers lui et qu'on avait encore ajouté quelque chose pendant mon absence, et qu'on l'avait amené à le signer. (C'était le codicille par lequel elle se faisait déclarer co-tutrice en même temps que moi.) Il me pria de retirer *cela* aussitôt [des mains] de l'avocat, mais celui-ci fu introuvable le jour même, bien que *sur la demande de mon frère* je me fusse plusieurs fois rendu à son domicile. Le lendemain à 5 heures du matin, mon frère n'était plus. *Malgré cela* il ne manquait qu'*un témoin* pour prouver que mon frère avait voulu *détruire ce codicille*, même s'il n'avait pas déjà perdu sa force en vertu de l'art. 191 du C. civ., d'après

lequel aussi les respectables Landrechte semblent ne lui avoir accordé aucune *validité* juridique en me confirmant comme tuteur exclusif.

On voit qu'en 1815 elle n'avait pas encore fait un pas vers son amélioration morale. D'après ce qui a été raconté ci-dessus, sa malhonnêteté se découvrit encore dernièrement à l'égard de son fils dans l'inventaire. Je me tus, car je ne voulais que sauver l'âme de mon neveu. Tout de suite après la mort de mon frère, elle entretint des relations intimes avec un amant, blessant ainsi la pudeur de son fils innocent; on la trouvait dans tous les bals et dans les lieux d'amusement, tandis que son fils n'avait pas même le nécessaire et était laissé par elle seul avec une misérable servante. Que fût-il advenu de lui, si je ne m'en étais pas occupé?

Le fait suivant prouve que, de 1815 à 1820, elle s'est toujours montrée de même, comme une personne pervertie, extrêmement rusée, exercée à la perfection à l'art de la dissimulation : [partout] où elle pouvait, mon neveu pouvait être où il voulait, chez moi ou à la pension, elle cherchait à lui inculper des idées fausses, à nouer continuellement des relations secrètes avec lui pour toutes sortes de choses abominables comme le sont les idées de ce genre et les mensonges. Même avec de l'argent elle chercha à le séduire et lui donna encore de l'argent *pour abuser d'autres personnes en vue de ses mauvais desseins*. Plusieurs fois, lorsqu'il avait commis une faute très grave, elle sut l'attirer chez elle, ce qui signifiait qu'elle n'y attachait aucune importance. Moi, son bienfaiteur, [son] soutien, [son] appui, bref son père dans le vrai sens du mot, elle chercha par les intrigues, les cabales, les calomnies les plus ignobles, à me diminuer, à infuser à tous, au plus innocent même, son poison moral. Enfin, son infernale et déraisonnable activité atteignit un nouvel apogée sous l'honorable tutelle suprême de la municipalité, lorsqu'elle exhorta mon neveu, à l'approche des examens de Pâques 1819, à faire qu'il entre dans la seconde ou troisième classe, *de sorte qu'on puisse l'éloigner d'ici*. Auprès de moi, elle trouvait toujours un obstacle, qu'elle cherchait en vain à abattre. Mais comme tuteur Monsieur von Tuscher n'était que peu écouté et prisé de la haute tutelle de la municipalité. Celle-ci avait un plaisir singulier à goûter avec cette aimable femme à quelques mets

diaboliques, et c'est pourquoi mon neveu *lui* doit *rendre une gratitude éternelle* de ce qu'il a perdu toute une année de sa vie d'études à cause de l'*affection* que cette honorable haute tutrice a portée à sa *charmante mère*. On peut penser si cette respectable tutelle donne de l'avancement à ses favoris selon leurs mérites, c'est pour cela que nous la voyons dès 1819 en octobre jusqu'à aujourd'hui, février 1820, même *comme tutrice* de son fils, et rabaisser le vrai et seul tuteur, bienfaiteur soutien, réconfort de son frère défunt et [du] père de mon neveu, comme de mon neveu lui-même, de la *façon la plus basse et la plus crapuleuse*. Nous arrivons maintenant aux

COMMUNICATIONS SUR LA HAUTE TUTELLE DE LA MUNICIPALITÉ DE VIENNE

Aucun sort plus fâcheux et plus gros de conséquences déplorables ne pouvait se présenter pour mon neveu que de tomber malheureusement, faute de noblesse, sous cette malheureuse tutelle, ainsi que pour moi le *tuteur*, soutien, promoteur de tout ce qu'il y a de bon en lui. De la femme B... le caractère hypocrite, la fausseté parurent se trouver là en bonne compagnie. *Mendatio comites tenebræ*. On s'écarta aussitôt des principes des honorables Landrechte, d'après lesquels aucune ingérence dans son éducation ne lui était permise. Comme il est aussi arrivé que, pendant que la municipalité exerçait la haute tutelle je l'ai, dans [un moment de] colère arraché de sa chaise, alors qu'il venait de commettre quelque chose de grave, et comme, d'autre part, il devait toujours porter un bandage à la suite d'une opération d'une hernie faite deux ans auparavant, cela lui causa, ayant tourné rapidement sur lui-même, une douleur qui *se porta* aussitôt *à l'endroit le plus sensible*. Je fis aussitôt venir monsieur von Smettana (1), et il certifia aussitôt que cela n'aurait rien de grave, et qu'il n'y avait pas le moindre dommage. Il eut déjà cet accident une fois en jouant avec d'autres garçons, alors aussi M. v. Smettana avait été appelé ; mais je me fis aussitôt donner par écrit par Smettana ce qu'il en était. On peut penser qu'un *tel homme* ne mentirait pas pour *me faire plaisir et son devoir* lui permettait moins encore de taire un mal réellement arrivé. Il sourit lorsque je lui demandai un certificat. « Il ne

(1) L'un des médecins de Beethoven.

vaut pas la peine de parler de ça, dit-il, mais je savais bien pourquoi j'en avais besoin. » Je le transmis à la haute tutelle. Que cette précaution fût nécessaire, cela se vit dans les papiers remis par la haute tutelle en mains propres au tuteur choisi plus tard par moi, monsieur v. *Tuscher*. Parmi ces papiers se trouvait aussi *une lettre de la femme B... au rapporteur d'alors, où il y avait que j'avais causé un dommage corporel à son fils, à la suite duquel il avait dû garder le lit trois mois*. Qu'on s'imagine les mensonges terribles, puisque l'enfant sortait presque toujours comme d'habitude et le témoignage de Monsieur v. Smettana était certainement authentique. Par là on verra comment la chose fut peut-être présentée par la tutelle, et combien il [est] indispensable de [nous] entendre sur toutes choses moi-même et mon neveu.

Je reconnais qu'on ne doit *jamais se laisser entraîner par la colère, car moi aussi je suis un homme, traqué de tous côtés comme une bête sauvage, méconnu, souvent traité de la manière la plus vile, par cette grossière autorité : parmi tant de soucis, les combats à soutenir contre ce monstre de mère, qui cherche à anéantir tout ce qu'il y a de bien fait, celui qui connaît la nature humaine m'excusera. Cependant, qu'on fasse maintenant venir monsieur von Smettana et on l'entendra* [*dire*] *que tout ce qui a pu être dit, même les moindres choses, au sujet de ce dommage, est absolument inexact et faux*.

Il advint ainsi que la fe. B... m'accusa auprès de la tutelle d'avoir écrit à mon neveu une lettre *contre la confession*. Monsieur von Tuscher l'a lui-même lue et la montra à ces messieurs, auxquels d'après ses dires vinrent les larmes aux yeux sur mes admonestations véritablement religieuses [et] paternelles à propos de cet acte solennel. Mais on arrivera certainement encore à considérer que comme cette *calomnie de la fe. B. n'était pas encore lavée*, bien qu'il fût prouvé que mon neveu le même jour (alors qu'il n'était plus chez moi) avait été de l'institution *chez elle-même* au lieu [d'aller] *à confesse*, ce pourquoi *je* [le] conduisis *lui-même* plus tard à confesse chez le digne et pieux abbé de Saint-Michel. — Peut-être cette fausse accusation reparaîtra-t-elle dans le rapport.

Je crois devoir faire encore quelques courts exposés historiques à l'égard du conseil supérieur de tutelle jusqu'à ce jour.

Aussitôt l'arrivée des Landrechte chez ces magistrats, *ce fut moi* qui, *conformément* aux Landrechte, préservai mon neveu autant que possible de l'influence et de la mauvaise empreinte de la femme B... sur mon neveu, *considérant* [cela] comme une *cause de discorde familiale.* Il semblait, il est vrai, que ce n'était pas un jugement *a priori*, cependant les machinations de la mère devenaient de plus en plus malfaisantes. C'était insupportable. Elle sut une deuxième fois attirer mon neveu chez elle. Je choisis monsieur von Tuscher comme tuteur de mon neveu et voulais dans ces conditions et même d'une manière générale [l'avoir] chez moi, car dans ces conjonctures les soucis étaient trop grands. Il vint ainsi au mois de mars 1819 à l'institution de M. Kudlich. Je n'en étais pas très partisan et le désirais plutôt chez Giannattasio, mais on savait combien celui-ci était absolument *contre* la mère; il jugeait son éloignement de son fils comme de *la plus haute importance dans l'éducation* de mon neveu, et on le voulait de préférence là où la mère pourrait compter sur un meilleur accueil. Bien que *je* supportasse les frais, comme auparavant je dus laisser faire, car je n'étais plus tuteur. Cependant me fut transmise la proposition d'un célèbre et digne savant et ecclésiastique, S. G. M. Stiler, d'emmener mon neveu chez lui à Landshut et d'avoir la haute main sur son éducation. Le digne abbé de Saint-Michel était d'avis que cela était le *plus grand bonheur* que mon neveu pût rencontrer, et d'autres *hommes éclairés* [pensaient] *de même.* Son Altesse impériale l'archevêque actuel d'Olmütz (1) déclarait la même chose et s'employait en ce sens. Et monsieur von Tuscher approuva, car ce plan lui plaisait au mieux, puisque par l'éloignement de mon neveu d'ici on évitait absolument qu'il péchât contre le *commandement* « *Tes père et mère honoreras* » qu'il avait toujours été porté à transgresser, ce qui était impossible en sa présence [de sa mère]. Quoique l'enfant connaisse très bien sa mère depuis sa jeunesse, le soustraire à tout scandale serait certainement plus conforme au but; il serait aussi soustrait à tous les débordements de sa mère; mais cela n'allait point sans le consentement de la haute tutelle. On s'adressa donc à elle, et figurez-vous quelle logique, quels raisonnements, quelle philosophie! *La mère fut invitée à se joindre à la protestation!* Bref, tout le projet s'écroula.

(1) L'archiduc Rodolphe, élève et protecteur de Beethoven.

Monsieur von Tuscher fut donc taxé de *partialité*. Au rapporteur qui enfin avait fait la connaissance complète de la femme B... et tenait l'éloignement de son fils pour le parti le meilleur, fut substitué un autre rapporteur, et comme on l'accusait aussi de partialité, celui-ci même abandonna le rapport. Pendant ce temps mon neveu fut *dirigé extérieurement et intérieurement* de telle sorte qu'il était devenu tout à fait méconnaissable et il arriva que la *mère* lui *donna le conseil* de faire [en sorte] qu'il entre dans la *seconde ou troisième classe*, afin qu'on ne puisse pas l'éloigner d'ici. Il le fit et devra en conséquence rester dans la même classe pendant toute une année encore. On peut penser que le tuteur déjà soupçonné de partialité ne pouvait pas *agir aussi énergiquement que* [il était] *nécessaire*. Malgré cela un ordre parvint à l'institution d'après lequel lui *fut défendue la fréquentation de mon neveu*. Quelques semaines après, parvint un autre ordre, *selon lequel mon neveu devait lui présenter ses respects le jour de sa fête, et passer cette journée chez elle*. L'ordre paraissait remettre à [la décision de] l'instituteur *de l'exécuter ou non*. L'homme était justement malade et n'osa pas refuser. Lui-même ne pouvait accompagner, les professeurs n'avaient pas le temps, mon neveu fit donc seul le chemin de la Landstrasse au Tiefen Graben chez sa mère, y resta toute la journée et, la nuit suivante, se remplit de nourriture et de boissons fortes que la mère, *aussi déraisonnable que* dépravée, lui fit prendre, et le matin, pouvant à peine se remuer, déjà malade il dut refaire le chemin de l'institution. Précisément le même jour je vins de la campagne pour le voir, et le trouvai couché au lit. Les médicaments ne me paraissaient pas répondre à son état, car elle avait envoyé un bousilleur de médecin. J'envoyai donc aussitôt le Dr Hasenohrl auprès de lui, et il se découvrit que c'était une hémorrhagie. Je fis faire tous les préparatifs pour lui [assurer] le traitement le meilleur possible. Quand même *elle accourut comme une Médée furieuse* à l'institution. Elle avait, sous de fallacieux prétextes, su se procurer la permission, et au risque de la vie, malgré le blâme de Monsieur le Dr H..., elle emmena son fils chez elle. Elle avait peur de la découverte de la vraie cause de la maladie et son mauvais génie l'aurait volontiers aidée à m'en imputer la cause. Auprès de M. von Tuscher elle l'avait déjà tenté, et qui sait ce qui paraîtra là-dessus dans

le rapport de la municipalité. Mais de pareils feux-follets sont bientôt dissipés par les honnêtes gens. Il garda le lit trois semaines. Pendant ce temps, M. von Tuscher s'ouvrit à moi de sa résolution d'abandonner la tutelle.

Il n'y avait aucun honneur à en retirer. Mal dirigée par le tuteur, la femme B... était de jour en jour plus arrogante, le trompait et le dupait de toute façon, et le *menaçait même* quand il ne voulait pas suivre sa volonté. Tout ce qu'il faisait de bien trouvait à chaque instant une nouvelle défaite. Je vis même qu'il n'était pas possible *pour lui* d'aller plus loin sur cette eau marécageuse, que je pourrais être un plus vigoureux timonnier, ne fût-ce que parce que tout était payé par ma bourse. J'acceptai donc et tous deux nous nous liguâmes le jour même où M. von Tuscher renonça à la tutelle devant le conseil, et moi j'adressai le jour même au conseil la déclaration que je la reprenais. Cette déclaration fut acceptée. Mon neveu fut guéri trois semaines plus tard, et je le mis *pour de bonnes raisons* à l'institution actuelle de M. Blöchinger, le 22 juin 1820 (1). Aussi bien l'instituteur que moi, avions adopté ce système, à savoir que mon neveu tire un rideau sur tout le passé afin qu'il l'oublie. Et d'ailleurs les souvenirs de ces catastrophes n'avaient *rien d'agréable* pour lui. Mais aussitôt mon neveu dut être amené de nouveau de l'endroit où il se trouvait devant une commission. L'instituteur m'écrivit son embarras là-dessus. Je lui écrivis qu'il devait *invoquer mon avis comme tuteur*, que je ne trouvais *pas cela actuellement opportum au but*, puisque mon neveu *devait* encore *être considéré en partie comme convalescent de corps et d'esprit*, mais que j'étais prêt *à tout moment à me rendre auprès de la haute tutelle* pour lui donner des renseignements sur tout ce qu'elle demanderait. On en fut satisfait. Mais comme je pouvais penser qu'une nouvelle citation pouvait survenir, j'écrivis à un de mes amis de me prévenir comme l'atteste la lettre *Beilage A* (2). Il survint alors une nouvelle convocation pour faire venir mon neveu devant une nouvelle commission, et je chargeai mon ami [de faire connaître] mes raisons pour lesquelles je ne *trouvais pas bon* du tout, moi et l'instituteur, que

(1) Il faut lire évidemment 1819.

(2) Les pièces annexes (*Beilagen A, B* et *C*) jointes au factum de Beethoven ont probablement disparu; en tout cas, elles n'ont pas été publiées.

mon neveu comparût devant la commission attendu qu'outre cela on avait déjà abusé de lui comme on l'a déjà vu plus haut ; ce qui a été l'origine de la lettre du 20 août à moi [adressée], *Beilage B*. On ne tint compte que des passages soulignés. Il fut donc question de nouveau de la lettre au sujet de la confession que leur avait déjà montrée M. von Tuscher. Aucun de ces messieurs ne *voulut cependant s'en souvenir* alors. Je ne pus pas même la leur montrer, car je ne la retrouvai pas. Du reste, il ressort clairement de la *Beilage B* quelle influence eut ici la femme B... [du fait] qu'on prêtait incessamment l'oreille à ses commérages contre moi. On y voit donc comment le rapporteur lui-même prétendait connaître cette personne, et comment d'autre part il donnait de la valeur à tout ce qu'elle racontait contre moi. Après la réception de cette lettre, j'envoyai tout de suite mon neveu chez M. le rapporteur P... Mon ami me raconta qu'il avait dit lui-même à mon neveu *qu'il me devait obéissance en tout, combien il me devait de gratitude pour tout ce que j'avais fait et faisais pour lui, qu'il ne pourrait apprendre tout cela que par mon aide*, etc. Sur l'invitation de Mr. le rapporteur, de transmettre prochainement la tutelle à quelqu'un d'autre, je répondis que je ne le ferais plus jamais, l'expérience ayant montré que cela n'avait tourné qu'au préjudice de mon neveu. Aussi ne voulus-je plus employer des sommes aussi importantes puisqu'un tiers me gâchait tout. Cela ne devait pas le moins du monde diminuer M. Tuscher. Mais, flanqué d'une haute tutelle *comme celle-ci*, le tuteur n'est *qu'une créature*. On a vu comment, malgré que Mr. von Tuscher fût d'avis d'éloigner l'enfant d'ici, la haute tutelle *fit adresser par la mère une protestation contre cela*. Quelle conduite au contraire en présence des Landrechte, où le tuteur, puisqu'il a la *responsabilité, peut parler contre quelque chose qui ne lui semble pas bon*, et est non seulement écouté mais où *son opinion* même *décide*. D'autant plus que, dans un cas comme celui-ci, ce n'est *absolument qu'un tuteur qui en a le moyen comme* moi, qui puisse convenir à son pupille sans oublier qu'à moi, le plus proche parent et tuteur désigné par mon frère dans le testament même, le bienfaiteur du père, [du] fils, la tutelle de mon neveu ne saurait jamais plus m'être contestée d'une façon équitable. Et quel étranger s'occupera de son pupille ainsi que

le plus proche parent? Cent mille hommes compteraient comme un bonheur de pouvoir donner à leur enfant un oncle et tuteur tel [que moi] !

Je demandais encore dans mon écrit cité plus haut à Monsieur le rapporteur le *repos* pour moi et mon neveu. Que l'on m'eût accepté et *aussitôt considéré* comme tuteur, cela ne fait aucun doute. Mais les intrigues de la femme B... continuaient toujours, et dès le mois de septembre j'écrivis à monsieur von Blöchinger qu'elle était nommée *co-tutrice*. On se tint coi et l'on considéra le tout comme une de ses manigances habituelles pour vouloir en imposer à l'instituteur. Enfin, en octobre, parut un écrit de la femme B... à monsieur v. Blöchinger de sa propre main et signé des autorités municipales où elle se déclarait comme tutrice et monsieur *Nusbeck comme co-tuteur*. Il y était dit que j'étais *physiquement et moralement impropre à la tutelle, que l'on ne devrait jamais me donner son fils à l'institution, parce que je voulais l'emmener avec moi à Olmütz* avec l'archevêque actuel [son] altesse impériale l'Archiduc Rodolphe (encore un abominable mensonge), etc. A cette absurdité il convient d'ajouter qu'elle *fut présentée comme tutrice* par Mr. Nusbeck à l'instituteur, monsieur v. Blöchinger, et à mon neveu.

Que l'on compare maintenant comme s'exprimait, dans la lettre ci-dessus [citée] *Beilage* M. le rapporteur P... lui-même sur la fe. B... ; qu'on ne croie pas que cela fût si sérieux pour lui, car ce M. rapporteur disait chez monsieur Blöchinger, *lorsqu'il était tout seul avec lui*, que ce scandale cesserait dès que je prendrais un avocat. Cependant, *en présence de la femme B... chez monsieur Blöchinger, il changea tout à fait de ton*, bref, il dit exactement le *contraire* de ce qu'il avait dit à lui seul. J'ai remarqué surtout que, *dans le caractère des membres de la municipalité cités, il y a quelque chose qui ne garantit pas des idées bien nettes. Ce qui est aujourd'hui est en bas, et réciproquement*. Aujourd'hui un tel a dit que ceci était, demain une *autorité contraire l'aura diamétralement renversé*. Je ne perdis pas le moindre instant à parler avec l'un quelconque de ces messieurs les rapporteurs, parce que je savais sans cela que, si l'on me donnait raison aujourd'hui, cela serait changé *entièrement demain*. Dieu garde tous les hommes de *pareils magistrats*.

J'étais à peine revenu de la campagne et j'avais fait connaître cette circonstance au Dr Bach, que monsieur le co-tuteur Nusbeck vint à l'institution et déclara qu'il devait retirer dans quelques jours mon neveu de l'institution, pour le mettre autre part. On crut que je formerais un recours, il était dans un grand embarras, il ne savait pas où il devait le mettre, il n'avait pas d'argent et ne savait où en trouver. D'ailleurs, il ajoutait qu'il ne ferait que ce que monsieur le rapporteur Pinck lui avait dit. On conçoit les soins paternels de *cette* tutelle pour son pupille. Quel monument de barbarie, *cette* haute tutelle ; d'abord *eu égard à ma destination comme tuteur*, quel mauvais exemple ici de l'ingratitude d'une autorité qui devrait être à proprement parler une autorité *philanthropico-pédagogique ;* et puis maintenant quelle légèreté de vouloir livrer mon neveu au hasard ou bien de le remettre aux mains de sa mère. *Qui sait si cela n'était pas le but* ? On peut [le] penser. Je déclarai aussitôt que je ne souffrirais en aucun cas que l'on retirât mon neveu de l'institution où il était alors, et payai, comme auparavant, et ainsi toujours tout pour lui.

Le Dr Bach se présenta au magistrat et M. le rapporteur P... réitéra avec les réclamations rabachées plus haut de la fe. B... contre moi, entre autres *que je devais être amoureux d'elle*, et autres cancans de ce genre. Comme monsieur le Dr Bach me faisait savoir que, à cause de ma *dureté d'oreille*, il était légal de choisir un co-tuteur, on fit ainsi. Là-dessus la fe. B... fut de nouveau invitée à donner acquiescement. *Que doit-on dire à cela ?* Cependant vint de nouveau une séance où je parus moi-*même avec monsieur Peters choisi comme co-tuteur.* Ici il fut de nouveau question de *beaux habits* que je donnerais à mon neveu, et autres commérages de ce genre. — Vint alors de nouveau un jugement n'ayant aucune signification. Voilà les communications sur cette haute tutelle.

COMMUNICATIONS SUR MON NEVEU ET SUR SES CERTIFICATS D'ÉTUDES

Ce n'est pas encore le moment maintenant d'attribuer un caractère déterminé à un enfant de treize ans ou même d'un âge plus jeune. Ce sont les années où l'on ne peut pas encore

accorder et encore moins refuser. Mon neveu fut jusqu'à sa huitième année la plus grande partie de son temps avec sa mère, son père avait à faire et dans les derniers temps le mauvais état persistant de sa santé l'empêchait de s'occuper beaucoup de lui. Il suit de là qu'il dut s'introduire mainte chose en lui sous [la direction de] sa mère, qui ne pouvait se perdre dès qu'il était loin d'elle, puisqu'elle l'avait déjà amené à mentir et à simuler, et d'une manière générale en avait abusé. Déjà chez M. Giannattasio on découvrit quelque chose de ce genre. Je m'entretins plusieurs fois de cela avec M. v. G..., il fut d'avis que bien des années seraient nécessaires jusqu'à ce que toutes ces impressions passées fussent tout à fait perdues. Là aussi on eut mainte fois à se plaindre de sa conduite. C'est ce que *ni moi ni personne d'autre* n'attribua à M. v. G... mais il en fut tout autrement lorsque je pris mon neveu chez moi, ce qui se fit en réalité à cause de sa grande aptitude pour la musique, et qui sait quel grand compositeur il eût pu devenir sous ma direction *sans les vilaines machinations* de son exécrable mère ; alors *la même conduite* qu'à M. v. G..., me fut attribuée à *moi*. On peut bien penser comme tout cela a été dénaturé, amplifié par cette acharnée partie adverse. Comment elle-même l'a corrompu, cela a déjà été montré dans les communications sur elle. Oui, elle exagérait publiquement tout, pour pouvoir me charger seul de la faute. Qu'on le fasse venir aujourd'hui et qu'on s'informe comment il a été exalté par moi à la crainte de Dieu, à la religion. J'ai participé de tout temps à son éducation à l'institution : il ne fut jamais chez moi sans précepteur ou répétiteur, et le genre de ses études fut toujours proportionné à sa nature. Je puis donner à tout moment les motifs de ma conduite. D'ailleurs cela ne pouvait se faire que sous une tutelle prévoyante et *partiale*, et sous un tuteur qui ne pût *jamais* dans une telle tutelle se considérer véritablement *comme tel*.

Quant à l'opinion de M. v. Giannattasio [à savoir] que mon neveu aurait besoin de plusieurs années pour perdre les impressions de son enfance, [cela] semble se confirmer. La nature fait rarement de sauts. M. von Blöchinger est aujourd'hui très satisfait, aussi bien de *son application que de ses progrès*. Certes le jardinier est indulgent pour ses plantes, il les soigne, les laisse, les lie de nouveau, et l'homme ne devrait pas faire

ela avec la jeune plante humaine? Là aussi se montrait obscurantisme de cette Municipalité qui le jetait dans les situations les plus défavorables avec sa marâtre de mère ; elle jugeait de la manière la plus oblique, la plus désavantageuse et la moins aimable. On voulait déjà fixer un caractère déterminé à *cet* âge. Grâce au ciel, je ne puis parler de lui aujourd'hui qu'avec satisfaction.

COMMUNICATIONS SUR CE QUE J'AI FAIT POUR MON NEVEU

Cinq ans déjà, j'avais, en majeure part, subvenu de mes eniers à son éducation et supporté pour lui des soucis comme eu de pères. Dans toutes les circonstances, je n'ai jamais perdu le vrai point de vue, faire de mon neveu un bon citoyen, ccompli et distingué; aussi bien quand j'étais tuteur que quand je *ne* l'étais *pas*, et *aujourd'hui* encore, où je lutte pour ela, [je] continue d'agir et ne m'attache qu'au bien de mon neveu.

Pendant plus de deux ans, de 1816 à 1818, il fut certainement à mes frais à l'institution de Giannattasio, où il avait même un professeur de piano particulier ; sa hernie fut opérée t à cause de cela on fut obligé de prendre un homme d'affaires particulier, ici et à Prague. Je fis également dans son intérêt un voyage à Röz, etc., etc.— On peut bien estimer ces deux années à 4000 fl. v. v. [valeur viennoise]. Les comptes pourraient en cas de besoin être facilement présentés; ensuite vint seulement une certaine somme ; on le verra en détail dans les communications sur sa fortune. Le temps qu'il fut chez moi, lorsque, en mars 1819, il fut mis à l'institution Kudelich, et jusqu'à sa sortie de là, il me coûta au moins 2000 fl. v. v. — A partir du 22 juin 1820 [1819] il alla à l'institution de Monsieur Blöchinger. Comme ce sont les comptes les plus courts, le les joins ici. — Voir *Beilage C.* — Il y a en outre bien d'autres choses usuelles, telles que vêtements, maladies, etc., qui ne sont pas du tout comptées ici.

Il y aura peu d'oncles et de tuteurs dans la monarchie qui se donnent autant de soucis pour leurs parents, et avec un intérêt personnel aussi nul ; — du moins n'en ai-je aucun autre que *celui* de me considérer comme l'auteur de quelque chose de bien et de former une meilleure nature d'homme.

COMMUNICATIONS SUR LA FORTUNE DE MON NEVEU

Elle s'élève à 4000 fl. v.v. (1) dont la mère a l'usufruit sa vie durant ; car mon neveu est l'héritier universel *de sa grand'-mère.* On voit que celle-ci fut plus sage que la municipalité en ne voulant pas donner ce bien *dans ses mains* [de sa mère], mais qui plus est, la municipalité *lui remit entre les mains comme tutrice* l'âme même de mon neveu.

En outre, 2000 fl. v. v., qui servent comme indemnité de sa part d'héritage et pour son éducation ; à quoi j'ajoutai encore autant, et cela fait aujourd'hui 2200 fl. d'obligations-monnaie 2 1/2 pour cent. — La moitié de la pension de la fe. B..., 66 fl. c. m. [monnaie conventionnelle] annuellement, qui représente également l'indemnité de sa part d'héritage abandonnée, peut être comptée non comme un capital, mais comme une contribution à l'éducation, car si elle *meurt* cette [somme] est perdue.

Les intérêts des coupons des 2200 fl. donnaient une somme pour l'éducation et sont devenus liquides au 1er février 1818 — ils s'élèvent semestriellement à 27 1/2 en argent. Le premier [semestre] de la pension a même été encaissé seulement fin mai 1818.

Aussi bien la moitié de la pension que les intérêts donnent au cours de 250,450 fl. v. v. par an environ. J'en reçus jusqu'à présent en tout exactement quatre trimestres, car il y a treize mois déjà que *je n'ai pas reçu un heller de cette pension. Quelle sollicitude maternelle et quelle assistance pour mon pupille de la part de la haute tutelle*, qui est assez basse *pour s'être liguée peut-être avec elle, pour que cette somme ne puisse me servir pour lui.*

Comme dès 1816, dès la mort de mon frère, je pris soin entièrement à mes frais de l'éducation, il est facile de calculer ce que j'ai reçu. A partir de 1818, vinrent les sommes qui ont été indiquées ci-dessus.

Pour l'avenir aussi j'ai pensé à mon neveu : 4.000 fl. c. m. sont déposés par *moi* comme part d'héritage pour lui au Nationalbank autrichien. Que l'on prenne les intérêts de ces 4.000 fl. c. m. à la banque et les intérêts de l'obligation-monnaie qui représentent au moins 1.058 fl. v. v., et qu'on ajoute

(1) Valeur viennoise.

core autre chose, cela fait déjà un secours respectable en ut cas. Que l'on suppose que sa mère meure, ce qui lui ferait hoir l'usufruit des 7.000 fl. v. v., les intérêts de ses capiux feront au moins 1.408 fl. v. v.

CONCLUSION.

J'ai cru, en présence des effrayants bavardages et commérais [faits] auprès de cette municipalité et des machinations calomnies perpétuelles de la fe. B... à mon égard, qu'une position qui comprendrait à peu près toutes les faces de te histoire de tutelle ne serait *pas sans utilité*. Confrontée ec les rapports de la municipalité, cette exposition peut ser- *comme un manuel* à côté des leçons d'un — *professeur!* — Je dois avouer que je suis fatigué et, si l'on doit *souffrir* ur l'amour du *bien*, je crois qu'ici j'ai accompli ma tâche. Il grand temps que la fe. B... soit remise de sa place par la ute cour d'appel, et sache qu'aucune cabale ne peut plus renser ce qui a été fermement établi et *fermement maintenu* r les honorables L. R., car avec ce projet *d'avoir chez elle* fils et *la tutelle sur lui*, elle l'a nourri quatre ans au moins; aut donc qu'elle soit *mise* absolument *hors d'état de nuire*. ors *l'humanité et l'indulgence* pourront faire valoir leurs bits, bien que cela eût toujours été le cas pour moi à son ard. Sauf dans le cas où le bien de mon neveu exigeait l'on abattît son obstination par les moyens légaux, elle n'a urtant *jamais* voulu supporter *ni indulgence, ni magnanité*, ni même *bonté véritable*.

Que l'on ne croie pas cependant que, conformément à ses es, je sois poussé *contre elle* par la haine ou par la venance. Il m'est douloureux d'avoir à parler *d'elle*, et si ce tait *mon neveu*, je ne penserais jamais *à elle*, ni ne parles *d'elle*, ni n'agirais contre *elle*.

Puisse donc la haute cour d'appel entendre ma requête et cider *si la fe. B... et le séquestre municipal Nusbeck* doit conserver la tutelle de mon neveu *ou moi*, le tuteur désigné s le testament (avec mon co-tuteur M. v. Peters choisi par i, *tout à fait à ma convenance* et utile à mon neveu), moi suis en même temps bienfaiteur *soutien et nourricier de n neveu* depuis cinq ans.

Cette décision fera le *bonheur* ou le *malheur* de mon neveu ; de ce dernier certes — si elle est prise *contre* moi. — Car *mon neveu a besoin de moi, non pas moi de lui.* Au point de vue pécuniaire cela ne serait pas seulement nuisible à lui, mais toute son existence en subirait un changement désavantageux.

Cette affaire est d'ailleurs tombée sans cela en de si mauvaises mains *que, si elle restait sur ce pied, je ne pourrais plus m'en occuper*, et je n'aurais qu'à remettre mon neveu à *la garde de la Providence.* — Si au contraire, comme j'espère, son sort tout entier m'est de nouveau confié, je continuerai *comme devant à subvenir* aux frais d'éducation, ce que j'ai toujours fait malgré tout. Comment j'ai pris soin de son avenir, on l'a déjà vu, et cela pourrait encore se faire. — Si même je devais *manquer comme homme ou si mon oreille* devait entrer en ligne de compte, on n'éloigne pas *d'un père* son enfant pour ces deux raisons, — et je *l'ai été pour mon neveu* de tout temps, comme pour son *père un bienfaiteur !*

Dieu bénisse mon ouvrage, je place le bonheur et le malheur d'un orphelin dans le cœur et l'esprit de la cour d'appel. — *Sapienti honesta lex est, libido lex malis.*

[Votre] Très obéissant

BEETHOVEN (1).

SUPPLÉMENT

On a vu, par les communications sur la fe. B..., comment chez ses parents déjà, se montrait le penchant à accuser de personnes *innocentes* de ses propres fautes, comment en 18[illegible] elle attribuait à des personnes innocentes ses propres forfaits ou savait qu'eux-mêmes *étaient arrêtés* (étant *innocents* sans avoir pris part à ses forfaits, et l'on a vu aussi, par les communications sur la municipalité, quelles fausses actions elle m'avait imputées, et comment elle m'a toujours *calomnié*. Il y a donc lieu d'attendre de cette municipalité qu'elle débite encore sur mon compte dans ses rapports bien d'autres choses de ce genre, dont je ne sais absolument rien ; on remarque cependant par tout ce qui précède ce qu'on doit penser de ces. Comme peut-être le magistrat exhibera *contre moi* les papiers

(1) La signature a été effacée, d'abord au crayon, puis à l'encre, enfin recouverte d'encre.

manant soi-disant du curé de Mödling, qu'on avait déjà mon-
rés à la dernière commission des honorables L. R., une expli-
ation sur cette affaire n'est pas inutile.

C'était en mai 1818, [époque] où j'emmenai à la campagne
on neveu que j'avais ramené en février 1818, de [chez]
I. v. Giannattasio *chez moi*. Son précepteur d'alors étant étu-
iant ne put nous accompagner à la campagne, mais je crus trou-
er là à Mödling le temps nécessaire pour développer le talent
usical de mon neveu. On me vanta le curé de l'endroit comme
n bon maître pour la jeunesse, et je lui confiai mon neveu.

Par malheur je trouvai bientôt que je m'étais bien trompé
ar [le compte de] monsieur le curé. Cet ecclésiastique n'avait
as encore le lundi cuvé son vin du dimanche, et il était alors
omme une bête féroce. Certes, je rougissais pour *notre reli-
ion*, qu'il représentât un *homme de l'Evangile*.

Mon neveu ne pouvait être amené à faire preuve de respect
de docilité envers lui. Naturellement, car il le traitait de la
çon la plus brutale, la plus grossière pour la moindre des
oses, il faisait coucher ses écoliers sur le banc comme des
ldats, et le plus fort d'entre eux devait faire le caporal et
attre les délinquants avec un bâton. Je défendis absolument
employer cette méthode à l'égard de mon neveu, et je ne
ermis pas que mon neveu accompagnât le matin ses élè-
s à l'église, car je m'étais aperçu de la conduite inconve-
nte de ceux-ci et je ne voulais pas savoir mon neveu dans
tte cohue. On peut penser que cela déjà *fut l'objet d'une
ainte*, que je n'avais pas de religion, ou que je n'élevais pas
on neveu religieusement.

Ne voyant que trop la fausseté de cet homme, je ne laissai
us mon neveu le fréquenter au bout de quelques semaines,
fis venir pour lui un maître de la ville. Que rien n'ait été
égligé, c'est ce que montre le bon certificat du 26 août 1818,
dernier [obtenu] sous la haute tutelle des honorables L. R.
de ma tutelle, qui est meilleur encore que le précédent.

On peut penser que le retrait de mon neveu de chez le curé
oissa son amour-propre. Alors recommencèrent les intrigues
e la fe. B..., car il était connu que Sa Grandeur [le curé] n'était
as indifférent au beau sexe. On racontait à ce propos des faits
S. G. *dont nous* [*autres*] *laïcs pauvres, mais bien élevés,
ous serions aussi incapables que honteux*. D'une manière

générale, il n'était ni aimé ni respecté de sa paroisse ni de
autres ecclésiastiques. Cet homme ne rougit pas d'être un nou
vel instrument contre moi aux mains de la fe. B... Il avait écri
pour lui faire plaisir et d'après son dire [à elle], un mémoire o
étaient articulées contre moi plusieurs accusations fausses,
qui, à ce qu'il semble, fut pris en considération par les hono
rables L. R. lors de la dernière commission, bien que les pr
cès-verbaux puissent montrer que rien n'a été prouvé cont
moi. On peut penser que le magistrat ne manquera pas
prendre de nouveau en considération des choses de ce genr
On voit ce qui se passa depuis mars 1819, [époque] où mo
neveu n'était pas chez moi et [où] *je n'étais plus tuteur*, con
ment ses mœurs se corrompirent, *comment la mère le traîna
de plus en plus dehors, il se sauvait hors de l'institutio
plus quand il le voulait, et que déjà pour cette raison il n
avait aucun bon examen à en attendre.*

Alors vint le malencontreux conseil de la fe. B..., que m
neveu devait s'appliquer à entrer dans la seconde ou troisièr
classe ; *cela se fit aussi, comme le prouve le certificat des ex
mens de Pâques 1819.* A la fin des fins, il eut encore par
faute à elle une hémorrhagie.

Lorsque, à partir de juin 1819, je me considérai de nouve
comme tuteur, et me mis à agir *moi-même*, on retrouva d
la différence entre le mieux et le pis ; car avec force et digni
comme il me convient, je me suis opposé à tout nouveau
fait de la part du magistrat et ai déclaré « que je voulais po
une fois voir l'argent que je donnais être employé selon sa d
tination ». Ce langage, que j'ai été enfin obligé de tenir con
une autorité qui s'est de tout temps opposée à tout le b
que j'avais en vue, a excité sa *vengeance* contre moi, et
ignominie s'unit facilement à cette dépravée fe B...,
devint de la sorte l'instrument pour saper de nouveau le b
heur de mon neveu, comme auparavant, et me *rabaisser
toutes les manières.* Mais j'espère [que] : *convitta homin
turpium laudes puta!*

Je prends à témoin le Tout-Puissant, qui voit mon âme,
je n'ai jamais agi ni pris souci de mon neveu depuis plus
cinq ans autrement que suivant les principes les meilleur
les plus stricts. Du reste, j'ai toujours considéré cela com
un devoir de ne *jamais* pouvoir me séparer de mon nev

j'ai appris tout autre chose par la municipalité, mais espère que la haute cour d'appel sera de mon avis. Il faut que je dise en terminant qu'il me semble qu'il n'est pas encore prouvé que je dusse reconnaître la municipalité comme une autorité compétente en matière de tutelle!

LUDWIG VAN BEETHOVEN.

Vienne, le 18 février 1820.

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

Aimez-vous les « sourciers »? On en a mis partout. Il est bien difficile de faire un pas sans rencontrer quelqu'un de ces porteurs de baguette. En vérité la *rabdomancie* est à la mode. Chacun s'en occupe, chacun se passionne pour ce morceau de coudrier qui s'anime, se tord, se brise à l'approche d'une source voilée. Il n'est pas d'art plus poétique à la fois et plus utile que celui de la « découvrance ». Vous marchez dans les champs gravement, la baguette entre vos mains étendues devant vous et voici que vous conversez avec l'esprit mystérieux des eaux. La terre vous livre ses secrets; les « chemins d'eau » souterrains vous guident suivant leurs ramifications; des nymphes alertes fuient sous vos pas et leurs cheveux liquides s'éparpillent à travers les roches et la glaise. Involontairement on revient au système des vieux philosophes hylozoïstes pour qui le monde était un animal vivant, avec le sol pour épiderme, et de l'eau fraîche, en guise de sang, dans ses veines innombrables.

La science, dont on peut dire qu'elle passe son temps à condamner et à absoudre, après s'être montrée hostile aux sourciers et les avoir traités de fous hystériques, s'intéresse à leurs expériences, les sollicite, organise des congrès avec « concours » de sourciers.

Depuis longtemps l'Allemagne s'occupe de cet étrange problème. Une association importante fut créée à Stuttgard dans le but de jeter quelque clarté sur cette passionnante question. En France on fut plus circonspect. On se souvient de l'arrêt peut-être un peu sommaire que l'Académie des sciences, sur le rapport de Chevreul, rendit en 1854. Et pourtant un fait subsiste toujours : les sourciers découvrent vraiment des sources. Les gens atteints de cette « spécialité » rendent chaque jour d'immenses services. Dans les campagnes les plus reculées, dans les terrains en apparence les plus desséchés, le long des voies de chemin de fer, en Algérie, en pleine montagne, des puits sont creusés quotidiennement sur les indications de

baguette de coudrier. Et non seulement on creuse des puits, mais on trouve aussi de l'eau à l'endroit précis, ce qui est fort précieux. J'ai vu moi-même des sourciers à l'œuvre; j'ai eu recours à leurs bons offices et n'ai eu qu'à m'en féliciter, car dans une propriété où l'on désespérait de boire jamais de l'eau fraîche, ces professionnels du bâton fourché ont découvert une rivière souterraine.

De toutes parts les renseignements affluent. D'innombrables expériences tentées sous les yeux de gens de bonne foi, si j'ose dire, et sceptiques, dont le témoignage ne peut être mis en doute, ont ému nos savants. Les géologues, les physiciens et les médecins s'agitent. Bref l'Académie des Sciences vient de nommer une commission composée de MM. Dauville, Viole et Armand Gautier avec mission d'étudier scientifiquement cette question. Le secrétaire perpétuel, M. Gaston Darboux, a reçu sur ce sujet une énorme correspondance. Enfin on sait qu'une sous-commission, instituée en 1910 au ministère de l'Agriculture, et dépendant de la direction des Eaux et Forêts, voit sa quiétude troublée par tout ce bruit.

§

L'usage de la Baguette divinatoire remonte naturellement « à la plus haute antiquité ». Quelques historiens, à la vérité bien « modernistes », déclarent que Moïse se servit d'une verge semblable pour faire sortir l'eau du rocher. D'autres la comparent au sceptre d'Assuérus, dont Esther n'eut pas plus tôt baisé l'extrémité qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Il y en a même qui appliquent à cette baguette ces paroles du *Psaume* : « Votre verge et votre bâton m'ont consolé. »

La légende est pleine des hauts faits de cette baguette. Pallas, au dire d'Homère, l'utilisa pour rajeunir Ulysse et pour lui ôter ensuite « les agréments de la jeunesse ». Mercure en fit son Caducée à seule fin d'ouvrir et de fermer les Enfers et de commander aux vents. Par elle Circé changeait les hommes en bêtes. Ce fut peut-être le Bâton augural des Romains et qui leur tenait lieu de sceptre. Enfin, dans les contes de fées, le rôle joué par une baguette est toujours considérable.

Cicéron, dans son *de Officiis*, fait allusion au bâton fourchu. Varron a composé une satire qui a pour titre *Virgula divina*, comme nous l'apprend Vétranius Maurus dans le catalogue

qu'il a fait de ses ouvrages. Ennius se moque des découvreurs de trésors qui exigent d'abord une drachme : je vous la donne de bon cœur, écrit-il, mais ce sera à prendre sur le trésor

> Quibus divitias pollicentur, ab iis Drachmam ipsi petunt.
> De his divitus deducam Drachmam, reddam cetera.

Mais il faut arriver au XVII^e siècle pour trouver un réci officiel et une « observation » sur l'objet qui nous occupe. La date de 1692 est célèbre dans les annales de la baguette divi natoire. Il a paru quantité de relations sur la découverte d'u meurtrier qui s'est faite par ce moyen. Procès-verbal de cett affaire fut dressé par le procureur du roi à Lyon et plusieurs lettres concernant l'événement furent écrites à un certain abb Bignon. Le récit est fort captivant; il est en quelque sort devenu classique. J'en emprunte les principaux épisodes au *Traité de la baguette divinatoire* de M. de Vallemont.

Le 5 juillet 1692, sur les dix heures du soir, on assassina Lyon, dans une cave. un vendeur de vin et sa femme. Le meurtriers purent s'enfuir sans être aperçus. Quelqu'un s'étan souvenu qu'il connaissait un certain Jacques Aymar, paysa de Saint-Véran, près de Saint-Marcellin en Dauphiné, lequel s mêlait non seulement de découvrir des sources, au moyen d la baguette, mais de suivre à la piste les voleurs, le fit venir Lyon et le présenta au procureur du roi.

Le lieutenant criminel conduisit Jacques Aymar dans cave où le meurtre avait été commis « pour y prendre so impression ». Aymar y fut « ému », son pouls s'éleva comm dans une fièvre violente, et la baguette tourna rapidemen sur les deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du ven deur de vin et de sa femme.

Ayant pris là son impression comme il le souhaitait et guid par la baguette, Aymar se met à la poursuite des assassins C'est ici que commence une extraordinaire odyssée.

Aymar passe par toutes les rues par où les assassins on fui. Il entre dans la cour de l'Archevêché, et « fut à la port du Rhône qui se trouva fermée, parce qu'on faisait cette expe rience de nuit ». Le lendemain il sortit de la ville par le por du Rhône et, toujours conduit par la baguette, il prit à mai droite le long du fleuve. « Trois personnes, qui l'escortoien furent témoins qu'il s'apercevoit quelquefois de la trace d

trois complices, et que, quelquefois, il n'en comptoit que deux.»

Dans cette incertitude, sa baguette le conduisit à la maison d'un jardinier, où il fut éclairci du nombre des scélérats. Car enfin étant arrivé, il soutint de toutes ses forces qu'ils avoient touché une table, et que de trois bouteilles qu'il y avoit dans la chambre ils en avoient touché une, sur laquelle sa baguette tournoit très visiblement. En effet, deux enfants de neuf à dix ans, qui le nioient d'abord par la peur d'être punis de leur père, pour avoir tenu la porte ouverte contre sa défense, avouèrent ensuite que trois hommes, qu'ils dépeignirent, s'étoient glissez dans la maison, et avoient bu de vin de la bouteille que le paysan désignoit.

Aymar continue sa course pittoresque. Il s'aperçoit que les assassins se sont embarqués sur le Rhône. Il aborde à leur suite à tous les ports où les fugitifs ont pris terre et reconnaît, au grand étonnement des hôtes, les lits où ils ont couché, les tables sur lesquelles ils ont mangé et les objets qu'ils ont touchés. Il arrive au camp de Sablon et dans la foule qui s'y trouve se sent violemment ému. Il n'ose sortir sa baguette de sa poche de crainte d'être tourné en dérision et retourne à Lyon chercher des lettres de recommandation. On le renvoie au camp de Sablon. De là il suit à la piste les criminels jusqu'à Beaucaire, où il arrive en pleine foire. Il tombe, si j'ose dire, en arrêt devant la porte de la prison où il assure qu'un des scélérats est enfermé. On lui ouvre cette demeure morose. Le paysan applique sa baguette sur les quatorze ou quinze pensionnaires de ce lieu. Miracle, la baguette tourne sur un bossu enfermé là depuis une heure à peine.

Aymar n'hésita pas à dire que ce bossu était certainement un des complices du meurtre. Celui-ci est ramené à Lyon sous bonne escorte; en chemin il est reconnu par les hôtes chez qui il avait logé. Il finit par avouer s'être lié avec deux Provençaux qui l'avaient pris pour valet et qui assassinèrent le marchand de vin et sa femme. N'ayant pas voulu participer à ce meurtre, il n'avait touché pour prix de son silence que six écus et demi. Bref, ce bossu, devant les autorités compétentes, fit des aveux complets. Chose curieuse, Aymar ne pouvait marcher derrière ce complice sans éprouver de grands maux de cœur.

Cette nouvelle bouleversa Lyon. En quelques jours, la renommée de Jacques Aymar fit le tour de la France.

Chacun raisonna à sa manière sur l'homme à la baguette qui avoit suivi et démêlé si exactement ce misérable durant plus de 45 lieues françoises, qu'il y a de Lyon à Beaucaire. Les savans et les curieux se réveillèrent au bruit d'une avanture si surprenante et si rare, que toute l'antiquité ne produit rien qui en approche. On fit des expériences, on visita le villageois, on le fit parler, on l'écouta, on l'examina, on étoit attentif à tout ce qu'il faisoit; et la chose en vérité le méritoit bien. Les savans prirent le parti qui étoit le meilleur. Car enfin ils sollicitèrent le paysan de retourner à la cave, pour y faire à nouveau ses mêmes expériences. Cela se fit en présence de personnes distinguées. Il parcourut la cave, et les mouvements de la baguette marquèrent les deux endroits, où le mari et la femme étoient tombés en mourant, il y fut abondamment mouillé de sueur, eut le poulx élevé, et demeura plus d'une heure en cet état.

Les philosophes s'en mêlent. M. de Bérulle chante la gloire de la baguette, tandis que Malebranche n'y voit qu'une manifestation démoniaque. Le bruit des exploits d'Aymar parvient jusqu'aux oreilles du prince de Condé. Ce dernier fait venir chez lui notre villageois, et c'est toute une série d'échecs retentissants. A Chantilly, Aymar ne reconnaît pas la rivière qui passe sous une voûte et ne peut distinguer diverses boîtes fermées contenant l'une de l'or, l'autre de l'argent, une autre du cuivre, une autre des pierres, une autre rien. Bref Aymar, après une heure de célébrité, finit misérablement, et Bersot ajoute :

« Le plus sûr de l'affaire est qu'il y eut un malheureux de dix-neuf ans qui, dénoncé par la baguette, fut roué vif à Lyon. »

Il y eut vite, en effet, de nombreux abus. Bien des gens, intéressés à faire condamner d'autres personnes se découvraient soudain des aptitudes extraordinaires « d'indicateurs ». « Beaucoup de gens de la campagne, dit Le Brun, vivaient du petit revenu de leur baguette; et une infinité de différends touchant les limites se terminaient par cette voie; on avait volontiers recours à ces juges qui portaient en leurs mains la justice et toutes les lois de leur tribunal... Pour découvrir les choses les plus cachées de près ou de loin, on consultait la

baguette sur le passé, le présent et l'avenir. Elle baissait pour répondre *oui* et elle s'élevait pour la négative. » Chose curieuse, c'est en Dauphiné qu'on rencontre le plus de personnes possédant la faculté de faire tourner la baguette. Son usage y est très répandu. Nous avons parlé de Jacques Aymar, le fameuse mémoire, le prince des rabdomanciens. Il faut encore citer Berthélemy Bletton ou Bleton, né en 1738 au hameau des Vignes, et qui aida à la découverte des sources d'Uriage. Après lui on parle de Parangue, né en 1760, du père Clément, instituteur près Briançon, de Chabert de Voreppe. M. Ernest Chabrand, ingénieur, a présenté, il y a quelques années, à la Société Dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie, une intéressante étude sur les « découvreurs de sources ». La revue *le Dauphiné* a reproduit cette étude.

Devant le nombre de mystifications et de pratiques insolites qu'occasionnait l'usage de la baguette, le cardinal Le Camus fit défense de se servir du bâton fourchu. Pour mieux frapper l'esprit simple des paysans, nombre de rabdomanciens n'hésitaient pas à accompagner leurs expériences de grimagrées et de paroles mystérieuses. De sourcier à sorcier il n'y a que la différence d'une lettre. Certains veulent que la baguette de coudrier soit coupée dans un jet ou une pousse de l'année, d'un seul coup, un mercredi, à l'heure planétaire de Mercure selon certains, entre onze heures et minuit selon des autres. *Virga avellana debet uno ictu incidi, die Mercurii, ortu solis*, etc... Le couteau servant à l'opération doit être neuf. Une fois coupée, on écrit sur le gros bout le mot *agla;* à la naissance de la fourche *cor;* sur ses deux extrémités *tetragrammaton*, puis on consacre le rameau en prononçant la formule magique suivante : *Conjuro te cito mihi obedire, venies per Deum vivum, per Deum verum, per Deum sanctum*, en ayant soin de faire une croix sur chaque mot cabalistique.

La baguette idéale rêvée jadis par les sourciers était une baguette de coudrier armée à l'une de ses extrémités d'une pièce d'argent sans alliage, sur laquelle un prêtre avait dit la messe à son insu. Ces pratiques ridicules n'ont d'autre but que d'attirer le respect sur le sourcier en frappant l'imagination des paysans.

Les sourciers s'appellent tour à tour rabdomanciens, tourneurs de baguette, bacillogires, fontainiers, hydroscopes, etc.

Quant à la baguette divinatoire on lui a donné plusieurs noms tels que : caducée, verge divine, baguette divine, verge d'Aron, bâton de Jacob. Vallemont nous apprend encore que ceux qui ont été bien pénétrés de l'utilité de la baguette n'ont pas manqué de relever cette admirable invention par d'autres noms éclatants comme ceux de verge luisante, verge ardente, verge saillante, verge transcendante, verge tremblante, verge supérieure, que lui ont donnés les Italiens qui travaillent aux minières de Trente et du Tyrol. Sur ces noms divers Basile Valentin a fait une espèce de commentaire en sept chapitres dans le deuxième livre de son Testament.

Le coudrier fut au début la seule essence ligneuse reconnue propre à la confection d'une baguette ; plus tard, on s'aperçut, à l'usage, que d'autres espèces telles que l'épine blanche, le prunier sauvage, l'ormeau, l'érable, le hêtre, l'aulne, le pommier, le populus italica, etc... fournissaient des rameaux doués d'une vertu qui ne le cédait en rien à celle du coudrier. Aujourd'hui beaucoup ont délaissé le bois qui se tord et se casse pour la baguette en métal, plus légère et plus simple. M. Yersin se sert de deux simples fanons de baleine reliés à une de leurs extrémités par une bague d'argent, faisant ainsi fourche, et dont la souplesse semble répondre plus intimement à sa sensibilité. De mon côté j'ai vu opérer un sourcier célèbre à Lyon au moyen de deux barres de cuivre tordues ensemble et nickelées. A défaut de baguette on se sert du « pendule magnétique » qui est de n'importe quelle nature : une montre au bout de sa chaîne, un lorgnon suspendu à son cordon, une petite bouteille remplie d'eau et pendue à une ficelle. Au-dessus d'une eau souterraine, l'objet est animé d'un mouvement vif, s'agitant en circonférence si c'est une nappe, et dans le sens du courant si c'en est un.

§

Si l'on met à part les supercheries, nombreuses il est vrai, et sans chercher dans la giration du coudrier la main du diable, comme ce brave curé canadien qui bénissait ses baguettes pour être sûr que l'Esprit malin ne les hantait pas — il reste à trouver une explication scientifique de cet étrange pouvoir de découvrir les sources si souvent constaté.

Le XVII[e] siècle nous a laissé un très grand nombre d'ou-

rages sur les vertus du bâton fourché. Les principaux sont la *Verge de Jacob* du sieur J. N; la *Lettre* de M. Chauvin, docteur médecin de Lyon, au sujet de la baguette; la *Dissertation physique* de M. Garnier, docteur en médecine de Montpellier et de Lyon; le *Traité de la baguette* de M. Panthot, doyen du collège des médecins de Lyon. On remarque que tous ces ouvrages parurent à Lyon où eut lieu l'expérience de Jacques Aymar, qui suscita un grand mouvement de curiosité. Ces divers travaux sont analysés dans un livre intitulé *Critique sincère de plusieurs écrits sur la fameuse baguette*, par Messire André Renaud, prêtre, docteur en Théologie.

Mais le meilleur travail est celui de M. de Vallemond, prêtre, docteur en théologie, qui a pour titre : *la Physique occulte ou traité de la baguette divinatoire*. Après nous avoir rappelé les exploits d'Aymar, l'auteur, très dégagé de tous préjugés, cherche à nous donner des manifestations de la baguette une explication scientifique. Partant de ce principe que la nature n'a qu'un seul mécanisme dans toutes ses opérations, M. de Vallemond s'efforce de ramener les phénomènes de la baguette à la théorie des corpuscules si en honneur à son époque. La matière subtile, dit-il, est l'agent invisible de la nature. Tout est poreux dans l'univers, tout sue. Il s'élève de la terre des exhalaisons et des vapeurs qui influencent le bâton fourché. Il s'élève également des fumées subtiles sur toutes sortes de minières et sur les trésors cachés en terre; ces fumées font incliner la baguette. Enfin il s'exhale par la transpiration insensible du corps des voleurs et des meurtriers beaucoup de corpuscules qui demeurent sur leur piste et qui sensibilisent la baguette en s'insinuant en elle. Ces diverses thèses sont accompagnées d'explications, d'expériences nombreuses. Le point central de la théorie de Vallemond est que les corps respirent d'une manière insensible. L'auteur en tire en passant cette opinion, intéressante pour l'époque où il écrit, à savoir : que les médecins devraient plutôt faire transpirer que saigner. On épuise, déclare-t-il, les malades en leur tirant de grandes quantités de sang. Or le sang étant le trésor de la vie il faut prendre garde ne pas abuser de ce remède affaiblissant, mais plutôt s'efforcer de renouveler le sang par des émollients, des purgatifs et par des remèdes qui, en hâtant la transpiration, rejettent par les pores les mauvaises humeurs.

Une chose demeure certaine. La plupart des sourciers sont des nerveux et, selon l'expression de l'un d'eux, ils « enregistrent le voisinage de l'eau ». L'abbé Médéric Brodat, lorsqu'il passait au-dessus d'une source, disait qu'il se sentait « entrer dans un bain ». Les nappes souterraines, les courants qui traversent le sol les attirent comme un aimant. Ils sont, ainsi que le docteur Ch. Vigen l'a dit de l'abbé Richard (qui a obtenu dans toute l'Europe de si curieux triomphes, jusqu'à trouver une source sous le parquet d'un salon), ils sont doués d'une extraordinaire sensibilité hydrographique. Cette sensibilité est si marquée chez certains sujets qu'ils sont pris de convulsions et de spasmes au-dessus des masses d'eau dont ils ne soupçonnent pas l'existence. Plusieurs d'entre eux prétendent voir s'élever de terre, au-dessus des courants souterrains, une vapeur blanche et légère et ils ne peuvent rester couchés au-dessus des endroits où il y a de grandes quantités de liquide.

On a bien dit que le coudrier, bois hygrométrique, subissait l'influence du voisinage d'une masse aquatique considérable et oscillait de lui-même, mais rien n'est moins prouvé et, comme certains « trouveurs » se servent de baguettes métalliques, l'explication ne va plus. Il semble plus probable de chercher la solution du problème dans une sorte de magnétisme assez déroutant pour nos actuelles notions scientifiques, mais en somme pas plus étrange que les effets de l'hypnotisme et de l'électricité (1).

De nos jours les savants se sont montrés sévères, jusqu'à l'injustice peut-être, pour les personnes douées de la faculté de faire tourner la baguette. On connaît la thèse de Chevreul, à la suite d'un mémoire présenté à l'Académie par l'hydroscope Riondet, d'Hyères, et que Babinet et Boussingault étudièrent aussi (2). Le Docteur Surbled a publié une étude qui résume bien la question. Quant au Dr Grasset, il applique aux sourciers sa théorie du *polygone* et du *centre O*. Dans son livre *le Psychisme inférieur*, le savant docteur de Montpellier soutient que le mouvement de la baguette est dû à une action

(1) Ces détails sont empruntés à un article de M. Frédéric Boutet dans *l'Eclair* du 18 avril 1911.

(2) Chevreul, *De la baguette divinatoire*. Cf. aussi Maxwell, *l'Etude de Chevreul sur la baguette* (*Annales des sciences psychiques*, 1904).

musculaire inconsciente. Sans que le sujet s'en doute, sans qu'il le veuille, sa pensée passe dans ses doigts et la baguette tourne. L'action de l'objet caché ne porte pas sur la baguette, mais sur l'esprit du devin. « La baguette ne sert qu'à révéler (O (c'est-à-dire à l'intelligence) les conclusions de son *polygone* (c'est-à-dire de son inconscient). »

Il est certain que les tables tournantes et beaucoup de phénomènes prétendus mystérieux s'expliquent par les mouvements automatiques, inconscients ou « polygonaux ». Si la table tourne, c'est que nous la faisons tourner nous-mêmes, tout en demeurant de bonne foi. Mais je crois que la théorie du Dr Grasset, si elle explique en partie le mouvement de la baguette, n'explique en rien comment il se fait que précisément la baguette ne tourne que là où il y a de l'eau. Car enfin les sourciers trouvent vraiment des sources, c'est un fait. On dira peut-être qu'ils ont un vague pressentiment qu'il doit y avoir de l'eau en tel ou tel endroit et qu'ils se suggestionnent eux-même. Mais alors comment se fait-il que beaucoup de sourciers ne se trompent jamais?

Pour ma part je connais un de ces *hydroscopes*. Il habite Lyon. C'est une personne fort honorable et très instruite. Il a découvert plus de trois cents sources et n'a jamais eu d'échec. Il ne tire d'ailleurs pas vanité de sa science et ne peut lui-même donner aucune explication de son étrange pouvoir. C'est un fait, et rien de plus. Il opère au moyen d'une courte baguette en cuivre. J'ai contrôlé ses découvertes. Elles sont exactes. Il a fait creuser des puits dans les endroits en apparence les plus réfractaires à l'eau, voire en pleine roche. En Savoie, à quatre kilomètres d'Aix-les-Bains, je possède une propriété entièrement privée d'eau de source. On fit venir ce sourcier au mois d'août 1911; cet été fut particulièrement chaud et tous les environs souffrirent d'une effroyable sécheresse. Ayant fait le tour de ma propriété, ce très moderne « rabdomancien » finit par tomber en arrêt au-dessus d'un très fort courant d'eau traversant les fondations de la maison et me certifia qu'un lac souterrain se trouvait précisément à l'endroit où on s'attendait le moins à le découvrir,..... à dix mètres sous la cave de la villa. Par acquit de conscience, je fis creuser un puits dans cette cave et mon étonnement fut grand de met-

tre au jour, à l'endroit précis, une source abondante, qui, je n'ai pas besoin de le dire, est fort appréciée.

Voilà un fait bien précis. Je n'en tire aucune conséquence, mais je crois qu'il s'agit là d'autre chose que de simple suggestion.

§

Aussi bien on cite quelques personnes, assez rares il est vrai, qui possèdent la faculté de voir l'eau à travers la terre, tout comme si leurs regards acquéraient en quelque sorte la puissance des rayons X. Il y eut, paraît-il, à Lisbonne une dame qui percevait l'eau souterraine et aussi la circulation du sang et le travail de la digestion dans le corps humain. En France — il est vrai que c'était près de Marseille — vivait vers 1750 un petit paysan nommé Jean-Jacques Parangen ; un jour où il était assis au coin du feu, tout à coup il se leva épouvanté, en criant qu'il allait se noyer. Des sondages firent en effet découvrir sous l'âtre du foyer une nappe d'eau.

On parle encore d'une fille du mont Liban. Ilanné Naïm. Elle habitait dans la province de Kesroan, où l'eau est rare. La terre, pour ses yeux, était transparente. Pour regarder entre les murailles elle se couvrait la tête de son fichu noir, comme pour intercepter tous les rayons connus et ne laisser passer que les rayons *N* ou *X* ou *Y*(1).

Enfin à la date du 16 mars 1913 une dépêche de New-York au *Daily Chronicle* rapporte une série de curieuses expériences auxquelles a été soumise une jeune fille de 10 ans nommée Beulah Miller. Celle-ci possède, suivant l'expression d'un membre de l'Académie de médecine, le docteur John Quackenbos, qui l'examina longuement, « une vision de rayons X ». Elle voit, en effet, à travers les corps opaques et n'eut aucune difficulté, au cours des expériences, à dire ce que les assistants avaient dans leurs poches, à lire une certaine page d'un livre fermé et à décrire des objets placés dans des caisses closes.

De tous ces exemples il résulte que la baguette de coudrier n'est qu'un intermédiaire et qu'on peut découvrir des sources sans ce moyen. Les uns s'en servent pour augmenter leur pouvoir sensitif. Ceux qui ne peuvent voir l'eau souterraine direc-

(1) Renseignements puisés dans l'article de M. Frédéric Boutet, déjà cité.

lement utilisent la baguette, mais il est plus que probable que l'impression ressentie par le sujet au voisinage de l'eau n'a pas pour cause la baguette et que celle-ci ne fait qu'enregistrer, à la manière d'un dynamomètre, les mouvements nerveux du sujet influencé par certains rayons mystérieux.

Car si l'on met à part les charlatans et les fumistes, toujours prêts à mystifier la foule, il reste qu'on se trouve en présence de gens doués d'un pouvoir fort curieux que les phénomènes de simple suggestion et d'automatisme n'expliquent pas. On l'a dit et je suis de cet avis : « Les recherches des rabdomanciens ont été trop souvent couronnées par des succès absolument déconcertants pour qu'on ne les traite pas à la légère. » Un jour peut-être viendra où la croûte de la terre ne sera plus assez épaisse pour cacher ses secrets. Nous lirons en elle, et ses trésors souterrains seront visibles à tout le monde. Ce jour-là notre curiosité insatiable sera bien près d'être rassasiée, et nous nous réciterons un peu tristement, en leur donnant leur sens littéral, ces vers admirables de Samain :

Nymples des bois, nymphes des eaux,
Naïades ceintes de roseaux,
Petites nymphes des ruisseaux,.....
. . . . . .
Quittez vos retraites ombreuses.

TANCRÈDE DE VISAN.

LE JOURNAL DE JULIUS RODMAN

RELATION DE LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DES MONTAGNES ROCHEUSES DE L'AMÉRIQUE DU NORD QUI AIT JAMAIS ÉTÉ ACCOMPLIE PAR UN HOMME CIVILISÉ

—

Avant-propos du traducteur

Voici un ouvrage de Poe — le plus long après *Eurêka* et *Arthur Gordon Pym* — qui, s'il n'est pas absolument inédit, est du moins fort peu connu : il ne figure point dans la plupart des éditions dites « complètes » des œuvres, et n'a jamais été traduit.

Le *Journal de Julius Rodman* parut, sans nom d'auteur, dans le *Gentleman's Magazine* (janvier-juillet 1840) alors dirigé par Burton et Edgard Poe. Une lettre de Poe à Burton permit à M. Ingram de retrouver l'œuvre, qui fut republiée pour la première fois en 1884.

Achevé, ce *Journal* eût pu rivaliser avec *Arthur Gordon Pym*, publié trois ans auparavant et célèbre, dès cette époque même, jusqu'en Europe. Comme le fait remarquer M. Ingram, la publication n'en fut pas continuée parce que le public américain cessa brusquement de s'intéresser aux explorations du district dont il est parlé dans l'œuvre (il est probable au reste que Poe avait achevé le *Journal* et que le manuscrit en fut égaré, avec d'autres, après sa mort). Mais à ne considérer celle-ci qu'au point de vue littéraire, on y trouve assez de mérites pour se réjouir qu'au moins une partie en ait été conservée. C'est un typique spécimen d'une des plus belles manières de Poe, où l'on reconnaît la maîtrise du narrateur précis, soucieux de détails, habile aux évocations vivantes, et toujours personnel en sa vision des choses aussi bien qu'en sa technique.

Voici, sur le *Journal de Julius Rodman*, un extrait, cité par M. Ingram, d'une étude de M. William Sawyer parue dans le *Mirror* de Londres en 1877 :

« Sans être une des œuvres les plus saisissantes de Poe, c'en est une des plus dignes de remarque. Une science singulièrement variée et profonde s'y affirme; et on y reconnaîtra un exemple caractéristique de cet exceptionnel pouvoir qu'avait Poe de donner à ses inventions l'apparence de réalité. Le début du récit paraît émaner de quelqu'un qui aurait participé aux préparatifs du voyage, et les aurait

notés sur le champ... Il nous semble vivre au milieu des explorateurs ; les incidents sont enregistrés comme sur un livre de bord, sans effort littéraire, et la vraisemblance en reste parfaite. Achevée, l'œuvre eût été du type de *Robinson Crusoe :* un récit personnel fictif auquel la force du génie, jointe à des capacités d'observation et à un savoir exceptionnels, donne le cachet même de la réalité. »

M. Woodbeby, commentateur averti, mais en général sévère pour Poe, déclare au contraire que « cette œuvre ne montre rien du génie de Poe, sauf en un passage qui suggère vaguement la vallée aux herbes multicolores d'*Eléonora* ». Il émet l'hypothèse assez vraisemblable que Poe l'aurait terminée, comme *Arthur Gordon Pym*, par des évocations d'étranges merveilles de la nature.

M.-D. C.

CHAPITRE PREMIER

Une fortune que nous devons tenir pour singulièrement heureuse nous permet d'offrir à nos lecteurs, sous ce titre, un récit de nature peu commune et à coup sûr profondément intéressant. Le journal qui suit renferme la relation de la première tentative qui ait abouti d'une traversée des gigantesques barrières formées par l'immense chaîne de montagnes qui s'étend de la Mer Polaire au nord jusqu'à l'isthme de Darien au sud, formant d'un bout à l'autre un rempart hérissé de roches et couronné de neiges. En outre — et c'est le plus important — il décrit en détail un voyage au delà de ces montagnes et à travers une immense étendue de territoire que, *même aujourd'hui*, l'on tient pour entièrement inexplorée et inconnue ; qui sur toutes les cartes que nous avons trouvé la possibilité de voir est marquée comme « région inexplorée », et qui reste la seule ignorée du continent Nord-Américain.

Cela étant, nos amis sauront pardonner la légère dose d'*onction* avec laquelle nous avons appelé sur ce Journal l'attention publique. Pour notre part, nous y avons trouvé un degré et une qualité d'intérêt comme nul récit analogue n'en a jamais inspiré. Et nous ne croyons pas que la manière dont ces papiers sont venus entre nos mains pour être mis au jour pour la première fois ait contribué plus que modérément à faire naître cet intérêt.

Nous sommes bien sûr que tous nos lecteurs s'accorderont avec nous à trouver exceptionnellement captivantes et importantes les aventures ici enregistrées. Le caractère de l'homme

qui fut le directeur et l'âme aussi bien que l'historien de cette expédition a imprégné ce qu'il écrivit d'une abondante ferveur romantique, bien différente de cette apparence tiède et statistique qu'offrent d'habitude les récits de ce genre. M. James E. Rodman, de qui nous reçûmes ce manuscrit, est bien connu de plus d'un lecteur de ce Magazine. Il a quelque chose de ce tempérament qui avait assombri la jeunesse de son grand-père, M. Julius Rodman, auteur de la narration : nous voulons parler d'une hypocondrie héréditaire. C'est l'influence de cette maladie qui, plus que toute autre cause, lui fit entreprendre l'extraordinaire voyage dont on va lire les péripéties. Les projets de chasse dont il parle lui-même au début de son Journal n'étaient, autant que nous le pouvons discerner, que les prétextes dont il colorait, pour se justifier à son propre esprit, l'audace et la nouveauté de son entreprise.

Il n'y a point de doute, croyons-nous (et nos lecteurs le croiront avec nous), qu'il fut poussé uniquement par le désir de chercher au sein de la solitude cette paix que ses dispositions particulières l'empêchaient de goûter parmi les hommes. Il alla chercher refuge vers le désert comme vers un ami. Et nulle autre interprétation des faits ne nous permettra de concilier avec notre connaissance coutumière des agissements humains bien des points de son récit.

Nous avons jugé convenable d'omettre deux pages du manuscrit, où M. Rodman donne quelques détails sur sa vie avant son départ vers les sources du Missouri. Mais il sera bon de dire ici qu'il était natif d'Angleterre, où sa famille tenait un rang fort honorable, et où il reçut une bonne éducation. Il émigra vers notre pays en 1784 (âgé à cette époque de dix-huit ans environ) avec son père et deux sœurs non mariées. La famille s'établit d'abord à New-York ; mais ultérieurement ils se rendirent au Kentucky et s'installèrent, presque comme des ermites, sur les bords du Mississipi, près de l'endroit où de nos jours Mill's Point débouche sur ce fleuve.

C'est là que le vieux M. Rodman mourut, à l'automne de 1790. L'hiver suivant, ses deux filles périrent de la petite vérole, à quelques semaines d'intervalle. Peu après (au printemps de 1791), M. Julius Rodman, le fils, se mit en route pour l'expédition qui fournit le sujet des pages qui suivent. Et quand il en revint, en 1794, comme on le verra plus loin,

s'établit près d'Abingdon, en Virginie, où il se maria et ut trois enfants. La plupart de ses descendants habitent ncore ce pays.

M. James Rodman nous a fait savoir que son grand-père vait simplement tenu un journal sommaire de son voyage urant les mille difficultés de la marche en avant ; et que les anuscrits à nous remis n'ont été rédigés en détail, d'après journal, que bien des années après, au moment où l'exlorateur fut poussé à entreprendre cette tâche à l'instigation e *M. André Michau*, le botaniste auteur de la *Flora Boreali Americana* et de l'*Histoire des chênes d'Amérique*. *M. Michau*, on se le rappellera, avait offert ses services à M. Jefferson lorsque cet homme d'État projeta pour la prenière fois d'envoyer une expédition à travers les Montagnes-Rocheuses. On le chargea d'accomplir le voyage ; et il s'était ême avancé jusqu'au Kentucky lorsqu'il fut rejoint par un rdre du ministre de France, alors à Philadelphie, lui ordonnant d'abandonner ce projet et d'effectuer ailleurs les recherches botaniques auxquelles son gouvernement l'employait. L'entreprise fut alors confiée à MM. Lewis et Clarke, qui la menèrent à bonne fin.

Cependant le manuscrit, une fois achevé, ne parvint jamais à M. Michau, pour qui il avait été rédigé ; et on le crut toujours perdu en route par le jeune homme à qui avait été confiée la charge de le remettre à la résidence temporaire de M. M. près de Monticello. On ne fit pas grand'chose pour retrouver les papiers : M. Rodman, avec ses dispositions particulières, ne prenait que peu d'intérêt aux recherches. Et, si étrange que cela paraisse, nous doutons fort, sur la foi de ce qu'on nous a rapporté de lui, qu'il eût jamais pris la moindre mesure *pour rendre publics* les résultats de son extraordinaire voyage. Nous pensons que son seul but, en retouchant son journal primitif, était d'obliger M. Michau. Même le projet d'exploration dû à M. Jefferson, un projet qui, au moment où il fut formulé, provoqua des discussions quasi universelles et fut considéré comme une absolue *nouveauté*, n'arracha au héros de notre récit qu'un petit nombre d'observations générales, adressées aux membres de sa famille. Il ne fit jamais de son propre voyage un sujet de conversation : il semblait plutôt éviter d'en parler. Il mourut avant le retour de Lewis

et Clarke ; et le Journal, *qui avait été remis au messager pour être porté à M. Michau*, fut retrouvé, il y a quelque trois mois, dans un tiroir secret d'un bureau ayant appartenu à M. Julius Rodman. Nous n'avons pas su qui l'avait placé là — tous ses parents s'accordent à exonérer M. R. du soupçon de l'avoir lui-même caché. Mais sans vouloir en rien manquer de respect envers la mémoire du défunt ni envers M. Julius Rodman (de qui nous nous sentons spécialement l'obligé), nous ne pouvons nous empêcher d'estimer très raisonnable, et en harmonie avec ce caractère de sensibilité morbide qui distinguait le personnage, l'hypothèse que le narrateur, ayant trouvé quelque moyen de reprendre le paquet au messager, l'avait caché là où il fut découvert.

Nous ne désirions en aucune façon altérer la *manière* de la narration de M. Rodman, et n'avons pour ce motif pris que fort peu de libertés avec son manuscrit ; celles que nous nous sommes permises ne consistent qu'en quelques abréviations. Le style, par le fait, n'aurait guère pu être amélioré : il est simple, d'un puissant effet, manifestant le ravissement profond avec lequel le voyageur se délecta des nouveautés majestueuses à travers lesquelles il passait de jour en jour. Une espèce particulière de *tendresse* anime ses récits même des épreuves, des dangers les plus cruels, et nous révèle immédiatement l'idiosyncrasie tout entière de cet homme. Il était possédé de l'ardent amour de la Nature, et adorait celle-ci, peut-être, plutôt en ses aspects sinistres et sauvages qu'en ses manifestations de placidité et de joie. Il parcourut ce désert immense et souvent terrible avec le cœur plein d'un ravissement visible, et qu'on lui envie à mesure qu'on lit. Il était par excellence l'homme à voyager au milieu de toute cette solennelle désolation qu'évidemment il aima tant à dépeindre. Il avait bien l'esprit apte à percevoir, la vraie capacité de ressentir. Aussi regardons-nous son manuscrit comme un riche trésor — à sa manière, absolument incomparable — et qui en fait n'a jamais été égalé.

Que les événements de cette histoire soient jusqu'ici restés perdus ; que le fait même de la traversée des Montagnes Rocheuses, antérieurement à l'expédition de Lewis et Clarke, n'ait jamais été rendu public ; que pas la moindre allusion n'y soit faite dans aucun écrit sur la géographie de l'Amérique

(et l'on n'y a jamais fait allusion autant que nous avons pu le constater) : tout cela doit être tenu pour bien remarquable — voire pour excessivement étrange. La seule référence à ce voyage qui soit jamais parvenue à notre connaissance se trouve, paraît-il, dans une lettre inédite de M. Michau, en possession de M. W. Wyatt, de Charlottesville, Virginie. Là, il en est parlé en passant, épisodiquement, comme d' « une idée gigantesque merveilleusement réalisée ». S'il existe quelque allusion ultérieure à ce voyage, nous l'ignorons absolument.

Avant d'aborder la relation même de M. Rodman, il ne sera point déplacé de jeter un coup d'œil sur ce que d'autres accomplirent, en matière de découvertes, sur la partie Nord-Ouest de notre continent. Si le lecteur veut bien se munir d'une carte de l'Amérique du Nord, il suivra plus aisément le cours de nos observations.

On verra que le continent s'étend depuis l'Océan Arctique,... soit le soixante-dixième degré, environ, de latitude nord, jusqu'au neuvième degré; et du cinquante-sixième de longitude ouest, méridien de Greenwich, jusqu'au soixante-huitième. Toute cette immense étendue de territoire a été visitée dans une mesure plus ou moins complète par l'homme civilisé; une grande partie même en a été définitivement colonisée. Mais il reste un fort vaste champ, porté sur toutes nos cartes comme inexploré et toujours considéré comme tel jusqu'à ce jour. Ce champ est délimité au sud par le 60e parallèle, au nord par l'Océan Arctique, à l'ouest par les Montagnes-Rocheuses et par les possessions russes. *Mais à M. Rodman revient l'honneur d'avoir traversé en plusieurs sens ces contrées singulièrement sauvages; et les plus intéressantes particularités du récit aujourd'hui publié se rapportent à ses aventures et à ses découvertes dans ce pays.* Les plus anciens voyages de quelque importance effectués en Amérique Septentrionale par des hommes blancs furent probablement ceux de Hennepin et de ses amis, en 1698 — mais comme il dirigea ses recherches surtout vers le Sud, nous ne croyons pas devoir en parler avec plus de détail.

M. Irving, dans son « Astoria », cite la tentative du capitaine Jonathan Carver comme la première faite de traverser le continent depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. Mais sur ce point

il semble faire erreur, car nous découvrons, dans un des journaux de Sir Alexander Mackenzie, que deux entreprises différentes furent mises sur pied, avec ce but spécial, par la Compagnie des fourrures de la Baie d'Hudson : l'une en 1758, l'autre dès 1749. Toutes deux, à ce qu'on suppose, échouèrent entièrement, car il ne subsiste aucun compte-rendu des expéditions mêmes.

Ce fut en 1763, peu après l'acquisition des Canadas par la Grande-Bretagne, que le capitaine Carver entreprit le voyage. Il avait l'intention de traverser le pays entre le quarante-troisième et le quarante-sixième degrés de latitude nord, jusqu'aux rives du Pacifique, dans le dessein de déterminer la plus grande largeur du continent et de choisir quelque lieu, sur la côte ouest, où le gouvernement pût établir un poste afin de faciliter la découverte d'un passage du Nord-Ouest, ou communication entre la Baie d'Hudson et l'Océan Pacifique. Il avait supposé que le fleuve Columbia, alors dénommé Orégon, se déversait en quelque point voisin du détroit d'Annian ; et c'est là qu'il pensait que serait établi le poste. Il croyait aussi qu'une colonie dans cette région donnerait de nouveaux débouchés au commerce et ouvrirait avec la Chine et avec les possessions britanniques des Indes Orientales une communication plus directe que l'ancienne route par le Cap de Bonne-Espérance.

Mais il échoua dans sa tentative de traverser les montagnes.

Ensuite, la première par ordre chronologique des expéditions importantes dans la partie nord de l'Amérique fut celle de Samuel Hearne qui, avec le but de découvrir des mines de cuivre, poussa vers le nord-ouest durant les années 1769, 70, 71 et 72, depuis Prince of Wales Fort, sur la baie d'Hudson, jusqu'aux rives de l'Océan Arctique.

Puis, nous avons à enregistrer un deuxième essai du capitaine Carver, entrepris en 1774, et auquel participa Richard Witworth, homme fort riche et membre du Parlement. Nous ne citons cette tentative que parce qu'elle fut projetée sur une vaste échelle : car, en fait, elle ne fut jamais mise à exécution. Les pionniers devaient emmener avec eux cinquante ou soixante hommes, artificiers et marins, et remonter un des bras du Missouri, explorer, à la recherche des sources de l'Orégon,

s montagnes et descendre par eau ce fleuve jusqu'à son nbouchure présumée, près du détroit d'Annian. Là, on vait construire un fort, ainsi que des vaisseaux destinés à s découvertes ultérieures. L'entreprise fut arrêtée par le chaînement de la révolution américaine.

Dès 1775, le commerce des fourrures, grâce aux missionnais canadiens, s'était étendu au nord et à l'ouest jusqu'aux ves du fleuve Saskatchawine, par 53° de latitude nord et 2° de longitude ouest. Et au début de 1776 M. Joseph Frosher avança dans cette direction jusqu'à atteindre 55° nord 103° ouest.

En 1778, M. Peter Bond, avec quatre embarcations, procéda long de la rivière Elk jusqu'à trente milles environ au sud sa jonction avec le lac des Collines.

Nous devons signaler ensuite un autre essai, qui échoua s le début même, de traverser d'océan à océan le continent ns sa partie la plus large. C'est à peine si le public en a nnaissance, car M. Jefferson seul le mentionne, et de façon ut à fait sommaire. M. Jefferson raconte que M. Ledyard, Paris, vint lui rendre visite, avide de quelque entreprise uvelle après son heureux voyage avec le capitaine Cook ; que lui (M.J.) suggéra un voyage au Kamtschatka par terre, traversée sur quelque vaisseau russe jusqu'au chenal de otka, de manière à rejoindre la latitude du Missouri pour de traverser le pays en suivant ce fleuve jusqu'aux Etats-Unis. dyard souscrivit au projet, à condition que le gouvernement sse accordât son consentement. M. Jefferson étant parvenu l'obtenir, le voyageur partit de Paris pour arriver à Saint-étersbourg après que l'impératrice eut quitté cette ville pour er passer l'hiver à Moscou. L'état de ses finances ne lui rmettait point de séjourner à Saint-Pétersbourg sans néces-é : il continua sa route avec un passeport donné par un des inistres. A deux cents milles du Kamtschatka, il fut arrêté r un officier de l'impératrice : celle-ci avait changé d'avis et i interdisait maintenant de continuer sa route. Il fut mis ns une voiture close et véhiculé jour et nuit jusqu'à la fron-ère polonaise, où il fut relâché et congédié. Parlant de l'entre-ise de Ledyard, M. Jefferson l'appelle à tort « *la première* ntative d'explorer la partie ouest de notre continent sep-ntrional ».

Vient ensuite l'effort intéressant et considérable de Sir Alexander Mackensie, qui eut lieu en 1789. Sir Mackensie partit de Montréal, se dirigea à travers le fleuve Utawas, le lac Nipissing, le lac Huron, autour de la rive nord du lac Supérieur par ce qu'on nomme le Grand-Portage, et ensuite le long de la rivière des Pluies, du lac des Bois, du lac Bonnet, de la partie haute du lac Tête-de-Chien, de la côte sud du lac Winnipeg, à travers le lac des Cèdres et au lac de l'Esturgeon par l'embouchure de la Saskatchawine. Puis, par portage, au Mississipi, à travers les lacs de l'Ours-Noir, de Prims et Buffalo, vers une chaîne de hautes montagnes qui s'étend au nord-est et au sud-ouest — pour prendre la rivière de l'Elan jusqu'au lac des Collines, et aller par la rivière de l'Esclave au lac de l'Esclave et, en contournant la rive nord de ce dernier, à la rivière Mackenzie par où il aboutit enfin à la mer Polaire : un voyage immense, pendant lequel il encourut des dangers sans nombre et des épreuves de la plus dure espèce. Durant tout le cours de sa descente de la rivière Mackenzie jusqu'à l'embouchure, il longea le pied du versant oriental des Montagnes-Rocheuses, mais ne franchit jamais cette barrière. Au printemps de 1793, parti de Montréal pour reprendre l'itinéraire de sa première exploration jusqu'à l'embouchure de l'Unjigah ou rivière de la Paix, il fit un crochet vers l'ouest à la remonte de ce cours d'eau, traversa les montagnes par 54° de latitude, puis marcha vers le sud jusqu'au point où il rencontra une rivière qu'il dénomma rivière du Saumon (aujourd'hui de Frazer) et qu'il suivit pour atteindre finalement le Pacifique par 49° environ de latitude nord.

La mémorable expédition des capitaines Lewis et Clark s'effectua durant les années 1804, 5 et 6. En 1803, la Convention établissant des maisons pour faire le commerce avec les tribus indiennes arrivant à terme, M. Jefferson, par un message confidentiel en date du 18 janvier, en recommanda au Congrès quelques modifications, ayant notamment pour but d'en étendre l'effet aux Indiens du Missouri. Afin de préparer les voies, on proposa d'envoyer une expédition suivre le Missouri jusqu'à sa source, traverser les Montagnes-Rocheuses pour de là se diriger vers le Pacifique par la meilleure route d'eau qui s'offrirait. Ce plan fut intégralement exécuté : le capitaine Lewis en effet explora (mais ne « découvrit » point

premier, quoi qu'en dise M. Irving) le haut bassin de la rivière Columbia, et descendit ce cours d'eau jusqu'à son embouchure. Ce haut bassin avait été visité par Mackenzie dès 1793.

Avec le voyage de Lewis et Clarke à la remonte du Missouri coïncida celui du Major Zabulon M. Pike à celle du Mississipi, dont il parvint à découvrir la source au Lac Itasca. A son retour de ce voyage, il pénétra, par ordre du gouvernement, la région à l'Ouest du Mississipi durant les années 1805, 6 et 7, et atteignit le bassin supérieur de l'Arkansas (au delà des Montagnes-Rocheuses, par 40° de latitude Nord) en passant le long des rivières Osage et Kensas, ainsi que la source de la Platte.

En 1810, M. David Thompson, un des associés de la Compagnie des fourrures du Nord-Ouest, partit de Montréal avec une forte troupe pour traverser le continent jusqu'au Pacifique. Son itinéraire coïncidait dans sa première partie avec celui de Mackenzie en 1793. Le but était d'anticiper un dessein de M. John Jacob Astor — à savoir l'établissement d'un poste de commerce à l'embouchure de la Columbia. La plupart de ses hommes désertèrent sur le versant oriental des montagnes; mais, en fin de compte, il parvint à traverser la chaîne avec huit compagnons seulement, rencontra le bras septentrional de la Columbia, et descendit cette rivière en partant du point le plus rapproché de la source qu'un homme blanc eût atteint jusque-là.

En 1811, c'est l'entreprise remarquable de M. Astor qui s'accomplit — du moins en ce qui concerne le voyage à travers le pays. Comme M. Irving a déjà bien fait connaître à tous nos lecteurs les circonstances de cette exploration, il suffit de la mentionner brièvement. Nous venons d'en dire l'objet. L'itinéraire de la troupe (commandée par M. Wilson Price Hunt) partait de Montréal à la remonte de l'Utawas, pour aller traverser le Lac Nipissing et une série de petits lacs et de rivières et atteindre Michilimackinac, ou Mackinaw — de là par Green Bay, et les rivières de Fox et Wisconsin à la Prairie du Chien — puis, en descendant le Mississipi, à Saint-Louis; puis, en remontant le Missouri, au Village des Indiens Arickara, entre les 46e et 47e degrés de latitude Nord et à quatorze cent trente milles de l'embouchure du fleuve — puis,

faisant un crochet au sud-ouest à travers le désert, par-delà les montagnes vers où naissent les eaux de la Platte et de la Yellowstone; et enfin, le long du bras sud du Columbia, jusqu'à la mer. Deux petites expéditions de retour accomplirent, à travers le pays, des pérégrinations riches en événements et en périls.

Les voyages du major Stephen H. Long sont, par ordre de dates, les plus rapprochés d'entre ceux d'importance. Cet explorateur, en 1823, s'avança jusqu'à la source de la rivière Saint-Pierre, au lac Winnipeg, au lac des Bois, etc. Il est à peine nécessaire de parler des plus récentes expéditions effectuées par le capitaine Bonneville et par d'autres, car tout le monde se les rappelle assez. Les aventures du capitaine Bonneville ont été fort bien racontées par M. Irving. En 1832, il partit du fort Osage, traversa les Montagnes-Rocheuses, et passa près de trois ans dans les régions situées au delà. Il y a, à l'intérieur des frontières des Etats-Unis, bien peu de territoires qui n'aient été, en ces dernières années, parcourus par l'homme de science ou par l'aventurier. Mais dans ces régions vastes et désolées qui sont situées au nord de notre pays, et à l'ouest de la rivière Mackenzie, nul homme civilisé, à l'exception de M. Rodman et de sa très petite troupe, n'a jamais, que l'on sache, mis le pied. En ce qui concerne la question de la *première* traversée des Montagnes-Rocheuses, on a pu voir, d'après ce que nous venons de dire, que le crédit de cette entreprise n'aurait jamais dû être attribué à Lewis et à Clarke, puisque Mackenzie l'effectua en l'année 1793; et qu'en fait M. Rodman fut le premier à conquérir ces gigantesques barrières, puisqu'il les traversa en 1792. Ce n'est donc point sans de valables raisons que nous demandons l'attention du public pour l'extraordinaire récit qui suit.

CHAPITRE II

Après la mort de mon père et de mes deux sœurs, je cessai de m'intéresser à notre plantation de Mills Point, et je la vendis, pour un prix infime, à M. Junot. J'avais souvent pensé à faire le métier de trappeur à la remonte du Missouri, et je me décidai alors à entreprendre une expédition vers le haut de ce fleuve pour essayer de me procurer des fourrures que j'étais

ir de pouvoir vendre, à *Petite-Côte*, aux agents particuliers
e la Compagnie des fourrures du Nord-Ouest. J'étais certain
ue, par ce moyen, il était possible d'acquérir, avec un peu
initiative et de courage, beaucoup plus d'argent que je n'en
urais pu gagner par n'importe quel autre. J'avais aussi tou-
iurs aimé la chasse et le métier de trappeur, bien que je n'eusse
mais pratiqué ni l'un ni l'autre professionnellement. Et je
ésirais beaucoup explorer quelque partie de cette région occi-
entale de notre pays, dont Pierre Junot m'avait souvent parlé.
ui était fils aîné du voisin qui m'avait acheté mon bien. Il
vait des allures étranges, et un tour d'esprit quelque peu
xcentrique. Mais c'était un garçon exceptionnellement rempli
e cœur, et certainement un des plus courageux qui aient
mais vécu, bien que sa force physique ne fût point très
rande. Il était d'extraction canadienne. Et, comme il avait
ccompli une ou deux courtes excursions pour le compte de
a Compagnie des fourrures, où il avait rempli les fonctions
e *voyageur*, il aimait à se parer de ce titre et à parler de ses
oyages, Mon père avait montré beaucoup d'affection à Pierre
t moi-même je le tenais en très haute estime. Il était égale-
ent le grand favori de ma sœur cadette Jane ; et je crois
ien que ces deux se seraient mariés, si la volonté de Dieu
vait été d'épargner Jane.

Lorsque Pierre découvrit que je n'avais pas encore décidé
uel parti prendre après la mort de mon père, il me poussa à
réparer une petite expédition vers la rivière, où il m'accom-
agnerait. Et il n'eut aucune difficulté à me convertir à son
rojet. Nous convînmes de remonter le Missouri aussi loin
ue nous le pourrions, en chassant au fusil ou à la trappe, et
e ne pas revenir jusqu'à ce que nous ayons récolté un nom-
re de peaux qui suffît à nous assurer une fortune à chacun.
on père ne fit aucune objection, et lui remit environ trois
ents dollars. Nous partîmes alors pour *Petite-Côte*, afin de
ous y procurer nos équipements, et pour lever, en vue du
oyage, autant d'hommes que faire se pourrait.

Petite-Côte (1) est une petite localité située sur la rive nord
u Missouri, à vingt milles environ du confluent de ce fleuve
t du Mississipi. Elle se trouve au pied d'une chaîne de col-

(1) Maintenant Saint-Charles. (E. A. P.)

lines peu élevées, sur une sorte de plateau, et assez au-dessus du niveau du fleuve pour être à l'abri des crues de juin. Dans le haut du village, il n'y a guère que cinq ou six maisons, simplement construites en planches ; mais plus à l'Est on voit une chapelle et douze à quinze belles demeures disposées parallèlement au cours de l'eau. Il s'y trouve une centaine d'habitants, presque tous des créoles d'origine canadienne. Ceux-ci sont extrêmement indolents et ne cherchent pas du tout à cultiver le pays environnant, où le terrain est très fertile ; c'est tout au plus si, deci delà, ils ont fait quelque peu de jardinage. Ils vivent principalement de chasse, ou font avec les Indiens commerce de fourrures — qu'ils revendent aux agents de la Compagnie du Nord-Ouest. Nous comptions n'avoir là aucune difficulté à nous procurer des recrues pour notre voyage, et nos équipements. Mais nous fûmes déçus sur un point comme sur l'autre : l'endroit était à tous les égards trop pauvre pour fournir tout ce qui nous était nécessaire, de façon à rendre notre expédition efficace et sans danger.

Nous projetions de passer au cœur même d'une contrée infestée de tribus indiennes, desquelles nous ne connaissions rien, sauf par de vagues informations, et que nous avions tous les motifs de supposer cruelles et fourbes. Il était donc particulièrement nécessaire de ne nous mettre en route que pourvus d'une bonne provision d'armes et de munitions, et non sans quelque force numérique. Enfin, puisque notre voyage avait pour but de nous assurer des profits, nous devions prendre avec nous des canots dont les dimensions nous permissent de rapporter toutes les fourrures que nous pourrions rassembler.

C'est au milieu de mars que nous atteignîmes *Petite-Côte* et nous ne réussîmes à achever nos préparatifs que vers la fin de mai. Nous avions deux fois envoyé chercher à la Pointe des hommes et des provisions, mais rien ne pouvait être obtenu sans de grands frais. Et en fin de compte nous n'aserions jamais parvenus à nous assurer bien des choses absolument nécessaires, s'il n'était point arrivé qu'un jour Pierre rencontra une troupe qui revenait d'une expédition vers le haut Mississipi, et put engager six des meilleurs hommes de cette troupe, avec un canot ou pirogue, tout en achetant

ajeure partie du surplus des provisions et des munitions. Ce secours opportun nous permit d'être suffisamment prêts partir avant le premier juin. Le trois de ce mois (1791) us prîmes congé de nos amis de Petite-Côte, et commen-mes notre voyage. Notre troupe comprenait en tout quinze rsonnes. Cinq d'entre elles étaient des Canadiens de Petite-te, qui tous avaient déjà fait de courtes excursions vers le ut du fleuve. C'étaient de bons bateliers, et d'excellents mpagnons, pour ce qui était, du moins, de chanter des ansons françaises et de boire — un talent qu'ils possédaient un degré remarquable. Mais, à dire vrai, il était rare d'en ir aucun assez influencé par la boisson pour être incapable faire son service. Ils étaient toujours de bonne humeur, et ujours prêts au travail. Mais je ne croyais pas qu'ils valussent and'chose en tant que chasseurs, et je découvris bientôt n'on ne pouvait pas compter sur eux comme combattants. eux de ces cinq Canadiens s'engagèrent à servir d'interprè-s pour nos premiers cinq ou six cents milles en remontant rivière (si nous allions aussi loin); et après, nous avions l'es-ir de trouver à l'occasion un Indien pour interpréter si soin; mais nous avions résolu d'éviter autant que possible ute rencontre avec les Indiens, et de piéger nous-mêmes tôt que de courir le risque de faire le commerce alors que us étions si peu nombreux. Notre tactique était d'avancer ec la plus grande prudence, et de ne nous faire remarquer e s'il était impossible de l'éviter.

Les six hommes engagés par Pierre sur l'équipage du ba-au revenant du Mississipi étaient aussi différents que possi-e des Canadiens. Cinq d'entre eux étaient frères, du nom Greely (John, Robert, Meredith, Frank et Poindexter); on rait eu peine à trouver des êtres d'aspect plus beau et plus rdi. John Greely, l'aîné et le plus corpulent des cinq, passait ur l'homme le plus vigoureux et le meilleur tireur du Ken-cky — d'où ils venaient tous. Il avait six bons pieds de ut, une largeur d'épaules tout à fait extraordinaire, de gros embres fortement musclés. Comme tous les hommes de ande force physique, il avait un très bon caractère, et pour tte raison nous l'aimions tous beaucoup. Les quatre autres res aussi étaient tous forts et bien bâtis, mais sans com-raison possible avec John. Poindexter était aussi grand,

mais fort maigre, et d'aspect singulièrement féroce ; mais i avait la même humeur paisible que son frère aîné. Tous étaien chasseurs expérimentés et excellents tireurs. Ils avaient ac cepté avec plaisir l'offre que leur avait faite Pierre de veni avec nous, et nous avions conclu avec eux un arrangemen qui leur assurait dans les profits de l'entreprise la même par qu'à Pierre et à moi — c'est-à-dire, nous devions diviser le bénéfices en trois parts : une pour moi, une autre pour Pierr et la troisième à partager entre les cinq frères.

Le sixième homme du bateau que nous engageâmes éta aussi une bonne recrue. Il s'appelait Alexandre Wormley c'était un Virginien de fort étrange caractère. Il avait com mencé par être un prédicateur de l'Evangile, et ultérieuremen s'était cru prophète, avait erré, pieds nus, barbe et cheveu longs, à travers la contrée, haranguant tous ceux qu'il ren contrait. Cette aberration s'orientait maintenant d'autre ma nière, et il ne pensait plus à rien qu'à trouver des mines d'o dans les régions solitaires de la contrée. Sur ce point, il éta aussi complètement fou qu'un homme peut l'être ; mais à pa cela, il se montrait fort raisonnable, et même avisé. C'éta un bon batelier, un bon chasseur, courageux autant qu'homm au monde, très robuste de corps et de pied agile. Je compta beaucoup sur cette recrue, vu sa nature enthousiaste ; et fin lement, comme on le verra, je ne fus point déçu.

Nos deux autres recrues étaient un nègre appartenant Pierre Junot et nommé Toby, et un étranger que nous avio trouvé dans les forêts, près de Mills Point, et qui se joignit notre expédition dès que nous eûmes mentionné notre dessei Il s'appelait Andrew Thornton, était également Virginien je pense, d'excellente famille, appartenant aux Thornton la partie septentrionale de cet Etat. Il avait quitté la Virgin depuis environ trois ans, et durant tout ce temps n'avait fa qu'errer par les régions de l'Ouest sans autre compagn qu'un grand chien de Terre-Neuve. Il n'avait point recue de fourrures, et semblait n'avoir d'autre but que de satisfai son goût pour les pérégrinations et les aventures. Souve lorsque nous étions assis, le soir, autour de nos feux de ca pement, il nous amusait du récit de ses aventures, de ses fa gues dans le désert — les racontant avec une sincérité gra qui ne laissait place à aucun doute sur leur vérité, enc

ue beaucoup d'entre elles semblassent bien merveilleuses. lus tard, l'expérience nous apprit que les dangers et les peines u chasseur solitaire ne sont guère susceptibles d'être exagé- s, et que le difficile est de les évoquer pour l'auditeur en ouleurs assez frappantes. Je me pris de grande sympathie our Thornton dès le premier moment où je le vis.

Je n'ai que peu de mots à dire sur Toby ; mais ce n'était as le personnage le moins important de notre équipe. Il était esté un grand nombre d'années dans la famille de M. Junot ère, et s'était montré serviteur fidèle. Il était bien un peu op vieux pour suivre une expédition comme la nôtre ; mais ierre n'avait pas envie de le laisser. Au reste, sa vigueur le endait capable de supporter de grandes fatigues. Quant à ierre, il était probablement le plus faible de notre groupe uant au physique ; mais il avait beaucoup de sagacité, et un ourage que rien n'aurait pu vaincre. Ses allures étaient par- ois extravagantes et impétueuses, ce qui l'entraînait à de fré- uentes querelles et avait une ou deux fois sérieusement com- romis la réussite de notre expédition. Mais c'était un vérita- le ami, et à cet égard particulier je le considérais comme nappréciable.

Voilà donc finie la brève description de toute notre équipe elle qu'elle était au départ de Petite-Côte (1). Pour nous ransporter avec nos bagages, ainsi que pour rapporter les ourrures que nous obtiendrions, nous avions deux grands ateaux. Le plus petit était une pirogue faite d'écorces de ouleaux, cousues avec les fibres de la racine du pin-ciguë et alfatées de résine de pin ; le tout si léger que six hommes le portaient sans peine.

Elle avait vingt pieds de longueur, tirait environ dix-huit ouces d'eau à pleine charge, et seulement dix à vide ; elle comportait l'emploi de quatre à douze rames. L'autre était un ateau à quille que nous avions fabriqué à *Petite-Côte* (la

(1) M. Rodman n'a donné aucune description de lui-même ; et le tableau de son équipe resterait incomplet s'il y manquait le portrait du chef. « Il était âgé d'environ vingt-cinq ans », dit M. James Rodman dans une note que nous avons sous les yeux, « lorsqu'il partit pour rencontrer la rivière. Il était remarquablement vigoureux et actif, mais petit de taille puisqu'il ne mesurait pas plus de cinq pieds trois ou quatre pouces — fortement bâti, avec des jambes quelque peu arquées. Sa physionomie offrait un type hébraïque ; il avait les lèvres minces et l'aspect taciturne. (N. D. L. R.)

pirogue avait été achetée par Pierre à la troupe mississippienne). Il avait trente pieds de longueur et tirait deux pieds d'eau sous pleine charge. Il était ponté sur une longueur de vingt pieds à l'avant, formant une cabine-cuisine, avec une porte solide, et de dimensions suffisantes, vu la largeur du bateau, pour que nous y puissions entrer tous en nous entassant bien. Cette partie était à l'épreuve des balles grâce à une couche d'étoupes bourrées entre deux cloisons de planches de chêne. En divers points nous fîmes percer de petits trous par lesquels nous aurions pu, en cas d'attaque, tirer sur l'ennemi, et aussi bien observer ses mouvements ; ces trous, en même temps, nous donnaient de l'air.de la lumière lorsque la porte était fermée; et nous avions de bonnes chevilles à y adapter en cas de nécessité.

Les autres dix pieds de la longueur restaient découverts ; et il était possible d'y manœuvrer jusqu'à dix rames — mais nous avions surtout recours à des perches que nous employions à pousser du haut du pont. Un mât court, facile à monter, avait sa place à environ sept pieds du bossoir. Nous y hissions une grande voile carrée quand le vent était bon, et démontions le tout quand nous avions vent debout.

Un compartiment pratiqué dans le bossoir, sous le pont, reçut dix tonneaux de bonne poudre et la quantité de plomb que nous estimâmes correspondante, dont un dixième déjà fondu en balles de fusil. Nous y plaçâmes aussi un petit canon de bronze et son affût, démonté de manière à tenir peu de place ; car nous pensions que ce moyen de défense pourrait bien avoir à intervenir à quelque moment de notre expédition. Ce canon était un des trois qu'avaient apportés, deux ans plus tôt, des Espagnols descendant le Missouri, et qui s'étaient perdus dans le naufrage d'une pirogue à quelques milles en amont de *Petite-Côte*. Une allaise avait, au lieu du naufrage, modifié le chenal à un degré tel qu'un Indien découvrit un des canons, se fit aider à le porter jusqu'à la station, où il le vendit pour un gallon de whisky. Les habitants de *Petite-Côte*, alors, s'en furent quérir les deux autres. C'étaient de fort petits canons, mais de bon métal et superbement ouvragés, avec des sculptures et ornés de serpents comme certaines pièces de campagne françaises. Cinquante boulets de fer avaient été trouvés en même temps que les canons, et nous les obtîn-

nes. Je mentionne la manière dont nous nous procurâmes le canon, parce qu'il joua, comme on le verra plus loin, un rôle important dans certaines de nos opérations. En outre, nous possédions quinze carabines de réserve mises en caisses et placées à l'avant avec le restant du bagage lourd. Nous avions disposé le poids de la sorte afin de bien faire plonger notre pataras, ce qui est la meilleure méthode, vu les troncs flottants et les autres obstacles de la rivière.

En matière d'autres armes nous étions suffisamment équipés, chaque homme ayant, outre sa carabine ordinaire et ses munitions, une robuste hachette et un couteau. Chacun des tableaux était muni d'un chaudron de campement, de trois grandes haches d'un câble à taler, de deux bâches cirées pour couvrir à l'occasion le matériel, et de deux grosses éponges à épuiser. La pirogue avait aussi un petit mât et une voile (que j'avais omis de mentionner) et portait en quantité la résine, les écorces de bouleau et l'étoupe destinées aux réparations. Elle portait aussi toute la pacotille que nous avions cru nécessaire de prendre avec nous, et que nous avions achetée sur le bateau du Mississipi. Nous ne projetions pas de faire commerce avec les Indiens, mais ces marchandises nous ayant été offertes à bas prix, nous jugeâmes bon de les prendre vu leur utilité possible. C'étaient des mouchoirs de soie et de coton : du fil, des lignes, du fil à voile ; des chapeaux, des chaussures, de la boutonneterie ; de petite coutellerie et de la quincaillerie ; des calicots et des cotons imprimés ; de la pacotille de Manchester ; du tabac en corde et en carottes ; des couvertures foulées ; des jouets et perles de verre, etc., etc. Tout cela en petits paquets, dont trois faisaient la charge d'un homme. Les provisions aussi étaient disposées de manière qu'on pût les manipuler aisément, et réparties entre les deux bateaux. Nous emportions en tout deux quintaux de porc, six de biscuits, et six de pemmican que nous fîmes fabriquer à *Petite-Côte* par les Canadiens. Ceux-ci en effet nous avaient dit que la Compagnie des fourrures du Nord-Ouest en faisait usage pour toutes les longues expéditions où l'on craignait de ne point trouver assez de gibier. Le pemmican se fabrique de singulière façon. Les parties maigres des grands animaux sont coupées en tranches minces, qu'on expose, sur une grille de bois, soit à un feu doux, soit au soleil (comme nous le fîmes), soit par-

fois à la gelée. Lorsqu'il est suffisamment séché de cette manière on le pile entre deux grosses pierres, et il se conserve des années. Si toutefois on le garde par grandes masses, il fermente dès le moment du dégel au printemps, et à moins d'être exposé à l'air, se corrompt. La graisse du corps et celle de la culotte est fondue et mêlée, quand elle est bouillante, à la viande pilée en proportions égales. Le tout est alors pressé dans des sacs et prêt à être consommé sans autre cuisson : le goût en est agréable même si l'on n'y ajoute ni sel ni légumes. Mais le meilleur est fait en ajoutant encore de la moelle et des baies séchées : c'est alors un excellent aliment (1). Notre whisky était en bonbonnes de cinq gallons chacune, et au nombre de vingt, soit cent gallons.

Quant tout fut bien arrimé et que nous eûmes tous pris place, y compris le chien de Thornton, nous trouvâmes qu'il restait très peu d'espace libre, sauf dans la grande cabine que nous avions voulu conserver libre de bagages pour y dormir quand le temps serait mauvais ; il ne s'y trouvait rien que des armes et des munitions, ainsi que quelques pièges à castors et un tapis de peaux d'ours. Le manque de place nous suggéra un expédient qu'il aurait fallu de toute manière adopter : de détacher quatre chasseurs à marcher le long des rives de façon à nous pourvoir de gibier, à servir d'éclaireurs et à nous prévenir si des Indiens approchaient. A cet effet nous nous procurâmes deux bons chevaux dont l'un fut confié à Robert et à Meredith Greely qui devaient tenir la rive sud, et l'autre à Frank et à Poindexter (Greely) dont la route était du côté septentrional. Grâce aux chevaux, ils pourraient nous rapporter le gibier tué.

Cet arrangement allégea considèrablement nos bateaux en réduisant leur charge à onze personnes. Dans le petit bateau

(1) Le pemmican décrit ici par M. Rodman nous est entièrement inconnu, et diffère beaucoup de celui que nos lecteurs connaissent sans toute fort bien grâce aux récits de Parry, Ross, Back et d'autres explorateurs des régions boréales. Celui-là, autant qu'il nous en souvient, se préparait en faisant longuement bouillir la viande maigre (toute partie grasse étant enlevée avec soin) jusqu'à ce que la soupe fût réduite à une très petite partie du volume originel et atteignît une consistance pulpeuse. Mais les constatations positives d'un chirurgien américain qui eut l'occasion d'observer par une blessure ouverte à l'estomac d'un patient, le processus de la digestion et de se livrer à des expériences ont prouvé que le *volume* par lui-même est essentiel à ce processus et que par conséquent, la condensation des propriétés nutritives des aliments implique dans une grande mesure un paradoxe. (N. D. L. R.).

rirent place deux hommes de *Petite-Côte*, avec Toby et Pierre unot; dans le grand, le prophète (comme nous l'appelions) u Alexandre Wormley, John Greely, Andrew Thornton, trois les hommes de *Petite-Côte* et moi, ainsi que le chien de hornton.

Notre mode d'avancer était parfois à la rame, mais pas l'ordinaire; le plus souvent nous nous halions aux branches les arbres de la rive, ou, si le terrain le permettait, nous irions les bateaux à la corde, ce qui était le meilleur moyen. Quelques-uns d'entre nous halaient de la rive, et d'autres res-aient à bord pour maintenir à l'aide de perches les bateaux à distance de la rive. Très souvent nous poussions à la perche out simplement.

Et à cette méthode, qui est bonne lorsque le lit de la rivière n'offre ni trop de vase, ni sables mouvants, et lorsque la profondeur de l'eau la permet, les Canadiens sont très experts aussi bien qu'à ramer. Ils emploient des perches longues, raides, légères, armées d'une pointe de fer, et, se plaçant à l'avant en nombre égal à chaque bord, ils se trouvent face à la poupe et enfoncent leurs perches dans l'eau, à fond. Une fois qu'ils ont bonne prise, ils appuient le sommet des perches contre leur épaule qui est protégée par un coussinet, et ils pous-sent ainsi, en marchant le long des plats-bords et donnent au bateau une impulsion des plus vigoureuses. Lorsqu'on em-ploie la perche, il n'est pas besoin de timonier, car le vaisseau se trouve dirigé avec une merveilleuse précision.

C'est avec ces divers modes de locomotion, variés de temps en temps par la nécessité d'entrer dans l'eau et de tirer nos vaisseaux à force de bras dans les courants rapides ou bien dans les faibles fonds, que nous commençâmes notre voyage si mouvementé à la remonte du fleuve Missouri. Les peaux que nous considérions comme objets principaux de l'expédi-tion devaient provenir surtout de la chasse et du piégeage, pra-tiqués aussi discrètement que possible, et non du commerce direct avec les Indiens, que nous avions depuis longtemps appris à connaître comme une race, généralement parlant, perfide, à laquelle il n'était point prudent pour une troupe aussi petite que la nôtre d'avoir affaire. Les fourrures habi-tuellement recueillies par de précédents explorateurs sur le trajet que nous projetions comprenaient : castors, loutres,

martres, lynx, moufettes, rats musqués, ours, renards, gloutons, ratons pêcheurs, loups, buffalos, cerfs et élans, mais nous comptions nous en tenir aux espèces les plus précieuses.

Le matin de notre départ de *Petite-Côte* fut entraînant et délicieux; et rien de plus joyeux que notre troupe entière. L'été ne faisait que commencer et le vent qui, aux premiers moments, soufflait assez fort contre nous avait toute la voluptueuse douceur du printemps. Le soleil brillait, clair mais très peu chaud. La glace avait disparu de la rivière, et le courant, passablement plein, dissimulait toutes ces alluvions marécageuses et irrégulières qui, lorsque l'eau est basse, défigurent les rives du Missouri. Le fleuve offrait maintenant l'aspect le plus majestueux, baignant d'un côté les saules et les cotonniers, et de l'autre roulant en masse énorme le long des falaises à pic. Je regardai vers l'ouest d'où venait le courant jusqu'au point fort éloigné où les eaux semblaient rejoindre le ciel, et je songeai aux immenses territoires à travers lesquels ces eaux avaient probablement passé : territoires encore absolument inconnus à la race blanche, et peut être riches des magnifiques œuvres de Dieu. Et je sentis une excitation de l'âme comme je n'en avais jamais encore éprouvé, et résolus en secret qu'il faudrait de terribles obstacles pour m'empêcher de remonter ce noble fleuve plus loin que ne l'avaient fait tous les précédents explorateurs. A ce moment, je semblais animé d'une énergie plus qu'humaine. Et mon entrain physique devint si puissant que je me sentais à peine satisfait d'être retenu dans les étroites limites du bateau. J'aspirais à me trouver sur la rive avec les Greely de manière à pouvoir, en bondissant et en courant à travers la prairie, donner libre essor aux sentiments qui m'inspiraient. Thornton partageait ces sentiments à un haut degré, témoignait le plus vif intérêt à notre expédition et admirait les beaux spectacles qui nous entouraient; si bien que dès cet instant je ressentis pour lui une particulière sympathie. Jamais à aucune période de ma vie je n'avais éprouvé avec une pareille acuité le besoin d'avoir un ami avec qui converser librement, sans risque de n'être point compris. La perte de tous mes parents morts si rapidement m'avait affligé sans me déprimer; mon esprit semblait chercher un soulagement à contempler les sauvages scènes de la Nature : et de ces scènes comme des réflexions

u'elles provoquaient il m'était impossible, à ce que je trouvais, e jouir entièrement sans la compagnie de quelqu'un qui y épondît. Thornton était précisément un individu auprès duuel je pouvais épancher le trop plein de mon cœur, épancher outes mon émotion extravagante sans crainte du moindre idicule, voire avec la certitude de trouver un auditeur aussi assionné que je l'étais moi-même. Jamais, ni avant ni après, e ne rencontrai quelqu'un qui partageât si pleinement mes ropres idées sur les spectacles de la nature; et cette circonstance suffit à le lier à moi d'une solide amitié. Durant toute expédition nous fûmes aussi intimes que l'auraient pu être eux frères, et je ne fis rien sans le consulter. Pierre et moi étions également amis, mais il n'existait point entre nous le ien de penser en commun — le plus puissant des liens mortels. Sa nature, quoique sensitive, était trop versatile pour comprendre toute la dévotionnelle ferveur de la mienne.

Les incidents de notre premier jour de voyage n'offrirent rien de remarquable, sauf que nous eûmes quelque mal à pénétrer, vers la tombée de la nuit, jusqu'à l'entrée d'une grande caverne située sur la rive sud du fleuve. Cette caverne était d'apparence très lugubre quand nous la côtoyâmes ; elle se trouvait au pied d'un escarpement haut de deux cents pieds au moins, et qui surplombait un peu le fleuve. Nous n'en pouvions pas apprécier distinctement la profondeur, mais elle avait environ seize à dix-sept pieds de haut, et cinquante au moins de large (1). Le courant était en cet endroit fort rapide,

(1) La grotte ici mentionnée est nommée « la Taverne » par les commerçants et les bateliers. Quelques images grotesques sont peintes sur les falaises, et il fut un temps où les Indiens leur témoignaient un grand respect. Parlant de cette grotte, le capitaine Lewis dit qu'elle a cent vingt pieds de largeur, vingt de hauteur et quarante de profondeur, et que les escarpements qui la surplombent sont hauts d'environ de trois cents pieds. Nous voudrions appeler l'attention sur le fait qu'en tous points, la description de M. Rodman reste au-dessous de celle du capitaine Lewis. Avec tout son manifeste enthousiasme, notre voyageur n'incline jamais à exagérer les faits. En de très diverses instances, comme celle-ci, l'on constatera que ses exposés en matière de *quantité* (dans le sens complet du mot) restent toujours en deçà de la vérité telle que cette vérité a été établie depuis. Nous considérons ce trait de son esprit comme fort remarquable ; et à coup sûr, il y a là de quoi donner le plus grand poids à celles de ses observations qui concernent des régions dont nous ne connaissons rien que ce qu'il nous rapporte. Sur tous les points concernant *des effets*, le tempérament particulier de M. Rodman l'entraîne au contraire à *outrer*. Par exemple, il parle de la caverne en question come *offrant une apparence lugubre* et la coloration de son récit la concernant provient surtout de ce que son propre esprit était sombre au temps où il passa par là. Il sera bon de se rappeler ces distinctions en lisant son Journal. Il n'amplifie jamais les faits; les impressions qu'il en dérive doivent offrir, pour les sensibilités ordinaires, un ton d'exagération.

et comme la disposition de la falaise nous empêchait de haler, il nous fallut les plus grands efforts pour avancer. Nous y parvînmes enfin en nous plaçant tous sur le grand bateau, sauf un homme qui resta dans la pirogue et l'ancra en aval de la caverne. Puis, en faisant tous ensemble force de rames, nous guidâmes le grand bateau jusqu'au-dessus du passage difficile, rendant à mesure du câble à la pirogne et la tirant à notre suite, une fois bien parvenus, par ce même câble. Nous passâmes, ce jour-là les rivières Bonhomme et Osage-Femme, avec deux petites criques et plusieurs îlots de minimes dimensions. Nous fîmes environ vingt-cinq milles malgré le vent contraire, et campâmes, le soir, sur la rive nord, au pied d'un rapide appelé *Diable*.

Le 4 juin. — Le matin de bonne heure, Frank et Poindexter Greely arrivèrent au camp, apportant un daim bien gras duquel nous déjeunâmes tout réjouis; nous repartîmes avec entrain. Au rapide du Diable, le courant se précipite avec force contre des rochers faisant saillie du côté sud, qui rendent la navigation malaisée. Un peu plus haut, nous rencontrâmes plusieurs bancs de sables mouvants qui nous incommodèrent; là les rivages s'éboulent continuellement, et cela doit, avec le temps, modifier considérablement le lit. A huit heures nous eûmes, venant de l'est, un bon vent frais, grâce auquel nous avançâmes vite; si bien qu'à la nuit nous avions fait peut-être trente milles, ou plus. Nous passâmes, au nord, la rivière Du Bois, une crique nommée Charité (1) et plusieurs petites îles. Le fleuve montait rapidement lorsque nous nous arrêtâmes, au soir, sous un bouquet de cotonniers, sans pouvoir trouver aux alentours un terrain qui nous convînt pour y camper. Il faisait un temps magnifique, et je me sentais trop agité pour dormir; c'est pourquoi, demandant à Thornton de m'accompagner, je fis une promenade à travers la campagne et ne revins guère avant le jour. Le reste de notre équipage occupait la cabine, qui fut trouvée amplement spacieuse pour cinq ou six personnes. Ils furent dérangés, durant la nuit, par un bruit étrange au-dessus de leurs têtes sur le pont, bruit dont

Et pourtant il n'y a nulle fausseté dans son exagération, sauf en ce qui concerne le sentiment général de la chose vue et décrite. Quant à son propre esprit, cette tonalité outrancière en apparence en est la véritable, la seule. (N. D. L. R.)

(1) *La Charette ? Du Bois* est sans doute Wood-River (N. D. L. R.).

n'avaient pu découvrir la cause : car lorsque quelques-uns précipitèrent dehors pour se rendre compte, le perturbateur avait disparu. D'après le rapport qu'ils firent, je conclus que devait être un chien d'Indien qui avait flairé nos provisions fraîches (le daim de la veille) et s'efforçait d'en dérober une partie. De cette manière je me sentis parfaitement rassuré ; mais l'occurrence fit ressortir le grand risque que nous courions en n'établissant pas une garde régulière de nuit ; et il fut convenu de le faire désormais.

[Ayant ainsi donné, dans les termes mêmes de M. Rodman, les incidents des deux premiers jours du voyage, nous nous abstiendrons de suivre notre héros minutieusement dans sa remonte du Missouri jusqu'à l'embouchure de la Platte, où il arriva le dix août. Le caractère du fleuve dans toute cette partie est si bien connu, a été décrit si souvent que toute relation nouvelle en serait superflue. Et le Journal, pour cette partie du voyage, ne relève guère que l'aspect physique de la contrée, avec les incidents ordinaires de la navigation et de la chasse. La troupe fit trois différentes haltes en vue de piéger, mais sans grand succès; et, en fin de compte, convint de s'avancer plus au cœur du pays avant d'entreprendre la quête systématique des fourrures. Pour les deux mois que nous sautons, il n'y a que deux événements importants de mentionnés : l'un, la mort d'un Canadien, Jacques Lauzanne, mordu par un serpent à sonnettes; l'autre, la rencontre d'une commission espagnole envoyée pour intercepter la troupe et lui faire rebrousser chemin. Mais l'officier conduisant le détachement fut si intéressé par l'entreprise et prit en si grande sympathie M. Rodman que nos voyageurs purent continuer en toute liberté. Nombre de petites troupes d'Indiens d'Osage et de Kansas vinrent parfois rôder autour des bateaux, mais ne montrèrent pas la moindre hostilité. Donc nous laissons pour l'instant les voyageurs à l'embouchure de la rivière Platte, le 10 août 1791 — réduits au nombre de quatorze.]

CHAPITRE III

[Ayant atteint l'embouchure de la Platte, nos voyageurs campèrent durant trois jours, qu'ils occupèrent à sécher et aérer leurs marchandises et provisions, confectionnant de

nouvelles rames et perches, et réparant le canot d'écorces qui avait subi des avaries. Les chasseurs rapportaient du gibier en abondance, de quoi charger et même surcharger les bateaux. On trouvait des cerfs tant qu'on en voulait; les dindes et grouses dodues foisonnaient. En outre, les voyageurs se régalaient de plusieurs espèces de poissons, et trouvèrent, à une petite distance de la rive, une espèce exquise de raisin sauvage. Ils n'avaient point vu d'Indiens depuis plus de quinze jours, car c'était la saison des chasses, et ils étaient sans doute occupés par les prairies à capturer des buffles. Après s'être parfaitement reposée, la troupe leva le camp et continua à remonter le Missouri. Nous reprenons le texte du Journal.]

Le 14 août.— Nous nous mîmes en route par une délicieuse brise de sud-est et avançâmes le long de la rive sud, profitant du remous et allant à grande vitesse malgré le courant qui, au milieu, était extraordinairement plein et violent. A midi, nous nous arrêtâmes pour examiner de curieux monticules sur la rive sud-ouest, à un endroit où il semble que le terrain se soit beaucoup affaissé sur une étendue de trois cents acres ou plus. Un grand étang se trouve dans le voisinage, et semble avoir recueilli toutes les eaux du terrain affaissé. Celui-ci est couvert de monticules de formes et de dimensions variées, tous constitués de boue et de sable, et dont les plus élevés sont les plus voisins du fleuve. Je ne pus décider si ces éminences étaient d'origine naturelle ou bien artificielle. Je les aurais crues faites par les Indiens, n'était l'aspect général du sol qui paraissait avoir subi une violente action des eaux (1). Nous séjournâmes en cet endroit tout le reste du jour, ayant franchi la distance totale de vingt milles.

Le 15 août.— Aujourd'hui nous eûmes un vent contraire, fort et désagréable. Nous ne fîmes que quinze milles, à grand' peine, et campâmes la nuit sous une falaise de la rive nord, la première que nous ayons rencontrée sur cette rive-là depuis la rivière Nodaway. La nuit, il plut à verse, et les Greely rentrèrent leurs chevaux et s'abritèrent dans la cabine. Robert traversa la rivière à la nage sur son cheval, et revint à la rive sud en canot chercher Meredith. Il semblait n'attacher

(1) On sait pertinemment, aujourd'hui, que ces monticules indiquent la situation de l'ancien village des Otos, qui furent jadis une puissante tribu. Décimés par de continuels combats, ils se mirent sous la protection des Pawnees et émigrèrent au sud de la Platte, à environ trente milles de son embouchure (N. D. L. R.)

ucune importance à ce double exploit, quoique la nuit fût une es plus obscures et des plus orageuses que j'aie jamais vues, malgré la crue du fleuve. Nous restâmes tous assis dans la abine, bien à l'aise, car le temps était frais; et Thornton nous nt longtemps éveillés en nous racontant l'une après l'autre es aventures avec les Indiens du Mississipi. Son gros chien araissait écouter avec une attention profonde et ne pas per- re un mot. Chaque fois qu'il rapportait quelque histoire par- culièrement incroyable, Thornton prenait gravement la bête témoin : « Nep », disait-il, « tu te rappelles ce temps-là? » — ou bien : « Nep peut jurer que c'est vrai, — n'est-ce pas, Nep? » — Aussitôt Nep roulait ses yeux, sortait une langue monstrueuse et remuait la tête de haut en bas comme pour ire : — « Oh, c'est aussi vrai que la Bible même! » Et quoi- que sachant que c'était là un tour appris au chien, nous ne ouvions absolument nous tenir de hurler de rire chaque fois ue Thornton en appelait à lui.

Le 16 août. — Ce matin de bonne heure nous passâmes une le et une crique d'environ quinze yards de large; puis, douze nilles plus haut, une grande île située au milieu du fleuve. Maintenant nous étions en général entourés de hautes prairies, avec, au nord, des collines boisées, et au sud du terrain bas, couvert de cotonniers. Le fleuve était tortueux à l'extrême, mais moins rapide qu'en deçà de la Platte. En somme, on trouve moins d'arbres qu'auparavant; ceux qu'on rencontre sont sur- tout l'orme, le cotonnier, le noyer hickory, le noyer ordinaire, et parfois le chêne. Vent fort presque toute la journée; grâce à quoi et au remous nous fîmes vingt-cinq milles avant la nuit. Nous établîmes notre camp au sud, dans une grande plaine couverte d'herbes hautes, où poussaient en nombre des pruniers et des groseilliers. Derrière nous se dressait une côte raide et boisée; après l'avoir escaladée nous découvrîmes une autre prairie s'étendant jusqu'à distance d'environ un mille, et limitée à son autre bout par une côte boisée toute pareille, après laquelle venait encore une vaste prairie qui se prolon- geait à perte de vue. Des falaises, situées juste au-dessus de nous, nous pûmes contempler une des plus belles perspectives du monde (1).

Le 17 août. — Nous restâmes tout le jour au camp, nous

(1) Les falaises du Conseil. (N. D. L. R.)

occupant à divers travaux. Accompagné par Thornton et son chien, je m'en fus à quelque distance vers le sud, et me trouvai ravi de la voluptueuse beauté de cette région. Les prairies surpassaient, par leur splendeur, tout ce qui est dit dans les Contes des mille et une nuits. Sur les bords des criques poussaient, en masses capricieuses, des fleurs ; et il semblait que ce fût là l'œuvre de l'art et non de la nature, tant leurs vivaces couleurs s'harmonisaient en une fantastique profusion. Leurs riches parfums étaient presque accablants. De temps à autre, nous rencontrions des arbres formant une sorte d'île verte au milieu de l'océan de fleurs pourprées, bleues, orangées ou cramoisies qui ondulaient sous le vent. Ces îles, c'étaient de nobles chênes forestiers sous lesquels l'herbe semblait une robe du plus doux velours vert, cependant qu'à leurs troncs énormes montaient généralement en abondance des vignes chargées de délicieuses grappes mûres. Au loin, le Missouri présentait l'aspect le plus majestueux; et plus d'une d'entre les véritables îles qui le parsemaient étaient toutes couvertes de buissons de pruniers et d'autres arbustes, sauf où des sentiers étroits et compliqués les traversaient en sens divers, comme les allées dans un jardin anglais. Et par ces allées nous pouvions toujours apercevoir des élans ou des antilopes qui sans doute les avaient frayées. Au coucher du soleil, nous revînmes au camp, ravis de notre excursion. La nuit était chaude, et nous fûmes fort ennuyés par les moustiques.

Le 18 août. — Aujourd'hui, traversé une partie étroite du fleuve, n'ayant que deux cents pieds de large, avec un chenal rapide, très obstrué par des bois flottés. Heurté le grand bateau à un tronc immergé ; il s'est à moitié rempli d'eau avant que nous ayons pu le dégager du péril. Il fallut donc nous arrêter et inspecter toutes nos affaires. Une partie des biscuits se trouva endommagée, mais non la poudre. Restâmes là tout le jour — n'ayant fait que cinq milles.

Le 19 août. — Nous partîmes de bon matin et marchâmes à merveille. Le temps était frais et nuageux ; vers midi, nous eûmes une forte averse. Passâmes, au sud, une crique dont l'ouvert est presque dissimulé par une grande île de sable, fort singulière d'apparence. Avançâmes encore quinze milles plus loin. Les hauteurs sont maintenant éloignées du fleuve, et séparées par une distance de dix à vingt milles. Au nord, il y

une quantité de beaux arbres, mais on n'en voit guère du té du sud. Près du fleuve se trouvent de magnifiques prairies, le long du rivage nous découvrîmes quatre ou cinq espèces fférentes de raisins, toutes bonnes au goût et bien mûres; ne était un gros raisin pourpré d'excellente qualité. Les asseurs revinrent au camp, le soir, de l'une et de l'autre ve, et nous rapportèrent tant de gibier que nous ne sûmes n'en faire : des grouses, des dindes, deux cerfs, une antilope, quantité d'oiseaux jaunes, aux ailes rayées de noir, qui se ouvèrent délicieux à manger. Nous fîmes ce jour-là environ ngt milles.

Le 20 août.— Le fleuve, ce matin, se trouve plein d'ensablements et d'autres obstacles; mais nous avançons avec courage, t arrivons avant la nuit à l'ouvert d'un assez large ruisseau, vingt milles environ de notre dernier campement. Le ruisseau ient du nord au sud, et en face se trouve une grande île. Là ous établissons notre camp, avec la résolution de rester quare ou cinq jours pour piéger des castors, car nous voyions de nombreuses traces dans le voisinage. Cette île était une des régions les plus féeriques d'aspect qu'on puisse rêver, et remplit mon âme des émotions les plus enchanteresses et les plus nouvelles. Le paysage entier ressemblait plutôt à ce dont je rêvais quand j'étais enfant qu'à une réalité positive. Les rives descendaient à l'eau en pentes très douces; un gazon court et fin, d'un vert brillant, les tapissait; il restait visible sous la surface des eaux presque à quelque distance du bord, surtout du côté nord où le limpide ruisseau se déversait dans le fleuve. Tout autour de l'île, dont la superficie paraissait atteindre environ vingt acres, était une bordure ininterrompue de cotonniers, leurs troncs chargés de vignes en pleine fructification, et si étroitement entrelacés que nous pouvions à peine entrevoir la rivière à travers leur feuillage. A l'intérieur de cette ceinture, l'herbe était un peu plus haute, moins fine, avec une raie blanche ou jaune pâle au milieu de chaque brin; elle exhalait un parfum remarquablement exquis, analogue à celui de la fève de vanille, mais bien plus fort, et qui imprégnait toute l'atmosphère. La flouve odorante, commune en Angleterre, est sans doute du même genre, mais bien inférieure en beauté comme en parfum. Dans toutes les directions, il s'y mêlait par myriades les fleurs les plus brillantes en plein épanouis-

sement, et pour la plupart délicieusement odorantes — on voyait du bleu, du blanc immaculé, du jaune vif, du pourpre, du cramoisi, du rouge éclatant, des pétales bigarrés comme ceux des tulipes. De petits bouquets de cerisiers ou de pruniers poussaient deçà delà, et de nombreux sentiers frayés par les élans et les antilopes contournaient l'île. Presque au centre jaillissait, d'un groupe de rochers escarpés et entièrement couverts de mousse et de vignes en fleurs, une source d'eau douce et claire. Le tout ressemblait de merveilleuse manière à un jardin artificiel, mais était infiniment plus beau. On eût plutôt dit une de ces scènes enchantées que décrivent les vieux livres. Nous étions tous ravis du lieu, et nous préparâmes notre camp avec une joie sans bornes au milieu de cette retraite de douceurs.

[Les voyageurs y séjournèrent une semaine, et durant ce temps explorèrent les alentours du côté nord dans plusieurs directions, se procurant quelques peaux surtout le long du ruisseau signalé. Le temps était beau, et leur bonheur dans ce Paradis Terrestre resta sans mélange. Pourtant M. Rodman n'omit aucune des précautions nécessaires: des sentinelles furent placées chaque nuit, tandis que tous se rassemblaient au camp et se réjouissaient. On n'avait jamais connu auparavant de telles fêtes et de telles beuveries; les Canadiens se montrèrent les meilleurs lurons du monde en matière de chansons et de rouges-bords. Ils ne faisaient que manger, cuire, danser, hurler à pleine voix des noëls de France. Durant le jour ils avaient pour principale charge de garder le camp, pendant que les plus sérieux d'entre les explorateurs étaient engagés à chasser ou à piéger au loin.

Dans une de ces expéditions, M. Rodman trouva une excellente occasion d'observer les habitudes du castor; et ce qu'il dit de cet animal singulier est plein d'intérêt — d'autant plus que sa description s'écarte matériellement, en quelques points, de ce qui est rapporté ailleurs.

Accompagné, comme de coutume, par Thornton et son chien, il était remonté jusqu'aux sources d'un ruisseau, sur les hauteurs, à dix milles environ de la rivière. Ils parvinrent enfin à un point où les castors avaient fait un grand marais en barrant le ruisseau. A l'une des extrémités de ce marais se voyait un épais bosquet de saules dont quelques-uns surplom-

ient l'eau à un endroit où apparaissaient plusieurs castors. os promeneurs se glissèrent avec précaution jusqu'à ce bos- et, et, faisant coucher Neptune à quelque distance, réus- rent à grimper, sans être remarqués, dans un gros arbre à uillage épais, d'où ils purent contempler de près ce qui se assait. Les castors étaient en train de réparer une partie de ur digue, et chacun de leurs mouvements était facile à ob- rver. Un à un, les architectes s'approchèrent du bord du arais; chacun portait dans sa gueule une petite branche, 'il vint avec grand soin poser sur la digue, en travers, au oint qui avait cédé. Puis il plongeait incontinent, et quelques condes plus tard réapparaissait portant une quantité de boue baisse, qu'il commençait par presser de manière à en faire rtir le plus d'eau possible, après quoi il l'appliquait, en s'ai- ant de ses pattes et de sa queue (dont il se servait comme une truelle), à la branche qu'il venait de poser sur la brèche. uis il filait parmi les arbres; et un autre membre de la com- unauté, lui succédant, accomplissait à son tour la même esogne.

De cette façon, le dommage survenu à la digue était en voie 'être bientôt réparé. M. Rodman et Thornton observèrent la arche des travaux durant deux bonnes heures, et témoignent e la remarquable habileté des artisans. Toutefois, sitôt qu'un astor quittait le bord du marais pour aller chercher une bran- ne, il disparaissait au milieu des saules — au grand mécon- ntement des observateurs, qui souhaitaient beaucoup de voir suite de ses manœuvres. Mais en grimpant un peu plut haut ans l'arbre, ils furent complètement édifiés. Un petit syco- ore avait été abattu, apparemment, et gisait maintenant dé- ouillé de presque toutes ses menues branches; quelques cas- ors étaient encore occupés à détacher, en les rongeant, celles ui restaient, et à les porter vers la digue. Pendant ce temps, n grand nombre des animaux entouraient un arbre bien plus ieux et plus grand, qu'ils étaient très occupés à abattre. Ils e trouvaient réunis à cinquante ou soixante autour du tronc, t six ou sept d'entre eux travaillaient à la fois; chacun s'arrê- ait dès qu'il se trouvait fatigué pour être aussitôt remplacé ar un autre. Lorsque nos promeneurs virent d'abord le syco- ore, le tronc en était déjà profondément entamé, mais rien ue du côté rapproché du marais au bord duquel il poussait.

La coupure avait presque un pied de largeur, et une hache ne l'aurait point faite plus nette ; au pied de l'arbre le sol était couvert de minces copeaux pareils à des pailles, détachés en rongeant et abandonnés ; car il semble que les castors ne se nourrissent que d'écorces, et non de bois.

Durant leur travail, quelques-uns s'asseyaient sur leurs pattes de derrière, à la façon coutumière aux écureuils, et rongeaient le bois, leurs pattes de devant appuyées au bord de l'entaille et leurs têtes bien enfoncées dans l'ouverture. Deux d'entre eux s'étaient placés à l'intérieur de l'entaille ; et, couchés tout de long, travaillaient avec grand zèle pendant quelques moments, après quoi d'autres les relayaient.

Quoique la position de nos voyageurs fût des plus incommodes, ils étaient si curieux d'assister à la chute du sycomore qu'ils restèrent résolument à leur poste jusqu'au coucher du soleil, soit pendant huit heures de temps. Leur principale difficulté fut d'empêcher Neptune de plonger dans le marais à la poursuite des maçons qui réparaient la digue. Le bruit qu'il faisait avait plus d'une fois troublé ceux qui rongeaient l'arbre et qu'on voyait de temps en temps tressaillir comme mus par un commun instinct, et attentivement écouter pendant plusieurs minutes. Mais, comme le soir approchait, le chien cessa de s'agiter et se coucha ; les castors continuèrent leur travail sans s'interrompre davantage.

Au moment précis où commença le coucher du soleil, un mouvement soudain se fit parmi les coupeurs de bois, qui bondirent loin de l'arbre et s'en furent du côté qu'ils n'avaient point attaqué. Et un instant après, l'arbre pencha graduellement du côté rongé, jusqu'à ce que les lèvres de la coupure se touchassent ; mais il ne tomba pas encore, étant maintenu par l'écorce intacte. Celle-ci, vivement attaquée par autant de castors qu'il en put trouver place à la besogne, se trouva bientôt coupée. Et alors le grand arbre, auquel l'inclinaison appropriée avait été si ingénieusement donnée, tomba avec un bruit formidable, étendant une grande partie de ses branches supérieures au-dessus de la surface du marais. Ceci fait, la communauté entière sembla juger qu'elle méritait congé : cessant d'un coup tout travail, les castors se mirent à se poursuivre l'un l'autre dans l'eau, en plongeant et en clapotant de leurs queues.

La description ici faite de la méthode qu'emploie le castor pour abattre les arbres est la plus détaillée que nous connaissions, et semble décisive au point de vue de savoir si les actes de cet animal sont *calculés*.

L'intention de faire tomber l'arbre dans la direction de l'eau paraît ici manifeste. Le capitaine Bonneville, on se le rappellera, conteste sous ce rapport la sagacité de l'animal, et pense que celui-ci n'a d'autre objet que de faire tomber l'arbre sans calculer subtilement le mode de la chute. Il estime que cette sagacité ne lui a été attribuée que par suite du fait qu'en général les arbres qui poussent près des rivages ont le tronc incliné vers l'eau ou bien les branches principales dirigées du même côté, où les attirent la lumière, l'espace et l'air plus abondants. Le castor, dit-il, attaque naturellement ces arbres, qui sont le plus à sa portée sur les bords du cours d'eau ou de l'étang ; et ceux-ci, une fois coupés, tombent à coup sûr du côté de l'eau.

Il y a de l'à-propos dans cette remarque ; mais elle ne démontre pas l'absence de calcul chez le castor, dont la sagacité, en fin de compte, reste fort moindre que celle qu'on a positivement reconnue à maintes classes d'animaux inférieurs — infiniment au-dessous de celle du fourmi-lion, de l'abeille, des polypiers. Il est probable que si deux arbres s'offraient au choix du castor, l'un dominant l'eau, et l'autre non, il négligerait comme superflues, en abattant le premier, les précautions décrites ci-dessus, mais les observerait en abattant le second.

Dans une partie ultérieure du Journal, d'autres détails sont donnés sur les habitudes de ce singulier animal et sur les moyens de le piéger qu'employèrent nos chasseurs ; nous les donnons ici pour plus de cohérence. La principale nourriture des castors, ce sont les écorces ; ils en accumulent régulièrement de grandes provisions pour l'hiver, choisissant avec soin et méthode les espèces convenables. Une tribu entière, comprenant parfois deux à trois cents têtes, partira s'avitailler en groupe, et passera des bocages entiers d'arbres tous semblables en apparence, jusqu'à temps qu'ils en trouvent un à leur fantaisie. Ils l'abattent alors, et en enlèvent les branches les plus tendres, qu'ils partagent en courts brins d'égales dimensions ; ils dépouillent ces brins de leur écorce, qu'ils portent

au plus proche ruisseau coulant vers leur village afin qu'elle soit flottée jusqu'à destination. Parfois, les brins sont mis en réserve pour l'hiver tels quels ; et alors, les castors ont soin d'ôter de leurs demeures les déchets de bois, qu'ils emportent à une certaine distance sitôt l'écorce mangée.

Durant le printemps, les mâles ne séjournent jamais au village de la tribu, mais se rencontrent soit seuls, soit réunis à deux ou à trois : ils semblent alors perdre leurs habitudes propres de sagacité, et offrent une proie facile à l'art du trappeur. L'été ils reviennent au village, et s'occupent, avec les femelles, à accumuler les provisions pour l'hiver. Ils sont décrits comme très féroces une fois irrités.

Quelquefois on peut les prendre sur la rive : surtout, au printemps, les mâles qui aiment alors à errer assez loin de l'eau, cherchant leurs aliments. Quand on les surprend ainsi, il est facile de les assommer d'un coup de bâton : mais la méthode la plus sûre et la plus efficace de les capturer, c'est le piège. Celui-ci est construit simplement de manière à prendre l'animal par le pied. Le trappeur le place ordinairement en quelque point proche du rivage, et juste sous la surface de l'eau, après l'avoir attaché par une petite chaîne à un piquet enfoncé dans la boue. Entre les mâchoires du piège est placé un bout d'une petite branche dont l'autre bout émerge et a été bien enduit de l'amorce liquide dont l'odeur est connue comme recherchée par le castor. Sitôt que l'animal la flaire, il vient frotter son museau contre la branche, et ce faisant marche sur le piège, le déclanche, et se trouve pris. Le piège est fait très léger, de manière à être facilement transportable, et la proie l'entraînerait aisément à la nage, n'était qu'une chaîne le retient au piquet — aucun autre mode d'attache ne résisterait aux dents du castor. Le trappeur expert est prompt à reconnaître la présence du castor dans un étang ou un cours d'eau ; il la découvre à mille témoignages qui ne fourniraient pas la moindre indication à l'observateur sans expérience.

Beaucoup d'entre les bûcherons mêmes que les voyageurs, du haut de leur saule, avaient si attentivement considérés tombèrent ultérieurement victimes des pièges ; et leurs belles fourrures devinrent la proie des chasseurs, qui firent un ample carnage dans les repaires du marais. D'autres eaux du voisinage ne se montrèrent pas moins propices à la troupe, qui

longtemps se rappela cette île, à l'embouchure du ruisseau, sous le nom bien justifié d'Ile aux Castors.

Ils quittèrent ce petit paradis le vingt-sept du mois, et, pleins d'entrain, poursuivirent leur voyage assez peu mouvementé jusqu'alors. Le 1er septembre, ils arrivèrent, sans incident notoire, à l'embouchure d'une grande rivière venant du sud, qu'ils dénommèrent Rivière aux Groseilliers parce que sur ses bords croissaient nombre d'arbres fruitiers, mais qui était en réalité, semble-t-il bien, la Quicourre. Les principaux sujets que mentionne la partie du Journal relative à cette période sont les nombreux troupeaux de buffles qui dans toutes les directions obscurcissaient la prairie, et les ruines d'une forteresse située sur la rive sud du fleuve, presque en face de l'extrémité supérieure de l'île appelée depuis Ile Bonhomme. De ces ruines est donnée une minutieuse description, qui concorde, quant à tous les points importants, avec celle des capitaines Lewis et Clarke. Les voyageurs avaient passé les rivières Petit-Sioux, Floyd, Grand-Sioux, Pierre-Blanche et Jacques au nord, ainsi que le ruisseau de Wawandysenche et la rivière de la Peinture-Blanche au sud, mais n'avaient fait aucune halte de quelque durée pour tendre leurs pièges près des dits cours d'eau. Ils avaient aussi passé le grand village des Omahas, que le Journal ne mentionne pas du tout.

Ce village, alors, comprenait plus de trois cents habitations où vivait une tribu nombreuse et puissante. Mais il ne se trouve pas tout à fait sur les bords du Missouri, et les bateaux le passèrent sans doute de nuit — car la troupe avait commencé à adopter cette manière d'avancer, par crainte des Sioux. Nous reprenons le récit de M. Rodman à partir du deux septembre.]

Le 2 septembre.— Nous avions atteint une partie du fleuve où, selon tout ce qui en est rapporté, il y avait de grands risques à courir du fait des Indiens, et nous devînmes prudents à l'extrême dans tous nos mouvements. Cette région était habitée par les Sioux, tribu guerrière et féroce qui en mainte occasion avait montré son hostilité contre les blancs, et qui notoirement était toujours en guerre avec toutes les tribus avoisinantes. Nos Canadiens avaient à raconter mille traits de leur sauvagerie, et je craignais vivement que ces poltrons ne saisissent quelque occasion pour déserter et s'en retourner

vers le Mississipi. Pour leur en amoindrir la facilité, je fis quitter à l'un d'eux la pirogue et le remplaçai par Poindexter Greely. Tous les Greely s'embarquèrent, laissant les chevaux libres. Nous étions maintenant placés ainsi : — dans la pirogue, Poindexter Greely, Pierre Junot, Toby et un Canadien, — dans le grand bateau, moi, Thornton, Wormley, John, Franck, Robert et Meredith Greely, et trois Canadiens, avec le chien. Nous mîmes à la voile vers le crépuscule, et, grâce à un bon vent du sud, fîmes bon train quoique avec la nuit les hauts-fonds nous incommodassent beaucoup. Nous avançâmes pourtant sans interruption jusqu'à l'approche du jour, et nous nous réfugiâmes alors dans l'embouchure d'un ruisseau, dissimulant les bateaux sous la feuillée.

Les 3 et 4 septembre. — Durant ces deux jours, il plut et venta avec grande violence, si bien que nous ne quittâmes pas du tout notre retraite. Le temps nous déprimait extrêmement; et les récits des Canadiens sur le sujet des terribles Sioux n'étaient pas pour nous rasséréner. Nous nous réunîmes tous dans la cabine du grand bateau, et tînmes conseil sur nos mouvements ultérieurs. Les Greely étaient d'avis qu'il fallait pousser hardiment à travers la région dangereuse; ils soutenaient que les récits des voyageurs n'étaient que de pures exagérations, et que les Sioux ne feraient que nous incommoder un peu, sans aller jusqu'à se montrer hostiles. Wormley et Thornton, par contre, ainsi que Pierre (et tous trois connaissaient à fond, par expérience, le caractère indien) estimaient que notre tactique actuelle était la meilleure, quoique ayant pour conséquence de rendre notre voyage beaucoup plus long. J'étais absolument de leur avis ; — avec notre manière de procéder actuelle, nous pouvions éviter toute rencontre avec les Sioux, — et je n'attachais nulle importance au délai.

Le 5 septembre. — Nous nous mîmes en route de nuit, et fûmes environ dix milles avant que le jour ne commençât à paraître. Nous cachâmes alors les bateaux comme précédemment dans un étroit affluent bien adapté à cet effet, car l'embouchure en était presque entièrement bloquée par un îlot très boisé. De nouveau une pluie terrible survint; et nous fûmes tous trempés jusqu'aux os avant d'avoir pu nous installer dans la cabine. Nous étions extrêmement déprimés par le

mauvais temps, et les Canadiens surtout se trouvaient dans un état d'abattement noir. Nous avions atteint une partie étroite du fleuve, où le courant était fort, et que surplombaient des deux côtés des falaises couvertes de chênes, de noyers noirs, de frênes et de châtaigniers touffus. Nous comprenions qu'il serait excessivement difficile de passer à travers une telle gorge, même de nuit, sans être remarqués; et notre crainte d'une attaque devint plus vive encore. Nous résolûmes de ne continuer notre route que fort tard, et de procéder alors avec les plus grandes précautions. En attendant, nous postâmes une sentinelle sur la rive, une sur la pirogue et nous occupâmes à vérifier nos armes et nos munitions, à nous préparer aux pires éventualités.

Vers dix heures, comme nous nous préparions à partir, le chien poussa un sourd grognement qui nous fit tous sauter sur nos carabines; mais le sujet de notre alerte se trouva être un Indien isolé, de la tribu Ponca, qui vint ouvertement vers notre sentinelle de la rive, la main tendue. Nous le prîmes à bord et lui donnâmes du whisky : il devint alors très communicatif, et nous dit que sa tribu, qui vivait à quelques milles plus bas sur les bords du fleuve, avait depuis plusieurs jours observé nos mouvements, mais que les Poncas étaient des amis, incapables de molester les blancs, et qui, lors de notre retour, feraient commerce avec nous. Ils l'avaient envoyé mettre en garde les blancs contre les Sioux, qui étaient de grands voleurs et guettaient notre troupe à un tournant du fleuve à vingt milles en amont. Il nous dit qu'ils étaient trois bandes, et avaient l'intention de nous tuer tous pour venger une insulte que, bien des années auparavant, un trappeur français avait faite à un de leurs chefs.

EDGAR POE.

(Traduit de l'anglais par M.-D. CALVOCORESSI.)

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXIVe Lettre à l'Amazone.

Vous doutiez-vous, mon amie, que beaucoup de femmes suivent passionnément ces lettres que je vous écris du fond de ma solitude? Il m'en revient parfois des échos. Même l'une d'elles sembla froissée, l'autre jour, que j'aie eu l'air de mépriser l'opinion des autres et de n'attacher de prix qu'à la vôtre. Elle me semonçait et me rappelait à l'illustre exemple de Dante Alighieri qui conviait les belles femmes de son temps à s'unir à lui pour exalter celle qu'il avait élue. Cette remarque m'a touché, je l'avoue, moins encore comme un reproche que comme un jugement qui nous met à un si haut rang. Si j'avais une critique à me faire, ce serait tout au plus de m'être servi d'une forme sans valeur réelle. Puisque j'écris publiquement, c'est que je désire des approbations; si je ne voulais plaire à personne qu'à vous, j'aurais ménagé à ces lettres le secret. C'était un axiome dans la littérature d'hier que l'approbation des femmes était un mauvais signe pour un écrivain, et en effet on en vit plus d'un se liquéfier, pour leur agréer, au sentimentalisme le plus sucré et le plus gluant. Mais pouvaient-ils faire autrement et à quelles femmes s'adressaient-ils? Il y en a bien des couches, il y en a bien des sortes. Celles que je convierais, moi, si c'était encore la mode de telles manifestations, à se grouper sans jalousie autour de l'idée que je me fais et que je veux donner de vous, Amazone, seraient les femmes à qui Dante adresse sa deuxième *Canzone :*

Donne, ch'avete intelletto d'amore...

Celles qui « savent ce que c'est que l'amour » sont aptes aussi à comprendre tout le reste. C'est par l'amour que les femmes entrent dans l'esprit; c'est par lui qu'elles sont lavées des préjugés qui voilent leur intelligence et qu'elles se rendent dignes d'entrer dans la troupe des élues. C'est parmi elles que peuvent seulement se rencontrer les lectrices passionnées des *Lettres à l'Amazone*. Et j'irais les mépriser? Je ne suis pas si ennemi de moi-même. Quand ce qu'un homme écrit relève de la sensibilité, il ne peut compter que sur la sympathie des femmes ou des hommes doués comme lui d'une âme féminine, mais ceux-là sont si rares et si occupés de leurs propres

sensations ! Quant aux autres, les fils de ceux qui ont inventé la raison, ils continuent à être trop raisonnables pour s'occuper longtemps d'un problème de sentiment et, leur sensualité satisfaite en même temps que leur besoin de souveraineté, ils s'en vont à leurs affaires. Stendhal, qui ne passait pas pour un vulgaire sentimental, n'avait qu'un but, dans son âge mûr aussi bien qu'en la jeunesse de sa vie : capter l'un de ces « animaux terribles » que sont les belles femmes délicates, et s'il écrivit, ce fut dans l'espérance d'être lu par quelques-unes, par quelques femmes pareilles à celles qu'il avait aimées, et dont il avait senti l'âme, plus qu'il ne leur avait demandé le plaisir. Même, les femmes qu'il adora le plus, ou bien il ne pouvait les approcher sans tremblement, ou bien, quand il fut plus hardi, trop sincère, il ne put les convaincre ni même apprendre d'elles s'il avait touché leur cœur. Il y avait en lui du Pétrarque ou même du Dante, de la *Vita Nuova*, et comme on comprend bien qu'il se soit déclaré Milanais. Ce fut par amour pour un pays où l'amour était la chose sérieuse par excellence, position qu'il n'a jamais pu atteindre en France, pays de la gaudriole et de la fade plaisanterie sur le cocuage, fondements de notre littérature, espoirs académiques de de tout écrivain ambitieux. Vous qui connaissez bien mes écrits, Amazone, soyez-moi témoin qu'aucune de mes imaginations n'évolua jamais autour de l'adultère et que pour moi le fait social, comme disent les gens graves, n'eut jamais la moindre importance. Il me semble que j'en ai obscurément perçu la bassesse avant même d'avoir réfléchi sur le sujet et que j'ai toujours conçu l'amour comme un fait naturel dont les développements et les complications ne regardent que les patients qui en sont atteints et dont les autres, fussent-ils maris, et par cela même, doivent se détourner avec pudeur. J'ai entendu dire qu'on prenait cela pour une idée romantique. Cela prouverait seulement que le romantisme a été plus près de la nature que toute autre conception littéraire. Mais ce n'est pas vrai. C'est également une idée classique et celle qui fait la beauté de la tragédie racinienne, que les passions y évoluent au-dessus des lois sans rencontrer d'obstacles que dans les caractères. Et voilà pourquoi, puisque nous parlons littérature, la moderne tragédie bourgeoise, qu'on appelle une pièce, car c'est bien une chose innommable, se traîne, depuis bientôt cent cinquante ans, dans la plus plate équivoque. Dès qu'on voit entrer le mari jaloux et qui fronce les sourcils, eût-il un révolver au poing, on patauge dans la comédie, et c'est le moment de rire. Comment prendre au sérieux une situation qui est la révolte de l'homme contre lui-même, contre les lois qu'il a faites? C'est le maladroit pris à son propre piège et cela relève tout au plus de la peur ou de la pitié physiques. Les femmes, qui n'ont pas fait les lois, mais qui les subissent, ont seules le droit de se révolter sans

ridicule; aussi la sympathie va-t-elle toujours instinctivement vers elles, quand. et c'est toujours, elles sont le pivot d'une de ces lugubres farces. Pour qui écrit des œuvres d'imagination, le seul moyen de ne point participer à ces saturnales de la raison est de considérer les lois sociales comme inexistantes et de n'y point mêler les êtres dont on écrit l'histoire. Voyez comme les aventures d'Emma Bovary se déploient librement, comme elles obéissent à la seule loi naturelle des obstacles du caractère, comme le mari est tenu à l'écart. Un maladroit n'eût pas manqué de le faire intervenir, mais Flaubert était au-dessus de telle manœuvre et quand les sentiments du bonhomme éclatent à la fin, c'est de tristesse et non de jalousie; c'est l'âme d'un homme, l'âme d'un pauvre amant, et non celle d'un propriétaire légal et tout gonflé de ses droits. Car l'homme est le propriétaire de sa femme. Les Anglais admettaient il n'y a pas encore bien longtemps qu'il pût la vendre. La femme accepte cette position, quelquefois avec une fierté bizarre. Le christianisme l'a tatouée de la devise des esclaves chrétiens : *serviam*. Elle sert son maître avec une bonne volonté capricieuse, mais réelle, et lui dispense des plaisirs qu'elle ne partage pas, mais dans lesquels elle trouve ceux du putanisme pour lequel elle est si bien faite. J'aimerais parfois plus de noblesse dans les relations d'amour et que les complaisances mutuelles y fussent des conquêtes et jamais le commandement d'un maître. Mais c'est vouloir réformer la nature ou les mœurs acquises à l'hérédité et je n'ai point le tempérament d'un réformateur. On peut regarder ce qu'on aime et détourner les yeux de ce qu'on n'aime pas. Je n'aime l'amour que dans la liberté, dans l'être qui se reprend sitôt qu'il s'est donné, mais qui ne se reprend peut-être que pour avoir la joie de se donner encore, et j'aime mieux l'être qui ne se donne pas que celui qui abdique sa volonté. Rien de social. Les conditions de la société ne me conviennent pas comme sujet de méditation. Je ne suis pas versé dans l'économie politique, avec laquelle le monde où je vis habituellement, et où je me plais davantage que dans la réalité quotidienne, n'a que très peu de rapports. Voilà pourquoi mes romans ne sont pas une peinture de la vie légale et pourquoi aussi ils ne peuvent plaire qu'à ceux qui mettent plus loin leur idéal. Il y a un « plus loin » (très beau mot qui appartient à M. Vielé-Griffin) dans plus d'une direction. Qu'importe celle qu'on a prise, pourvu qu'on trouve au bout ou le long du chemin la liberté de l'esprit et le plein développement de ses facultés !

Mon amie, ceci ressemble moins à une lettre qu'à des pages de mémoires, mais à qui mieux qu'à vous pouvais-je les adresser ? Il faut écrire pour soi ou pour une personne que l'on aime et dont l'affection soit prête à vous suivre dans tous les détails et dans toutes les explications. Ainsi seulement on a quelque entrain. Les autres sympathies

viennent par surcroît et mieux, trouvant un noyau autour duquel se cristalliser. Des mémoires ? J'y viendrai peut-être. Il est trop tôt. Je ne m'intéresse pas encore assez à mon passé sans pourtant m'intéresser beaucoup au présent. Mais il est, on y vit et tant que l'on peut il faut suivre le courant et craindre les escales.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean-Marc Bernard : *Sub Tegmine Fagi* ; édition du «Temps présent »,3 fr. 5o. — François-Paul Alibert : *Le Buisson ardent ;* Bibliothèque de l'Occident, 5 fr. — Albert-Jean : *L'Ombre des fumées ;* G. Crès, 3 fr. 5o. — Charles Le Goffic : *Poésies complètes ;* Jouve et Cie, 3 fr. 5o.

Les titres latins sont en honneur à notre époque. M. Jean-Marc Bernard a fort gracieusement intitulé son dernier recueil de vers : **Sub tegmine Fagi**. M. Jean-Marc Bernard a-t-il tout bonnement sacrifié à la mode ? Je ne le crois pas. Avec toutes les apparences de la légèreté, M. J.-M. Bernard est un écrivain sérieux qui a des opinions et qui entend les défendre. Quoi qu'il écrive, M. J.-M. Bernard ne laisse pas de faire acte de polémique. Je crois que c'est lui qui a dit et répété ces temps-ci : « Politique d'abord ! » Si cette devise n'était pas de lui, ce serait dommage, car nul parmi les jeunes hommes de lettres ne la met plus ardemment en pratique.

M. J.-M. Bernard est fidèle à une doctrine politique qui comporte une foule de corollaires en matière littéraire. Cette doctrine, dont M. Bernard est un des plus courageux néophytes, semble, dans ces derniers temps, avoir surtout favorisé les entreprises de l'esprit critique; ce qui est déjà quelque chose. Il y a,parmi les amis de M. J.-M. Bernard, quelques écrivains adroits, curieusement doués, plus aptes sans conteste à défendre une idée avec des arguments qu'à l'illustrer avec des ouvrages. Si l'on me disait que M. Jean-Marc Bernard s'est sacrifié à sa doctrine au point de devenir poète pour elle, j'ajouterais immédiatement foi à cette confidence. Il n'y a là rien d'impossible et je m'imagine assez bien les circonstances : M. Jean-Marc Bernard, beaucoup trop intelligent pour se satisfaire d'une déclaration de principes, a jeté un regard sans indulgence sur la situation. Il a vu que le grand talent d'un Moréas n'avait pas suffi... pour faire le printemps; il a compris que les mérites divers de MM. Louis Le Cardonnel et Charles Le Goffic seraient de poids trop incertain le jour de la froide pesée ; il a consulté ses maîtres, parmi lesquels il y a d'illustres prosateurs ; mais les prosateurs ne sont pas des poètes et M. Jean-Marc Bernard a vu que la renaissance poétique manquait de bras,comme l'agriculture ; alors il a convoqué ses amis et il a décidé de faire des vers. Les *quelques essais*, publiés par M. J.-M.Bernard il y a trois ans, sont d'une modestie charmante et

marquent de l'adresse. Les poèmes réunis aujourd'hui dans *Sub tegmine fagi* montrent que M. Bernard est en progrès sur ses premières tentatives, car ces poèmes sont, à coup sûr, d'une facture plus adroite et d'une modestie moins certaine.

M. Jean-Marc Bernard a cependant pris soin d'inscrire, en sous-titre, sur la première page de son livre, *Amours, bergeries et jeux*. Voilà qui est dépourvu de prétention ; cela sent l'érudition, le pastiche élégant, le cabinet de lecture, les mites et le papier de Hollande. Pour ce qu'il y a sous la couverture, c'est incontestablement l'ouvrage d'un homme qui a du goût, du loisir et des lettres. Mais, me dira-t-on, M. Jean-Marc Bernard n'en demande pas davantage et ce que vous dites n'est pas pour lui déplaire ! Loin de moi, en effet, l'idée de déplaire à ce jeune écrivain courageux, quelquefois amusant, d'autres fois spirituel, et toujours intéressant. Je pense pourtant que M. J.-M. Bernard, qui a de la patience et qui calcule juste, ne va pas commettre l'erreur de donner pour toute illustration, à sa doctrine la plus chère, de minuscules culs-de-lampe, et de mignards ornements de marge. M. J.-M. Bernard doit préparer dans l'ombre une œuvre de dimensions considérables, quelque chose comme la *Franciade* ou la *Henriade*, qu'il nous sortira bientôt, après une série d'essais gradués.

Eh bien, pour m'en tenir à la réalité et au présent ouvrage de M. Jean-Marc Bernard, je dirai, après maintes hésitations : Il y a sans doute dans l'âme d'un jeune homme cultivé, passionné d'idées et non dépourvu de sens critique, comme M. Jean-Marc Bernard, deux âmes, distinctes et superposées et que, pour les commodités du discours, j'appellerai l'âme superficielle et l'âme profonde.

Si des critiques, et je suis de ceux-là, s'avisent de dire à cet écrivain qu'il a « quelque talent », l'âme superficielle fera en sorte de paraître attentive, mais avec politesse et froideur. Cependant l'âme profonde examinera cette proposition avec calme et compétence.

Si d'autres critiques disent au poète qu'il a « beaucoup de talent et qu'il va reprendre la grande tradition française », l'âme superficielle (qu'on me pardonne cette terminologie absurde, mais utile) affectera la confusion et cachera mal son plaisir, tandis que l'âme profonde donnera des signes d'impatience.

Mais s'il se trouve enfin un critique ou un ami pour dire à notre jeune poète « qu'il a retrouvé les vraies sources du génie français, celui qui donne des œuvres éternelles »... que se passera-t-il alors ?

Je crois que l'âme superficielle s'abandonnera pendant quelques minutes à certaine crédule ivresse, si douce après tout...

Mais pour M. Jean-Marc Bernard, qui s'y connaît, il haussera les épaules, et s'en ira, seul avec son âme profonde, relire à l'écart Ronsard, Racine et Mallarmé qu'il aime bien.

Je ne crois pas pouvoir faire une hypothèse qui soit davantage en faveur de l'esprit de M. Jean-Marc Bernard.

§

M. François-Paul Alibert mérite d'être placé au premier rang de ceux qui ont entrepris de faire revivre l'éloquence classique en poésie. Toute la première partie de son livre, **le Buisson ardent**, en dépit de quelques tentatives prosodiques et de quelques licences, est d'un écrivain vivement impressionné par la pompe et le style de notre classicisme. Il suffit de prendre au hasard dix vers de M. Alibert pour donner à juger des vertus et des erreurs de ce poète :

Te plairait-il encore, au long de ces canaux
Où serpente la fuite immobile d'une eau
Rigide à sa prison de pierre condamnée,
De gagner le versant où Nîmes fortunée
S'abandonne aux douceurs d'une retraite ombreuse
Et, consommant enfin sa royauté fameuse,
A sa fière colline avec art accoudée,
Embrasse Rome ensemble et Versaille accordées ?

M. François-Paul Alibert donne souvent l'impression d'écrire bien en vers ; à d'autres moments, il fatigue par son souci de prolonger les périodes, à d'autres moments il décourage par un usage indiscret des adjectifs, surtout à la rime. Il faut toutefois reconnaître que ce poète apporte parfois, à condenser un vers, un soin que ne désavouerait pas un disciple de Mallarmé. Nombre de strophes sont belles et bien construites, nonobstant l'emphase.

En lisant toute la dernière partie du livre de M. Alibert, j'ai pensé que ce poète, las de plier de remarquables qualités aux exigences d'une forme désuète, s'était décidé à écrire en vers libres. Il n'en est rien, et si j'en crois les dates épinglées à la fin de presque tous les poèmes, M. François-Paul Alibert a pu composer en même temps des pièces d'un goût strictement classique et des pièces d'un rythme, d'un mouvement parfaitement modernes. Cette constatation me confirme dans cette opinion que M. Alibert est un virtuose érudit qui manie divers instruments avec beaucoup d'élégance et d'habileté.

Quoi qu'il en soit, les poèmes en vers libres de M. Alibert sont d'une musique heureuse, dont les accents font souvent penser à M. Francis Vielé-Griffin.

§

Si je disais à M. Albert-Jean qu'il lui faut prendre en horreur ses dons les plus naturels, ce jeune poète se mettrait peut-être à me considérer comme un tracassier.

Au risque de donner de moi cette mauvaise opinion, je mettrai ce-

pendant en garde M. Albert-Jean contre ce qu'il considère sans doute comme le meilleur de son tempérament de poète.

M. Albert-Jean a publié l'année dernière un premier recueil intitulé *la Pluie au Printemps*, qui a, somme toute, été pour le critique une bonne surprise. M. Albert-Jean n'a pas voulu nous faire une seconde surprise cette année, et il publie un second livre, **l'Ombre des fumées**, qui fait sentir tout ce qu'il y a de précaire dans les charmantes vertus de M. Albert-Jean.

On ne peut parler de *manière*, pour un écrivain aussi jeune. Quoi qu'il en soit, M. Albert-Jean avait, dans *la Pluie au Printemps*, une façon assez constante d'équilibrer toutes les influences auxquelles il se trouvait soumis; cela lui constituait une « caractéristique », à défaut de personnalité.

Dans *l'Ombre des fumées*, M. Albert-Jean a joué de la même guitare avec un peu d'insistance, et je le regrette, car j'attendais mieux.

J'attends encore et je ne désespère pas. M. Albert-Jean nous donnera peut-être un troisième livre qui mettra toutes les choses au point. Pour l'instant, je me refuse à payer une seconde fois la même lettre de change.

§

J'avais entendu parler avantageusement du talent de M. Charles Le Goffic par je ne sais plus qui. J'ai donc saisi l'occasion de me renseigner sur ce poète dont on publie les **Poésies complètes**, et j'ai lu *Amour breton*, *le Bois Dormant*, *le Pardon de la Reine Anne* et d'autres choses encore.

A vrai dire, j'ai du mal à établir une différence bien tranchée entre les écrits de M. Charles Le Goffic et ceux de M. Théodore Botrel. Cette comparaison peut d'ailleurs être extrêmement conciliante, car M. Le Goffic doit tenir en considération les œuvres de M. Botrel et celui-ci ne peut avoir que de l'estime pour les poésies de celui-là.

J'avoue donc n'avoir que peu d'estime pour les écrits de M. Charles Le Goffic. Et maintenant qu'on n'aille pas dire que je ne comprends rien à la Bretagne! J'aime la Bretagne; mais ce goût n'a rien à voir avec les œuvres des « bons poètes bretons ».

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Edme Tassy : *Le Sursinge*, Sansot, 3.5o. — Lucien Rolmer : *Les Amours ennemies*, E. Figuière, 3.5o. — Paul Lacour : *Le Frelon*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Guillaume Gaulène : *L'Amour rôde, la mort fait le guet*, Perrin, 3.5o. — Maurice Montégut : *Les Clowns*, Lemerre, 3 5o. — Lazare Berthe : *Mon agneau, les loups et Moi*, E. Basset, 3.5o. - Juliette Benière : *Donat*, Ollendorff, 3.5o. — Joachim Gasquet : *Tu ne tueras point...*, Oudin, 3.5o. — Charles Guibier : *Jérôme Trebuchet*, E. Figuière, 3,5o. — Gaston Leroux : *Rouletabille chez le Tsar*, Pierre Lafitte, 3.5o. — Capitaine Danrit : *L'Invasion noire*, E. Flammarion, 3.5o. —

Daudet : *Les Aveux d'un terroriste*, B. Grasset, 3.5o. — Le père Robin : *Chroniques de l'Oued-Melhouf*, La France Africaine, 3.5o. — André Lichtenberger : *Les Contes de Minnie*, Plon, 3.5o.

Le Sursinge, par Edme Tassy. Quand les savants, les vrais, ceux qui ne séparent pas l'imagination de l'invention et qui estiment une idée tout autant qu'une réalisation, se mettent à écrire un roman, ils ont vite fait d'égaler leurs maîtres en l'art d'intéresser les lecteurs. Je ne connais rien de plus palpitant ni de plus amusant que *le Sursinge !* Après le *Surhomme* de si glorieuse, de si ennuyeuse mémoire, le sursinge était tout indiqué, mais il fallait encore le présenter avec tout l'attirail d'une vérité surprise au fond du puits. Le Sursinge, c'est très simplement l'homme, un homme fort ordinaire, j'allais dire un pauvre homme. Et c'est là que se dévoile toute l'ironie de cette œuvre : l'homme ne descend peut-être pas du singe, parce que le singe et lui ont peut-être un ancêtre commun, alors le côté animal étant demeuré en route, le côté humain s'est probablement développé... au détriment de l'autre : nous serions donc le sursinge ou le frère aîné de notre frère inférieur. Pour développer cette thèse un brin hardie, l'auteur nous introduit dans la maison du vieux docteur Jouve, épris d'histoire trop naturelle où nous assistons à la formation du nœud de l'intrigue domestique de cette désopilante comédie de mœurs. La bonne, Françoise, et le jardinier ont l'idée, aussi naturelle que l'histoire des phénomènes de régression, de substituer leur enfant (non moins naturel) au produit supposé du même jardinier et de la femelle d'orang-outang, Simienne, sujet chéri du vieux docteur. On nous avait déjà montré, en la liberté des romans déclarés curieux, un enfant de singe et de femme. Nous possédions aussi l'échantillon dénommé *Balaoo*, d'effarante composition sentimentale ; un singe parlant avait été étudié chez les nègres d'Abyssinie, il ne fallait plus, pour atteindre la perfection du genre ; que nous offrir un petit d'homme seulement intoxiqué de singe ou de singeries scientifiques. *Emile* (est-ce à dessin que l'auteur l'appelle du nom de ce héros bien connu ?) est, pour son protecteur, son père adoptif, un *homo-sinicus*, et quand il l'apprend, il a déjà, sans s'en douter, fait toutes les singeries inhérentes à l'enfance des hommes. Il a même essayé tout seul d'écrire avec son pied, ce qui, paraît-il, est un procédé simiesque, d'ailleurs très rarement en honneur chez les enfants de guenon. Le piquant de cette supercherie c'est que le vieux docteur peut n'y voir que du feu. On lui a montré d'abord le fruit de Simienne et d'un orang du jardin d'Acclimatation, puis on lui substitue l'enfant de la bonne sans qu'il y prenne garde. Il pense que le régime du biberon a dû lui faire tomber les poils... et le voilà parti, lui et un autre vieux maniaque de sa trempe, pour la refonte complète de son *homo-sinicus ;* ils espèrent le marier afin de s'offrir...

toute la gamme. Je vous passe les singeries préliminaires du mariage où l'on rencontre une petite surfemme scientifique heureuse de contribuer à l'évolution du sursinge. Les parents qui ne sont pas riches escomptent la belle fortune future, la dot promise d'Emile Jouve et ne croient point au sursinge le moins du monde. Seulement le héros, lui, esprit faible, beaucoup plus près de la domesticité (par ses véritables parents) que de la liberté sur les montagnes par sa mère guenon, s'imagine son infériorité encore plus grande qu'elle ne l'est et il se laisse glisser à une animalité presque philosophique. L'auteur ayant désiré finir en gaîté, le mariage s'accomplit, malgré la répugnance des parties contractantes, et, bien que l'enfant de la servante puisse être beaucoup moins noble que le petit de la bête, on l'accepte, car, au demeurant, le meilleur fils du monde, puisqu'il sera riche, son père adoptif étant mort subitement à la découverte du pot aux roses. Dans cette œuvre, où les vérités scientifiques les plus dures sont dites aux profanes, on rencontre les plus humaines des vérités psychologiques et les situations scéniques les plus cocasses. Si jamais on tirait une comédie de ce... drame ancestral, et qu'on pût conserver la verve spirituelle des dialogues, d'une écriture si finement vivante, je prédis un beau succès à M. Edme Tassy.

Les Amours ennemies. par Lucien Rolmer. Ceci est un feu d'artifice tiré dans la nuit des convenances parisiennes. Les passions méridionales sont en général peu comprises par les gens du nord. A Paris nous sommes au Nord de la France, il pleut sur nos enthousiasmes et nous ne pouvons pas concevoir de marcher pieds nus sur certains préjugés, puisque nous vivons perpétuellement dans la boue. A la scène comme le long de nos trottoirs, nous rencontrons de la copie et pas souvent le vrai style. L'amour n'est que du vice : il a perdu ses ailes pour gagner du panache et les gens du meilleur monde admettent bien plus facilement le travesti que la nudité en art. Je ne prétends point innocenter l'auteur lorsqu'il voit excessif, mais je le crois plus raisonnable de toutes ses exagérations que certains marchands de prose des boulevards le sont de toutes leurs prétendues conventions. Il y a dans ce livre, sur la couverture duquel sourit fatalement la petite Béatrix Cenci, un père extravagant et un fils rêveur, un conflit sentimental pour la même petite héroïne. Tout autour d'eux s'agitent des types de la bourgeoisie d'une province surchauffée par sa cuisine aux piments et à l'ail. Le coq gaulois, trop bien ergoté, sans cesse la crête au vent, capable de déchirer du bec et de l'ongle qui lui résiste, est un type inoubliable, un aristocrate de la bonne souche et s'il n'est pas un petit saint, combien il sait vivre avec intensité, sinon toujours en beauté ! Il y a certaine conversation philosophique du père et du fils coupée nette

l'intrusion du désir, qui est un des meilleurs morceaux de morale que que l'on puisse découper et servir aux appétits de la jeunesse de la vieillesse. Des détails chatoyants, enchâssés comme des rres précieuses dans certaines diatribes, font de cette œuvre un joli ème, bien mieux qu'un joli roman. Pour moi, je préfère ce livre x derniers; et je le rapproche volontiers des *Héritiers de Mme Fo- ul*, petit chef-d'œuvre dans le genre et que l'auteur n'a lui-même nais égalé.

Le Frelon, par Paul Lacour. Une sérieuse étude de mœurs fa- liales. Le père, un brave homme, la mère, une douce femme, ont, mme toujours, des enfants très avancés, des enfants bien moder- s qu'ils n'ont pas le courage (d'ailleurs inutile) de mener à coups trique, seule manière, fatigante mais radicalement opportune, de ener les enfants bien modernes. Alors, il arrive des accidents aux rnants dangereux de leurs petites fugues : le fils emprunte frau- uleusement des sommes et pratique le chantage beau-fraternel, et fille fait une fausse couche. Tout s'arrange grâce à la mansué- de des parents; mais la mère en meurt et le père, s'il est nommé ef de bureau, ne se consolera de sa perte qu'avec la dernière née, fillette si raisonnable à qui l'on confie toutes les corvées de ce uvre intérieur bourgeois. Les frelons mangent toujours le meilleur iel de la ruche... Seulement, dans les ruches, il y a une reine qui it les mettre à mort.

L'Amour rôde, la Mort fait le guet, par Guillaume Gau- ne. Toute la sentimentalité d'un enfant faible, d'un jeune homme heuré par les passions brutales qui tournent autour de lui, et de harmantes descriptions sur ses états d'âme. Les hommes ont bien us que les femmes le véritable instinct de la pudeur et quand un arçon est la victime d'un attentat... féminin, il doit en être beaucoup us indigné que de tout autre manque de respect, d'abord parce u'il perd la plus douce des illusions sur ce sexe auquel il doit sa ère. Le pauvre Jean a une mère, justement, dont la conduite ne ermet aucune illusion et le père, malgré lui, l'en rend responsa- le. Sait-il seulement si ce fils est vraiment son fils? On envoie Jean hez un brave homme d'oncle qui l'élève ruralement, mais l'amour e cesse de rôder et c'est la tante qui substitue son infamie person- elle à celle de la mère. Alors on chasse l'adolescent coupable sur- out de ne pas avoir compris et il s'en va mourir dans une fatale ren- ontre d'ivrogne. Peut-être a-t-on exagéré la fatalité de cette mort, ais la psychologie très étudiée des premières sensations enfantines e la tendresse chez un garçon contemplatif ferait pardonner ce que a fin peut avoir de trop convenu.

Les Clowns, par Maurice Montégut. Un roman très romanes- ue, trop certainement, qui se passe durant les dernières années de

Napoléon III. Les fêtes et les réceptions de Compiègne, les idées folles de Mme de Metternich, cette protectrice des lettres et des arts, qui certainement ne dut pas avoir celle-là, et la vie joyeuse de toute une armée de jolies femmes du meilleur comme du demi-monde. Je ne sais pas du tout ce qui serait arrivé si l'empire n'était pas tombé à Sedan et je n'ai pas le temps d'écrire l'histoire de France à l'envers, mais je crois bien volontiers que les *clowns* français ne sont pas tous morts avec Napoléon III. Il en reste quelques-uns de moins brillants et de plus malhonnêtes dans leurs cabrioles pour illustrer notre troisième république. Quant aux femmes, elles ont remplacé la crinoline par le fourreau de parapluie, mais leur mentalité (secouons fortement la huppe!) est demeurée la même. Ah! une nuance : les Rosalba dansent maintenant toute nues et ont (quand on prend la lorgnette) les pieds sales!

Mon agneau, les loups et moi, par Lazare Berthie. Roman d'une jeune fille sage, qui adopte d'abord sa mère, puis l'enfant naturel de son fiancé. Les femmes excellent à nous raconter ces grandes immolations d'âme. Je suis bien étonnée de savoir ce livre signé par un homme. Ce qui m'inquiète dans une âme féminine, c'est l'excès de bons sentiments. Une créature pareille à Meriem saurait-elle justement s'analyser, d'une part, et, d'autre part, quel homme la saurait bien comprendre?

Donat, par Juliette Bessière. C'est un enfant de vieille maman, chétif, craintif, surtout très aimant et sans véritable affection autour de lui. Né chez des avares, il se croit pauvre et il finit par gagner un peu d'argent de très bonne heure en dessinant, ce qui est une étrange bonne fortune. Il fait son éducation sentimentale auprès d'une petite bohémienne, coquette, qui le trahit pour un inférieur, une sorte de domestique à tout faire implanté chez ses parents. Il y a de jolis détails sur l'époque de la première communion et de la poésie à propos de la vie rurale.

Tu ne tueras point..., par Joachim Gasquet. Ceci est une étude sur la psychologie du meurtre. Un homme intelligent et instruit peut-il tuer en toute liberté de conscience et le crime, pour lui, sera-t-il un acte, un désagrément plutôt semblable à tous les autres actes, très désagréables, que nous sommes obligés d'accomplir presque journellement? Je ne veux point heurter une philosophie contre une autre, parce que ça ferait du bruit pour ne rien prouver, mais l'auteur doit se dire qu'un soldat n'a guère de remords, serait-il aussi littéraire que son héros. Alors, il y a des cas où le crime n'est sans doute point un assassinat. Nous ne sommes pas seuls juges de l'opportunité de la suppression d'un être, voilà tout. Maintenant, l'auteur présente à nos réflexions sur le crime un voleur, car, non content d'avoir supprimé une femme, je crois comprendre qu'il l'a dévalisée

Ceci détruit tout à fait la noblesse possible d'un vilain acte. Malgré la grande intelligence de son héros, il est tombé trop bas pour pouvoir se relever. S'il avait tué cette femme dans un simple mouvement de colère ou de jalousie, il aurait très bien pu l'oublier, mais c'est son intelligence qui lui reproche le vol, parce que l'homme intelligent n'a jamais besoin d'argent. Le malheureux est surtout humilié par l'inutilité d'un geste. Dans tous les cas, une œuvre de haute philosophie et même de belle morale peut naître d'un meurtre... fictif!

Jérôme Trébuchet, par Charles Guibier. La vie intime d'un auteur ignoré qui, jugeant très secondaire d'insister pour obtenir sa part légitime de célébrité, se donne, cependant, toutes les belles illusions de la gloire, de la vraie, par les amitiés qu'il se crée, l'estime dont on l'entoure et les beaux voyages qu'il arrive à faire. N'est-il pas plus heureux que de se plaindre de son sort? Et il lui reste la publicité pour cette œuvre contenant le récit de ses tribulations qu'on ignore plus.

Rouletabille chez le Tsar, par Gaston Leroux. Raconter des aventures de ce policier-journaliste n'est pas possible, parce que c'est un peu analyser une féerie. Il y a pourtant dans cet imbroglio et ce vertigineux dédale d'intrigues un type vraiment curieux, bien vivant et qu'on connaît peut-être à la Cour de Russie, c'est celui de la femme du général, qui porte son mari sur son dos. On pardonnerait toutes les acrobaties littéraires à son auteur pour l'avoir inventé ou osé copier!

L'Invasion noire, par le capitaine Danrit. Nous voici menacés par une irruption de vilains nègres. Après le péril jaune! Enfin ça s'arrangera peut-être au second volume, espérons-le!

Les Aveux d'un terroriste, par E. Daudet. Histoire d'un membre de la Convention nationale qui, devenu vieux, se fait ermite naturellement.

Chroniques de l'Oued-Melhouf, par le père Robin. Joyeuses façons de coloniser. L'aventure de la pioche, d'ailleurs, devait mener à tout!

Les Contes de Minnie, par A. Lichtenberger. Dans ce recueil, le joli conte du petit Faune en butte aux vexations de la race humaine est certainement le plus attachant.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Maeterlinck : *La Mort*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle. — Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau : *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, 1 vol. in-8, 7,50, « Mercure de France ». — *Lettres de femmes à Casanova*, recueillies par Aldo Rava, traduites de l'italien par Edouard Maynial, 1 vol. in-8, 5 fr., Michaud. — Marcel Coulon : *Témoignages* (troisième série), 1 vol. in-18, 3,50,

« Mercure de France » — Une lettre de Paul Reboux. — Paul Reboux et Charles Muller : *A la manière de...* (troisième série), 1 vol. in-18, 3,50, Grasset.

M. Maurice Maeterlinck a toujours été hanté dans son œuvre par l'idée de la mort, l'« Intruse ». Cette hantise, il l'analyse et la synthétise aujourd'hui dans cet essai sur la **Mort** où il a tenté de séparer ce qui peut être vrai de ce qui certainement ne l'est point. Car, dit-il, « si l'on ignore où se trouve la vérité, on apprend néanmoins à connaître où elle ne se trouve pas ». La méthode est excellente. C'est donc par éliminations successives que M. Maeterlinck procédera dans ses méditations sur l'inquiétant problème. Il n'est, dit-il, qu'un seul effroi propre à la mort : celui de l'inconnu où elle nous précipite. « En l'affrontant, ne nous attardons pas à écarter de notre esprit tout ce qu'y ont laissé les religions positives. Rappelons-nous seulement que ce n'est pas à nous de prouver qu'elles ne sont point prouvées. Or, il n'en est pas une qui nous apporte une preuve devant laquelle puisse s'incliner une intelligence de bonne foi. » Et, après avoir analysé la page terrible et désespérée de Pascal sur la foi, sur l'incertitude de la foi, M. Maeterlinck s'écrie: « C'est donc là tout ce qu'a trouvé l'intelligence humaine pour nous forcer de croire ! »

Nous voici donc devant l'abîme, « vide de tous les songes dont l'avaient peuplé nos pères ». Hors des religions, quatre solutions sont imaginables : l'anéantissement total, la survivance avec notre conscience d'aujourd'hui, la survivance sans aucune espèce de conscience, enfin la survivance dans la conscience universelle ou avec une conscience qui ne soit pas la même que celle dont nous jouissons en ce monde.

L'anéantissement total est impossible : « Pour pouvoir anéantir une chose, c'est-à-dire la jeter au néant, il faudrait que le néant pût exister », et s'il existe sous quelque forme que ce soit, il n'est plus le néant. « Tout ce qui meurt tombe dans la vie ; et tout ce qui naît a le même âge que ce qui meurt. »

La survivance avec notre conscience actuelle ? Lorsqu'on veut remonter jusqu'à la dernière source de notre moi, on ne trouve guère qu'une suite de souvenirs ; le point le plus fixe de cette nébuleuse est notre mémoire, une des facultés les plus fragiles de notre cerveau. Mais ce qui compose notre conscience vient d'abord de notre corps. Notre pensée ne fait qu'organiser ce qui lui est fourni par nos sens. Comment cette pensée pourrait-elle demeurer ce qu'elle était, quand il ne lui restera rien de ce qui la formait ? M. Maeterlinck étudie encore, car il n'en veut négliger aucune, l'hypothèse théosophique, la doctrine de la réintégration ou de la transmigration des âmes, où il ne trouve chez les adeptes que des affirmations et des arguments de sentiment. Voici encore l'hypothèse néo-

ibirite : les apparitions, les communications avec les morts, les xpériences de William James. Les spirites ne nous apportent pas ombre d'une preuve. Et même l'apporteraient-ils, « ce ne serait pas ncore la fin de l'énigme » : la réincarnation est tôt ou tard inévi-ible, puisque rien ne peut se perdre ni s'immobiliser. Ceci n'est plus cientifiquement exact... mais M. Maeterlinck continue : « Ce qui 'est nullement démontré et demeurera peut-être indémontrable, c'est a réincarnation de l'individu entier et identique, malgré l'abolition le la mémoire Que lui importe du reste cette réincarnation s'il ignore u'il est toujours lui-même ? Tous les problèmes de la survivance onsciente se redressent; et tout est à recommencer. »

La survivance sans conscience semble d'abord plus probable : lle équivaut à l'anéantissement. Mais cette survivance absolument énuée de conscience ne serait possible que « si l'on niait la cons-ience de l'Univers. » S'il paraît impossible que quelque chose, nouvement, vibration, radiation, s'arrête ou disparaisse (ce n'est pas mpossible), pourquoi donc la pensée se perdrait-elle ? Et, puisque nous avons su acquérir notre conscience présente, pourquoi nous erait-il impossible d'en acquérir une autre ?

Pour conclure, M. Maeterlinck nous jette dans la conscience uni-erselle où nous pouvons encore espérer de retrouver une conscience individuelle : « S'il était permis, dit-il, de parler de vraisemblance, uand notre seule vérité est que nous ne voyons pas la vérité, elle st la plus vraisemblable des hypothèses d'attente, et ouvre de ma-nifiques portes aux rêves les plus plausibles, les plus variés et les lus séduisants. »

On voit que M. Maeterlinck utilise, pour étayer ses rêves les plus éduisants, quelques hypothèses déjà vermoulues. Cependant, il ne s'en sert qu'avec beaucoup de prudence, de peur de se trouver ense-veli sous les décombres.

§

MM. Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau nous donnent une bibliographie critique de tous les ouvrages compo-sant **L'Enfer de la Bibliothèque Nationale**. Ce sont sans doute ces livres secrets, enfermés dans l'armoire de fer, qui nous renseignent le plus exactement sur les mœurs des siècles passés, sur la température morale des diverses époques de notre histoire. « Les satiriques licencieux des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles, disent nos criti-ques, sont des poètes que l'on ne peut exclure de l'histoire littéraire sans que leur absence creuse aussitôt dans la littérature française un gouffre insondable. » Certes : notre littérature érotique est très impor-tante et très curieuse : elle se perpétue d'ailleurs, et il n'est peut-être pas de grand poète du XIX^e^ siècle et sans doute du nôtre qui n'ait

écrit quelque beau poème érotique. Et parmi les productions littéraires ce seront peut-être celles qui dureront le plus, ainsi que *Femmes*, *Hombres* et *les Amies*, de Paul Verlaine, qui seront un jour « classiques » comme les satires de Martial. C'est une littérature sans hypocrisie et qui résistera aux petites fluctuations de la morale. Tandis que les œuvres de M. Henry Bordeaux, l'ami des jeunes filles, iront rejoindre dans les limbes de l'oubli les récréations de Berquin, l'ami des enfants, les romans du marquis de Sade continueront à intriguer les philosophes. Le Dr Duehren l'appelle : « un des hommes les plus remarquables du XVIIIe siècle, disons même de l'humanité en général. » Et les auteurs de ce volume notent ici la véritable influence qu'il a exercée sur les romanciers français du XIXe siècle, comme Eugène Sue, Balzac et Flaubert.

§

Lettres de femmes à Casanova. On a fini par comprendre, écrit M. Aldo Rava, que le *casanovisme* n'est pas un tribut d'hommage exagéré à un coquin de génie, mais le « désir d'approfondir la connaissance de tant de petites anecdotes qui, rapprochées de personnages plus importants et de faits plus notoires, servent admirablement à compléter le tableau de la vie du XVIIIe siècle. » M. Aldo Rava nous apporte une importante contribution à l'identification des *Mémoires :* il a découvert à Dux les lettres de femmes qui furent adressées à Casanova et que celui-ci conservait avec le plus grand soin : « C'est une chose certaine, écrivait-il lui-même, qu'après mon départ pour l'éternel repos quelqu'un prendra mes vieilles frusques et que tous mes carnets seront soigneusement examinés par un héritier de rencontre et principalement les lettres que j'aurai conservées. »

Parmi ces lettres, les plus curieuses, les seules vraiment belles, sont celles de Manon Balletti. Cela, c'est une révélation : il faut ajouter le nom de Manon Balletti à côté de ceux des amoureuses célèbres. Mais ces lettres, qui sont aussi très importantes comme document pour corriger la chronologie des *Mémoires* tels que nous les possédons, ont surtout l'intérêt de nous renseigner sur la véritable psychologie amoureuse et sentimentale de Casanova.

Le roman se termine brusquement et de façon inexplicable par le billet de rupture que Casanova a publié lui-même dans ses Mémoires. Mais ce billet, on est tenté d'accuser Casanova de l'avoir inventé, quoiqu'il se donne dans l'aventure le rôle de vaincu.

Il y aurait une explication à cette brusque rupture de Manon, mais elle est peut-être calomnieuse : M. Paul d'Estrée a découvert récemment le journal d'un inspecteur de police, où on peut lire :

ACTRICES. — COMÉDIE ITALIENNE

NOMS	AGE	DEMEURE	AMANTS
Silvia Benozzi...	50 ans	Rue Montorgueil.	Vit avec Casanova, italien, qu'on dit fils d'une comédienne. C'est elle qui l'entretient.

Casanova, si cette note de police est exacte, aurait tenté dans ses Mémoires d'effacer le souvenir de cette liaison avec la mère de Manon. Il a écrit sur la vertu de Silvia Benozzi une page émue où il lit : « Sa conduite fut toujours sans tache. Elle voulait des amis, jamais des amants... » Ne peut-on pas supposer que, par quelque indiscrétion ou par la correspondance laissée par Silvia, Manon apprit un jour la liaison de sa propre mère avec son fiancé? Cela expliquerait la rupture, après tant de lettres passionnées où elle appelait Casanova son ami, son amant et son cher mari, et lui jurait à chaque page, et presque à chaque ligne, une fidélité éternelle.

§

Voici de M. Marcel Coulon la troisième série de ses **Témoignages**. Les lecteurs du *Mercure* y retrouveront son étude psychologique sur l'œuvre de l'entomologiste J.-H. Fabre, « inventeur de la méthode expérimentale, et pour qui connaître les bêtes n'est qu'un moyen de comprendre quelque chose à l'homme. Fabre, psychologue de toutes les psychologies, est quelque chose de plus qu'un savant : *c'est un philosophe* ».

Voici encore, dans ce même volume, l'étude la plus complète et la plus intuitivement compréhensive qui ait été écrite sur l'art d'André Rouveyre. Il a écrit, à propos de Phèdre, l'œuvre la plus puissante peut-être de M. Rouveyre : « Hélas ! il n'est pas sûr que Rouveyre soit caricaturiste et, en tout cas, ce n'est pas une situation de théâtre qui est bafouée en ce jeu cruel, c'est la réalité elle-même. L'héroïne de l'album n'appartient pas à une autre tragédie qu'à l'éternelle tragédie humaine. Dépouillée de tout ce qui, décor et vêtements, en ferait un être de légende et de livre, elle n'est qu'une femme nue, une pauvre vieille femme qui aime un adolescent, avec une fureur que précipite le sentiment de sa ruine physique. » Le génie de Rouveyre consisterait donc, observe M. Coulon, à avoir dépassé Racine dans l'expression de la propre pensée racinienne.

§

En dernières nouvelles, je reçois cette **lettre de M. Paul Reboux**:

Mon cher confrère,

Il n'est pas exact de dire que j'ai inauguré la critique littéraire « en notes brèves et substantielles ». J'ai réussi à faire publier dans *le Journal* (et par imitation dans *le Matin*), c'est-à-dire dans deux quotidiens à fort tirage, des articles périodiques de critique littéraire. Voilà tout. Quant aux « notes brèves et substantielles », je ne me vanterai pas de les avoir inventées, puisque depuis longtemps Mme Rachilde publie dans le *Mercure de France* des comptes rendus concis, originaux, savoureux, que je voudrais bien égaler,

Croyez à mes sentiments confraternels.

PAUL REBOUX.

Disons donc que M. Paul Reboux fait de la critique littéraire *à la manière de* Rachilde, ce qui est une excellente manière. Je saisis cette occasion de signaler la troisième série de ces amusants pastiches de MM. Paul Reboux et Jean Muller : **A la Manière de...** *Racine, d'Annunzio, Henri Bordeaux, Paul Deroulède, Henri Bataille*, etc., etc. Le *Charles Peguy* est cruellement réussi :

COMMUNIQUÉ PERSONNEL.

Riposte.

J'appelle ça : rispote. Je donne à ça le nom de : riposte. Je nomme ce qui va venir : rispote, tout simplement, tout tranquillement, tout honnêtement, tout directement, tout premièrement (tout) ordinairement, tout bêtement. C'est riposte que j'appelle ça. Mais ce n'est pas une riposte.

Je recommande encore la méditation des litanies de Sainte-Barbe :

Sainte-Barbe m'a dit : prends-moi pour haridelle,
Sainte-Barbe m'a dit : mets tout en kyrielle,
Répète chaque mot, répète pêle-mêle.

. . . . . .

Sainte-Barbe m'a dit : sois celui qui emmielle.

Et lorsque je lis, à la manière de Bataille :

Restez donc couverte, chère amie. Le fond de l'air est frais, malgré la fièvre que peuvent y mettre l'odeur passionnée des fleurs et la musique des tziganes,

je trouve que c'est là de l'excellente critique littéraire.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Maurice Reclus : *Jules Favre*, Hachette, 7.50. — Maurice Reclus : *Ernest Picard*, Hachette, 3.50. — C. de Freycinet : *Souvenirs*, 1848-1878, Ch. Delagrave, 7.50. — Memento.

Voici deux ou trois biographies dont les historiens du Parti répu-

blicain pourront tirer usage, quelles que soient leurs opinions personnelles. Quelles qu'elles soient : l'étude des individualités, dès qu'elle ne vise pas à satisfaire uniquement aux règles et convenances académiques de l'« Eloge », admet, de sa nature, moins d'esprit de système que l'exposition des faits collectifs. Elle renseigne plus clairement. S'il y a plusieurs manières d'écrire l'histoire de la République française, il n'y en a qu'une, en bonne règle biographique, d'écrire l'histoire individuelle des Républicains et de tous les hommes : c'est celle qui n'a souci que de leur vie même. Comme, les Républicains ôtés, l'on ne voit pas trop, — il n'y a que l'œil de M. Durkheim pour apercevoir de telles abstractions, — ce qui composerait le Parti républicain, il s'ensuit que la réunion de leurs biographies serait la seule positive histoire de celui-ci. Que l'on nous donne donc des biographies, comme celle-ci, de **Jules Favre**, par exemple. Je ne sais pas d'écrits plus révélateurs en tous sens (les bons et les mauvais) et au delà même, peut-être, de ce que peuvent soupçonner leurs auteurs.

Ajoutez qu'en dehors de leur sujet principal, de tels écrits touchent au vif de bien des choses et de bien des gens. Celui-ci nous renseigne curieusement sur l'époque de 1848. Par exemple, nous savions que George Sand avait collaboré, en 48, aux fameux Bulletins révolutionnaires de Ledru-Rollin : mais certaines conditions de cette collaboration, assez ignorées, donnent à penser, quand, à propos du rôle de Jules Favre dans l'affaire, on vient à les apprendre. On se prend à rêver, lorsqu'on vous dit que le plus violent de ces Bulletins, rédigé par George Sand, ne fut publié que par mégarde. Voilà bien du désordre, et en quelle heure ! De chez le portier de George Sand, où, au moment de partir pour la campagne, — notez ce détail, — elle l'avait laissé, le factum alla tout droit à l'imprimerie et de là par toute la France, sans que personne de qualifié eût le loisir ou l'idée de se poster sur le passage, pour exercer quelque contrôle. Ainsi participaient librement au gouvernement, en cette époque ingénue, les gens de lettres, qui y allaient de leur petit système, — au moment de partir pour la campagne. On était en avril ; l'herbe était tendre et l'eau vive ; on s'en allait retrouver le renouveau, après avoir aidé à mettre le feu aux quatre coins de la Société. Ce : « au moment de partir pour la campagne », où je retrouve bien ma George Sand, exprime aussi la vaste inconscience collective de ces temps.

M. Maurice Reclus a montré que Jules Favre, d'ailleurs, n'eut autant dire point de part réelle dans cette propagande incendiaire. Et de fait, dans son cabinet de secrétaire général de Ledru-Rollin, et quoique sans doute fort ambitieux, il était déplacé. Ce que son biographe nous dit de sa jeunesse, de ses débuts dans la politique, de ses actes jusqu'en 1852 et depuis, montre abondamment qu'il fut toujours

politiquement, et dans la ligne républicaine, libéral et modéré. Idéaliste et religieux de par l'éducation maternelle, il tendait au pouvoir par droit de talent, — talent de parole, d'avocat, sorte de talent qui, on ne sait trop pourquoi, s'est, depuis la Révolution, arrogé tous les droits en matière politique, — mais en maintenant sa position, dans le parti républicain, à bonne distance de la démagogie. Ceci parut tout de suite, dans le procès d'avril 1835, où, malgré les instances de ses amis, d'Armand Carrel entre autres, il se refusa, pour sa part, à négliger le point de vue juridique et à n'envisager que le côté révolutionnaire de l'affaire, ce qui fit même dire (à tort, sans doute) qu'il cherchait avant tout un succès personnel. Plus tard, en 48, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, il demanda à la Chambre d'autoriser les poursuites contre Louis Blanc. A ce propos, M. Reclus n'a pas trop dégagé Jules Favre du reproche, qui lui fut fait de toutes parts à l'époque, d'avoir obéi, en ceci, au moins autant à des rancunes personnelles contre Louis Blanc (avec qui l'avait brouillé le procès d'Avril) qu'à des idées politiques. On connaît le mot de Ribeyrolles, rappelé par M. Reclus, sur le rapport de Favre en cette occasion, rapport qui envoyait un homme au banc des accusés avec des formes exquises de douceur : « Une jatte de lait empoisonnée » ; et M. Reclus convient que le mot pesa longtemps sur la carrière de Jules Favre.

M. Reclus a consacré trois longs chapitres à l'histoire de l'opposition faite par Jules Favre à l'Empire. Considéré, — depuis la puissante et tragique plaidoirie du procès d'Orsini, — comme le premier orateur de son temps, Favre eut, dans le parti républicain, la situation, mais non peut-être l'action, d'un chef. Son influence, par sa parole, par sa doctrine idéaliste, fut surtout en quelque sorte poétique. Il entretint l'enthousiasme, — un enthousiasme un peu diffus, — pour cette République qui semblait si belle alors, et qui depuis... Sous un rapport plus pratique, M. Reclus, tout en ayant bien soin d'indiquer les occasions où l'opposition du tribun s'affirma positivement, fait des réserves. Rappelant le trait dominant du caractère de Favre, lequel était à vrai dire l'orgueil, M. Reclus ajoute : « Cette indépendance jalouse n'était guère dans l'esprit du rôle qu'il fut appelé à jouer. Il se trouva lancé sur un champ de bataille auquel rien ne le destinait ; il y pouvait être un orateur illustre et redouté, mais il était impossible qu'il s'y révélât homme d'action. Certes, au Corps Législatif, son éloquence a servi la cause républicaine... Servi par cette imagination fougueuse qui par ailleurs devait le trahir, il savait annoncer le cortège des désastres par lesquels la nation allait expier son renoncement. Mais les débordements de sa sensibilité sans contrepoids avaient, à la tribune, une autre importance qu'au barreau. Favre n'indiquait pas toujours les remèdes aux maux qu'il avait divul-

lés, ou bien, s'il formulait un vœu, proposait une solution, il dis-linait avec peine son esprit selon l'intérêt supérieur du parti répu-icain. »

Jules Favre se retrouva assez le même homme, — un homme trop u dépris de soi-même; illusionné par un idéalisme qui se composait partie du haut sentiment qu'il avait de sa puissance de parole; sans ssources dans l'esprit lorsque le sang-froid de quelque rude et po-if adversaire le jetait hors de cette illusion qui était sa vie; et alors pressionné à l'excès par le dehors qu'il ne dominait plus de son rbe; un homme peu pratique, en un mot, — dans la conjoncture plus mémorable de sa vie, en 1870, lors de ses entrevues avec Bis-arck. M. Reclus a, bien entendu, raconté le plus minutieusement monde, — tous les détails, même, ne seraient pas indispensa-es, s'il ne s'agissait de circonstances aussi passionnantes, — cette riode de la vie de Favre. Rien à dire sur l'entrevue de Ferrières ù auraient été versées les fameuses larmes), sinon que Jules Favre apporta des illusions bien excessives pour un homme d'Etat, et aussi n'on peut s'étonner de trouver ces lignes : « Favre revenait de Fer-ères dans une sorte d'apothéose et ses larmes elles-mêmes deve-aient un des éléments de sa gloire. » Et l'on cite, à l'appui, « d'il-ustres témoignages », de non moins illustres congratulations. Se con-ratuler à propos de l'entrevue de Ferrières : il n'y avait vraiment pas e quoi ! Tout ce qu'on peut faire, c'est d'approuver J. Favre d'avoir is l'initiative de cette démarche, qui, comme le sentit très bien Du-ure, coupa court à de possibles complications ruineuses, en empê-ant l'ennemi, au cas après tout non extraordinaire où il en aurait eu la élléité, de s'adresser à Napoléon III. Quant aux entrevues de Versail-s où se signa l'armistice, on sait qu'elles nous valurent la perte de e l'armée de l'Est, exclue, on ne sait comment, de l'armistice, et ui dut se réfugier en Suisse. Tout récemment encore, M. de Freyci-et, dans ses **Souvenirs**, a renouvelé cette constatation accablan-e : « Cent cinquante mille hommes dans l'Est, en état de faire cam-agne, se trouvaient annihilés, supprimés par la tractation du gou-ernement à Paris (1). » Nous ne pouvons que renvoyer, là-dessus,

(1) Il est vrai que les *Souvenirs* de M. de Freycinet ont pu, sur ce point, se trouver influencés par la colère de Gambetta, dont M. de Freycinet fut, on le sait, le compa-non à Tours. L'ensemble du passage le donnerait à penser. M. de Freycinet, de lus, ne connaissait pas, en écrivant ces lignes, les éléments nouveaux apportés à discussion par M. Reclus. Ces *Souvenirs*, sur lesquels nous reviendrons plus mplement lorsque leur suite sera publiée, donnent des détails fort intéressants, — omme l'auteur par sa position était à même de les donner, — sur l'histoire militaire u Gouvernement de la Défense Nationale, sur le gouvernement de Thiers, sur le remier cabinet republicain du maréchal de Mac-Mahon, cabinet dont M. de Freyci-et fit partie. Malheureusement, les *Souvenirs* ne comprennent pas le passage le lus important de M. de Freycinet aux affaires, lorsque le ministre eut à régler la uestion d'Egypte. On eût été curieux de connaître l'opinion de M. de Freycinet là-essus. Citons, sur la Réforme militaire, cette phrase qui emprunte aux circons-

aux pages intéressantes que M. Reclus consacre à cette question. La discussion qui a pour but de justifier Jules Favre, ce à quoi elle parvient, semble-t-il, dans une certaine mesure, montre, somme toute, que Favre, tout en mentionnant bien l'armée de l'Est, a eu la faiblesse de ne pas exiger de Bismarck des précisions rendant impossible toute erreur d'interprétation du traité. Indiquons encore, mais seulement pour mémoire, une question non moins pénible, celle du désarmement de la garde nationale. Que pouvait faire ou ne pas faire J. Favre dans cette difficile circonstance ? Nous ne nous chargeons pas de le dire, même après avoir attentivement lu M. Reclus. La Commune fut par là favorisée, et l'attitude intraitable de J. Favre à son égard, récemment bien mise dans son jour par M. Edmond Lepelletier, peut, chez lui, avoir été l'effet d'un violent regret de n'avoir pas procédé à ce désarmement.

On le voit, le souci, de la part de M. Maurice Reclus, de peindre, somme toute, « en beauté » le portrait en pied de Jules Favre laisse cependant voir ce qu'il y eut de tourmenté, d'incomplet, dans cette figure. Et un tourmenté, un incomplet, Jules Favre fut cela, parce que, en dehors du barreau, de l'esthétique oratoire, et des grandioses mais lointains objets auxquels pouvait s'appliquer la sincère exaltation morale qui s'y entretenait, Favre eut peu le sens des choses. Cet homme peu souple fut, en bien des points, un faible. Rien à dire de sa vie privée, de certaines « irrégularités » peu bourgeoises sur lesquelles la passion politique a jeté un éclat que, seuls, des yeux armés de haine, ou d'impudence, ou d'hypocrisie, peuvent goûter. Restons dans la sphère de l'action politique, en y ramenant toute la question morale (psychologique), signalée à juste titre dès la couverture d'un livre où il s'agissait d'étudier, dans ses effets publics, un caractère complexe, faible par orgueil. Restons-en là, et citons, de ce seul point de vue, la conclusion du consciencieux et complet biographe : « Favre n'est pas un grand exemplaire d'humanité ; les événements n'ont pas voulu qu'il devînt une grande figure nationale, mais il est sans nul doute, et à un plus haut degré que quiconque, *une grande figure républicaine.* » Nous ne comprenons pas beaucoup cette distinction de M. Maurice Reclus.

Presque en même temps que son « Jules Favre », M. Maurice Reclus a publié une biographie d'**Ernest Picard**, autre « contribution à l'histoire du parti républicain ». Des circonstances moins impressionnantes n'ont pas imposé le souvenir d'Ernest Picard comme

tances présentes quelque indiscrète actualité : « Nous possédons, depuis 1905, ce qu'on est convenu d'appeler *la loi de deux ans*. Je m'en honore et je ne regrette pas les petits déboires personnels qu'elle m'a valus. Malgré les protestations qui se produisent encore, elle est rentrée dans nos mœurs et nul ne songe sérieusement à l'abolir. »

lui de Jules Favre. C'est pourtant un souvenir au moins très rieux, très instructif. Il me semble, du reste, ajouterai-je, qu'il faut un républicain actuel beaucoup de tact, de souplesse, pour y tou- er, à ce souvenir. Je vais m'expliquer là-dessus très rapidement, en mot ou deux. Auparavant, comme ce qu'aujourd'hui l'on connaît mmunément encore le plus d'Ernest Picard (du moins à m'en re- ttre à mes impressions), c'est le membre du Gouvernement de la éfense Nationale et le ministre de Thiers, je me débarrasserai tout suite de cette partie la plus connue du sujet, en signalant l'exposé nné, à cet égard, par le très documenté biographe. M. Reclus a ontré l'importance du rôle joué par Ernest Picard, après le 4 sep- mbre, comme ministre du Gouvernement de la Défense Nationale, nt il géra les difficiles finances, et qu'il contribua, avec une éner- e adroite, à tirer d'un bien mauvais pas, lors de l'émeute du 31 oc- bre ; — puis comme ministre de Thiers, à l'Intérieur, pendant la ommune, laquelle eut en lui, après Thiers, sa bête noire, ce qui ne i épargna pas, du reste, l'animadversion de la monarchiste Assem- ée Nationale ; — enfin comme ministre de France à Bruxelles, t sénateur inamovible.

J'ai dit qu'il fallait, à mon avis, tact et souplesse à un historien épublicain pour toucher au souvenir d'Ernest Picard. Ceci s'appli- ue à la carrière de Picard sous l'Empire, à Picard opposant. Cette pposition, d'après le savant historique même qu'en a fixé M. Reclus, e paraît une chose extrêmement nuancée, souple. Trop souple même eut-être aux yeux des puritains de la tradition républicaine. Con- ption du rôle de « l'Union libérale », constitution d'une « Gauche uverte », entente avec le « Tiers-Parti » « intermédiaire » entre l'op- osition antidynastique et les ultra-bonapartistes : des opinions et es tactiques de ce genre ne faisaient-elles pas d'Ernest Picard un pposant très modéré, inébranlable sur les « principes », c'est enten- u, mais enclin, par sens pratique, — le sens suprême de ce Parisien visé et spirituel, — à des concessions à l'égard de l'Empire? Je uis dispensé, pour bien des motifs, d'approuver ou d'improuver. Mais, en principe, et d'un point de vue très désintéressé, je trouve ue Picard avait raison. Si l'Empire eût duré, j'eusse vécu volontiers ous un ministère Olivier-Picard, qui eût tenu la chose publique à istance des cléricaux, d'une part, et des politiciens d'extrême-gau- he, d'autre part, — en supposant que le libéralisme (ce mot me fait ujours un peu sourire) d'un tel ministère eût été capable de ce aut fait d'équilibre. Mais cet équilibre, c'est justement ce que les ra- icaux de l'opposition républicaine ne voulaient pas, en tant qu'il les liminait. Ceci est l'occasion, sous la plume de M. Reclus, d'une his- oire du parti républicain sous l'Empire, et il me faut bien dire que ette histoire n'offre pas précisément un exemple de concorde. C'est

déjà presque la diversité, l'émiettement des partis actuels. Cela tiendrait donc à l'essence même de la mentalité républicaine? Bref, on a l'impression que, sans les désastres de 1870, les républicains n'eussent jamais pu renverser l'Empire. Il pourrait être assez intempestif, à propos d'une biographie d'Ernest Picard, de rappeler de tels souvenirs, aliment de réflexions sans complaisance. Mais cette partie du livre de M. Reclus,— ah ! certes, elle est bien curieuse, —est traitée avec assez d'adresse pour qu'on ne s'avise généralement point de telles constatations indiscrètes. Et du reste, la tradition idéaliste et romantique des Jules Favre, des Victor Hugo, des Michelet, a cessé d'influencer les esprits. Incapables encore, pour bien des raisons, et du moins dans leurs actes, d'un véritable réalisme, les hommes politiques actuels n'en ont pas moins une notion plus précise du relatif. Dans ce sens, la mémoire d'Ernest Picard peut s'évoquer comme celle d'un véritable précurseur.

Memento.— Sous ce titre : *L'Œuvre législative de la Révolution* (Alcan, 7 fr.), MM. L. Cahen et R. Guyot ont réuni, en les reproduisant in-extenso ou en les présentant résumés, selon les cas, et classés suivant leur ordre méthodique, les textes essentiels qu'il fallait chercher dans les volumineux recueils de législation révolutionnaire et autres, tels que le « Bulletin des Lois », les « Procès-Verbaux », ou, pour les textes diplomatiques, le « Recueil des traités de la France » d'Alex. de Clercq. On ne saurait nier les commodités ainsi offertes aux historiens de la période révolutionnaire. Voici les principales divisions de ce Répertoire : Première Partie : l'œuvre politique et constitutionnelle. Chapitre Ier : période monarchique ; chapitre II : période révolutionnaire ; chapitre III : le régime de la Constitution de l'An III. — Deuxième Partie : l'œuvre administrative. Chapitre Ier : l'organisation administrative ; chapitre II : l'organisation judiciaire ; chap. III : l'organisation financière. — Troisième Partie : l'œuvre militaire et diplomatique. Chapitre Ier : l'œuvre militaire ; chapitre II : l'œuvre diplomatique. — Quatrième partie : l'œuvre économique et sociale. Chapitre Ier : les lois religieuses ; chapitre II : personnes ; chapitre III : les biens ; chapitre IV : Instruction publique ; chapitre V : assistance publique ; chapitre VI : la Vie économique. Ajoutons que les circonstances historiques ou autres qui ont rapport à ces textes sont, aux endroits voulus, rappelées par les auteurs, en de substantiels résumés.

Histoire de la Troisième République de 1887 à 1894, par le lieutenant-colonel Émile Simond (Henri-Charles Lavauzelle, 3 fr. 50). Cette histoire, qui est celle de la Présidence de Carnot, est rédigée tout entière, en quelque sorte, sous forme d'éphémérides, chaque fait annoncé par un titre en caractères gras. On n'y cherchera pas de critique historique, ou, s'il y en a, elle résulte des faits et des documents mêmes, notamment des programmes politiques, dont ces pages donnent la teneur ou le résumé, ainsi que des déclarations essentielles, également reproduites, des personnages notoires. Rien n'est commode, tonifiant pour la mémoire (je l'ai dit maintes fois), comme ces manuels relatant purement et simplement les circons-

tances. J'ai compté, pour les 292 pages relatives à la Présidence Carnot, 234 intitulés, « entries », comme disent les Anglais, d'un terme qui spécifie mieux ce genre de notations. Cela donne une idée de l'économie de l'ouvrage. Ajoutons, pour compléter cette idée, qu'à part sont rapportées les affaires coloniales: conquête du Sénégal, du Soudan et de leurs annexes ; Afrique équatoriale française, conquête du Congo français ; conquête du Dahomey (1890-1894) ; expédition de Siam (1893). Enfin, à part encore, est une dernière partie relative, à l'Armée de 1887 à 1894. Sur la crise la plus aiguë de la période boulangiste (Election du 27 janvier), transcrivons cette opinion, qui ne s'est pas fréquemment rencontrée, croyons-nous : « Le général refusa de donner l'ordre (de marcher sur l'Elysée). Il se rendait mieux compte que son entourage de l'impossibilité d'enlever l'Elysée, défendu par 5.000 hommes d'infanterie et de cavalerie. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Agathon : *Les Jeunes gens d'aujourd'hui*. Plon, 3, 50. — Novicow : *L'Alsace-Lorraine, obstacle à l'expansion allemande*, Alcan, 3, 50. — Charles Heyraud : *La France de demain ; celle qu'on nous offre, celle qu'il nous faut*, Perrin, 3, 50. — Gaston Riou : *Aux écoutes de la France qui vient*, préface d'Émile Faguet, Bernard Grasset, 3, 50. — Maurice Halbwachs : *La Classe ouvrière et les niveaux de vie*, Alcan, 7, 50. — Henri Biget : *Le Logement ouvrier* (législation des habitations à bon marché en France et à l'étranger), Jouve, 5 fr. — Georges Cahen : *Le Logement dans les villes : la crise parisienne*, Alcan, 3, 50. — Memento.

Si nous ne connaissons pas les **Jeunes gens d'aujourd'hui** ce ne sera pas la faute de ceux qui cherchent à nous les faire connaître ! Les journaux et les revues débordèrent, l'an dernier, d'articles et d'enquêtes : *Revue des Français*, *Revue hebdomadaire*, *Temps*, *Gaulois*, *Opinion*, d'autres encore, partout nous nous sommes mis à l'œuvre; je dis *nous* parce que j'en fus, et que je crois même avoir donné le signal, en janvier 1912, de ce passe-temps à la mode dans la première de ces revues, où je m'étais contenté d'ailleurs d'une question précise : « Vers quelles professions de préférence vont les jeunes gens d'aujourd'hui ou les poussent leurs parents ? » Ceux qui vinrent ensuite eurent le louable dessein de faire mieux, et poursuivirent une synthétique et cyclique enquête sur la Jeunesse d'aujourd'hui et par conséquent la Maturité de demain. Plus de « questionnaires fixés par avance et distribués au hasard des relations et des amitiés ». On jugea plus scientifique de choisir des échantillons typiques et de les laisser expliquer en quoi ils échantillonnaient, ou de jeter des coups de sonde psychologique dans les régions mystérieuses où l'on soupçonnait qu'il y avait gulf-streams, planktons et bancs de harengs innombrables. Jamais, pour changer de métaphores, les jeunes gens ne furent plus toisés, mensurés, auscultés et tapotés. Et, ma foi, le résultat n'est nullement négligeable et toutes ces enquêtes seront consultées un jour avec fruit par ceux qui vou-

dront se faire une idée sur les jeunes générations du centenaire de la Bérésina. Aussi ne peut-on que louer Agathon d'avoir réuni en volume, sous le titre que je disais en commençant cette chronique, ses pénétrantes et judicieuses réflexions parues dans *l'Opinion*. Mais voilà, faudra-t-il consulter toutes ces enquêtes, même la mienne, sans précautions ? Je ne le crois pas. Là comme partout et même plus que partout, les choses nous semblent vraies parce qu'elles nous agréent, comme dit Spinoza, et l'enquêteur a tendance involontaire à prêter aux enquêtés ses propres idées. Mais les enquêtés eux-mêmes savent-ils au juste ce qu'ils pensent ? Ce qu'ils veulent, oui peut-être ; s'ils préparent Saint-Cyr, c'est qu'ils veulent être officiers ; encore n'est-il pas sûr qu'au bout de quelques années ils voudront le rester ; mais ce qu'ils pensent ? Peuvent-ils penser à cet âge autrement que par imitation ou par opposition, alors que c'est l'adaptation seule qui importe et que ce n'est que quelques années après la période 18-25 ans qu'on adapte à la réalité le d'ailleurs charmant et enivrant tourbillon d'idées dans lequel on a vécu à cette époque ? Nous autres qui ne faisons plus partie, hélas! des jeunes gens d'aujourd'hui, nous pouvons voir, en nous reportant à notre propre jeunesse et à ceux qui alors l'interrogeaient, combien on faisait fausse route en prenant au sérieux nos rodomontades d'anarchisme ou d'anti-patriotisme : nous avons tous été, Gourmont, Renard, Tailhade, etc., les sincères victimes de l'expression originale et de la formule à effet, et l'on se trompait sur nous, comme se trompaient sur eux les hommes de la génération d'avant la guerre, Hugo, Mérimée, Gautier, Flaubert, Renan, Taine, qui faisaient si bon marché des souvenirs du Grand Tyran et des efforts réorganisateurs du Petit, et qui se sont réveillés vraiment frappés à mort, le jour où la guerre est venue les tirer brutalement de leurs rodomontades à eux. Je viens de relire dans le *Mercure* de décembre 1897 cette enquête sur « l'apaisement au sujet de l'Alsace-Lorraine et l'accueil que rencontrerait une nouvelle guerre franco-allemande » qui a soulevé l'indignation d'Agathon ; comme cette indignation aurait dû être tempérée par le sourire ! Et comme beaucoup de réponses truculentes ressemblent à la petite ligne ingénue de l'auteur d'*Ubu Roi :* « C'est la première fois que je lis le mot *traité de Francfort.* » Maintenant je reconnais que telles galejades, tels feux de paradoxes-artifices, qui sont sans inconvénients entre rapins littéraires, changent de sens tirés devant le grand public et, ma foi, je relis avec plaisir la réponse d'un des 137 consultés d'alors qui aurait pu, lui aussi, avoir davantage le sourire, mais enfin qui disait : « De quel apaisement parle-t-on ? Si la guerre est une œuvre de haine et si cette haine s'efface des âmes mille fois tant mieux ! Mais si la guerre crée un état injuste et si le sentiment de cette injustice disparaît aussi des âmes, mille fois tant pis ! Quant aux questions posées, il n'est point

possible d'y répondre pour les autres et il serait plus délicat de n'y pas répondre pour soi-même. En matière douloureuse, le silence est une opinion, il devrait être le seul. Le sentiment exquis de la pudeur s'en va. Malheur à celles, femmes ou nations, qui le perdent ! je tremble qu'il ne soit trop souvent blessé au cours de cette enquête. En vérité, il aurait alors mieux valu ne pas répondre à ces questions, il aurait même mieux valu ne pas les poser. »

§

Justement sur l'Alsace-Lorraine, voici le livre posthume de M. Novicow : **L'Alsace-Lorraine, obstacle à l'expansion allemande**, qui est pétri de bonne volonté, de sagesse et, hélas ! d'illusions, car jamais le Kaiser ne se résignera au rôle de guillotiné par persuasion. Ce n'est pas tout, en effet, d'avoir un bon grelot, il faut encore l'attacher au cou du chat. J'ajoute que le Chat allemand ne semble pas partager l'opinion du savant russe que l'Alsace-Lorraine l'empêche de courir sur les gouttières et de faire, quand il le veut, un sabbat d'enfer de miaulements, de souffleries et de jurons à poils hérissés. « Obstacle à l'affection pour les Allemands » tout au plus, mais l'Allemagne de Bismarck se soucie aussi peu d'être aimée que la France de Napoléon ou l'Espagne de Charles-Quint. Quant à l'avenir, l'Allemagne se demande sans doute pourquoi ce qui dure depuis près d'un demi-siècle ne continuerait pas à durer et pourquoi il en serait autrement de l'Alsace-Lorraine que de la Pologne et de la Silésie, d'autant qu'elle peut penser que chaque décade accroît sa force et diminue la nôtre. D'où, conclusion, les livres, même de M. Novicow ne sont que des *flatus vocis*, et la libération de l'Alsace-Lorraine ne sera résolue que par la guerre, tout comme la libération de la Macédoine. Maintenant, quand on voit M. Charles Richet, préfacier du livre de M. Novicow, traiter cette dernière guerre balkanique de *déplorable*, on peut être sûr que ce n'est pas M. Charles Richet qui délivrera nos frères vosgiens. Il est vrai que, quand l'heure sonnera, on pourra se passer du concours de M. Charles Richet.

§

Agathon n'est pas seul à monter à sa tour : Anne, bonne Marianne, ne vois-tu rien venir ? Voici M. Charles Heyraud qui nous explique **La France de demain : celle qu'on nous offre, celle qu'il nous faut** et qui le dit en moins de 500 pages, discrétion louable avec un sujet qui aurait pu entraîner 500 fois plus loin. Mais l'auteur doit savoir condenser et ne dire que l'essentiel, si j'en juge par le titre de son précédent volume : *De tout un peu*, que l'Académie des sciences a distingué. Or, pour lui, la question sociale est, avant tout, ce qui peut se soutenir, une question morale, et même religieuse, ce qui est alors plus délicat, car il y a religion et religion,

et peut-être, des deux Frances, « celle qu'on nous offre » ne paraîtra pas à certains si impie que cela, comme « celle qu'il nous faut » semblera bien confite en dévotion à des esprits pourtant religieux. Assurément, il n'est pas une âme un peu bien située qui n'approuve la mission que se donne l'auteur : exalter la patrie, la vertu, l'esprit de sacrifice, le bien, et faire haïr l'égoïsme et l'envie, mais ceci relève de l'éloquence de la chaire plus que de la science sociale. Et puis M. Charles Heyraud ne se contente pas de ces généralités généreuses, son but est plus précis : réfuter les objections contre la morale catholique, détruire l'ignorance des choses religieuses et travailler à ce « triomphe de l'Eglise » que, dans un chapitre plein de chiffres et de détails intéressants, il déclare tout proche. Sur ce terrain-là ralliera-t-il toutes les bonnes volontés ?

§

Pas du moins celle de M. Gaston Riou, qui, dans un livre toujours sur la génération prochaine, **Aux écoutes de la France qui vient**, nous prône un idéal qui, pour être religieux et même chrétien, n'en ferait pas moins faire une horrible grimace à M. Heyraud puisqu'il est éperdument protestant. Livre plein de générosité et de chaleureux patriotisme, mais qui, le sage, l'impeccable Faguet l'explique très bien dans la préface, ne décidera pas la concentration générale des âmes. Tout comme M. Heyraud, M. Riou pense qu'il y a deux Frances, non plus, il est vrai, la France irréligieuse et la France religieuse, mais la France de l'autoritarisme catholique et la France du libéralisme protestant ; or, voilà que M. Faguet nous assure qu'il y en a une troisième, dont il est, et qui exige qu'on aime la France telle qu'elle est, avec ses verrues et ses furoncles, et du coup j'ai bien envie d'en proposer une quatrième, qui consisterait à reconnaître que les verrues sont fort laides et les furoncles forts gênants, et à se garder de les glorifier dans le passé tout en s'efforçant de prévenir leur retour dans l'avenir, mais à n'en tirer motif ni à admiration ni à mépris pour le corps qu'ils et elles déparent et qui reste le corps de notre mère à tous. Les catholiques sont très sévères pour la persécution du clergé insermenté et très indulgents pour celle des religionnaires, et les protestants ne tarissent pas d'anathèmes contre les dragonnades, mais avouent (c'est la propre opinion de Quinet) que le terrorisme aurait été très louable s'il s'était donné la mission de calviniser la France. Eh bien ! il faudrait avoir le courage de reconnaître que toutes les persécutions sont abominables, celles de Louis XIV comme celles de la Révolution, et qu'il y a des pages de l'histoire de France que tout bon Français devrait souhaiter de pouvoir arracher ; mais, bien entendu, cela n'empêchera pas de reconnaître la beauté de l'attitude de Louis XIV

ni l'énergie de la conduite de la Convention ; cela n'empêchera pas non plus, quand on se trouvera entre gens de bon sens, de bonnes connaissances et de bonne éducation, de différencier les fautes et de soupeser les circonstances aggravantes et atténuantes. On peut toujours s'entendre, même en différant d'avis, et ma stupéfaction en voyant M. Riou, désireux de trouver trois grandes figures représentatives de la France, joindre à saint Louis et à Jeanne d'Arc, joindre Coligny ! ne m'empêchera pas de me réjouir d'être en accord avec lui sur bien d'autres points et de le louer d'avoir mis à son livre une préface de Faguet qui le combat. C'est là du très bon libre examen, ceci sans blâmer l'*imprimatur* diocésain que M. Heyraud a mis au front du sien.

§

Mais c'est vraiment assez sonder l'avenir. Occupons-nous un peu du présent et signalons d'abord le très développé travail de M. Halbwachs (ah ! pourquoi n'euphonisons-nous pas nos noms comme les Italiens de la Renaissance qui faisaient Acuto de Hackwood), **la Classe ouvrière et les Niveaux de vie**. Cette recherche « sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines aboutit, nous dit l'auteur, à cette conclusion que l'ouvrier est le seul homme qui, par le fait de son travail, est mis en contact principalement avec la nature et les forces matérielles et non avec les autres hommes (axiome sur lequel il y aurait fort à dire) et qui se trouve participer nettement moins que les autres à la vie sociale (ce qui serait encore plus à discuter), constatations qui expliqueraient pourquoi il dépense moins pour son logement, lequel représente l'intensité du besoin le plus social (explication que beaucoup de personnes n'admettront pas, et à laquelle d'autres objecteront la plus forte dépense pour le mastroquet révélatrice d'un besoin non moins social de camaraderie). On reconnaît à ce pénible enchaînement d'axiomes controversibles et de déductions biscornues le propre du génie de M. Durhkeim dont M. Halbwachs est un disciple et on m'excusera de n'avoir pas pénétré plus profondément dans ces arcanes fuligineux, pour pouvoir signaler sur le même sujet deux ouvrages moins prétentieux, mais autrement utiles, l'un, le **Logement ouvrier**, de M. Henri Biget, étude de la législation des habitations à bon marché en France et à l'étranger, livre qu'on peut mettre à côté de ceux de MM. Ferrand, Provensal et autres dont j'ai déjà ici rendu compte, l'autre, **le Logement dans les Villes**, de M. Georges Cahen, maître des requêtes au Conseil d'Etat, qui est un exposé lumineux et parfait de la question en ce qui concerne Paris, sous tous ses aspects. Le mal d'abord avec ses causes : hausse des loyers, insalubrité des loyers et antagonisme des

propriétaires et des locataires, et les remèdes (ceux qu'on a essayés jusqu'ici et ceux qu'on essayera dans l'avenir) à ce triple point de vue économique, sanitaire et social. Comme le dit l'auteur, il s'agit ici plus que d'une réforme, c'est une croisade à entreprendre ! Il est un peu refroidissant, seulement, que ce soit le Conseil municipal qui doive en être le Pierre l'Ermite et le Parlement le Gauthier-sans-avoir.

§

On se souvient peut-être que, dans les conclusions de mon **Enquête sur la Présidence de la République**, j'avais fait ressortir, d'après plusieurs correspondants, les moyens très simples qui s'offraient à tout Président de la République ou à tout Président du Conseil de réaliser, à toute occasion de crise ministérielle, cette amélioration du régime parlementaire sans quoi nous nous enfoncerons de plus en plus dans le gâchis : 1° que le Président du Conseil soit ministre sans portefeuille pour pouvoir diriger et contrôler ses collègues ; 2° qu'il indique, en prenant le pouvoir, la date à laquelle il le quittera ; 3° et qu'il avertisse que d'ici là il ne posera pas la question de confiance, sans refuser, certes, de s'en aller, si le Parlement lui notifie son désir de le voir partir ! Tout cela est très constitutionnel. Je me suis cru autorisé par ce balcon du *Mercure* d'où je giboye aux idées sociales de le rappeler aux puissants de la terre, mais sans le moindre succès, on l'a vu ; j'aurai donc, à la prochaine crise, occasion de remonter à ma tour : « Anne, bonne Marianne, ne vois-tu rien venir ? »

Memento. — La mort récente de M. Gabriel Compayré, le grand vulgarisateur de la science pédagogique en France, attire l'attention sur des livres comme celui du professeur de Berlin W. Münch : *Parents, professeurs et écoles d'aujourd'hui* (Toulouse, Privat ; Paris, Didier). Le livre traduit par M. Gaston Raphaël fait partie d'une collection à 3 fr. 50, « Bibliothèque des parents et des maîtres », que je signale en passant et qui contient de bons ouvrages de MM. Gache, Valran, Dauzat, etc. Dans cette collection, justement, vient de paraître de M. Pouthier : *Pour qu'on apprenne les mathématiques*, à recommander aux parents dont les enfants ne mordent pas aux *x*. — A propos de ces livres d'instruction je peux signaler l'ouvrage de M. Leménestrel : *L'Instruction en France date-t-elle de la Révolution ?* (Champion), question à laquelle un député seul, et encore en réunion électorale, oserait répondre oui (l'auteur a surtout étudié la question pour la région de Dreux). — Encore un livre de critique générale auquel l'auteur de *Ce qu'il faut lire dans sa vie* ne peut qu'applaudir de bon cœur : *Les livres qui s'imposent*, par Frédéric Duval, ancien élève de l'Ecole des Chartes (Beauchesne, 6 fr.). Le répertoire est très sérieux, très complet, et pourvu de *l'imprimatur* diocésain ; de plus il a été couronné par l'Académie française (le mien n'eut qu'un de ces deux sacrements, et le moins sacramentel, hélas !) — A côté du Répertoire on pourra mettre dans

la bibliothèque *le Comment lire et étudier avec profit* de M. Paul Nyssens (Bruxelles, Librairie de la culture humaine, rue Froissard), qui contient de très précieux conseils sur l'aménagement du temps et de la lecture et le dressement des fiches bibliographiques. — C'est qu'en effet le temps manque trop souvent, comme le déplore M. Fernand Nicolay dans *la Vie compliquée*, Perrin, 3 fr. 50. D'une part la vie se complique d'elle-même et à cela il n'y a rien à faire qu'à mieux aménager ses 24 heures par jour, et d'autre part nous la compliquons parfois bien sottement, et ici les conseils de l'auteur seront à retenir. — Encore un livre de sagesse pratique : *l'A travers le prisme du temps*, de M. C. Wagner (Hachette, 3 fr. 50), quatrième volume de causeries scolaires dont auraient à profiter même les grandes personnes. — Enfin terminons par la dernière publication de la Ligue pour la culture française : *La Grèce et nous*, d'André Beaunier, Oudin, 1 fr., plaidoyer intelligent et ardent en faveur du maintien de l'hellénisme dans nos collèges de garçons et même de filles où, paraît-il, l'étude du grec fait des progrès sérieux. *Di faveant !* Hélas ! je ne suis pas assez hellénisant pour exprimer ce vœu en grec. Personne ne m'embrassera !...

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Emile Baumann : *Trois villes Saintes*, Grasset, 3 fr. 50. — Emile Hinzelin : *Images d'Alsace-Lorraine*, Plon, 3 fr. 50.— Georges Cain : *Le Long des rues*, E. Flammarion, 5 fr. — Ch.-H. Besnard : *Le Mont Saint-Michel*, Laurens, 2 fr. — Pierre Loti : *Un pèlerin d'Angkor*, Calmann, 3 fr. 50.

Des **Trois villes Saintes**, dont parle M. Emile Baumann, l'une, *Ars-en-Dombes*, n'est en somme, qu'un village et l'autre, le *Mont-Saint-Michel*, un bourg tassé au pied d'une abbaye. La plus intéressante à retenir ainsi, — si nous voulons bien admettre que le pèlerin se trouve quelquefois doublé d'un amateur d'art, et la seule qui soit véritablement une ville, c'est *Compostelle*, — qui se trouve, du reste, tenir dans ce livre la place principale. — Après avoir eu une célébrité prodigieuse, avoir vu les foules du Moyen-âge se presser sur le parvis de sa basilique, le pèlerinage de Saint-Jacques eut à souffrir du progrès du Protestantisme et des guerres de Religion ; ce fut le commencement de sa décadence. Il se maintint au XVII^e^ siècle, cependant, mais surtout au delà des Pyrénées, — et dura jusqu'à la Révolution. Les catholiques français ne connaissent guère sa route, maintenant, et, lorsqu'ils approchent de la frontière d'Espagne, s'arrêtent de préférence à Lourdes, — malgré les sarcasmes de la presse *avancée*. Après de jolies notes de voyage, M. Emile Baumann rapporte la vie et la légende du saint, et l'historique de l'église qui lui a été consacrée ; en partie romane, elle a été massacrée surtout au XVIII^e^ siècle ; mais sa décoration intérieure, d'un faste barbare, n'en comporte pas moins, avec les tombeaux, des œuvres d'art remarquables. Il y a aussi d'anciennes portes : *puerta*

de las Platerias et *puerta Santa* ou des Pardons, qui ne s'ouvre que les années où la fête du Saint, 25 juillet, revient un dimanche. Mais on trouvera bien d'autres choses dans cette partie du livre, comme dans Compostelle même, pleine de petites rues, d'églises, de moines — et où se lèvent à chaque pas des légendes miraculeuses que M. Baumann conte délicieusement. — A côté de ces pages pittoresques, il a écrit encore de bonnes choses sur le Mont Saint-Michel, et au début du volume nous conduit dans l'église d'Ars-en-Dombes, une lourde pâtisserie moderne, sans envolée — que nous devons à un architecte des monuments historiques — et où il y a trop de bondieuseries, de fausses fleurs, de clinquant, sans parler des cloches aux sons de ferblanterie. Quant au pauvre curé de l'endroit, devenu un saint homme, son logis a été transformé en une sorte de musée; c'est là bric-à-brac de la pauvreté, — presque de l'indigence — et qu'il a fallu pourtant défendre contre la rapacité des amateurs de souvenirs. Le saint lui-même est dans une belle châsse de l'église ; on l'a exhumé, intact, après quarante-cinq ans ; mais il a fallu lui couvrir le visage d'un masque de cire, *à cause du soleil* qui, durant une procession, « l'avait fait tourner au noir ».

La sainteté, décidément, comme bien d'autres choses, paraît avoir besoin du reculement de la légende.

§

Je voudrais m'arrêter plus longuement sur les **Images d'Alsace-Lorraine**, de M. Emile Hinzelin, qui donnent l'état du pays après quarante-trois ans d'occupation allemande, et insiste surtout et très justement sur son antagonisme irréductible. Il faut bien le reconnaître, en effet, la terre de ce côté n'est ni allemande ni française, mais toutes les préférences de la race vont vers la France à laquelle elle est restée attachée, inlassablement. Toutes les tentatives de germanisation y ont échoué ; l'Alsace et la Lorraine sont pays conquis, terres occupées, — par 80. 000 hommes des meilleures troupes de l'Empire, — et restent soumises ; mais on n'y a jamais accepté la servitude prussienne. M. E. Hinzelin cite à ce propos des anecdotes caractéristiques sur ceux que les vainqueurs, dans leur premier enthousiasme, appelaient : des frères retrouvés. L'Allemand est resté pour eux l'étranger, le *Schwob*, dont on ne parle qu'avec ironie et répugnance.— Regardant défiler des troupes au pas de parade, un petit Alsacien dit que les Allemands « jettent les jambes comme s'ils n'en voulaient plus ». — Ailleurs, deux soldats, passant devant un champ qu'ensemence un cultivateur, grommellent : Sème, Sème quand le grain sera mûr, c'est nous qui viendrons le manger. — Et le paysan de répondre : Cela n'a rien d'impossible, car je sème de l'avoine! — Aujourd'hui encore, les enfants du pays refusent de jouer

vec ceux des immigrés, et les Allemands se vengent avec des tracasseries d'être tenus systématiquement à l'écart. Ils persécutent jusqu'à la langue, et poursuivent dans les enseignes, étiquettes, écriteaux, tout ce qui a tournure de français. Pour l'inauguration du monument élevé en l'honneur des soldats tués près de Noisseville (oct. 1908) ils ont laissé passer quelques-uns de nos drapeaux ; seulement ils leur ont fait payer à la douane les droits établis sur les rouleaux d'étoffe (!). — Certes, le caractère alsacien a un côté pointu et défiant qui le rend surtout de pratique difficile. On ne sait jamais ce qui lui plaît ou lui déplaît, tous ceux qui ont fréquenté des naturels du pays reconnaîtront le fait. Pour un mot qu'ils ne comprennent pas, ou comprennent de travers, ils partent vexés comme des dindons. Ce sont en somme de charmantes gens, mais on ne sait jamais si brusquement ils ne cesseront pas de l'être, et le plus souvent sans qu'on sache pourquoi. — Toutefois, les Allemands, sous prétexte de reprendre leur héritage, non seulement n'ont rien fait pour se faire aimer, mais se sont efforcés, dirait-on, de se faire mépriser et haïr.

Il reste d'ailleurs que tout ce pays est admirable par ses villes et ses sites, qu'illustrent le plus souvent des faits d'histoire, le geste héroïque des aïeux ; c'est la terre où l'on s'est toujours battu, et M. Hinzelin a trouvé peut-être dans ces souvenirs de guerre, dans le décor des cités d'autrefois — bien qu'abîmé par les conquérants, — ses pages les plus attachantes. Il nous présente ainsi Metz, défendue au XVI^e siècle par François de Lorraine, duc de Guise, et dont il décrit les remparts et les portes, certaines encore debout dans l'appareil militaire du Moyen-Age ; la cathédrale et quelques jolies églises, des petites rues, des maisons crénelées, comme l'hôtel Gargan (XV^e siècle). Puis ce sont les aspects et les villes de la région : Sierck, Saint-Avold, les Vosges, Belfort, Altkirch, Ferrette et ses légendes ; Huningue, Saint-Hippolyte, avec partout le rappel des faits d'armes, des gloires passées. C'est ensuite Strasbourg et le siège de 1870, la cathédrale et les églises, les ponts couverts, les vieilles maisons et les rues pittoresques ; Saverne, le château des Rohan, la très belle abbaye de Marmoutier. Enfin, il reprend les faits, malgré tout encore si mal connus de la dernière guerre, ses sottises et ses fautes, — la bataille de Wissembourg, le bombardement de Strasbourg, le siège de Metz, avec le personnage énigmatique, équivoque de Bazaine, etc... — Et partout maintenant, sur le territoire annexé, les Allemands ont bâti des choses allemandes. C'est l'invasion d'un *modern style* incongru et saugrenu, — le monde des horreurs, submergeant tout ; l'omnipotence horrifique du rococo et de la caricature. Mais en fermant ce livre, plein d'anecdotes et de faits, on peut se souvenir que nous avons des laideurs analogues, maintenant, dans nos villes. L'Alsace-Lorraine, qui voit « avec les yeux de son cœur », qui garde

la foi, la foi immarcessible, opiniâtre, malgré tout, dans le vieux pays, ne retrouverait-elle quelque peu des incongruités allemandes, — à défaut de l'esprit prussien que nous n'aurons jamais — à Paris même, dans les maisons *dernier cri* de la rue Réaumur, de la rue Danton ou de la rue d'Abbeville ?

§

M. Georges Cain, poursuivant l'intéressante série de ses publications sur le vieux Paris, a ajouté un volume encore à ceux qu'il a consacrés aux quartiers anciens, édifices et souvenirs de la capitale. Ce dernier ouvrage : **Le Long des rues**, nous mène d'abord à l'hôtel de Fersen, avenue Matignon, qui nous rappelle le dramatique épisode de la fuite de Varennes : à la station des Eaux de Passy décor admirable qui a bien dû disparaître devant l'invasion des maisons de rapport, comme tant d'autres de la capitale : plus loin, vers les derniers restes de la Cour des Miracles, à l'imprimerie où se confectionnait *le Père Duchesne*, du fielleux Hébert, — qui fut d'ailleurs, à son tour, dûment guillotiné ; au quartier Saint-Merry, que tous les apôtres de l'hygiène ont condamné sans retour depuis belle lurette, mais qu'il eût probablement suffi de nettoyer au physique et au moral. C'est là que l'on voyait encore, nos 28 et 29, rue Brise-Miche, deux des anneaux de fer qui servaient à barrer la chaussée dans le Paris du Moyen Age, et à l'angle de la rue Taille-Pain, la pioche des démolisseurs a momentanément remis au jour une curieuse maison du même temps, — avec tourelle, escalier extérieur, fenêtres à meneaux — laquelle, on peut le croire, alla sans plus attendre rejoindre les autres dans le tas de graviers et décombres de l'entrepreneur municipal (1). Les promenades de M. G. Cain nous conduisent ensuite à l'ancienne rue du Puits-qui-parle, — maintenant rue Amyot, — dont la maison d'angle, assez mystérieuse, est encore machinée intérieurement, soit pour avoir servi à des conspirateurs, soit à des faux-monnayeurs ; au couvent des Cordelières, — Lourcine — maintenant hôpital Broca, et qui conserve des restes de sa chapelle primitive ; au Mobilier-National, — qui semble bien, d'ailleurs, n'être qu'un bric-à-brac. Il donne enfin un historique du Jardin des Tuileries ; des pages curieuses sur la Bibliothèque et l'ancien Arsenal ; sur la maison des Carmes à Montparnasse et les tragiques souvenirs des massacres civiques et patriotiques de 1792 ; sur une maison de la rue Lhomond où habita l'abbé Edgervorth, le prêtre qui assista Louis XVI sur l'échafaud, etc. — Ce volume, comme les

(1) On aurait pu sans doute la conserver. L'alignement aurait passé un peu plus loin, ce qui n'eût chagrine que les imbéciles. Mais il fut très probablement plus simple de la démolir après en avoir pris des photographies que nous retrouverons sans doute à la prochaine exposition rétrospective de Saint-Fargeau. — Il paraît qu'ainsi l'art se trouve sauvegardé et que tout le monde est content.

précédents, comporte des plans et des illustrations nombreuses, parmi lesquelles quelques portraits curieux : Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, dont nous avons vu ailleurs le joli minois et qui était devenue sur le tard, — si nous en croyons la gravure qui la représente, la main tenant « ses estomacs », — un véritable laideron; Gay-Lussac, qui réfléchit avec un air surtout vexé; Rossini, pareil à un gros banquier dont il possède la tête en poire; le musicien Habeneck, l'air d'une vieille taupe, etc...

§

Chez Laurens, M. Ch.-H. Besnard a ajouté un petit volume sur **le Mont Saint-Michel** à la série des monographies concernant les anciens édifices de France que nous avons déjà signalée maintes fois. M. Ch.-H. Besnard est un des collaborateurs de l'architecte Paul Gout dans les travaux de restauration de la vieille abbaye, et lui a emprunté nombre de renseignements et la plupart des illustrations de son livre (1); mais en somme il pouvait plus mal faire. Il a donné un manuel très suffisant, de format commode et qu'il a voulu surtout rendre utile aux touristes. Successivement, il parle de l'abbaye carolingienne, de l'abbaye romane, de l'abbaye gothique, décrit les remparts et la ville, etc. Mais ce que l'on sait assez peu en général lorsqu'on déplore l'état dans lequel l'époque actuelle a trouvé le Mont Saint-Michel, c'est que ces mutilations — au moins la plupart — ont commencé avec les moines Bénédictins de Saint-Maur, au XVIIe s. L'époque, d'ailleurs, n'avait plus le sens de l'architecture ogivale et les transformations dont elle est responsable sont navrantes à étudier; c'est du pire vandalisme. L'administration pénitentiaire, qui vint ensuite, l'époque contemporaine ont fait le reste; aujourd'hui encore, ce pur joyau de l'architecture médiévale, construit en pleine mer et sur un roc isolé, demeure réuni à la terre ferme par la digue que les ponts et chaussées s'obstinent à maintenir malgré le vote de la Chambre; qui renvoie le flot ronger et détruire les remparts de l'abbaye et que nul n'a le courage d'aller démolir. De temps à autre, une commission plus ou moins officielle va constater que les choses ne bougent pas, mais aussi que le Mont Saint-Michel s'enlaidit de plus en plus, par la construction d'édifices saugrenus : hôtels, restaurants, musée de cires, etc., qu'y installent divers industriels. Après quoi, on rédige un rapport. — Cela fait toujours de la paperasse.

§

Après les descriptions forcément un peu sèches, du guide publié par M. J. Commaille (2) sur les ruines déjà célèbres d'Angkor, voici des impressions d'art de Pierre Loti. **Un pèlerin d'Angkor** est

(1) Paul Gout : *Le Mont Saint-Michel*, 2 vol. in-4°, Paris, 1910.
(2) Cf. *Mercure de France*, 16 mars 1913.

l'accomplissement d'un vœu fait tout enfant, et réalisé sur le tard, au déclin de la vie active. Il a rêvé jadis d'aller visiter Angkor, comme on rêve des merveilles des vieux contes; la vie le conduit enfin vers les terres d'enchantement qu'il vit autrefois si belles, et il peut convenir qu'il n'a pas été trop déçu. — De Saïgon, on s'y transporte en somme assez aisément, selon son récit, car il y a la voie fluviale et la traversée du Tonlé-Sap, que dessert maintenant, du reste, un service organisé. Mais c'est la période des crues; tout ce pays est inondé, et, en cours de route, on est surtout frappé par l'intensité de la vie animale et végétale de la région. Les plantes, les arbres émergent des terres recouvertes par les eaux du Mé-Kong et envahissant tout; mais oiseaux, insectes, bestioles petites et grandes y pullulent littéralement. Des arbres sont si chargés de marabouts que de loin on les croirait fleuris de grandes fleurs roses; des nuages de poussière verte sont d'innombrables perruches; d'autres arbres sont couverts de singes, dont on voit les longues queues alignées, comme une frange pendante. — Cependant, on arrive aux ruines ensevelies sous une végétation fabuleuse, qui recouvre temples, remparts, constructions diverses, et dont seules émergent de hautes coupoles. La porte de la Victoire, à Angkor-Thom, a l'aspect d'une ouverture de caverne brodée de lianes, et quand on l'a passée, on doit se rendre compte que toute la ville a été, elle aussi, envahie, recouverte par la végétation; les ruines, il faut les chercher sous les arbres, dans la forêt qui l'emplit, enlace cette cité qu'elle a conquise et achève de détruire. Elle revêt sa muraille crénelée, le Bayon aux cinquante tours mi-effondrées, croulantes, dominées par la pomme de pin du temple central et sur chacune desquelles on peut voir quatre visages, — comme elle recouvre les collines de débris, temples, palais, édicules, etc. C'est une ville des morts, mais auxquels la nature a fait un somptueux linceul de verdure et de fleurs. — A côté se trouve Angkor-Vat, que Loti, impatient, va d'abord contempler aux torches; entassement de pierres, tours coiffées en tiares, galeries qui abritent des chauves-souris innombrables, devant lesquelles doit reculer d'abord le visiteur intrus, et dont il retrouve au jour les immondices feutrant cloîtres et couloirs. Mais avec le soleil, c'est aussi l'énormité des constructions qui apparaît; des tours qui s'élèvent à 170 m. au-dessus de la forêt. Et ce qui demeure, l'impression que ne pouvait rendre le livre de M. J. Commaille, — perdu en descriptions minutieuses et souvent puériles, — c'est celle de fabuleuses masses de pierres dressées comme des montagnes en même temps qu'elles sont fleuries de sculpture de la base au faîte, — attestant l'effort immense de peuples aujourd'hui défunts, de civilisations jadis florissantes et qui nous ont laissé ce témoignage d'elles-mêmes avant de disparaître, — de rentrer dans la nuit.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Antivivisection : M. Eugène Fournière, un chien, un conducteur d'omnibus et un étudiant. — *La Plume :* hommage au peintre Roll; une page de souvenirs; opinion de M. Stuart Merrill. — *Lille-Université :* les étudiants et le service de trois ans. — *Revue des Nations :* Talleyrand vu par le comte Molé. — *La Phalange :* folk-lore du ghetto : deux chansons populaires. — *Normandy Revue :* une épigramme. — *Le Vitriol :* annonce du premier numéro. — Memento.

MM. Lucien-André Lichy et le Dr G. Laurent ont fondé **L'Antivivisection**, revue mensuelle, qui a paru pour la première fois en février. Les fondateurs du nouveau périodique le présentent ainsi :

A côté des périodiques spéciaux, qui chantent la gentillesse des bêtes, il nous a semblé qu'un organe qui serait exclusivement de combat était nécessaire.

Notre programme : la guerre à la barbarie froidement raisonnée, au découpage féroce et calculé d'êtres vivants, à la torture raffinée d'animaux supérieurs, d'êtres familiers et amis de l'homme, que les lois insuffisantes livrent sans défense à leurs bourreaux.

Ces derniers ne sont pas ce qu'on en pense généralement. Ils n'avouent pas facilement leurs pratiques, et, pour donner le change, ils se décorent pompeusement du nom de « physiologistes ». Sous le couvert de la science, qui n'en peut mais ! leurs laboratoires abritent des expériences dont la cruauté se double du scandale de leur inutilité.

Sur des chiens, des lapins, des singes, leurs victimes ordinaires, ces « savants » à mentalité spéciale, sous le prétexte de recherches scientifiques, font preuve d'une ingéniosité dans la torture qui va souvent jusqu'au plus incroyable sadisme. Qu'on ne crie pas à l'exagération et à la sensiblerie ! Les faits — et les documents irréfutables que nous avons entre les mains, et que nous produirons — empruntent à leur nature, à leur énormité même, une impossibilité d'exagération. Le seul exposé de ces expériences prétendues scientifiques soulève le cœur d'indignation et de dégoût. Si l'intérêt scientifique de telles expériences n'apparaît pas, la mentalité anormale qui les inspire apparaît trop. Elle s'est donné libre cours. Rien n'est plus urgent et plus nécessaire que de mettre un terme à ces procédés d'un autre âge.

Il y a un récit bien typique de M. Eugène Fournière : « Vivisection en chambre. » L'honorable professeur et directeur de *la Revue Socialiste* raconte qu'ayant vu un conducteur d'omnibus précipiter un chien de l'impériale sur le pavé, le fauteur de cette méchanceté ne fut nullement inquiété, quoiqu'un sergent de ville eût été requis d'intervenir. « On attendra, pour bouger, que son bourreau ait récidivé sur un homme », remarque à ce propos M. Fournière.

Or, il s'était, lui, employé à soigner la victime de l'homme brutal. Et voici ce qu'il raconte :

Mais revenons à mon chien. La fraîcheur de l'eau l'avait ranimé. Il fit un effort pour se mettre debout, et retomba. J'appelai un cocher qui rit du singulier client que je lui faisais charger. « Qui veut m'aider à le transporter jusqu'à la voiture? » Un jeune homme de bonne apparence s'offre. Tout en portant l'animal, nous causons. « Vous allez chez un vétérinaire? — Oui. En connaissez-vous un? — Non. » Nous installons le chien. Le jeune homme regarde son poil bourru et sale, son collier de gros cuir clouté, essaye en vain de lire sur la plaque le nom de son maître. « Ce chien n'est pas à vous? — Non. — Voulez-vous me le laisser? je suis étudiant en médecine. — Soit. — Cocher, 15, rue Cujas! » Nous n'étions pas à mi-chemin que déjà la bête se redressait, posait sa grosse bonne tête sur mon genou, puis s'étirait avec effort, essayant le jeu de ses muscles remis de leur froissement. A l'arrivée, il descendit de la voiture sans aide, et monta l'escalier de l'hôtel sur trois pattes, à la suite de son nouveau maître, non sans m'avoir longuement regardé et comme attristé de me voir partir.

Le lendemain, passant par là, je ne pus me tenir d'aller rue Cujas. Je me disais : « Ce jeune homme n'a pas ri de ma pitié, il l'a partagée, il doit être bon à connaître. » Sur les indications qu'on me donna au bureau de l'hôtel, je montai l'escalier. Arrivé devant le numéro indiqué, j'entendis à travers la porte entre-bâillée une voix de femme qui disait : « Pauvre bête! » Une voix niaise d'homme répondit sur un ton de rigolade : « Sûr que si le carabin ne lui avait pas coupé la parloire, y gueulerait ferme! »

J'entrai et je vis mon ami de la veille à demi écorché, les côtes à nu et le ventre ouvert, haletant, les yeux fous; de sa langue desséchée par la fièvre, il léchait l'énorme plaie. Je criai de douleur. Il m'aperçut alors. Ah! ce regard subitement humanisé, empli de tristesse et de doux reproche comme il me dit : « Pourquoi m'as-tu amené ici? » Et cet effort désespéré pour se tendre tout entier vers moi, comme il me cria : « Emmène-moi! Sauve-moi!... » Ecrasé de regret, anéanti de honte pour l'humanité, je tombai à genoux devant le mutilé, je le pris par le cou et je baisai son museau brûlant; je rafraîchis son martyre de mes larmes, et, prenant mon revolver, je le débarrassai de la vie.

A ce moment, l'étudiant entra. Je levai l'arme sur lui, d'un mouvement d'instinctive justice, mais j'abaissai le bras aussitôt. Me croyant calmé, il voulu s'expliquer; d'un regard, je lui dis tout mon mépris, toute ma tristesse, et je m'en allai.

Evidemment, le narrateur prête beaucoup de la conscience de l'homme à ce pauvre chien dont le nom pouvait être : Pas-de-chance. Mais ce récit véridique est poignant.

Un lycéen adolescent me contait, ces jours-ci, son horreur d'avoir vu le professeur d'histoire naturelle « ouvrir une fenêtre » dans la carapace d'une écrevisse, pour montrer aux élèves un cœur battant. Quelle cuisinière, à l'âme tendre pourtant, n'a précipité vingt-quatre écrevisses toutes vives dans le court bouillon, pour préparer le « buisson ardent » d'où ses maîtres tireront quelque exaltation!

Il ne faut rien exagérer. Les fondateurs de *l'Antivivisection* entre-

prennent une bonne œuvre. Elle sera meilleure encore, s'ils assimilent à la vivisection les expériences d'hôpital. Car la médecine et la chirurgie *essaient* sur les hospitalisés, et c'est là un abus contre les indigents qui vaut bien de révolter des hommes émus par les traitements infligés aux animaux, par intérêt scientifique souvent et, parfois, par déformation sadique professionnelle.

§

La Plume (1er mars) consacre son numéro entier au grand peintre « A.-P. Roll et à son œuvre. Vingt-sept reproductions d'œuvres du maître constituent un ensemble qui force l'admiration. Des témoignages de peintres et d'écrivains concourent à expliquer Roll, quelle honnêteté l'inspire, quelle science du dessin, quels dons de la couleur, en font un des premiers peintres de ce temps, parmi les réalistes sains et puissants.

M. Adolphe Dervaux, dans une « Etude sur l'Artiste », rapporte quelques souvenirs de Roll :

... La causerie du maître est aimable, légère, correcte ; d'une voix paisible, modeste, il raconte.

Son souvenir est précis, des dates, des noms de ses tableaux : « *Don Juan et Haydée*, que je fis en songeant à Delacroix, est de 1874. »

Bienveillant pour tous, il excuse la mauvaise peinture, effleurant à peine, souvent oubliant le nom de celui qui l'a commise. Il se rappelle cependant avec netteté les situations, les personnages déjà anciens.

Quand un homme use d'une habileté diplomatique qu'il n'estime guère, il n'insiste pas, profère simplement : « Il a l'air fin, en effet ! »

Sans amertume, il raconte ses échecs au vieux Salon, comment il fallut lutter contre l'Institut et de quelle façon ils s'y prirent, lui, Bastien-Lepage, Duez, quelques autres, pour faire octroyer par surprise une deuxième médaille à Manet, c'est-à-dire lui ouvrir, hors du jury, les portes toutes grandes.

Il se complaît à rappeler tel matin de décembre 1889 où, fatigués de discuter de l'orientation meilleure de la Société — sans aboutir — et de la confirmation des médailles internationales de l'Exposition Universelle, quelques artistes décidèrent de déjeuner chez Ledoyen.

La réunion se tenait face au restaurant célèbre, dans cette aile du Palais de l'Industrie qui logeait l'étroit Musée des Arts décoratifs et le Conseil de révision des conscrits de la Seine. Alternativement, le Conseil militaire et celui de révision des statuts des Artistes Français occupaient la même salle.

On ne s'entendait plus ; dans le brouhaha de clôture, c'étaient des cris d'animaux, des grognements poussés par les toujours jeunes assistants. Il était plus de midi, la faim rongeait ; quelqu'un cria : nous déjeunons en face. Peu entendirent, d'aucuns firent la sourde oreille, car les membres de l'Institut, directeurs de conscience, avaient déjà fui : que faire sans chefs de file ?

On entraîna cependant Meissonier.

Devant le Palais, deux camelots vendaient n'importe quoi. Roll leur remit à chacun cent sous et les posta : « Vous direz à ceux qui sortiront : *M. Meissonier vous attend chez Ledoyen.* »

Ce fut magique : *Meissonier m'attend!*

Meissonier, c'est-à-dire, un peu aussi, l'Institut !

A table, ils furent plus de cent, c'était le succès ; ils signèrent ce qu'on voulut. O bénéfiques effets de trésors machiavéliques et d'une bonne blague de rapins! Deux fois cinq francs et la Société Nationale des Beaux-Arts était fondée par acclamations. M. Bonnat en était. Bientôt, Bonnat, comme, hélas ! Fantin-Latour — Fantin, que Roll considérait comme le plus grand peintre vivant — retournèrent là-bas. L'auteur des *Hommages* était persuadé qu'un seul Salon suffisait..,

... C'était vrai, mais pourquoi n'aidait-il pas à ruiner l'autre ?

Puvis de Chavannes fut payé de son effort — lui qui n'aimait ni la discussion ni les manifestations extérieures — par la chaude ovation du petit groupe. Cela compensait le froid officiel à son égard de l'innombrable « droite » du vieux Salon où Bouguereau avait dit de lui qu'il faut, avant tout, savoir dessiner !

Puvis, ému, la tête dans ses mains, pleura.

« Je ne connais pas de plus haute figure, aujourd'hui », proclame M. Camille Mauclair, en hommage à Roll.

Le poète Stuart Merrill écrit :

S'il est un peintre dont on ne puisse résumer le talent en une formule unique, c'est bien M. Roll. De nos jours, on tend à croire que, pour bien manifester sa personnalité, il faut rester identique à soi-même, comme si la personnalité n'était pas la résultante d'indéfinissables influences héréditaires, nationales et universelles, et ne marquait pas sa vigueur par une constante assimilation. Je sais que de très grands artistes ont suivi jusqu'à la mort, sans doute ni défaillance, le sillon qu'ils avaient entamé dès leur jeunesse. Leur vie offre un bel exemple de développement logique. Mais d'autres, non moins grands, se montrèrent plus inquiets et, tentant des voies diverses, lassèrent parfois la gloire qui les eût couronnés plus tôt s'ils avaient consenti à s'arrêter au bord de la route commune au lieu de fréquenter les hasardeux carrefours où les pas hésitent et l'esprit s'interroge.

M. Roll est un de ces derniers. Il a tout tenté, il a presque tout réussi et, ce qui est rare, il ne doit rien à personne Il n'a pas emprunté les yeux de Renoir pour peindre en plein soleil la chair glorifiée de la *Femme au taureau*, ni ceux de Bastien-Lepage pour camper dans sa robuste attitude *Manda Lametrie*, ni ceux de Constantin Meunier pour établir l'ordonnance sombre et douloureuse de la *Grève des mineurs*, encore moins a-t-il songé à certaines fadaises fort réputées, en faisant son portrait de *Jeune Fille*. Il n'a pas essayé d'étonner le public par de sauvages bariolages, sous prétexte de plein air, quand il peignit *En Normandie*. Et, lorsqu'il voulut rendre les horreurs de *la Guerre*, il négligea complètement de séduire, comme tel autre, par des talents de tailleur militaire.

Bref, il a toujours été sincère et il a couru l'aventure ordinaire des gens

sincères en risquant de mécontenter tout le monde. Débutant à une époque où la tendance était de suivre quelques chefs de file dont les uns, enfants terribles, recevaient les crachats du mépris sur leurs toiles et dont les autres, bien sages, exhibaient ceux de l'honneur sur leur plastron, il comprit qu'on n'est personnel qu'à condition d'être sincère et il abandonna la formule des écoles pour l'étude de la Nature. Il sut, dans cette crise, se garder aussi bien des excès de la révolte que des exagérations du respect. Il s'affranchit de la discipline qui lui déplaisait tout en évitant les écarts qui lui répugnaient et ne manqua pas de paraître trop soumis aux uns, trop indépendant aux autres. Mais le temps équitable remet tout et chacun à sa place. Dès aujourd'hui, l'œuvre de Roll nous paraît d'une incomparable probité. Si nous prenions la peine de noter les dates de ses œuvres, nous nous apercevrions même que Roll fut, en bien des cas, un précurseur.

M. Roll appartient à cette phalange d'artistes démocrates : Millet, Courbet, Meunier, qui ont demandé au peuple de les inspirer et qui l'ont glorifié en retour, bien qu'ils n'aient pas essayé dans leurs œuvres d'exprimer la moindre théorie politique ou sociale ; nous y retournons sans cesse pour ne pas désespérer de la beauté des temps futurs. Les parthénons sont détruits, les cathédrales s'effritent, mais nous voyons déjà ici et là s'ériger les palais de fer, de verre et de lumière où se déploieront les fastes d'une humanité organisée contre la misère, la faim et la mort.

Si un palais du peuple s'élève à Paris, je voudrais qu'on en demande la décoration à M. Alfred Roll.

Si nous nous sommes plu à citer tout entière la page de M. Stuart Merrill, c'est que, dans cet éloge d'un haut et bel artiste, le poète a défini en somme, inconsciemment, son propre caractère, cette courageuse et fière indépendance qui fait un modèle de l'homme, aussi bien qu'elle en anime l'œuvre d'un souffle et d'une générosité magnifiques.

§

On sait comme le nouveau P. de la R. a, pour don de joyeux avènement, offert, à ses électeurs parlementaires, l'aubaine de voter « la loi de trois ans ». On sait l'accueil de la presse à ce mode de réorganisation militaire. On a connu que des potaches, par voie de pétitions, ceux qui « préparent » Saint-Cyr et Polytechnique notamment, apportèrent le concours de la jeunesse au projet gouvernemental. On n'ignore point que le parti socialiste organise un pétitionnement contraire. Il est intéressant de recueillir l'avis des étudiants, sur cette question qui les intéresse immédiatement.

Par l'organe de **Lille-Université**, « bulletin mensuel de l'union des étudiants de l'Etat », — après avoir déclaré : « en bons Français, en patriotes comme tous les Français, nous ferons tout notre devoir et nous accomplirons nos trois années de service militaire, puisqu'il y va du salut de notre pays », — les étudiants lillois s'expriment ainsi :

Avant d'écrire cet article, nous avons pris l'avis des uns et des autres et nous avons reçu d'assez nombreuses lettres. Nos déclarations ne seront donc qu'une sorte de résumé de l'opinion de nos Etudiants, et non pas seulement notre opinion personnelle.

Et voici d'abord quelques réflexions générales, politiques au sens vrai du mot, que nous a envoyées un de nos plus distingués collaborateurs, étudiant de Doctorat en Droit. Nous les citerons textuellement:

A propos de cette question militaire: « On oublie peut-être trop que le renforcement excessif de l'armée mène fatalement au régime prétorien et que, au moment précis où, par les soins du gouvernement républicain, la puissance du sabre aura suffisamment grandi, un César paraîtra, faisant table rase de l'évolution accomplie et nous ramenant au despotisme. Donc, législateurs, prenez garde. Il ne s'agit pas seulement d'éviter le péril extérieur, il faut aussi et surtout se sauvegarder contre les princes à l'affût, attendant l'heure pour bondir sur le trône. Ne tombons pas de Charybde en Scylla.

« Autres dangers. On se plaint de la désertion des campagnes. Un régime prolongé dans les villes de garnison ne va-t-il pas accroître le mal dont souffre notre agriculture? On cherche partout des remèdes contre la dépopulation. Or, retenir un an de plus les soldats à la caserne, n'est-ce pas reculer d'un an la date de leur mariage, contribuer à la diminution de la natalité, manger son blé en herbe, sacrifier l'avenir au présent? Il vaudrait mieux, ce me semble, préparer une réfection de la race par un effort lent et fécond. Sans doute, la France peut accepter tous les sacrifices. Mais ne lui demandons pas de « soubresaut d'agonie ». Demandons-lui ce qu'elle peut donner en restant elle-même, en se gardant l'espoir d'une puissance que le temps fera renaître plus vivace et comme grandie par l'épreuve.

« D'ailleurs, disons-le hardiment : les pays d'Outre-Rhin qui chantent actuellement « la Fin de la France » semblent pour l'instant à leur apogée. Ils ont fait rendre à leur sol tout ce qu'il pouvait produire et nécessairement leur étoile pâlira peu à peu dans le monde politique et économique. »

Et maintenant considérons les effets de la nouvelle loi au point de vue strictement estudiantin. La jeunesse universitaire accepte, sans révolte, ainsi que nous l'avons dit, la prolongation d'une année de son séjour au régiment, mais, ne mâchons pas les mots, sans enthousiasme. Elle aime son pays plus que tout au monde et le servira toujours, avec énergie, en lui offrant le meilleur de son existence. Mais elle a aussi la saine notion des choses.

Avec la nouvelle loi, une année de plus va s'ajouter à celles déjà si nombreuses qui précèdent son entrée dans la vie. Cela n'est pas pour la réjouir et n'est pas non plus pour encourager les jeunes à poursuivre d'aussi longues études. Que de fois, ces derniers temps, nous avons entendu ces paroles alarmantes: « Mais c'est la ruine des études supérieures! » N'y a-t-il pas là beaucoup de vérité ?

Législateurs, en qui nous mettons notre confiance de bons Français, mûrissez votre projet. Vous accordez aux Etudiants en Médecine et en Pharmacie les moyens de terminer leur service à de certains titres, au mieux de leurs intérêts. C'est quelque chose. Aux Etudiants en Lettres et

en Droit vous n'accordez rien, attendu que vous les mettez au même niveau que les non Etudiants, par la faculté que vous leur donnez d'accéder aux grades d'officier de réserve.

Pour toutes les études supérieures, votre loi est désastreuse, si vous n'y apportez point de modifications. Vous savez mieux que nous que la force des armes seule ne fait pas la grandeur d'un pays. L'Allemagne ne s'est pas élevée au rang de puissance de premier ordre seulement par la valeur de ses soldats et la science de son état-major, mais encore par un enseignement universitaire admirablement organisé, par ses savants, ses professeurs et ses jurisconsultes.

Vous tenez à défendre le pays par une armée nombreuse, disciplinée, prête à la moindre alerte. Défendez-le aussi et surtout par sa gloire intellectuelle.

Les Etudiants, grâce à leur instruction, connaissent parfaitement le métier des armes au bout de deux ans. Donnez-leur la possibilité, au cours de la troisième année de service, de participer à la vie universitaire, de prendre des inscriptions et de subir des examens. Mais, pour satisfaire aux nécessités de l'heure, n'allez pas, en armant tout ce pays de fusils et de canons, opérer le désarmement intellectuel.

Cet article est signé : « La Rédaction. »

§

Dans la **Revue des Nations** (1er mars), M. Robert Pelletier publie un fragment, — trop court ! — des « mémoires inédits du comte Molé ». On y aperçoit Talleyrand, sous un jour assez cru, à sa toilette :

Entre onze heures et midi, M. de Talleyrand, sortant de son lit, passait dans un cabinet où l'attendaient tous les journaux anglais et français qu'il ne regardait pas, Mme Edmond de Per... et Mme Alexandre de Talleyrand, par qui il se laissait embrasser, deux ou trois valets de chambre, son chirurgien et ceux de ses familiers qui avaient devancé son réveil. Couvert de flanelle de la tête au pied, enveloppé dans une douillette ouatée de taffetas gris et la tête affublée de plusieurs bonnets, il se traînait lentement vers une glace où il attachait sur son visage pâle et défait ses regards plus qu'éteints. Devant lui étaient étalés sur une table tous les instruments de sa toilette ; il procédait alors à une opération dont le spectacle n'était rien moins que dégoûtant : un valet de chambre lui tenait sous le menton un bol immense rempli d'eau, il y plongeait une énorme éponge qu'il promenait ensuite sa face, puis, mettant son nez dans le bol, il y faisait entrer une incroyable quantité d'eau qui retombait de sa bouche avec fracas ; ces ablutions et cette cascade duraient plus d'un quart d'heure pendant lequel son cabinet se remplissait des hommes les plus considérables, sans qu'il parût s'apercevoir de leur présence. Il n'était guère d'usage de lui dire bonjour, ni de lui adresser la parole le premier : ce n'était souvent qu'au bout d'une demi-heure qu'un signe, ou une parole dite d'une voix sépulcrale, et la plupart du temps en tournant le dos, apprenait à chacun qu'il avait été aperçu. Quelquefois on attendait vainement ce signe ou cette parole, et ce n'était qu'au moment où il se retirait, lorsqu'il allait passer

la porte, qu'un *adieu un tel* venait consoler le courtisan ou le solliciteur à qui la patience échappait. On voyait entrer et sortir les faiseurs d'affaires tels que le banquier Doumerc, le fournisseur Ouvrard et Moutron, les intrigants politiques comme Laborie et Vitrolles, les hommes en place comme Louis, Pasquier, d'Hauterive et moi, son médecin Bourdois, les peintres Gérard et Isabey, le mécanicien Bréguet, le poète Lemercier, enfin ses frères et ses amis Archambaud, Bozon, Jaucourt, Latour-(du) Pin; parmi les ambassadeurs, Pozzo,qui n'a pas toujours autant de dignité que d'esprit, était le seul qui fût de la toilette; au premier lavabo dont j'ai parlé succédait un bain de pieds, pendant lequel on le coiffait; il produisait à tous les regards ses griffes qui lui tiennent lieu de pieds, avec un cynisme et une indifférence dont j'ai toujours été surpris. Pendant qu'on le peignait et qu'il essuyait ses pattes, il contait des histoires, faisait des lazzis sans cesse interrompus pour donner une signature et quelquefois un ordre important; il se levait ensuite pour s'habiller et commençait une espèce de promenade par la chambre qui durait près d'une heure et pendant laquelle il changeait de chemise, mettait sa culotte devant ces dames sans songer même à se retourner.

La quantité de flanelle et de gilets de toute espèce dont il se couvre est incroyable; un valet de chambre portant sa chaise ou armé d'un gilet suivait attentivement sa marche incertaine et chancelante, guettant le moment favorable pour lui passer ses manches. La seconde manche était celle qui présentait toujours le plus de difficultés, à peine avait-il accepté la première qu'il se mettait ordinairement à gesticuler, à raconter, ou à traiter quelque affaire. Ces moments étaient les plus remplis et les plus laborieux de sa journée; au Conseil des ministres et dans les Conférences diplomatiques, il écoutait, s'asseyait et ne disait rien. Quant au temps qu'il donnait à son ministère, il le passait à signer tout en se moquant de d'Hauterive ou de quelque autre de ses employés qu'il prenait pour plastrons de ses railleries.

§

Dans **la Phalange** (20 février), M. Raymond Geiger recueille « les chansons populaires du Ghetto ».

Nous en extrayons ces deux pièces :

Tes petites joues
Sont comme des fleurs roses;
Tes petites lèvres,
Douces comme du sucre;
Tes petits yeux,
Comme des cerises noires;
Oh, recevoir
Un doux baiser !
Tes petits cheveux,
Comme du velours frisé;
Tes petites mains,
Blanches comme des raves;
Ton cœur et le mien

Sont liés
Et personne ne sait rien
De nos blessures !

§

Lève-toi, ma femme, donne à manger aux enfants,
Et ne te laisse pas aller !
Lève-toi, ma femme, fais les lits,
Et ne te laisse pas aller !
Lève-toi, ma femme, balaie la maison.
Et ne te laisse pas aller !
Lève-toi, ma femme, trais la vache,
Et ne te laisse pas aller !
La femme souffre, elle meurt,
L'homme ne le croit pas encore.
On ramasse la femme par terre,
L'homme ne le croit pas encore.
On a déjà apporté la bière,
L'homme ne le croit pas encore ;
On y a déjà mis la femme au milieu,
Et l'homme ne le croit pas encore.
On emporte déjà la femme de la maison,
L'homme ne le croit pas encore.
On a déjà mis la femme dans la tombe,
L'homme ne le croit pas encore.
On a déjà jeté la première pelletée de terre,
Et l'homme ne le croit pas encore.
On a déjà jeté la deuxième pelletée de terre,
Et l'homme ne le croit pas encore.

§

De **Normandy-Revue** (février-mars), cette épigramme signée Achel :

Sur le « Mercure de France »

—

Pour calmer ma souffrance,
N'est-il pas, Eupolis,
De cure ?
— Si, Phyllis,
Le Mercure...
De France.

§

En mars, M. Joseph Roger a fondé **Le Vitriol**, « pamphlet mensuel contre le mercantilisme en littérature ». En effet, ce cahier de 16 pages corrosives justifie son titre.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (15 mars) : — A.d Vigny : « Notes sur

« Daphné », publiées par M. F. Gregh. — « Une nouvelle organisation de l'Armée », par M. Raiberti.

La Revue (15 mars) : — « Pour l'arbre », documents et opinions « à la louange de l'arbre de France et à la honte de ses ennemis. » Ces documents sont rassemblés par M. F. Mazade.

Implicitement, M. Raymond Poincaré, — qui n'était pas encore P. de la R. quand il répondait à M. Mazade, — s'y montre partisan résolu de la peine de mort :

C'est à Sampigny, au milieu des bois, que je trouve une lettre signée de vous et m'interrogeant sur la question du déboisement.

Je ne puis vous dire qu'une chose : c'est que je suis un fanatique ami des arbres et que je voudrais bien avoir le droit de couper la tête à ceux qui les abattent.

Aujourd'hui que M. Poincaré dispose du droit de grâce, en usera-t-il en faveur de ceux qui « abattent » des humains ? Et, logique, ne se suicidera-t-il pas, après la première exécution capitale qu'il n'aura pas empêchée ?

Le Correspondant (10 mars) : — « La pensée religieuse de Lamartine », par M. Henry Cochin.

Les Marches de l'Est (10 mars) : — Très curieux numéro consacré au Grand-Duché du Luxembourg.

La Petite Revue du Midi (mars) : — « Printemps », poésie de M. F. Carco. — « Le Journalisme en Province », par M. Paul Dubié.

La Grande Revue (10 mars) : — M. Ch. Péguy : « Les Sept contre Paris », poème. — « L'esprit de Tristan Bernard », par M. Roorda van Eysinga. — « La Foi qui paie », par M. Al. M. Cazalis.

La Vie (29 mars) : — M. A. Thierry : « La Discipline critique en France et Paul Desjardins. » — « Le Général Lyautey à l'œuvre », par M. Victor Barrucand. — « Carnet d'un officier en 1870 » publié par Mme Rachilde.

Revue bleue (15 mars) : — « Pourquoi les Français doivent étudier l'Islam », par M. G. Philippar.

Montjoie! (14 mars) : — Ont collaboré : MM. A. Rodin, Ph. Lebesgue, A. T'sertevens, A. Thérive, G. Apollinaire. — M. Fernand Divoire, dans un article *nécessaire* : « Gauche libérale », affirme : « Il y a, en littérature, une gauche libérale. Nous en sommes... Elle veut que l'art reste libre et soit arraché aux partis. »

La Clarté (mars) : — « De l'Imitation », par Oct. Béliard.

Revue des Français (25 mars) : — MM. Gaston Picard et Gustaf Moriss : « Conversations posthumes avec José-Maria de Heredia. » — M. A. Kerzant : « Au Japon. Suicide e morale nationale. »

La Revue du mois (10 mars). — M. J. Nageotte : « La Carte de l'écorce cérébrale. »

Les Soirées de Paris (mars). — « Souvenirs », par M. H. Céard. — M. Ch. L. Bernardin : « Fer et coton. » — M. Zavie : « Les Journaux de Paris : « Le Temps ». — Poèmes de MM. F. Carco, G. Sabiron, A. Lacuzon.

L'Essor (avril-mai). — Un charmant poème du regretté F. Latouche.

Les Horizons (mars). — M. R. Wachthausen : « la Vieillesse de la jeunesse actuelle. » — M. Léon Werth : « Rue Saint-Denis. » — Un beau poème de M. Albert-Jean : « Je ne sais rien de vous. » — La revue

annonce une orientation nouvelle de sa direction, qu'elle justifie en ces termes et cela est *très caractéristique :*

Nos efforts avaient tenté depuis un an, tout en n'acceptant que des proses et des vers largement humains, de faire des *Horizons* une revue anthologique de jeune littérature moderne. Mais la vie nous presse et agit sur nous. Notre époque est troublante et nous croyons qu'il est plus courageux d'oser prendre parti dans les luttes présentes. C'est pourquoi on ne trouvera désormais, ici, qu'une littérature combative.

Un quotidien signalait récemment, sous le titre « une littérature qui revient », la renaissance d'un mouvement libertaire, et citait avec *les Horizons* trois publications qui ont toutes nos sympathies. Il faut mettre en tête de cette liste les *Cahiers d'Aujourd'hui*, parus depuis. — Les jeunes hommes de notre temps, qu'ils le veuillent ou non, ne peuvent ne pas être troublés par les événements divers dont la confrontation s'impose. Et puisque nous sommes englobés dans la partie qui se joue tous les jours autour de nous, il serait fou de nier ses impressions sur nous et de n'en pas tirer l'enseignement qu'elle propose. Nous n'entendons pas tirer platement à la remorque, mais nous n'éprouvons aucune fausse honte à nous rallier aux groupes d'avant-garde... Cette revue ne sera pas éclectique. Elle ne sera ni habile, ni élégante. La brutalité est nécessaire comme le pain quotidien. Se taire c'est consentir à la laideur et au mensonge universel. *Les Horizons* seront une revue de parti. L'art, qui n'est pas la politique, cependant, ne peut pas être étranger à la vie. Par tout ce qu'il contient d'humain, le livre d'un Flaubert, par exemple, si éloigné qu'il soit d'un livre de doctrine, nous dicte de ferventes résolutions ; le temps des peintures sur éventail est révolu (ou tout au moins cet art n'est plus exercé à présent que par les vieilles demoiselles de province).

Contre les forces organisées il y a la grande force de la vie et seront avec nous ceux qui croient comme nous qu'il n'y a plus d'hésitation possible et qui ont pris conscience d'eux-mêmes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

René Quinton (*L'Opinion*, 29 mars). — La Maladie de Baudelaire (*L'Intermédiaire*, 20 mars). — Sainte Morue (*La Dépêche*, 27 mars).

M. Lucien Corpechot a écrit bien des articles et même un petit livre sur Quinton. Il revient encore sur cet inépuisable sujet dans **l'Opinion** et comme il le connaît et le sent très bien, on espère que ce ne sera pas la dernière. Cette fois, c'est sur l'aspect général de l'esprit de Quinton, sur sa diversité de manifestations, sur l'influence qu'il a eue et qu'il aura toujours sans cesse sur ceux qui prennent contact avec lui. « Il est le seul esprit, me disait quelqu'un qui l'approche assez souvent, qui m'ait donné l'impression immédiate d'un homme de génie. Et la suite du contact ne dément pas cette impression première. Quinton est d'une lucidité continue. Il émane de lui une autorité contre laquelle il est difficile de se débattre et qu'on sent bientôt n'être que l'expansion naturelle de son intelligence. » M. Corpechot conte cette anecdote :

Melchior de Vogüé, qui ne connaissait que sa réputation, le vint voir un jour, à la fin d'une consultation dans l'un de ses dispensaires. Il trouva un jeune officier de cavalerie, vêtu de la blouse blanche des médecins, expliquant à un prince égyptien, tandis que défilaient les derniers malades enlaidis par l'eczéma ou le psoriasis, les bénéfices que le Caire ou Alexan-

drie, villes ravagées par le choléra infantile, pouvaient tirer de la pratique généralisée des injections marines. Mais,ce qui frappa le plus M. de Vogüé c'étaient les vues lumineuses sur la politique égyptienne qui coupaient ces propos scientifiques. La conversation ayant dévié et tombant sur la littérature, M. Quinton cita, de mémoire, plusieurs scènes de Cinna et donna des raisons si fortes, si justes, si actuelles de son admiration pour Corneille que ce vieux sujet en était tout rajeuni. Il concrétait sa pensée en formules si heureuses, si bien frappées, que Melchior de Vogüé en avait retenu quelques-unes qu'il aimait à citer en disant que de tous les hommes qu'il avait approchés, M. Quinton était certainement l'un des plus extraordinaires. Mais c'est surtout sur ses camarades et ses cadets que M. Quinton eut une action profonde et déterminante. Rarement on aura eu meilleure occasion d'observer un des plus troublants mystères de notre vie psychique : comment une sensibilité agit sur une autre, comment naît l'autorité qu'un homme prend sur son semblable, de quels éléments est fait ce prestige que la raison ne suffit pas à expliquer. Pourquoi, quand certain jeune homme qui, cependant, n'a point fait ses preuves, entre dans un cercle, y règne-t-il soudain et comme par droit de nature ?

Il émanait de la personnalité de M. Quinton, dans sa jeunesse même, et avant qu'il se fût exprimé, une sorte de persuasion. Un médecin disait de lui, à cette époque, « qu'il était tout chargé de potentiel ». Ceux qui l'entouraient vivaient sous sa perpétuelle suggestion. Il détermina la vocation d'un grand nombre de jeunes hommes ; et si l'on avait enquêté parmi les adolescents de notre génération, comme le font aujourd'hui Agathon ou M. Henriot, un grand nombre d'entre nous se seraient plu à reconnaître quelle grande influence M. Quinton exerça à un moment donné sur leur esprit. M. Jules de Gaultier, le solide philosophe du Bovarysme, lui a bien des fois donné son témoignage.

Il dit encore,et c'est la conclusion de ces notes trop brèves.

Le ressort d'une belle vie, c'est l'inquiétude. Mais des dons de clairvoyance critique et de lucidité peuvent seuls faire contrepoids à la lourde angoisse d'un esprit inquiet. M. Quinton est un homme qui passe son existence à poser des questions à l'univers et qui n'a de cesse que quand les faits ont eux-mêmes répondu à son interrogation. Sa patience à les ordonner et à les observer compte pour rien les années. Sa sévérité vis-à-vis de lui-même n'est connue que de ses collaborateurs scientifiques. Un professeur au Collège de France, qui assistait à tous ses travaux, me disait qu'on en vit rarement, dans l'histoire des sciences, qui furent menés avec plus de sens critique, de ténacité et de probité. Et c'est cependant le même homme qui, après avoir édifié, au prix de ses si beaux efforts, un système cohérent et vérifié, s'écrie : « Les systèmes n'ont qu'un prix, ils sont le tableau simplifié de l'ignorance d'une époque... Des œuvres de pensée, la stabilité est courte. La nouveauté dont elles dotent le monde porte en soi leur décrépitude. »

C'est dire, sous une autre forme, qu'un homme vraiment supérieur est toujours supérieur à son œuvre. Rien n'est plus vrai. Les

œuvres et les systèmes sont un mauvais ordre de classification des valeurs. C'est malheureusement le seul qui soit à notre portée.

§

L'Intermédiaire publie la lettre suivante de Glatigny, qui donne quelques détails sur la dernière maladie de Baudelaire. Elle provient comme la lettre de Ballanche, que nous citions la dernière fois, de la collection du Dr Cabanès.

Mon cher ami,

Votre livre m'a réjoui doublement : d'abord parce qu'il m'a fait relire des vers que j'aimais déjà, ensuite parce que vous êtes le seul de mes amis, Banville excepté, qui m'ait donné signe d'existence depuis mon départ de Paris. J'ai vu Millot, c'est un simple daim qui veut faire partager aux autres la démocratie dont il est atteint. Cet amour de la démocratie le conduit à ne rien comprendre aux choses les plus rationnelles de la vie.

Vous me demandez des vers pour le Parnasse contemporain. La chose est impossible. D'abord je ne fais plus de vers ; ensuite, si j'en faisais encore, je ne les donnerais, sous aucun prétexte, à ce recueil qu'on n'a même pas eu la simple politesse de m'envoyer. Je ne suis maintenant qu'un sérieux et effectif comédien, m'occupant de mon métier et n'ayant pas d'autre idée en tête. Ne parlons donc plus de ces choses-là. Je lis les vers des autres avec plaisir, mais j'ai absolument oublié ceux que j'ai pu faire autrefois.

Je vous prie de remettre l'eau-forte et le billet qui accompagnent ma lettre à Banville. Baudelaire va de plus mal en plus mal. J'ai bien peur qu'il ne passe pas la semaine.

Il ne reconnaît plus personne, sa langue est démesurément grossie et produit l'effet d'un bâillon.

Ses amis voudraient le faire porter dans un endroit plus convenable que celui où il se trouve, mais on ne peut même pas le tirer de son lit pour changer ses draps. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous sommes tous aux petits soins près de lui, mais cela sert à si peu de chose ! Son état est complètement désespéré. C'est à peine s'il a cinq minutes de lucidité dans la journée et cela dure depuis une semaine.

Bonjour à nos amis, je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.
54, chaussée d'Ixelles,
Bruxelles.

Avant le second paragraphe il y a, dit *l'Intermédiaire*, une phrase gaillarde impossible à reproduire. Que le Dr Cabanès ne donne-t-il ces choses à sa *Chronique médicale* qui ne recule jamais devant la vérité?

§

M. Gustave Geffroy a donné à **la Dépêche** un article bien irrévérencieux, mais bien joli, à propos du Vendredi-Saint. En voici la fin :

On trouverait encore ces derniers sentiments, mais avec un comique particulier, dans cette autre habitude qui a changé le Vendredi-Saint, tragique anniversaire de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, en jour de la fête de la morue. Une fois, une seule fois par an, la morue, poisson de mer du genre gade, la morue, imposante cousine de l'humble merlan, est célébrée par toute la chrétienté. C'est la fête de Sainte Morue, et il devrait y avoir des bouquets et un écriteau aux éventaires des fleuristes. Il semble qu'il ne soit pas permis de manger de la morue en une autre saison et à un autre quantième. Du moins, si c'est permis, ce n'est pas admis. Les souvenirs douloureux du Calvaire, le supplice héroïque entre les deux larrons, le coup de lance dans le côté, l'éponge amère tendue à la soif de l'agonisant, tout cela, par on ne sait quelle cristallisation et quelle dépravation d'idées, se trouve maintenant résumé par ce plat éminemment religieux, pieusement posé sur toutes les tables sérieuses, à la même minute. Ceux qui y prennent part obéissent à la même loi de convenance invincible qui les oblige à rendre des visites le jour de l'an, à réveillonner la nuit de Noël, à voir courir le grand-prix au mois de juin, etc.

Le matin du dimanche de Pâques, la fête est terminée Aux vitrines des épiciers, les jambons et les saucisses enguirlandées remplacent les morues d'un blanc jaune, saupoudrées de cristaux de sel, plates, épaisses et molles. Le poisson du Vendredi-Saint est remis en tonnes, — jusqu'à l'année suivante. Si Jésus-Christ revenait voir quelle forme a bien pu prendre sa parole, son enseignement, l'exemple de sa vie, il serait bien étonné, et pas seulement par la fête de la morue.

M. Geffroy ignore-t-il que les initiales de Jésus-Christ, en grec Ιεσους-Χριστος, se retrouvent dans les deux premières lettres du mot Ιχθυς, poisson, et que c'est ainsi que le poisson lui a été consacré? ICH signifie à la fois poisson et J.-C. Et manger du poisson fut toujours considéré comme pratique pieuse et essentiellement chrétienne. L'agneau de Pâques, également traditionnel, est coutume juive. Que la mythologie chrétienne est donc mal connue!

R. DE BURY.

THÉATRE

Renaissance : *L'Enchantement*, comédie en 4 actes, de M. Henry Bataille (30 janvier). — Théâtre des arts : *Le Combat*, pièce en 5 actes, de M. Georges Duhamel (14 mars). — Renaissance : *Le Minaret*, comédie en 3 actes, en vers, de M. Jacques Richepin (20 mars). — Une interview de M. Antoine.

On a fait à la Renaissance une bonne reprise de **L'Enchantement**, de M. Henry Bataille. C'est une de ses premières pièces. C'est même la première pièce du théâtre qu'il nous a donné sous le titre de Théâtre d'amour. Certes, c'est une chose fort bien conduite, et je conçois qu'elle puisse séduire, et même émouvoir. C'est développé, dosé, gradué merveilleusement. Une fois le point de départ admis, — et il est tout de même si raffiné qu'on peut se refuser à l'admettre, et alors toute la pièce croule, — on ne peut qu'admirer, c'est

certain. Pourquoi, cependant, y manque-t-il, d'une manière qu'on sent plutôt qu'on ne saurait le dire, l'accent de la vérité, le ton de la vie réelle ? A quoi cela tient-il? A ce point de départ, sans doute, que je ne dis pas impossible absolument, mais quand même fort exceptionnel. Mais, surtout, au style. Sous prétexte de théâtre littéraire, on nous donne un théâtre qui est presque purement livresque. Ce n'est pas assez de situations étrangement particulières, de cas inventés de toutes pièces. On fait encore parler aux personnages le langage le plus opposé à celui que le théâtre demande. Cela fait déjà sourire de trouver dans des romans qui prétendent peindre la vie moderne, des personnages qui s'expriment en phrases littéraires. A plus forte raison au théâtre, où nous devons avoir encore plus l'illusion de la société et de la conversation. C'est un grave défaut de l'oublier. C'est même un défaut capital. Comme plus on est bête, plus on est sensible au beau style, ce théâtre trouve beaucoup d'admirateurs. Mais la vérité en souffre, et ce théâtre finit par n'être plus guère qu'un divertissement de littérateurs qui ont transporté à la scène le métier du livre. C'est ainsi qu'un personnage de *l'Enchantement*, s'adressant à un autre personnage, lui dit, à un moment, ceci: « Les frénésies obscures de votre silence. » Je ne dis pas que cela ne veut rien dire. Cela dit, au contraire, fort bien quelque chose. Mais croyez-vous que dans la réalité, et dans la chaleur d'une discussion, comme c'est le cas dans *l'Enchantement*, un homme parlerait à une femme en ces termes? Ne faudrait-il pas qu'il soit bien précieux, ou bien savant ? Et précieux, ou savant, le reste-t-on, d'ailleurs, et à ce point, quand on dispute ? Et parlant en ces termes à une femme, dans toute l'ardeur d'une discussion, surtout, ne s'exposerait-on pas à la voir ouvrir des yeux tout ronds et ne rien comprendre ? Les personnages de M. Henry Bataille, dans *l'Enchantement*, ne disent pas trop de bêtises. Ils ne parlent pas encore le pathos poétique qu'emploient trop souvent les personnages des autres pièces du même auteur. Mais ils parlent tout de même un peu comme M. Henry Bataille écrivain, plus qu'écrivain même : littérateur. Je ne leur en veux pas. Je sens bien, que sous leur langage artiste, leur préciosité voulue, leur manque de santé d'expression, — ils manquent bien aussi de santé quelquefois dans les sentiments, — ils ont tout de même de la vie et des sentiments. Je dis seulement que cela choque le sens de la vérité, de la sincérité, de la simplicité, quand on a le bonheur de l'avoir encore, ou de l'avoir retrouvé. C'est d'ailleurs, pour une grande part, tout le théâtre d'aujourd'hui. Des situations trop inventées, une psychologie souvent arbitraire, — on nous aurait renouvelé l'homme si elle était vraie, — des lacunes adroites, un style de roman, et les dénouements les plus opposés à la réalité, reconnaissez-là bon nombre des pièces les plus applaudies.

Alors, autant préférer les écrivains poétiques. Eux, au moins, ils n'ont pas la prétention de nous peindre la vie réelle.

On a joué au Théâtre des Arts une pièce de M. Georges Duhamel : **Le Combat**. Elle n'était pas gaie. On n'y voyait que gens malades, ruinés, dans un pays dévasté depuis des années par l'inondation. Un jeune homme riche, définitivement condamné comme poitrinaire par son médecin, puise pourtant dans cette condamnation une idée miraculeuse, paraît-il : celle d'une digue à construire, qui refoulera et maintiendra le fleuve dans son lit, et rendra la fertilité au pays et la santé à ses habitants. On se met à l'œuvre, du plus riche au plus pauvre, du vieillard à l'enfant, et déjà, sous l'influence de l'espoir et du travail, la vie renaît en chacun, par toute la contrée, au point que des gens perclus de douleurs se remettent petit à petit à marcher. Le jour arrive enfin où la digue est achevée, dans un grand triomphe, pendant que l'initiateur, méconnu, oublié, expire, solitaire. Cette œuvre ne va pas sans beaucoup de littérature, hélas ! ni bien des parties puériles, jusqu'à en être une gêne pour le spectateur. *Le Combat* est d'ailleurs, si je ne me trompe, la première pièce de M. Georges Duhamel, écrite même avant *la Lumière*. Il faut envier les poètes, et l'heureux sens critique qui leur permet de voir ainsi leurs plus anciens ouvrages avec les yeux du premier jour.

Je suis bien embarrassé pour dire mon avis sur **le Minaret**, la pièce en vers de M. Jacques Richepin, qu'on joue à la Renaissance. Mme Cora Laparcerie, la directrice de ce théâtre, a montré la plus gracieuse attention envers les critiques dramatiques des revues. Nous devions aller le même soir à la Renaissance et aux Bouffes-Parisiens. Elle pensa à cette difficulté et nous l'évita en avançant d'un jour notre service. Je suis pourtant bien obligé de dire que *le Minaret* est une bien pauvre chose. Cette pièce vise à être une œuvre poétique, libertine et pleine d'esprit. Il faut être bien peu poète, bien peu vicieux et bien peu spirituel pour lui trouver tous ces mérites. L'impression qu'on a, c'est que *le Minaret* manque de musique. On en aurait peut-être pu tirer une opérette, avec quelques couplets passables. Cela suffit pour en définir exactement le caractère. Des décors curieux, si l'on veut, des costumes assez chatoyants, une troupe de jolies femmes un peu dévêtues, forment le fond du spectacle. Des acteurs connus y apparaissent sous un jour plus que nouveau : inoubliable. J'ai regardé M. Harry Baur se déhancher comme une danseuse de la rue du Caire. J'ai considéré les pitreries de M. Galipaux. J'ai écouté Mme Marcel Yrven dire des alexandrins. Je n'en revenais pas.

J'ai reproduit très volontiers, dans une précédente chronique, la lettre qu'avait bien voulu m'écrire un Abonné, relativement au *Faust* de Goethe, mis à la scène à l'Odéon par M. Pierre Vedel. J'ai trouvé récemment dans *l'Intransigeant*, numéro du 27 mars, une interview

de M. Antoine par M. Pierre Plessis, dont certains passages m'ont paru pouvoir être une réponse à la lettre en question, ou tout au moins en donner la contre-partie. On ne trouvera que très équitable, j'en suis sûr, que je les reproduise également ici.

C'est à une représentation du *Roi Lear*. M. Pierre Plessis assiste, dans la salle, au spectacle. A côté de lui, quelqu'un murmure :

— Chez nous, en Pologne, on joue Shakespeare trois fois par semaine. Chez vous, dans la Ville Lumière, on le joue trois fois par an !

— Oui, et il reste beaucoup de fauteuils vides dans la salle !

— C'est votre faute, vous n'avez qu'une gloire : le Boulevard ! Si des hommes comme Antoine tentent un effort, vous ne faites rien pour les défendre ou pour les aider ! Aux yeux de l'étranger, vous avez perdu beaucoup depuis quelques années. Prenez garde !....

La représentation terminée, M. Pierre Plessis rejoint M. Antoine dans son cabinet.

Il était près de minuit lorsque je rejoignis Antoine dans son cabinet directorial. Je lui fis part de la réflexion du jeune étranger. Il sourit. Ses yeux vifs s'éclairèrent, son visage s'anima, et, brusque, franc, à cœur ouvert, d'homme à homme simplement, tantôt ironique et tantôt ému, sans un seul mot de rancœur ou d'amertume, sans un seul geste de découragement ou de regret, content, parce que certain d'avoir été toujours l'artiste probe qu'il avait rêvé d'être, il parla.

— Eh oui ! c'est juste, voici où nous en sommes, et remarquez bien que pour le bon état de mes finances *je ne devrais pas jouer « le Roi Lear »* ! Les chefs-d'œuvre ne font pas d'argent. Je crois bien que les temps héroïques sont passés. Que je joue Shakespeare, Ibsen, Tolstoï ou de jeunes Français de talent, la recette est difficile. Ibsen ! Tolstoï ! *Le Canard sauvage*, *la Puissance des ténèbres*. J'ai perdu jusqu'à présent plus de 80.000 fr. sur la tête d'Ibsen, plus du double sur celle de Tolstoï ! Je joue l'un et l'autre, malgré tout, à mes risques. J'ai deux cents personnes à faire vivre, la troupe la plus laborieuse et la plus exercée de Paris, des artistes qui travaillent quatre rôles par semaine, et nous lisons chaque années douze cents pièces ! Pour boucler la boucle, il faut que je fasse, à l'aide d'une pièce, sans grande valeur, des exhibitions de danseuses ! Si j'affiche un chanteur ou un clown, la salle est comble, on refuse des places, je fais de l'or !

Et Antoine ajouta tristement :

— Et c'est cela qui me permet de jouer ce soir *le Roi Lear !* J'aurais voulu donner *Faust* intégralement. Impossible ! Personne ne serait venu. Il m'a fallu ordonner des coupures, joindre des attractions, comme au cinéma, j'en aurais pleuré de rage. Mais voilà, *Faust* ainsi présenté a fait courir tout Paris, tout Paris ! Les pièces nouvelles, me direz-vous. Certaines sont acclamées ; on vient deux fois ! Ah ! certes, je ne proteste pas, je continue de travailler avec la même ardeur, la même confiance. Les journaux ? Je ne les lis plus. Toutes les coupures sont là en paquets dans cette bibliothèque. Aucune d'elles ne fut lue, aucun d'eux ne fut ouvert. Au-

trefois j'avais la sottise d'attacher quelque attention aux critiques de mes contemporains... aujourd'hui, j'envoie tout cela à... Camaret, par colis postaux ! J'ignore ce qu'on dit de moi. Il est un âge où le cœur vieillit : éloges, critiques, insultes, peuh !... je n'éprouve déjà plus les mêmes enthousiasmes qu'il y a vingt ans ; je suis resté fidèle à ceux que j'aimais, mais je crois qu'alors j'aimais davantage.

Toute cette interview est du reste à lire. Elle est d'une éloquence assez douloureuse. Que mon correspondant veuille bien, en tout cas, méditer sur les quelques lignes que j'en ai extraites. Elles ne sont que trop véridiques.

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Le Carillonneur*, pièce en 4 actes et 7 tableaux d'après le roman de Georges Rodenbach, poème de M. Jean Richepin, musique de M. Xavier Leroux. — Les Grands Concerts.

On conçoit certes aisément que l'évocation de Bruges-la-Morte ait pu séduire à priori un musicien, et on féliciterait volontiers M. Xavier Leroux d'avoir subi le charme un peu morbide, mais de poésie pénétrante, d'une ambiance dont Georges Rodenbach cultiva l'envoûtement passionné. Cependant il est permis de douter que **le Carillonneur**, qu'il choisit pour prétexte, fût un sujet bien pertinemment favorable à la transposition dans la scène lyrique. Spécialement depuis l'invasion des véristes, on n'a que trop souvent l'occasion de déplorer l'indigence ou l'inanité psychologique des livrets proposés sous l'étiquette de « drame musical ». Avec *le Carillonneur*, ce serait presque le contraire. Tout ici n'est que psychologie, et psychologie fort complexe, exigeant quasiment pas à pas une sorte d'analyse fouillée, délicate, subtile parfois jusqu'à la ténuité, qui n'est guère accessible qu'au roman. Au théâtre, et dans la plus heureuse adaptation, il faudrait qu'on ne perdît pas le moindre mot des paroles chantées avec accompagnement d'orchestre, afin de comprendre et de suivre les phases du vertige d'amour où succombent Joris et Godelieve. M. Leroux jouait ici la difficulté insurmontable. Sans doute, il pourrait objecter l'exemple de *Pelléas*. Seulement il y a un tas de différences. D'abord, que l'aventure de *Pelléas et Mélisande* est de l'humanité toute nue : deux êtres jeunes et beaux, enfiévrés peu à peu de l'insue joie de vivre, y accomplissent inconscients leur destinée fatale. La psychologie du *Carillonneur* s'encombre de scrupules, de mysticisme, de remords, et échapperait difficilement à quelque ratiocination. Par ailleurs, la matière de l'action en est hybride ; l'intérêt s'y veut à la fois partager et confondre entre Bruges-la-Morte et les héros du drame. A la scène, le danger est qu'il en résulte une impression de placage artificiel ; il y manque le temps de nous présen-

ier des gens si fortement enracinés ; de nous montrer la lente cris-allisation des divers caractères dans un milieu particulier, exception-nel, où nous nous trouvons transportés impromptu ; de nous suggé-rer une connexion qu'on prétend essentielle autrement que par le secours impuissant d'un décor qui n'apparaît que pittoresque. Enfin le plus grave défaut peut-être du sujet était que son tragique dé-moûment soit irréalisable au théâtre. On n'y pouvait guère représer-ter commodément Joris pendu au battant d'une cloche, où son ca-davre balancé sonne un glas étouffé, lugubre. Si bien que Godelieve, qui prie désespérée quelque cinq cents mètres de là parmi la pro-cession des béguines, est obligée de s'écrier pour conclure : « Oh ! je devine !... — Vision hideuse. Je te vois. — C'est le chant de sa chair, cette voix, — De sa chair que meurtrissent les cloches !... » Et comme on ne comprend pas grand'chose à ce qu'elle chante et qu'un pareil genre de suicide est assez peu commun pour n'être pas aussi facilement « deviné » par tout le monde, il s'ensuit que la pièce se termine par un rébus indéchiffrable à la plupart des audi-teurs ignorant le livret ou la notice explicative du programme. Néanmoins il pourrait bien sembler qu'il y eût dans *le Carillonneur* la substance d'un drame humain et de couleur locale savoureuse, participant plausiblement de *Pelléas* et des *Maîtres-Chanteurs*. Même sans le génie d'un Wagner ou d'un Maeterlinck, il était peut-être possible d'en abstraire une tragédie ingénument touchante, dé-roulant le douloureux conflit des âmes dans le cours d'une action vi-vante et homogène, harmonieusement cohérente en ses contrastes que, comme Nuremberg ailleurs, enclot et synthétise ici Bruges-la-Morte. M. Xavier Leroux, par malheur, pour en confectionner le poème, s'a-dressa à M. Jean Richepin, de qui la sensibilité offre assurément fort peu d'analogie avec celle de Rodenbach, et dont l'impéritie dramaturgique s'attesta par surcroît désastreuse en la circonstance. Si la tâche, à la vérité, était à cet égard difficile, on n'aurait tout de même pas imaginé que ce vétéran du théâtre ait pu sans embarras atteindre à un tel comble de la maladresse. Les tableaux se succèdent découpés, on dirait, au petit bonheur, déséquilibrés, tantôt pleins jus-qu'à en crever, tantôt vides. Le premier, chez Van Hulle, est gonflé d'une exposition touffue, brutalement hâtive et superficielle. Le second, sur la place du beffroi, avec la foule rassemblée pour élire le carillonneur, fait l'effet d'un hors-d'œuvre oiseux, évoquant Nan-terre et ses pompiers bien plutôt que Bruges-la-Morte. Le dernier, sur le quai du Béguinage, se résout en cortèges et en déclamations dans la rue. Depuis la répétition générale, on a heureusement suppri-mé l'insipide tableau de l'église. Entre temps s'intercalent et s'enchaî-nent assez gauchement, dans la monotonie d'un décor identique, les trois scènes d'amour ou d'angoisse de Joris et de Godelieve jusqu'au

retour de Barbara. Et tout cela se suit quasi sans se toucher, incohérent et disparate, dépourvu même, faute d'un autre lien, de commune atmosphère. M. Jean Richepin était évidemment peu qualifié pour créer celle rêvée par le chantre de Bruges assoupie, mais du moins eût-il pu condescendre à se donner la peine d'essayer de faire œuvre d'artiste. Le livret du *Carillonneur* paraît avoir été bâclé par-dessous la jambe avec un assez déconcertant mélange de négligence et de préciosité. Il est farci de vers de mirliton, de lieux-communs sertis de rimailleries catullines, et débite un inépuisable flot de banalités pimentées de pétarades grandiloquentes. Le programme nous avertissait qu'en réponse à la requête de M. Xavier Leroux la famille de Rodenbach avait posé la préalable condition que le récit de l'écrivain « passât directement de sa forme originale dans la forme musicale ». M. Richepin s'est chargé de rendre ce récit méconnaissable, le dépouillant totalement de sa psychologie comme de son ambiance, en altérant jusqu'à l'intrigue, pour en fabriquer un mélo quelconque, confus, éparpillé et somnifère, délayé de la plus puérile et creuse rhétorique. Les discours qu'il prête à ces créatures en font d'assez niais, sinon grossiers pantins. En vérité, on ne s'explique guère que Mme Anne Rodenbach ait pu non seulement accepter ce livret, mais se sentir enthousiasmée par *le Carillonneur* au point de proclamer, dans une lettre ouverte à M. Xavier Leroux, que « la beauté de Bruges s'en trouvait augmentée ». Il est vrai que le destinataire de la missive est le compositeur. Le compliment pourtant n'en étonne pas moins à cet égard qu'à l'autre. Le tempérament de M. Xavier Leroux apparaissait à priori aussi éloigné que celui de M. Richepin de la sensibilité qui fut celle de Georges Rodenbach. L'événement n'a pas manqué de confirmer fâcheusement l'incompatibilité prévue. La musique du *Carillonneur* s'atteste remarquablement adéquate au livret qu'elle illustre, rivalise avec lui de grossière incompréhension psychologique, de fausse emphase, de fadeur et de banalité lamentable, sans que ce verbiage sonore comporte un seul instant la moindre compensation spécifique. L'art de M. Leroux n'offrit jamais en soi quelque perceptible intérêt ; il laisse unanimement l'impression de quelque chose d'étrangement oiseux, de quoi la raison d'être échappe, dont la cause et les fins demeurent une énigme. Pourquoi M. Xavier Leroux écrit-il de la musique ? Pourquoi cette musique est-elle imprimée et jouée ? Ce sont là d'inscrutables autant d'ailleurs qu'indifférents mystères. Rarement l'impression s'imposa aussi forte qu'à l'audition de ce *Carillonneur*. En composant sa partition volumineuse, M. Leroux a manifestement fait un effort, mais qui malheureusement n'aboutit qu'à démontrer sa parfaite impuissance. L'inanité de son métier égale la vacuité de sa verve. On n'est vraiment pas nul à ce degré. La bonne volonté

les interprètes s'évertua vainement parmi tout ce fatras de fastidieuse incohérence. La mise en scène elle-même en apparut suffisamment gênée pour contribuer au désastre et, à ce point de vue, le concours des carillonneurs en particulier, à propos duquel il eût été si licite pourtant de se souvenir de Wagner, ne fut pas moins cruellement gâté que par le musicien. D'un bout à l'autre, on avait bien du mal à se croire à l'Opéra-Comique. On rencontra rarement en cet endroit spectacle aussi glacial, décoration aussi terne, malingre et peu évocatrice, évolution, attitudes et gestes aussi conventionnellement contournés. On ne put que bâiller sans rémission.

§

Nos Grands Concerts viennent d'achever la saison la plus dénuée peut-être d'intérêt de leur longue carrière. Ils semblent décidément gâtés par le succès que leur vaut la diffusion croissante du goût pour la musique, et incités, par des recettes assurées désormais, à se reposer mollement sur des lauriers de plus en plus fanés. Depuis assez longtemps déjà, on est forcé de constater leur indolence à renouveler leur répertoire et la situation ne fait que s'aggraver tous les ans. On n'aime visiblement ni chercher ni travailler dans nos Grands Concerts. On y semble à la fois redouter d'effaroucher le public abonné et professer l'irréductible horreur des répétitions fatigantes. Les fameuses « quatre heures de musique française » y sont escamotées en brèves « mélodies orchestrées » de clément déchiffrage. De l'inédit de l'importance des *Evocations* de M. Albert Roussel et des *Tableaux symphoniques* de M. Fanelli y constitue des exceptions rarissimes. D'autre part, on s'y révèle assez candidement parcimonieux jusqu'à la petitesse. N'est-il pas pénible vraiment de voir tronquer *Nocturnes* de sa péroraison logique pour économiser les frais des quelques voix exigées dans *Sirènes?* D'une façon générale, enfin, on s'y laisse aller volontiers comme, on dirait, à l'exercice de tout repos d'une occupation dorénavant expressément professionnelle où, dans le meilleur cas, le fignolage a remplacé le feu sacré. Et parfois c'est la somnolence sans phrases et certes sans pudeur. Le jour de M. Fanelli, on ouït chez M. Pierné le Prélude de *Tristan* joué tellement « à la papa », avec une placidité si coulante, que c'était à vous dégoûter à tout jamais de la musique. Le vieux père Lamoureux en eût hurlé de rage. Après une épidémie de concertos, le Carême et la Semaine-Sainte ont fourni prétexte excellent au débit de quelques tranches de *Parsifal*, que de récents débats ont mis à l'ordre du jour, Tombant dans le domaine public en 1914, on se le dispute par avance ; notre Opéra et le Théâtre des Champs-Elysées en préparent simultanément des représentations concurrentes. J'ai bien peur qu'à la scène il ne procure quelque déception. Il est assurément merveil-

leux, inouï, qu'un vieillard de soixante-huit ans ait écrit *Parsifal* et il n'est pas moins certain que *Parsifal* est un chef-d'œuvre à maints égards. Cependant, on ne peut guère se dissimuler que ce chef-d'œuvre ne trahisse à l'épreuve quelques marques de sénilité. Dans les préludes, dans les tableaux décoratifs, les cérémonies, les cortèges, et même aussi dans l'harmonieux ballet des Filles-Fleurs, le pur musicien reste superbement génial, mais, entre temps, le dramaturge souvent s'essouffle, se bat les flancs, semble exténuer jusqu'à l'épuisement une verve émoussée par l'âge. C'est ce qu'ont démontré les scènes I et III du second acte, choisies précisément par M. Chevillard, et ce que prouveront bien d'autres passages au théâtre. En outre on n'imagine pas combien déplorable est l'effet que produit la traduction française. Le poème de *Parsifal* est d'un style assez tendu, mâtiné de solennité, de bonhomie et de mysticisme; la pensée y est parfois singulière et son expression le plus généralement grandiloquente. Le petit-nègre de feu Ernst affuble tout cela d'un pagne de ridicule irrésistible. Il faut souhaiter que l'ère d'absolue liberté, qui va s'ouvrir pour les exécutions de *Parsifal*, de la Tétralogie et des *Maîtres-Chanteurs*, voie la fin de cette mascarade hottentote. *Parsifal* s'accuse évidemment inégal; et pourtant, même en ses pages les plus lasses, peut-être le génie du prodigieux musicien n'est-il inférieur qu'à soi-même. Ce n'est pas seulement en Carême que les ouvrages de Wagner sont pour nos Grands Concerts la plus précieuse des ressources. Où et quand que ce soit, il suffit de son nom sur les affiches pour attirer la foule. Et, si familier qu'on puisse être avec ses œuvres, si blasé même de les avoir réentendues, à chaque fois qu'on les écoute au milieu d'autres choses on est bien obligé de reconnaître que, quoi qu'on joue de lui, le voisinage de Wagner est toujours dangereux à supporter dans les programmes. Vivants ou morts, bien peu de musiciens l'affrontent sans dommage, sans pour le moins en apparaître dominés par une force souveraine. L'inconsciente impression agit comme un réflexe et, malgré qu'on en ait, même encore aujourd'hui on ne peut s'y soustraire. Bien mieux : même encore aujourd'hui, on se prend d'aventure à murmurer presque involontairement : « Décidément, il n'y a tout de même que Wagner... » Avis simpliste et équivoque, à la fois excessif et véracc. Non certes, il n'y a pas que Wagner, mais il n'y a eu qu'un Wagner, dont l'œuvre et le génie font bloc désormais, et en qui s'incarna la radieuse et formidable puissance à laquelle tout doit céder et à quoi rien n'est comparable peut-être dans la musique tout entière.

JEAN MARNOLD.

ART

L'exposition des Indépendants. — Les Indépendants ont consenti, cette année, de gros sacrifices personnels au bien commun et ils ont aménagé de l'espace pour leurs recrues. D'autres sociétés où les sociétaires sont excessivement jaloux des droits acquis ne feraient pas mal de se conformer à ces usages d'excellente camaraderie. Malgré cette réduction qui ramène à trois le nombre des toiles que chaque sociétaire a droit de montrer, la travée des Indépendants n'en est pas moins d'une majestueuse longueur. Plus de trois mille toiles d'ailleurs s'y présentent en bel ordre; toutes ne sont pas parfaites; on le sait d'avance. Ce n'est point des tableaux de bon métier poussé et parfait qu'on vient chercher aux Indépendants. On y vient prendre l'air du nouveau, on y cherche des débutants; on aimerait aussi y retrouver quelques-uns des artistes qui dans les dix dernières années y retinrent de plus en plus devant leurs toiles un public de plus en plus impressionné. Il en manque, hélas! beaucoup. On expose trop, on ne peut pas exposer partout. Ce sont les Indépendants qui ont pâti. Entre les anciens, les fondateurs, les néo-impressionnistes et les tout nouveaux, les cubistes, il y avait un milieu : il y avait les fauves, les synthétistes cherchant à innover dans la forme et dans la couleur, mais non radicalement, simplement en rapport avec la stylisation cézannienne. Cette année, il n'y a plus de fauves; d'ailleurs, on n'en trouve plus; ceux qu'on appelait les fauves, qu'on stigmatisait de ce nom, représentent aujourd'hui le grand goût moyen qui cherche un peu d'audace et beaucoup d'équilibre, et les trouve chez ces persécutés d'hier qui sont les triomphateurs d'aujourd'hui, car il n'est que de s'obstiner.

§

Les néo-impressionnistes sont les vétérans des Indépendants. C'est eux qui ont fondé ce groupement, c'est eux qui lui donnèrent la consistance, le sérieux, et surtout qui soulevèrent ces vives attaques qui consacrèrent le bien-fondé de ce groupement des Indépendants, et habituèrent les esprits libres à prendre soin de ne pas le négliger. Les premiers visiteurs des Indépendants ne vinrent que pour eux. Leur salle est bonne cette année. Le *Port de La Rochelle* de Paul Signac est d'une grande beauté de coloration; l'artiste semble avoir enrichi sa palette; ses navires sont comme des bouquets de tons pris sous l'arcade prismatique d'un arc-en-ciel. Le carton de ce tableau est un émouvant dessin, qui démontre la beauté de la substruction du tableau. Equivaut-il au tableau? Peut-être. Angrand a de beaux dessins, rehaussés de tons doux. Que ne revient-il à la couleur qu'il mania si bien? Maximilien Luce voisine toujours avec les néo-impres-

sionnistes, mais son art s'est séparé d'eux. Il reste un coloriste vif et savant, mais ses soucis sont classiques; il cherche l'attitude, il dessine le détail, il cerne les contours, il pousse, il achève et cherche davantage la ligne que le mouvement.

M. Person prouve dans son tableau de la Corne d'Or aux fumées opulentes et mouvementées un beau talent de coloriste. Mme Lucie Couturier (signalons en passant que Mme Lucie Couturier a donné à *l'Art décoratif* d'intéressantes études critiques sur les peintres de son mouvement) a un bon paysage, une belle nature morte; on trouve encore, parmi les pointillistes, Petitjean au talent aimable, Mme Selmersheim-Desgranges (beaux tableaux de fleurs, solide dessin et pittoresque d'après la ville du Puy), Mme Chauchet-Guilleré et, tout près d'eux, Peské, un gros travailleur, dont les dessins précis et sûrs offrent un vif intérêt, Mme Agutte, avec des jardins lumineux très solidement établis.

Et revoici les Cubistes. On sent là toujours un mouvement, un mouvement qui a la faconde et la verve d'un départ. Alors que les néo-impressionnistes continuent à donner d'excellents exemples d'un art qu'ils approfondissent, mais dont ils ne cherchent point à agrandir le champ, les cubistes osent et vont et cherchent, mais avec, semble-t-il, une certaine inquiétude. Ils sont nombreux; ils ne sont pas tous aux Indépendants, mais enfin voilà déjà une phalange assez forte et, ce qui a son intérêt, formée d'artistes assez différents. De M. Gleizes à M. Lhote, il y a beaucoup de nuances; il y a très loin comme fond et comme aspect entre les œuvres de M. Tobeen et celles de M. Metzinger, entre celles de M. de La Fresnaye et celles de M. Lotiron. Cette diversité doit attirer l'attention. D'ailleurs, les cubistes se seraient-ils complètement trompés qu'il n'en demeurerait pas moins qu'ils ont créé un mouvement, ou au moins du mouvement, un remous. Ils vivent, ce qui est déjà quelque chose; aussi ils ont cette vertu de déchaîner chez de braves critiques les plus bouffonnes colères et les plus comiques contorsions; ce n'est qu'accessoire, mais cela leur donne certainement du courage, car cela les rapproche des maîtres du passé.

S'il faut parler d'eux à côté des pointillistes, c'est que leur mouvement est le plus radical qui se soit formulé depuis Seurat et que, comme les pointillistes, ils sont désireux de substituer à la notation le *tableau*, mais par un tout autre moyen. J'avoue que pour moi, profane, la belle notation c'est bien quelque chose et que certains des modernes, comme Raffaëlli, me paraissent pousser aussi loin que possible les possibilités du *tableau*. Certainement les cubistes ont dû ressentir l'influence de ces classicisants qui ont demandé au nom de Ingres plus de fini dans les détails, notamment dans la représentation de l'être humain. Evidemment il était sommaire de représenter

une main par une tache oblongue, mais est-il plus vrai de la détailler comme si on la faisait tourner devant ses yeux? Néanmoins, il faut dire que cette influence ingresque,que je crus discerner dans les premiers efforts des cubistes alors qu'il les montrèrent,ils ne l'énoncent pas. Dans le livre sur le *Cubisme*, de MM. Gleizes et Metzinger, livre qui doit faire autorité au moins sur les ambitions de ces peintres, c'est de Courbet et de Cézanne qu'ils se réclament et les voici donc en très bonne compagnie.d'influence,car, parmi les post-impressionnistes, l'influence de Courbet existe et celle de Cézanne emplit tout ou presque. Si les cubistes procédaient des classiques ou des pompiers, pourquoi ne le diraient-ils pas franchement? Il leur eût été très profitable, en ce moment de réaction néo-classique ou simplement classique, de s'y affilier. Au contraire, ils restent théoriquement du bon côté. Les personnes qui liront leur livre et iront ensuite voir leurs tableaux leur seront-elles acquises? Je ne sais ; en tout cas,elles les comprendront mieux ; elles les comprendraient mieux encore,si ce livre sur le *cubisme*,très bien écrit, l'était un peu moins bien. Quelquefois un hiérophante y vient remplacer le théoricien ; on aimerait trouver dans le *Cubisme* quelques phrases familières,encore qu'il faille accorder aux auteurs que, pour parler d'une peinture quasi-scientifique,un vocabulaire scientifique peut être parfois nécessaire. Les visiteurs de cette Exposition, qui sont peu initiés au cubisme et qui voudraient apprendre à bien lire les tableaux cubistes, pourraient, cette année, commencer par regarder le tableau de M. Lhote, *l'Escale*, pour se porter ensuite au tableau de M. Gleizes, *les Joueurs de Foot-Ball*. M. Lhote n'est pas tout à fait un cubiste, il est leur voisin tout proche; il cherche des modèles synthétiques, mais aussi il fait grand cas du conseil pittoresque que lui donnent les vieilles estampes.

D'après la science cubiste comme d'après l'instinct populaire, il arrive à accentuer dans un tableau ce sur quoi il veut appeler l'attention. Son *Escale* représente des filles attendant l'arrivée des marins ; les figures sont énergiques, représentatives autant que dans un Guys, les lignes très accusées ; ce tableau,qui est intéressant, paraîtra certainement acceptable à des gens de bonne volonté à cause de la vigueur des figures de femmes et de leur qualité expressive. Devant le tableau de M. Gleizes le spectateur trouve sans peine le contour des personnages, moins lisible pourtant que chez M. Lhote ; il sera sensible à l'intérêt de couleur du tableau ; ce qui lui manquera ce sera la sensation du mouvement. Pas plus qu'il ne voit bien, chez M. Lhote l'élan des marins vers les filles, il ne verra bien, chez M. Gleizes, l'élan des joueurs du foot-ball. Il songe au mouvement qu'aurait chez un impressionniste une toile bâtie sur ce sujet. C'est que l'impressionnisme,comme les autres techniques précédentes, iso-

lant les figures en mouvement, peint le mouvement sur un fond uni et reculé, tandis que chez les cubistes tous les détails différenciés par le dessin se poussent au même plan. La perspective n'est plus la même, nos habitudes devant le tableau de M, Gleizes ne se retrouvent plus.

Est-ce un tort du peintre? Je le crois. Mais si c'est une erreur, elle est défendable, aussi bien d'ailleurs que certains procédés futuristes. Nous sommes habitués à un graphisme, à une façon de dépeindre les objets par la ligne, qui n'a varié qu'insensiblement depuis les primitifs. Nous y sommes habitués, cela veut-il dire que ce graphisme est le seul concevable? Certes non, les Orientaux en connaissent un autre. Dans notre graphisme occidental, n'avons-nous pas plusieurs modes; celui du vitrail est-il le même que celui du tableau? Les primitifs n'ont-ils pas traité parfois le paysage et surtout les architectures de fond de tableau un peu comme les cubistes les traitent? Notre graphisme tend à nous donner la représentation exacte des objets; au fond il ne nous la donne pas; il se borne à la suggérer, il ne la suggère même qu'à des initiés, car tout le monde n'est pas amateur d'art. Je veux bien que ces initiés sont devenus très nombreux; c'est qu'il y a longtemps qu'on fait de la belle peinture, et encore ces initiés un rien les dérange; combien de gens n'admettent point les anatomies allongées du Greco! Sans doute la peinture actuelle, celle qui s'appuie sur l'impressionnisme, modelé aussi fidèlement que le plan de la toile le permet, le modèle des personnages et cette technique paraît être la meilleure... Mais ne peut-on tenter d'autres voies?...C'est au contraire un devoir pour les artistes que de les chercher.

A cela répondra-t-on que le mieux peut être l'ennemi du bien? C'est possible, mais en matière de cubisme le litige s'ouvre et on ne peut encore conclure. Certaines académies cubistes sont laides, certaines harmonies colorées sont intéressantes, c'est assez pour qu'on étudie avec soin les travaux de ces artistes, soit qu'ils soient tout à fait des cubistes comme MM. Gleizes, Metzinger, La Fresnaye, Segonzac, Pierre Dumont, ou des synthétistes très proches, comme M. Luc-Albert Moreau ou M. Tobeen. M. Tobeen indique par masses, il cherche la gravité, la nécessité, la beauté du mouvement: tout récemment un dessin de lui, paru en marge d'une petite revue, donnait en quelques lignes strictes le mouvement de la danseuse. Il a tracé les plus intéressants joueurs de pelote basque. Sa technique un peu immobile lui donne cette année un très beau tableau de tendresse et de vérité, *l'Enfant aux fleurs*, qui est la preuve la plus éclatante qu'il y a de la beauté à trouver dans cette méthode de synthèse; ce tableau est d'ailleurs aussi lisible qu'un Puvis dont il évoque la douceur et la sérénité.

§

De M. Van Dongen, deux images d'une tonalité à la fois violente et délicate; ses deux jeunes femmes sur fond rouge sont une fantaisie rythmique et colorée des plus attrayantes. M. Van Dongen fait de la peinture très littéraire, avec des moyens purement picturaux; c'est d'une belle originalité. M. Picard Le Doux envoie un admirable portrait de femme, une des quelques toiles incontestables de cette exposition. M. Urbain démontre son beau talent en un harmonieux paysage de Provence. Il y a de bons Francis Jourdain, de bons Altmann, des Robert Mortier où la vie tranquille du village se pare d'un émail tendre, vivant et varié. Voici deux peintres-poètes : Tristan Klingsor, très solide en une étude réaliste de paysan, Henri Ghéon, qui se révèle sportman ou peintre de sports. On cherche toujours aux Indépendants et on y trouvera les paysages ardents de M. Vlaminck et ceux naïfs et compliqués de M. Utrillo. M. Zak a envoyé de beaux symboles déjà admirés chez Druet. M. Lombard a une belle esquisse de portrait de femme.

Les petites études décoratives de M. Déziré représentent mal ce peintre. M. Marcel Lenoir a une belle toile de bon dessin et de grande émotion. M. Merodack Janeau a fortement campé dans une polychromie ardente et harmonieuse son écuyère verte. Nous le retrouvons à la sculpture, très vivant et très pittoresque, dans une grande verve de mouvement. M. Rioux a des études audacieuses et justes. M. Bloos peint des Montmartroises avec cette *furia* qu'y mettent parfois les peintres d'Outre-Rhin. M. Blanchet a une Eve très bien campée. M. Asselin, M. Bauche, M. Kousnetzoff, M. Brunelleschi sont à voir avec soin. Mme Ilma Graf-Dreyfus expose un très intéressant portrait du poète Albert Dreyfus, et des natures-mortes d'un goût neuf et rare. Mme Marte Galard évoque une jolie fête dans un parc bien ordonné et les attitudes y ont une jolie grâce; Mme Erna Hoppe évoque des faces rieuses d'enfants avec beaucoup d'agréments; M. Bucci a toujours sa verve savoureuse et rapide et son extraordinaire habileté. Il faudrait citer encore M. Blot, M. Jean Plumet avec un bon portrait de femme, Mlle Charmy curieuse et violente, M. Dorignac et ses beaux dessins, M. Charlot, excellent paysagiste, M. Challié, avec une bonne harmonie en jaune, M. Gaspard, qui évoque comme à la Comédie humaine des foules russes très amusantes, M. Pann, qui peint un peu comme M. Gaspard, M. Fornerod et son beau portrait pâle et encore MM. Bansil, Claude Rameau, Paul Ramond, Lépine, Cœuret, Boudot-Lamotte, Ekegardh, Henri Coulon, Destrem, Giran Max, Mme Marguerite Hérold avec des études d'enfants de belle allure, MM. Jacquemot, Lazare Lévy, de Jong (bon portrait), Mlle Alice Guinepied, M. Boch, Mme Boyd et ses Venises cursives,

M. Guieu, qui sait faire ensoleillé, MM. Friedland, Pilichowski, Georges Lorin et, pour finir sur un très bel artiste, les trois toiles pittoresques et anecdotiques de M. André Chapuy.

Il y a peu de sculptures. Nous avons cité M. Merodack-Janeau. Il y a M. Brancessi, très hardi ; M. Archipenko a des recherches qui aboutissent à la simple présentation d'*états* ; de même M. Nadelmann; M. Pimienta et M. Popineau sont des artistes de valeur.

A l'art décoratif, assez maigrement représenté, quelques bonnes céramiques de M. Chaumeil, Legras de Liger et une étincelante vitrine de verrerie de M. Maurice Marinot. M. Marinot apporte aujourd'hui aux Indépendants, pour ce qui concerne l'art décoratif, la même note indépendante et neuve qu'y donnait naguère Metthey. C'est vraiment de la très belle verrerie de par les formes neuves et bien usuelles, toujours harmonieuses par l'éclat des couleurs vives sur la matière lucide et gardant toujours son aspect propre. Il y a quelques vases craquelés, glaceux, mais presque tous gardent toute la limpidité transparente du verre blanc et, sur la panse des flacons, sur l'élan des cols, toujours la plus ingénieuse et la plus simple décoration.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le parler belge et le parler français. — Les prétendus belgicismes. — M. G. O. D'Harvé : *Parlons bien !* (Bruxelles, J. Lebègue, éditeur) — M. Grégoire Leroy : *Joe Trimborn* (Edit. Figuière, Bruxelles et Paris). — M. Jules Delacre : *Chant Provincial* (Lamertin, Bruxelles). — M. Dumont-Wilden : *Le Coffre aux Souvenirs* (Librairie moderne). — Bruxelles, M. P. Broodcoorens : *Petit Wall* idem). — M. Georges Rens : *Le Maître Amour*. — *Ino*, de M. Dweishauvers, au théâtre du Parc. — *Kaatje* de MM. Spaat et Bufkin au théâtre de la Monnaie. — Reprise de *Rhéna*. — *Les Torches*, de M. Rens, à Anvers.

Depuis le succès retentissant de *Mlle Beulemans*, il est plus que jamais question du mauvais langage belge. Le plus piquant est la mauvaise humeur de certains bourgeois bruxellois parlant un français abominable et qui accusent MM. Fonson et Wicheleer de les avoir calomniés à Paris. A propos du « belge », j'attirerai votre attention sur un livre des plus intéressants, *Parlons bien !*, que vient de publier, sous le pseudonyme de G. O. D'Harvé, un de nos jeunes littérateurs justement estimés. Dans ce livre, l'auteur a établi avec force exemples à l'appui que les déformations du français constatées en France et celles que l'on note chez nous se ressemblent, et qu'en réalité il n'y avait pas beaucoup de belgicismes. Vos tableaux scolaires « Ne dites pas... Dites » contiennent à peu près toutes les corruptions que l'on entend chez nous. Il y a même plus édifiant : M. D'Harvé a relevé de prétendus belgicismes chez les meilleurs écrivains de France.

« Je ne sais pas là-contre » (je n'y puis résister) est le cri par lequel, dans la comédie de Wicheler et Fonson, le jeune Parisien se réconcilie avec les Beulemans auxquels son langage déplaisait. Evidemment, remarque M. D'Harvé, cette façon de dire n'est pas recommandable ; mais est-ce bien là, se demande-t-il, une locution type du parler belge ?

Pour l'adverbe « contre », voici quelques citations : On tourne la clef, on pousse contre (La Bruyère). — Un des jeunes gens propose de parier contre (Montesquieu). — Que dire contre ? (Hugo). — Pourquoi se buter contre ? (Barrès), etc.

Quant à « là-contre », ajoute M. D'Harvé, il n'a rien de bruxellois, à moins que Molière et Flaubert aient écrit en « beulemans ». Et il cite du premier ce passage : « Qui diantre peut aller là-contre ? » et du second cet autre : « Se révolter là-contre. »

Reste le mot sais. Or si la confusion entre savoir et pouvoir est bien belge, M. D'Harvé note pourtant que La Fontaine a écrit : « Oh, je ne saurais plus y résister », et que Henri Becque fait dire à un de ses personnages : « Ça me fait mal, mais je ne sais pas résister. »

Le cliché du parler belge en France est le légendaire et classique « Pour une fois savez-vous ». Or, dit M. D'Harvé, et il a raison, jamais nous n'avons entendu cela à Bruxelles. Mais on dit isolément chez nous « une fois » et « savez-vous ».

La question est de savoir si par là on attente à la langue. Eh bien, Maurice Barrès écrit : « Et pour une fois, comme il aime beaucoup notre pays, nous avons voulu lui montrer Gorze et le château. » Et Alfred de Musset : « Ce billet doux que je viens de recevoir n'est pas si niais, savez-vous ? » Et Paul-Louis Courier : « Mérite peu commun, savez-vous, ni facile, de clore en peu de mots beaucoup de sens. » Et Gustave Flaubert : « Pendant trente ans, savez-vous, je me levais régulièrement à quatre heures du matin. »

Les marins français de Tristan Corbière parlent aussi le plus pur « beulemans » quand ils s'écrient : « Comme ça moi je suis. » Et Anatole France ferait même parler « beulemans » à Ulysse quand le roi d'Ithaque profère : « J'ai faim. Je ne vois plus clair ! »

A Bruxelles, on dit d'un malheureux qui a les jambes torses, mal faites : « c'est un cron... » Ouvrez tous les dictionnaires français, ce mot est introuvable. Mais M. D'Harvé l'a découvert dans *l'Homme qui rit* de Victor Hugo : « Marie Stuart avait eu des bontés pour un cron, Rizzio. »

« Passer par là-dessus », dans le sens d'oublier quelque chose, revient souvent aux lèvres de Suzanne dans *le Mariage de M^lle^ Beulemans*, et fait rire les spectateurs belges et français. Il est certain qu'avec l'accent du terroir cette expression a l'air d'être d'un français douteux ; cependant elle n'a rien que de très pur au point de vue

grammatical. Elle est consignée au Littré et on la rencontre sous la plume de Flaubert, ce dieu des puristes et des stylistes impeccables : « N'importe ! Il avait passé par là-dessus ! »

Je vous signalais l'autre fois un volume de contes dû à la collaboration de Charles Van Lerberghe et de Grégoire Leroy. Voici que le délicieux poète du *Rouet et la Besace* nous offre un recueil de nouvelles de son seul cru, un maître recueil : *Joe Triborn*. La première nouvelle notamment, celle qui donne son titre au volume, cache une profonde philosophie sous ses allures badines et humouristiques. C'est l'histoire d'un milliardaire malade qui ne recouvre la santé et le bonheur qu'en se vouant à la misère et à la frugalité. J'aime beaucoup aussi *l'Etrange aventure de l'abbé Levral*. Ces proses soutiennent avantageusement la comparaison avec les écrits analogues d'un Villiers ou d'un France.

En général je me méfie terriblement des volumes de vers dus le plus souvent à des chevillards et à des pasticheurs aussi rasants que prétentieux, mais voici qui me réconcilie avec un genre galvaudé s'il en fut.

Il s'agit du *Chant Provincial* de M. Jules Delacre, d'une poésie aussi fraîche, aussi inspirée, aussi primesautière, que celle des meilleurs moments d'un Jammes ou d'un Elskamp. Ah, le bon et touchant petit livre qui m'illustre avec une ferveur intense cette quiète villette de Vilvorde, à quelques kilomètres du bruyant et fiévreux Bruxelles. Excellentes, entre autres, trois études d'estaminets, avec leurs habitués respectifs et leurs démarcations de consommateurs, et tout à fait ravissante la pièce qui débute par cette strophe :

A cause de ce jeune instituteur
Qui, dans le sapin neuf de l'école primaire,
Entre les chromos vifs et le boulier-compteur,
Fait chanter l'alphabet, en chœur
Et rêver, dans la chambre obscure de la misère...

Mais peut-être la pièce la plus corsée et la plus suggestive du recueil est celle commençant ainsi :

La nuit sans lune et sans espoir
Où la rancune s'est enfuie
Cache immobiles sous la pluie
Ceux qui s'aiment, pauvres et noirs.
Les filles des manufactures,
Aux yeux vifs, au gosier braillant,
Avec des peignes en brillants
Plantés dans leur grasse coiffure ;
Et les ouvriers aux bras lourds
Qui, sans rien dire, les enlacent,
Les forcent par de lents détours,
Les fouillent de leurs mains tenaces...

De M. L. Dumont-Wilden — ce curieux et si scrupuleux esprit chez qui le sens critique fait excellent ménage avec la fantaisie du conteur, — *le Coffre aux souvenirs*, un joli volume de chosettes anciennes, mais toujours bien venues, vibrantes et gentiment écrites, pour lequel M. Albert Giraud a composé une flatteuse préface.

Dans la même collection « Junior », M. Pierre Broodcoorens, un jeune poète, longtemps fébrile, prolixe et inégal, est parvenu à s'interpréter en une œuvre cordiale, dépouillée de toute grimace et de toute vaticination : *Petit Will*, une serie de contes que l'on lit et relira avec plaisir.

Le Maître Amour, comédie dramatique en quatre actes, de M. Georges Rens, est l'œuvre d'un écrivain remarquablement doué dont on est en droit d'attendre mieux que de brillantes, mais un peu hâtives improvisations. Une autre pièce de M. Rens, *les Torches*, représentée récemment à Anvers, traitant d'un sujet palpitant et actuel s'il en fut, car il s'y agissait de notre douloureux et criminel conflit entre *certains* Wallons e tFlamands (je souligne certains, car, heureusement pour le salut de la Belgique, cette discorde impie, fomentée par des dilettanti fourvoyés dans la politique, est loin de se généraliser), aurait aussi gagné, je pense, à être plus longuement mûrie et élaborée.

Dans ce renouveau de la tragédie auquel nous assistons depuis quelque temps aussi bien en France qu'en Allemagne, *Ino*, la tragédie de M. George Dwelshauvers, qui vient d'être représentée au théâtre du Parc, tiendra, certes, un rang des plus honorables et il serait à souhaiter que cette belle pièce, aux émouvantes péripéties, aux caractères solidement établis et contrastés, écrite dans cette langue élégante et ferme dont se réclamaient les ouvrages antérieurs de l'éminent philosophe et critique, fût présentée sur une scène plus vaste que la nôtre, à l'Odéon de Paris, par exemple. M. Dwelhauvers nous avait donné d'excellentes adaptations de pièces allemandes; cette fois il a fait œuvre de véritable créateur et, d'emblée, il s'est imposé comme dramatiste et poète de la scène.

Ces derniers temps ont d'ailleurs été des plus favorables à nos auteurs dramatiques et à nos compositeurs lyriques. L'autre fois je vous ai signalé le succès de deux pièces représentées sous le patronage de l'institution chargée d'encourager officiellement la production de nos écrivains de théâtre. Au théâtre de la Monnaie, *Kaatje*, l'aimable comédie de M. Spaak, nous a été donnée sous forme d'un opéra dont la partition, à la fois savante et précieuse, est due à un autre Belge, M. Victor Buffin. A la Monnaie, aussi, on a repris *Rhéna*, la très belle œuvre de M. Jan Van den Eeden.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Georg von Ompteda : *Der zweite Schuss ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 5. — Aug. Dupouy : *France et Allemagne ; littératures comparées* ; Paris, Paul Delaplane, fr. 3,50. — Memento.

Der zweite Schuss. — Les journaux conservateurs allemands ont constaté avec amertume que le cinquantième anniversaire de la naissance du romancier baron Georg von Ompteda, qui tombait le 29 mars dernier, n'a été l'objet d'aucune attention de la part du public lettré. Et aussitôt un autre nom tombait sous leur plume, celui de Gerhart Hauptmann, à qui, il y a quelques mois, son cinquantenaire valut des fêtes grandioses. Les « représentants efféminés d'une théorie décadente de l'art pour l'art », disait l'un de ces organes, ont célébré avec éclat l'auteur des *Tisserands ;* ils ne se sont pas rappelé qu'Ompteda, champion tout aussi robuste du réalisme germanique et frère d'armes de Hauptmann, était né la même année que lui. Nous n'essayerons pas d'expliquer aux feuilles berlinoises de droite que ce n'est pas tout à fait la même chose. Si Ompteda n'appartenait pas à la « caste » qu'ils défendent, il est fort probable, du reste, qu'eux aussi eussent passé avec mépris à côté de l'auteur des *Drohnen*, car les sujets que celui-ci traite avec prédilection ne sont pas précisément de nature à soulever leur enthousiasme.

Ancien officier de hussards saxon, Georg von Ompteda a quitté le service à la suite d'une chute de cheval. Un duel qui eut un certain retentissement ne devait pas peu contribuer non plus à lui rendre impossible le séjour dans l'armée. Il excella, dès ses débuts, à analyser, non sans esprit critique, les milieux d'où il sortait précisément, et sa série de romans, *Noblesse Allemande vers 1900*, aida à lui créer dans le monde littéraire une réputation de bon aloi. Traducteur de Maupassant, c'est à l'école du réalisme français qu'il s'efforça toujours de se rattacher. Son tempérament germanique s'adapta au procédé de l'école. Pourtant, alors que les modèles dont il voulut s'inspirer s'efforcèrent toujours vers la concision, pour donner à un récit bref un aspect aussi vivant que possible, il s'est appliqué au contraire à délayer les sujets les plus minces, se perdant dans d'interminables descriptions qui impatientent parfois et prêtent à ses romans ce coloris terne dont le lecteur français ne saurait s'accommoder.

Pour corser les aventures qu'il nous conte, M. von Ompteda y a mêlé avec excès l'élément mélodramatique. C'est tout particulièrement le cas dans son dernier roman, *le Deuxième coup de feu*, où le problème du duel est traité d'une façon poignante. Les conflits d'honneur dont l'auteur propose la solution prennent, dans leur ampleur,

des proportions presque shakespeariennes et, au centre de l'action, il a dressé une grande figure de vieillard, sorte de roi Lear, qui, par l'immensité de ses malheurs, appelle la comparaison.

Christophe de Werck a une maladie de cœur et, au moment où il va abattre son adversaire qui l'a gravement offensé, il est pris d'un malaise subit qui empêche la suite du duel. N'ayant pu venger son honneur, il meurt sans avoir révélé son secret. Sa femme seule *sait*, elle qui vient de donner le jour à un fils qui est précisément le fruit de sa faute. Le petit de Werck grandit, adulé par son grand-père qui le considère comme le seul espoir de sa race. Ce vieux major Frédéric de Werck, qui a vu mourir son fils unique à la suite d'une affaire qu'il désapprouve et dont il ignore les éléments, remplit de sa magnifique stature toutes les pages du roman, dépassant de cent coudées les autres personnages, un peu ternes, un peu mesquins. Quand le petit-fils a atteint l'âge d'homme, il devient un brillant officier et se fiance précisément avec une nièce de Traugott Breitsamter, l'adversaire de son père. Le mariage est rompu pour une raison de second ordre, mais le jeune de Werck traite de lâche l'oncle Breitsamter qui n'ose rien répliquer au fils, de même que vingt-cinq ans plus tôt il s'était dérobé devant le père. Ici l'action se complique de plus en plus et il devient malaisé de la résumer en quelques lignes. La mère révèle au jeune homme le mystère de sa naissance. Il vient d'insulter celui qui est son père véritable et, pour cet acte insolite, il n'y a, dans le code de l'honneur, aucun mode de réparation. Werck désespéré se tue. Mais c'est alors que le vieux major reprend pour son compte de sauver la dignité de la famille. Malgré ses quatre-vingts ans, il provoque en duel Breitsamter; mais au moment de la rencontre, pris de scrupules, il ne tire pas et c'est ainsi que « le second coup de feu » ne part pas.

De toutes ces péripéties très embrouillées on a voulu tirer des déductions sur l'opportunité du duel, qui, en certaines circonstances, peut seul dénouer une situation embrouillée. L'acte de renonciation du vieux de Werck, guidé par des idées de charité sociale, a été interprété comme une « thèse » dont l'auteur a voulu se faire le champion. Il est très probable cependant que M. von Ompteda n'a eu d'autre dessein que d'exposer un problème, sans vouloir y apporter de solution.

§

France et Allemagne. — Voici un petit livre charmant, bourré de faits, plein de points de vues nouveaux et d'appréciations originales que l'auteur présente sans aucune pédanterie. M. Dupouy est professeur au lycée de Reims. Sous l'aspect d'un manuel scolaire, il a condensé, en 300 pages, toute l'histoire des échanges intellectuels entre l'Allemagne et la France, depuis la Réforme jusqu'à nos jours.

A vrai dire, après une courte introduction qui résume la période antérieure à la Révolution, son exposé débute à Mme de Staël. On peut regretter en passant que l'auteur ait à peine indiqué l'influence de la poésie française sur les « rhapsodes allemands » du moyen âge et qu'il n'ait pas marqué davantage la part de Rousseau et de son école dans la régénérescence littéraire allemande à la fin du XVIIIe siècle. Quand Mme de Staël vint en Allemagne, dans le dessein d'écrire un livre contre Napoléon, ce fut le reflet des idées françaises qui se présenta à elle. Mais cette femme néfaste sut masquer et farder sa documentation avec un tel art qu'elle parvint à faire croire aux Français qu'il y avait là quelque chose d'absolument nouveau. Elle apporta un germanisme régénérateur qui n'était qu'une contrefaçon des idées qui avaient pris naissance chez nous.

L'analyse que M. Dupouy donne des procédés de Mme de Staël nous montre cependant qu'il a vu très nettement à quoi visait *De l'Allemagne*. Avec une très subtile ironie, le critique démonte, pièce par pièce, le fragile échafaudage des arguments que la jacassante adversaire de l'empereur a dressé contre la France. Il n'est pas moins sévère pour les « auxiliaires de Mme de Staël », auxquels il consacre tout un chapitre. La tardive éclosion du romantisme français, que M. Dupouy appelle « la dette du Romantisme », est un phénomène qu'il importait de souligner.

Mais où l'auteur a apporté des contributions vraiment neuves, c'est dans ses chapitres sur le germanisme de Michelet, de Quinet, de Taine et de Renan. Ceux-là avaient vu se produire la « fêlure » de 1840 et ils n'en restèrent pas moins fidèles à une doctrine dont ils n'aperçurent la duperie qu'en 1870. M. Dupouy recherche les influences qu'ils ont subies et montre comment ils utilisèrent l'apport qui leur venait du dehors et dont ils ne compriren pas toujours la portée. « Le germanisme de Renan pourrait avoir été un début du celticisme qui se méconnaît. » Il y a beaucoup de jolis mots dans ce goût-là, tout au long de ces pages savoureuses.

Passons sur un excellent paragraphe consacré à Henri Heine et arrêtons-nous à la période contemporaine. Il faut avoir le sens des nuances particulièrement développé pour apprécier dans leur ensemble des courants littéraires qui ne sont pas encore arrivés à leur terme. Nous avons eu ici trop souvent l'occasion de signaler des « erreurs de perspectives » pour ne pas rendre hommage à la subtilité de ce jeune universitaire. Il s'en tient à l'essentiel et devine parfaitement les multiples attaches qui permettent d'assimiler un courant littéraire à un autre. Souvent les « influences » sont à peine perceptibles. C'est affaire de doigté que de parvenir à les démêler.

En quelques pages, M. Dupouy a su montrer les raisons qui ont fait le succès de Nietzsche en France :

Et voici que ce Germain si peu germanophile se révélait, par surcroît, grand admirateur de notre littérature et de notre art. Selon lui, trois supériorités au moins appartiennent encore à la France et suffisent à assurer l'hégémonie de sa culture : l'amour désintéressé de la forme, le plaisir de l'observation psychologique et la synthèse presque achevée au fond... de l'âme française, du Nord et du Midi.

Après avoir montré de quelle façon Nietzsche a parlé de la France, l'auteur indique comment le philosophe fut mal interprété chez nous. « Dès l'instant qu'on prétend le suivre, rien n'est plus facile que de perdre sa trace. » Et il indique comme exemple typique de compréhension imparfaite *le Serpent noir*, de M. Paul Adam. Puis il poursuit :

Nietzsche s'étant donné pour un « immoraliste », ses soi-disant disciples ont trouvé simple de traduire un « immoral ». C'est, par exemple, un certain cynisme de ton et d'allure qui a fait passer pour nietzschéennes Mme Gérard d'Houville dans *l'Inconstante*, Mme de Noailles dans *la Nouvelle Espérance*, et qui leur a valu quelques coups de férule de MM. Gaston Deschamps et Ledrain. Remy de Gourmont observe à ce propos que les idées qu'on pourchasse comme germaniques sont en réalité toutes françaises. L' « inconstante », qu'il compare à la marquise de Merteuil, des *Liaisons dangereuses*, vit, dit-il, en « laissant par négligence ou indolence s'épanouir, à leur gré, toutes les roses de ses instincts, au lieu de les pincer à leur naissance, pour n'en laisser croître qu'une, monstrueuse, unique, *surhumaine*, ce qui serait réellement nietzschéen ».

Et M. Dupouy, après avoir cité d'autres exemples, de conclure :

Voilà comment de pures traditions françaises peuvent nous revenir, rajeunies par une sensibilité étrangère. Compris ou non, Nietzsche aura été en France, comme l'avait jadis été Hegel, mais mieux (ne serait-ce que par la supériorité de son style), un incomparable excitant, un merveilleux remueur d'idées. Mais combien de prétendus disciples n'auront-ils fait de lui qu'un pourvoyeur d'épigraphes, une enseigne, un nom, un snobisme ? Il tient son rôle dans la mode intellectuelle, au seuil du vingtième siècle, comme Jean-Paul, par exemple, tenait le sien dans la mode intellectuelle de 1830. N'était la phalange des initiés, avouons que ce serait peu.

Dans ses conclusions, l'auteur dresse le « bilan des échanges ». En cet endroit nous eussions voulu un peu plus de détails. Quelques noms reviennent tous les jours sous la plume, quand il s'agit de dédouaner, à la frontière, les entrées et les sorties et même les « admissions temporaires » qui permettent d'établir la balance entre les importations et les exportations. C'est ainsi que le rôle de Verlaine est à peine mentionné, et, de l'autre côté, celui de Dehmel eût pu paraître représentatif. (Richard Dehmel ne figure pas à l'excellent Index alphabétique complété par quelques indications succinctes qui sert d'appendice au volume.) De même, l'étude de Stendhal, de Flaubert, des Goncourt et de Taine en Allemagne, suscitée

incontestablement par la vogue de Nietzsche, constituait un fait notoire à signaler et qui eût pu appuyer utilement certaines affirmations.

Au demeurant, livre fécond qu'il faut lire avec une attention réfléchie et qui contribuera certainement à faire comprendre en France certains côtés de l'esprit allemand que l'on persiste à ignorer. Cela peut paraître paradoxal, mais ne vous semble-t-il pas que l'on s'applique en ce moment, tout en s'occupant de plus en plus de l'Allemagne, à la vouloir comprendre de moins en moins?

§

Memento. — Dans la *Zeitschrift für Bücherfreunde* (mars), M. Karl Lory étudie une bibliothèque particulière qui se cache « comme la Belle au bois dormant, » dans les appartements du château de Thurnau en Franconie supérieure. Elle appartient au comte de Giech et renferme surtout des manuscrits et des imprimés rarissimes datant de l'époque de la Réforme La description que nous en donne l'auteur peut faire croire que cette bibliothèque accumule au moins autant de trésors extraordinaires que la fameuse bibliothèque du comte d'Esparvieu, inventoriée avec tant de complaisance par M. Anatole France dans *les Anges*. — M. Klinckowstroem décrit les plus anciennes éditions des *Prophéties* de Nostradamus (14 illustrations).

A propos du centième anniversaire de la naissance de Hebbel, M. Karl Muth consacre au grand écrivain un article de tête dans *Hochland* (mars). M. Th. Brauer étudie le mouvement catholique social en France.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Letters of George Meredith, collected and edited by his son, 2 volumes, 21 s. Constable.

Les deux volumes des **Lettres de George Meredith** ont paru il y a plus de six mois, et si je n'en ai pas parlé jusqu'ici, c'est qu'en ayant fait l'objet d'une chronique, je craignais d'avoir moins souvent l'occasion de les feuilleter ; mais il devient impossible de tarder davantage. Pour qui « possède son Meredith », pour qui surtout a vu, entendu, connu cet être admirable, ce recueil de lettres, pieusement choisies par son fils, permet une communion plus profonde, aide à résoudre des ambiguïtés et des obscurités, fait pénétrer mieux dans l'intimité intellectuelle d'un homme « aux yeux ivres de pensée », comme l'a si bien dit Marcel Schwob, d'un poète chez qui l'imagination avait des essors vertigineux.

Si ce modeste compte-rendu commence sur ce ton, je me demande quels adjectifs me resteront pour la fin. Mais n'est-ce pas inévitable? Il n'y a que deux façons d'écrire sur Meredith : en le méconnaissant ou en l'admirant. Il fut méconnu, certes ! La plupart des bibliographes, des « reviewers » de journaux et de revues n'ont jamais voulu ni su lever les yeux assez haut pour discerner ce que cet homme avait

du génie ; courbés sur leur chaise de cuistres, ces gens-là, avec la fatuité et l'arrogance de pions outrecuidants, déclarèrent que George Meredith n'avait pas le talent de se faire lire et comprendre par le public et qu'il était par conséquent un mauvais écrivain. Pourtant, pendant plus de vingt ans, il essaie d'écrire pour avoir le plus grand nombre possible de lecteurs. A chaque roman nouveau auquel il travaille, il confie à quelqu'un de ses correspondants son espoir de connaître enfin le succès. Des « Aventures de Richmond Roy » ne dit-il pas que ce livre sera « a spanking bid for popularity », et pendant qu'il écrit *Rhoda Flemming*, n'annonce-t-il pas: « I shall be a millionaire next year. My « plain story » ist first to right me and then the three volumer will play trumpets. » Pourtant, ce ton enjoué me cache aucune illusion; le 17 novembre 1889, il écrit à Mr Edmund Gosse :

Je désespère de notre public. Les Anglais m'ont endurci extérieurement, et il s'en est suivi un endurcissement intérieur. Je fais mon œuvre au mieux de mes capacités, espérant le mince résultat que j'obtiens. Depuis que j'ai commencé à publier, je n'ai pas vu varier notre public. Mon premier roman traitait de votre question. Il fut, ai-je appris, dénoncé dans tout le pays par les clergymen, les libraires, qui le tuèrent. Depuis lors, ils ont été submergés sous l'abominable, — comme il arrive à tous ceux qui s'opposent à ce qu'on dépeigne ce qui nous est naturel, et l'histoire littéraire le démontre.

Dans une lettre adressée à M. Emile Legouis, en 1905, nous trouvons encore :

L'Angleterre n'a pas de critique, hors l'expression de sympathies et d'antipathies, et l'opiniâtre apologie d'un vieux conservatisme du goût. J'ai vu maints comptes rendus, mais pas une critique de mes livres de prose ou de vers.

Aussi avait-il cessé tout service de ses livres à la presse et aux critiques.

Il avait cependant des admirateurs et des défenseurs, parmi l'élite de la génération qui le suivait : Edmund Gosse, Frederick Greenwood, R.-L. Stevenson. W.-E. Henley, et beaucoup d'autres. En juin 1878, il écrit à R.-L. Stevenson :

Si vous êtes en communication avec Mr Henley, je vous prie de lui transmettre ma gratitude pour l'honneur qu'il me fait d'accorder tant d'attention à mon œuvre. Après avoir travaillé pendant tant d'années sans supposer que personne pût s'intéresser à moi, je trouve cela extraordinaire. Sa louange est haute, en vérité, mais heureusement il m'assène, de temps en temps, un vigoureux horion sur la tête qui me réconforte étonnamment et me rend mon équilibre. Autrement des éloges de ce genre opéreraient comme une forte douche sur le sauvage solitaire inaccoutumé à un tel ravissement.

Lisons encore un fragment de lettre à William Morton Fullerton :

Quant à moi, je suis, à ce que je crois, pleinement, une personne aussi modeste qu'il me faut l'être. A l'origine je suis ce qu'on appelle ici un rien du tout, et mes prétentions à ce rang ont toujours reçu l'encouragement convenable, grâce auquel, joint à une tournure de mon esprit, j'incline vers la Démocratie, même dans les Lettres, et je tends à penser aux désirs des autres quand je m'aperçois qu'on m'exalte. C'est l'avantage que j'ai gagné à une rude école. Faire de bonne besogne est l'objet principal. La mienne, je le sais, est défectueuse. Je ne puis que dire, en un sens général, que j'ai fait de mon mieux pour la rendre digne. D'autre part, une simple appréciation, sans qu'on me compare à mes contemporains, est bienvenue à mon cœur.

Sans doute, les appréciations d'une élite lui suffisent-elles puisqu'il persiste à accomplir son œuvre malgré l'indifférence du public, malgré les soucis qui le tourmentent : « For me I would not have my life again — under the conditions », confie-t-il à un intime, mais avec un beau courage, il ajoute ailleurs : « Un homme doit travailler à la clarté de sa conscience, s'il veut produire quelque chose qui vaille la peine d'être lu. »

Qui donc maintenant dirait que ce qu'il a ainsi écrit « à la clarté de sa conscience » ne vaut pas la peine d'être lu ? Sa vie s'est achevée dans une clarté de gloire, et tous, à sa mort, ont éprouvé un regret personnel profond « for the loss of the dearest, cheerfulest and most honourable of men, and a lasting treasure to the language », pour lui appliquer la phrase qu'il câbla au *New-York Herald* à la mort d'Oliver Wendell Holmes.

Il ne faudrait pas croire que l'intérêt de ces lettres dépasse celui des ouvrages de Meredith. Elles sont bien différentes des lettres de Flaubert, par exemple. L'auteur ne s'y raconte pas ou très peu. « All I have to say goes into books, tout ce que j'ai à dire va dans des livres », déclare-t-il, à quoi il ajoute encore : « Our books contain the best of us, nos livres contiennent le meilleur de nous. » Nous le trouverons donc plus complètement dans ses œuvres, selon lui ; et il a peut-être raison. Ses lettres, en tout cas, ont un caractère très particulier qui vient à l'appui de cette assertion, et l'on peut admettre, en effet, qu'il ait mis le meilleur de lui dans ses poèmes et ses romans. Il apparaît bien que c'est à son œuvre qu'il ait consacré toute sa vie, qu'il y ait même, en un certain sens, subordonné sa vie. Tout ce qu'il a vu de gens, d'événements, d'objets, de paysages, de spectacles, tout lui a fourni des matériaux avec lesquels il a édifié son œuvre. De chacun de ces matériaux, il a fait un usage minutieux et précis, après que son esprit tout puissant l'eut recréé, refaçonné, repétri, adapté exactement à la place qu'il lui assignait dans l'édifice. Son œuvre est faite d'une substance qui est toute à lui et de lui, et, pour la forme,

il la créa tout autant, transposant la phrase, la langue elle-même, dans un ton pour virtuose, la sublimisant, pour ainsi dire; par cette technique, il devient, semble-t-il, tour à tour, chacune de ses créations, chacun de ses inoubliables et immortels personnages.

Dans ses lettres, nous ne le voyons jamais avec cet ensemble ; mais on entrevoit parfois un aspect de lui qui confirme l'image complète. Lisez ceci :

I am so miserably constituted now that I can't love a woman if I do not feel her soul... But I envy those who are attracted by what is given to the eye ; — yes, even those who have a special taste for woman flesh, and this or that particular little tit-bit — I envy them ! It lasts not beyond an hour with me.

Il faut méditer ces lignes mot par mot et l'on comprend comment Meredith a pu, au cours de ses romans, créer tant de figures féminines si éblouissamment révélatrices de la femme. Reportez-vous à ce qu'en disait Marcel Schwob, dans son *Spicilège*. Cette faculté d'aller jusqu'à l'âme, il la possédait au suprême degré ; son intuition lui révélait la vérité, et Coventry Patmore, qui se prétendait expert, lui aussi, en la matière, a pu dire ironiquement de son rival : « J'estime qu'il est lâche de connaître si bien les femmes. »

Les lettres surabondent en passages de ce genre, et ces phrases lucides sont les clefs d'or qui ouvrent les serrures grinçantes de nos intellects. Avec Meredith, il semble qu'on chevauche, sur une monture ailée, dans des régions très hautes et l'équipée procure une surexcitation spirituelle en même temps qu'une purification morale. « In this life, there is no life save in spirit ; dans cette existence, il n'y a de vie que par l'esprit », déclare-t-il conformément à sa philosophie, à son « message » de poète. Et ce pur intellectuel s'inspire de la vie, tire sa force de la nature : « For my part, I cling to earth as the one piece of God's handiwork which we possess ; pour ma part je me cramponne à la terre comme à l'unique fragment de l'œuvre divine que nous possédions. » Et ceci qui complète la citation : « I see round me how much Idea governs, and therein see the Creator ; je vois autour de moi combien l'Idée gouverne, et en cela je discerne le Créateur. » « Never dissociate your ideas from the real of life ; ne séparez jamais vos idées de ce que la vie a de réel. » Mais tout cela, nous l'avons déjà trouvé, répété, développé dans ces romans incomparables que la foule dédaigna, dans ses *Poems and Lyrics of the Joy of Earth*, dans ces *Ballads and Poems of Tragic Life*, dans ce *Reading of Earth* dont rares furent ceux qui perçurent la signification.

En méditant devant ces volumes où Meredith exprima son génie, un rapprochement s'impose à notre esprit : l'œuvre d'un de nos

poètes contemporains, de Francis Vielé-Griffin, s'apparente d'une façon très directe à l'œuvre, ou du moins à la pensée de Meredith. « My religion of life is always to be cheerful », dit l'un ; « la vie est belle de bel espoir », proclame l'autre. Leur interprétation de la nature et de la vie est presque la même, et tous deux sont les messagers de la même bonne nouvelle de joie et de vaillance, de *Clarté de vie*. Tous deux ont la même vision spirituelle, tous deux rejoignent le réel par les mêmes chemins de l'intelligence, tous deux sont des poètes par qui s'exprime l'âme vivante de la nature.

La lecture de ces lettres stimule l'esprit d'étrange façon, et il serait facile de continuer ce commentaire bien au delà des limites de notre chronique. Nous nous excusons de l'avoir fait déjà si longuement. Mais qu'on lise ces deux volumes et l'on comprendra notre enthousiasme en l'éprouvant ; l'on comprendra que, dès qu'on parle de *lui*, dès qu'on lit ses œuvres, on en vient à employer comme malgré soi un langage hyperbolique, de même que lorsqu'on parle de Walt Whitman. Certainement, ces deux volumes ne contiennent pas toute la correspondance de Meredith ; il a écrit beaucoup d'autres lettres ; on les publiera, on pourra les lire, et nous admirerons davantage son incomparable génie.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES SCANDINAVES

Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Gro-tid. Années de croissance*. Gyldendal, Kristiania. — Friedericke Loettcher : *La Femme dans le théâtre d'Ibsen*. Alcan, Paris.

On vient de publier deux volumes de correspondance de Bjœrnson — 720 pages. Mais ce n'est là qu'un choix, et qu'un commencement. Un commencement, car ces deux premiers volumes sont intitulés **Années de croissance**, et vont seulement de 1857 à 1870. Un choix, car on s'est contenté de publier environ la moitié des lettres de cette période que l'on a pu rassembler. Si l'on songe que ces lettres, vieilles de cinquante ans en moyenne, furent écrites par un homme dont on ne pouvait prévoir — si vite qu'il se soit acquis une renommée littéraire — la place énorme qu'il tiendrait dans l'histoire de son pays, et que par suite elles sont des survivantes parmi un nombre certainement beaucoup plus considérable ; et si l'on tient compte, aussi, de collections de lettres que l'on sait conservées, mais que les éditeurs n'ont pu encore avoir à leur disposition, on ne peut qu'être surpris d'une aussi vaste production épistolière. Cela n'est plus de notre temps. Ce l'est d'autant moins qu'il ne s'agit pas ici de simples billets, que l'on ne penserait pas à publier, mais de lettres longues, de véritables conversations par correspondance. Le nombre des lettres choisies n'est, en définitive, que 173, ce qui fait, pour la

période considérée, une par mois seulement; mais elles occupent, en moyenne, plus de quatre pages de typographie.

Conversations, ou plutôt monologues. Il arrive que Bjœrnson n'écrive pas, en réalité, à son correspondant, mais plutôt pour se satisfaire lui-même, pour changer son humeur, pour se débarrasser d'une impression. Il termine une lettre ainsi, par exemple : « Merci de ce que je suis venu à écrire ; ça m'a fait du bien. » Et il n'envoie pas la lettre. Elle figure dans le recueil parce qu'il l'a reprise le lendemain, et l'a envoyée, après y avoir ajouté un supplément. Il dit lui-même : « Quand j'ai écrit, je n'ai aucun besoin d'envoyer, exprimer la chose est l'essentiel. » Il serait curieux d'avoir le recueil des lettres qu'il n'a pas envoyées.

Ce qui donne à cette correspondance son caractère essentiel, c'est donc que l'on y entend Bjœrnson penser tout haut. Certes, il n'y a rien de déguisé, de déformé par le souci de la publication possible. Ce sont les phrases les plus librement prononcées, sans crainte des redites ni des contradictions. C'est, au plus haut degré, de l'improvisation, des idées, sentiments, réflexions de toute sorte qui coulent sur le papier. On dirait que la plume était l'instrument même de sa pensée. Non pas qu'il éprouvât le besoin de la formuler tout de suite d'une manière définitive, car sa rédaction n'est pas soignée : si son style est en général parfaitement simple et limpide, cela tient uniquement à son admirable aisance verbale. Mais il lui fallait sans doute parler à quelqu'un, la pensée purement solitaire et abstraite ne lui plaisait pas, et il écrivait à un ami pour se donner un public. C'est d'ailleurs un entraînement. La mesure normale d'une lettre amicale devint naturellement très vite, à ses yeux, une autre que pour le commun des correspondants : après avoir écrit à sa femme la matière de quatre pages d'impression, il lui arrive de s'excuser d'écrire si brièvement.

Il est très intéressant de suivre, en des lettres aussi amples et aussi spontanées, les réflexions de Bjœrnson sur un même sujet. De 1860 à 1861, par exemple, il lit Gœthe. Il en aborde la lecture avec quelque prévention, et lui préfère Schiller. Il y trouve d'abord « un rêve voluptueux dans une pensée abstraite ». Quelque temps après, la vie de Gœthe lui répugne par la peinture minutieuse de ses moindres histoires. Puis *Wilhelm Meister* « cache beaucoup de poison subtil », mais l'intéresse beaucoup, et l'on voit qu'il goûte *Egmont* et *Faust*. Bientôt il se plaît aux *Mémoires*. Il continue toutefois à n'être pas satisfait, estimant que Gœthe a fait seulement une série d'esquisses préparatoires pour un poème colossal... qu'il n'a pas écrit. Mais quelques années plus tard, dans une lettre à Ibsen, il souhaite à celui-ci de s'éloigner de la contention d'esprit dans l'abstrait à la Schiller vers le jeu poétique dans la réalité à la manière de Gœthe. C'est

un renversement complet de son jugement initial. Que ses idées se soient aussi complètement modifiées de 1860 à 1866, cela est tout naturel, puisqu'il connaissait mal l'œuvre de Gœthe en 1860. Mais ce qui est intéressant, c'est de pouvoir suivre la formation progressive de son jugement final, de constater ses préventions instinctives du début, de voir en quel sens elles tendent à fausser son appréciation au cours de la lecture, et comment son goût littéraire finit par les vaincre.

Il écrit tout ce qu'il a dans l'esprit. Si l'on possédait sa correspondance complète, on pourrait, presque jour par jour, savoir ce qui occupait sa pensée, et à quel point, sur chaque question, ses réflexions étaient parvenues. Il est riche d'idées, ce qui donne à Bjœrnson l'occasion de se définir lui-même, sous ce rapport, par opposition : « J'appelle ainsi les gens qui ont peut-être une idée à la fois, mais d'une telle manière qu'il n'y faut pas toucher avant qu'elle ait eu sa forme définitive avec commencement, développement et fin. » Les siennes ne sont pas ainsi. Elles ne sont pas quelque chose d'inachevé, en train de devenir. Elles sont à chaque instant parfaites, et par conséquent simples et claires. Elles ne sont jamais encombrées de réserves, de précautions. Il pourra ensuite admettre des objections, comprendre quelque autre aspect d'un même problème : alors il exprimera sur le même sujet une idée nouvelle, et celle-ci encore sera parfaite, simple et claire. C'est une pensée qui ne procède pas par évolution, mais par sauts. Entendons bien qu'il ne s'agit pas là de bonds capricieux. La pensée de Bjœrnson n'est pas vagabonde, elle suit une voie très résolue, mais telle est son allure.

Cette correspondance, où il se donne la satisfaction intime de penser tout haut, en choisissant son auditeur, est en même temps une œuvre de volonté. De très bonne heure, Bjœrnson a voulu exercer une action, et s'est discipliné lui-même à cette fin. Il a réglé l'emploi de son temps de manière à obtenir de sa force de travail le meilleur rendement possible. Il a aussi guidé les autres pour les faire agir au service de ses idées, et ses lettres lui servaient à tenir les gens en haleine et à leur indiquer leur poste dans la bataille. Il combine ses plans, et il compte même sur sa renommée littéraire future pour faciliter son action. A un moment, de l'étranger, il exprime son vif désir du retour. « Mais je ne rentrerai pas avant d'avoir fait quelque chose de sérieux, non, quand le pire arriverait ! » Car « on ne peut chez nous toucher à la moindre pierre sans autorité, et si amèrement que cela doive fâcher bien des gens, elle me viendra ». L'art n'est pas pour lui un simple plaisir, la pure jouissance du beau. Il ne parvient pas à s'entendre avec les artistes : « Il me manque beaucoup de choses à Rome ; avant tout, des relations sérieuses. Je vois bien que les autres sont fatigués de moi, mais je suis aussi fatigué

d'eux. Il y a là trop d'esthétique et pas assez d'éthique — pour le dire en bref. » Et pourtant, dès qu'il parle d'un projet littéraire, les préoccupations d'art deviennent, non pas prédominantes, mais, il semble, les seules.

Ces deux premiers volumes seront précieux pour l'étude de Bjœrnson, et de toute l'histoire, littéraire et politique, de la Norvège, pendant la première période de sa vie d'écrivain. Ils ont été publiés par M. Halvdan Koht, qui avait déjà publié la correspondance et les papiers posthumes de Henrik Ibsen. M. Halvdan Koht a fait précéder les lettres d'une longue introduction, où la vie de Bjœrnson au long des quatorze années considérées est racontée avec la sûreté de documentation et la précision des détails auxquelles il nous a depuis longtemps accoutumés.

§

La Femme dans le Théâtre d'Ibsen, par Mme Friedericke Boettcher, est un travail sérieux, qui prouve une connaissance directe et complète de l'œuvre d'Ibsen. La partie la plus originale de ce volume — du moins pour un lecteur français — est l'introduction où l'auteur énumère le petit nombre des femmes qui ont vraiment compté dans la vie personnelle du grand écrivain, ou qui lui ont fourni des modèles permanents. La vie d'Ibsen a été sans aventures, et lorsque l'on a nommé sa mère, sa sœur, sa femme, sa belle-sœur, et une amie de sa femme, Camilla Collett, la première féministe norvégienne, la liste est à peu près complète. Sans doute, on peut citer d'autres femmes pour qui il a eu de l'affection — un flirt de jeunesse, de jeunes femmes qui lui ont fait la cour dans sa vieillesse. On pourrait citer aussi bien des femmes (quelques-unes qu'il n'a jamais vues) dont l'histoire lui a suggéré un type ou une trame de pièce. Tout cela n'a qu'un intérêt anecdotique. Les seules femmes qui ont réellement exercé une influence sur son esprit et sur son œuvre, en même temps que sur sa conception de la vraie nature et du vrai rôle de la femme, sont bien les cinq personnes de sa famille ou de son intimité familiale dont parle Mme Boettcher, et, parmi elles, avant tout, Mme Susannah Ibsen. Mme Ibsen est un type, c'est-à-dire qu'elle a poussé jusqu'à l'absolu une manière d'être particulière. Elle a été la femme dévouée qui s'efface. Elle a passé, du vivant du poète, entièrement inaperçue. M. John Paulsen, qui a été un familier d'Ibsen en Allemagne, a été le premier, je crois, à signaler l'importante place que sa femme tenait dans sa vie. Cet effacement n'était pas, d'ailleurs, l'effet d'une nature insignifiante et passive. Au contraire, la personnalité de Mme Ibsen était forte et indépendante, et c'est un dévouement énergique qu'elle a consacré à son mari.

Le volume de Mme Boettcher raconte toutes les œuvres d'Ibsen, dans leur ordre chronologique, d'une manière claire et exacte, et ces récits, naturellement, sont disposés de manière à mettre en évidence le rôle qu'y jouent les personnages féminins. Comme ce rôle est, en effet, capital, la marche des drames n'est par là aucunement faussée. Parfois des femmes qui figurent dans une ou deux scènes et ne prononcent que peu de répliques ont un caractère parfaitement dessiné. Mme Fr. Boettcher a raison de les passer toutes en revue. Je crois qu'elle n'en a pas oublié d'autre que Sigrid, la sœur de Skule, dans *les Prétendants à la Couronne*. Elle aurait mérité une mention.

Quant aux réflexions présentées à propos des femmes du théâtre d'Ibsen, j'aurais à faire plus d'une objection. *La Comédie de l'Amour*, dans une étude comme celle-ci, aurait dû tenir une place très grande. Or l'analyse du caractère de Svanhild me paraît être une des moins réussies. Il est certainement excessif de la considérer comme une édition moderne de Hjœrdis. D'une manière générale, Mme Friedericke Boettcher a trop systématisé cette observation, d'ailleurs juste, qu'il y a dans les drames d'Ibsen deux catégories de femmes, que l'on trouve, dans ses œuvres de jeunesse, nettement opposées dans les couples Furia-Aurelia, Margit-Signe, Hjœrdis-Dagny.

Et puis, Mme Fr. Boettcher, recherchant la pensée d'Ibsen sur le problème du féminisme, a trop cédé à la tentation naturelle de voir dans les dénouements l'effet des solutions ibséniennes. La « question dominante » de Nora serait « de savoir si la femme a le droit de quitter son mari et ses enfants quand elle a reconnu que le rôle qu'elle joue dans sa maison est indigne d'elle ». Non, Ibsen ne résout pas de semblables questions. Il les pose seulement, ou plutôt il montre que la vie est organisée de telle sorte qu'elles peuvent se poser, et le seul fait qu'elles puissent se poser constitue une critique sociale. Mais il a dit lui-même : « Mon rôle n'est pas de répondre. » Une réponse valable pour Nora ne le serait pas, dans un cas semblable, pour une autre. De même, Petra, dans *Un ennemi du peuple*, n'est pas un modèle. Son exemple n'est pas la « solution » au problème posé par Nora : il est, tout au plus, une solution, parmi d'autres possibles — et imparfaite. De même encore, il est au moins excessif de dire que, dans *le Canard sauvage*, « Ibsen arrive à la conclusion que le vrai but du mariage, c'est l'enfant ». Visiblement, une des raisons principales qui lui ont inspiré cette pièce, c'est le besoin de réagir contre la tendance à interpréter ses œuvres comme des fables avec morale, et contre la mise en formules précises de ses suggestions.

Est-ce à dire qu'il soit vain de rechercher les idées d'Ibsen ? Non,

certes. Il n'a pu poser des questions sans avoir, plus ou moins consciemment, dans son esprit, des réponses prêtes. Il en a même indiqué, dans ses lettres et ses discours, quelques-unes. Mais jamais il n'a construit ses drames pour faire comprendre que « le vrai but du mariage, c'est l'enfant ». Et si, de son œuvre, on peut dégager des formules positives où se résumerait sa pensée, elles sont d'une haute généralité. Telles sont aussi les conclusions finales que Mme Fr. Boettcher croit pouvoir tirer des derniers drames d'Ibsen, et, par suite, de son œuvre entière : elle y voit l'affirmation que l'individu doit se soumettre à l'idéal collectif. Il est certain qu'Ibsen a parfois incliné vers cette conclusion. Mais n'était-il donc pas le grand individualiste que l'on prétend? Il l'était, ce n'est pas contestable. Comment donc concilier son individualisme avec la part de vérité qui se trouve dans la conclusion finale de ce livre? Et peut-on affirmer qu'Ibsen lui-même ait aperçu le moyen de cette conciliation?

P.-G. LA CHESNAIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Inauguration du Théâtre des Champs-Elysées — Mécénat Industriel. — Le Barde madériste J. Urneta.

Le grand événement artistique et mondain de l'année (!) a été **l'inauguration du Théâtre des Champs-Elysées** pendant les deux soirées du 31 mars et du 1er avril. Je ne dirai rien des représentations, pour ne pas empiéter sur le domaine de M. Maurice Boissard. Je n'ai aucune peine à ne pas parler du *Benvenuto*, auquel je n'ai rien compris (je comprends rarement les paroles chantées). Je ne dirai rien de la musique, pour ne pas empiéter sur le domaine de M. Jean Marnold; rien de la peinture, pour ne pas empiéter sur celui de M. Gustave Kahn, et rien de l'acoustique, qui appartient au savant M. Georges Bohn. Mais la salle et les couloirs sont le domaine de la *Vie Anecdotique*.

Le soir de *Benvenuto* je trouvai que la salle sentait l'ail. C'est une des odeurs que je préfère. Je pensais qu'il s'agissait d'un parfum nouveau produit d'un art futuriste des odeurs. J'étais tout simplement placé auprès de M. I....., qui est un chanteur illustre et qui nous vient du Midi.

Une sorte de scandale échappa à presque tous les spectateurs qui n'étaient pas Américains. Il y a, paraît-il, concurrence à New-York, pour les représentations d'opéra, entre M. Otto K... et M. Van.....t. La plus grande cantatrice américaine Miss A... à G...., jeune femme d'une grande beauté, a appartenu jusqu'ici à l'Opéra de M. K... Le soir de *Benvenuto*, elle était dans une loge avec M. Van.....t. Les Américains jubilaient : la mort de Pierpont Mor-

gan, la loge des Champs-Elysées, que de nouvelles en un jour! Et une nouvelle en Amérique est quelque chose de plus singulier et de plus particulier que partout ailleurs. Un événement quelconque, même s'il est important, ne constitue pas une nouvelle. Mais que le président des Etats-Unis n'ait pas salué dans la rue un de ses ministres, voilà une nouvelle. Un veau à cinq pattes, voilà une nouvelle. Une femme qui accouche de douze enfants, voilà une nouvelle. Les nouvelles, en Amérique, doivent être avant tout des événements uniques.

Dans les couloirs, l'élégant et courtois Pétrone de nos cotillons se mêlait aux Américains, dont il a récemment parcouru le pays. La presse a chanté ses succès sur tous les tons, et cependant voici l'injuste et désavantageux jugement que j'ai entendu porter sur lui par un Américain au visage énergique et puéril :

« Singulier missionnaire de l'élégance! Il n'est pas beau, il n'est pas jeune, il n'est pas élégant. »

Pendant ce temps-là, M. Weingartner conduisait l'orchestre à la cravache. Six ministres mélomanes applaudissaient Berlioz et la façade du théâtre était éclairée d'une façon éblouissante par un puissant rayon qui tombait avec un éclat insoutenable du haut de la tour Eiffel. Mais, dans un bar à la mode, M. Forain, ayant eu l'occasion de parler du nouveau théâtre, l'avait aussitôt surnommé *le Zeppelin de l'avenue Montaigne.*

§

Les industriels et les commerçants tendent de plus en plus à remplir le rôle de mécènes et à prendre une part active dans les lettres et les arts modernes. La Société pour la fabrication des cafés sans caféine (*Kaffee-Handels-Akt. Ges. Hagen*) à Brême a pris la direction commerciale et financière de la revue littéraire *Guelden Kammer.* La direction littéraire ne change pas. La revue, comme par le passé, reste une des plus vaillantes revues d'avant-garde de l'Allemagne et ne devient pas exclusivement l'organe de publicité de la Société Kaffee-Hagen. Propriété de cette société, la « Gueldenkammer » a son existence financière assurée, elle peut compter sur une bonne collaboration et entrer d'emblée parmi les grandes revues. Cette association d'un grand industriel à une entreprise littéraire a été saluée par la critique allemande comme une des plus importantes innovations dans le domaine de la culture (kultur) et des lettres, comme un signe des temps et le commencement **du mécénat industriel.**

En France, il vient de se passer quelque chose d'analogue. Le poète favori de M. Henri Bataille, lors de son récent mariage, s'est vu assurer une rente de 6.000 fr. par un grand chocolatier. Le mécène

disparu, la vie littéraire était devenue presque impossible. Par le mécénat l'industrie devient une espèce d'aristocratie.

§

Les événements de Mexico nous ont laissés pleins d'inquiétude sur le sort **du barde madériste J. Urueta**, arrêté, dans la nuit du 18 au 19, dans le train nocturne de Véra-Cruz. Le poète était en compagnie de son ami Sanchez Azcona, secrétaire particulier de l'ancien Président de la République. Ils furent tous deux arrêtés à la gare d'Apizaco par des gendarmes.

Voici les faits tels qu'ils me sont communiqués par un témoin venu de là-bas :

« Le 18 février, à 2 heures de l'après-midi, M. Francisco Madéro et les ministres présents dans les salons du Palais National étaient faits prisonniers par le général Blanquet. Pendant ce temps, dans une salle du restaurant Gambrinus, déjeunait le général Huerta en compagnie du général Delgrado et de Gustavo Madéro, frère du Président de la République, et que l'opinion publique rend responsable des événements. Le repas se passait sans incident, quand, au dessert, un exprès apporta une lettre au général Huerta, l'avisant de ce qui venait de se passer au Palais. Huerta se leva et intima à ses deux commensaux l'ordre de lui remettre leurs armes. Il s'ensuivit un grand tumulte. Le barde Urueta, présent dans la salle, voulut s'interposer. Delgrado et G. Madéro furent arrêtés. Quant au barde Urueta, il réussit à s'enfuir grâce à une bousculade. Beaucoup de personnes prenaient le train de Véra-Cruz pour se mettre à l'abri des bateaux de guerre américains. C'est dans ce train que le barde madériste J. Urueta a été arrêté. C'est tout juste si les journaux, qui paraissaient alors sur deux pages, ont mentionné cette arrestation et depuis lors on n'en parle plus. Qu'est devenu le barde Urueta? Quel est son sort? »

Le témoin ajouta encore quelques pittoresques détails sur la guerre civile qui arrêta durant onze jours l'activité commerciale de Mexico.

« Les magasins et les banques ont été fermés onze jours. Les magasins d'alimentation entr'ouvraient un moment leur porte vers 7 heures du matin. Mais on ne livrait rien à domicile; pas même les câblogrammes. Les tramways ne marchaient pas. Le canon grondait toute la journée. Il y eut beaucoup de victimes, d'après les informations officielles près de 5.000. Détail caractéristique, 90 o/o des victimes sont des civils, curieux qui allaient aux informations et qui trouvaient la mort...

« Il y a des quartiers qui ont beaucoup souffert du bombardement. Là, tout est dévasté, incendié, en ruine. Les cadavres à moitié car-

bonisés jonchent les rues. Sur les terrains vagues de Valbuena on brûle les morts. Arrosés de pétrole, des cadavres de soldats fédéraux, de ruraux, de curieux, femmes, enfants, sont amoncelés et brûlés. La flamme jaillit, les chairs grésillent. Des curieux avec de longs bâtons remuent les corps. Une fumée noire, âcre, pestilentielle, monte dans le ciel inexorablement pur. »

Et il termina ainsi son récit :

« Aujourd'hui Mexico reprend son aspect coutumier de ville au travail. Les magasins sont ouverts. Les rues sont animées. Chacun est occupé à réparer les brèches faites à ses affaires, à courir aux informations et nouvelles près d'amis perdus de vue pendant onze terribles jours... Les agences d'inhumation sont débordées. Tous les menuisiers travaillent, ils clouent à la hâte des cercueils.

« Le poète J.Urueta a chanté quelques-uns des traits les moins moraux et les plus lyriques de cette guerre civile, qui n'est pas encore terminée. Le parti madériste qui, malgré tout, existe encore, pleure la disparition de son Tyrtée que d'aucuns pensent être mort, tandis que la plupart de ceux qui l'ont connu estiment devoir être encore vivant. Des gens prétendent l'avoir vu déguisé en femme, comme fut Achille.

« Vêtu avec une rare élégance, le barde madériste, qui semblait fort à l'aise sous son vêtement féminin, tenait à la main — détail singulier et bien précis — le tome premier des *Poesias* de Placido, édition de Roe Lockwood et Son, à New-York. »

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Marquis de La Tour du Pin : *Journal d'une femme de cinquante ans, 1778-1815.* Publié par son arrière-petit fils le Colonel Comte Aymar de Liedekerke-Beaufort. Tomes I et II. Avec deux eaux-fortes ; Chapelot. 12 »

H. Maringer : *Force au droit.* Le problème d'Alsace-Lorraine. Avec 2 c. par le lieut. Lapointe ; Berger-Levrault. 3 50

Charles Vellay : *Le Problème méditerranéen ;* Berger-Levrault. 1 25

Joseph Paillole : *Présidence de Casimir Perrier, Clemenceau, Dieu est-il ? ;* chez l'auteur, à Briennon (Loire). 1 25

Joseph Paillole : *Présidence Félix Faure, Présidence Emile Loubet, Présidence Armand Fallières :* S. l. n. d. 1 50

André Schimberg : *L'Education morale dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France sous l'Ancien Régime (XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles).* Avec notes et pièces justificatives ; Champion. 12 »

R. P. Guérin-Songeon : *Histoire de la Bulgarie depuis les origines jusqu'à nos jours, 485-1913.* Avec une préface de Gustave Schlumberger, de l'Institut ; Nouv. Libr. Nationale. 5 »

Littérature

Albert de Bersaucourt : *Thomas Braun ;* Les Marches de l'Est. » »

O. de Bezobrazow : *Gerbes de pensées.* Avec 3 port. de l'auteur pris en son jardin ; Basset. 1 50

Ernest Dupuy : *Poètes et Critiques ;* Hachette. 3 50

Ernest La Jeunesse : *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains.* Nouv. Edit. accrue

d'un avant-propos et de 60 croquis de l'auteur ; Perrin. 3 50

J. de Mestral-Combremont : *La Belle Madame Collet*, d'après des documents inédits ; Fontemoing. 3 50

Charles Morice : *Lettres à mes amis sur quelques points de durable actualité. I : Le Retour ou : Mes raisons ;* Messein. 2 »

Gabriel Muret : *Jérémie Gotthelf, sa vie et ses œuvres ;* Alcan. 10 »

Eugène Tavernier : *Louis Veuillot*, l'homme, le lutteur, l'écrivain. Avec un portrait ; Plon. 3 50

Georges Turpin et Robert Vallet : *Les Poètes d'Arthénice*, poèmes choisis d'auteurs divers, accompagnés de notices biographiques et bibliographiques, et d'une préface de Nicolas Beauduin. Croquis par B. Naudin et M. Barbey ; Ed. de la Revue Arthénice. » »

Musique

C.-M. von Weber : *Freischütz*, version française de Georges Servières. Partition chant et piano ; Costallat. 4 »

Philosophie

Augustin Goyau : *La Philosophie et la sociologie d'Alfred Fouillée ;* Alcan. 3 75

Maurice Halbwachs : *La Théorie de l'homme moyen ;* Alcan. 2 50

Abbé C. Piat ; *La Personne humaine ;* Alcan. 7 50

Poésie

Edmond Aubé : *Les Cloches de Dieu ;* Messein. 3 »

Roger de Beaumercy : *Au pays des Satires ;* Daragon. 1 »

Baronne A. de Brimont : *Tablettes de cire ;* Calmann-Lévy. 3 50

Nelson Couytigne : *Les Poèmes de la Meute ;* Figuière. 2 »

Georges Droux : *La Bourgogne en fleurs.* Préface de M. Georges Lecomte ; S. l. n. d. » »

René Georgin : *L'Ame du fleuve ;* Grès. 3 50

Charles Grolleau : *Sur la route claire ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Neurasthène Janvier : *Eros et Psyché ;* Messein. » »

Yves Le Moine : *Au Rythme du Silence ;* Figuière. 5 »

Ed. Martin-Videau : *Le Cœur intime ;* Messein. 2 50

Albert Ménétreux : *L'Ame Soucieuse ;* Grasset. 3 50

Charles d'Ollone : *Nouvelles heures chantantes ;* Lemerre. 3 »

Ch. Perceval : *La Cigale ;* Messein. 1 50

Charles Plisnier : *L'Enfant qui fut déçu ;* Flamberge. » »

Armand Praviel : *Le Cantique des saisons ;* Edit. du « Temps présent ». 3 50

Paul Vaillant-Couturier : *La Visite du berger ;* Edit. du « Temps présent ». 3 50

Publications d'art

Emile Bayard : *Le Style Louis XIV.* Avec 180 grav. ; Garnier. 2 50

Questions médicales.

*** *Un nouvel hôpital : la Pitié ;* Berger-Levrault. » »

Dr E. Charézieux : *Les Préjugés en art dentaire ;* Maloine. 3 »

Questions militaires.

Capitaine L. Loizeau, Enseigne de vaisseau Touchard : *La Guerre des Balkans : Esquisse générale des opérations. La Maîtrise de l'Adriatique.* Préface de M. le général de Lacroix. Avec 3 cartes et un croquis ; Berger-Levrault. 2 50

Capitaine Marcel : *Campagnes en Espagne et en Portugal (1808-1814).* Mises en ordre, annotées et publiées par le Commandant Var. Avec un portrait ; Plon. 3 50

Questions religieuses.

Vicomtesse de Beausire-Seyssel : *Vie de Marie-Madeleine de Pazzi.* Préface par le baron Hennet de Goutel ; Tralin. 3 50

Romans

Henri Allorge : *Le Mal de la Gloire ;* Sansot. 3 50

Michel Artzybachev : *A l'extrême limite.* Trad. du russe par Jacques Povolozky ; Grasset. 3 50

Fernand Aubier : *La Piste hallucinante ;* Méricant. 3 50

Henri Bachelin : *Sous d'humbles toits ;* Ed. de « l'Effort libre ». 3 50

Alexandre Bonnel : *Dodo, le Vagabond d'amour ;* Daragon. 3 50

Simone Brive, Pierre Desclaux, Jean Dmochowski, Elie Gevin, etc. : *Les Contes de la Route ;* La Route. 3 50

Nonce Casanova : *Populo ;* Figuière. 3 50

Colette (Colette Willy) : *L'Envers du Music-Hall ;* Flammarion. 3 50

Comte de Comminges : *Addy ou promenades d'amants et villégiatures ;* Grasset. 3 50

Pierre Corrard : *La Bohême d'aujourd'hui ;* Albin Michel. 3 50

Max Deauville : *Le Cavalier blanc ;* Lamberty, Bruxelles. 3 50

A. Conan Doyle : *Micah Clarke.* II : Les Royalistes. Trad. de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par René Lécuyer ; Plon. 3 50

Marc Elder : *Marthe Rouchard, fille du peuple ;* Calmann-Lévy. 3 50

Claude Farrère : *Thomas L'Agnelet, gentilhomme de fortune ;* Ollendorff. 3 50

Henry de Fleurigny : *L'Armoire aux poupées ;* Méricant. 3 50

Jehan d'Ivray : *Souvenirs d'une odalisque ;* L'Edition. 3 50

Marcel L'Heureux : *La Femme de Philippe Grandier ;* Flammarion. 3 50

Eugène Montfort : *Les Noces folles ;* Grasset. 3 50

Charles Nicolle : *Le Pâtissier de Bellone ;* Calmann-Lévy. 3 50

Marguerite Poradowska : *Hors du foyer ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Hilma Pylkkanen : *Le Sénateur Sonerva.* Mœurs finlandaises ; Grasset. 3 50

Jules Sageret : *L'Amour menteur ;* Calmann-Lévy. 3 50

Antonin Seuhl : *Le Comptoir du Père Dentelle ;* Grasset. 3 50

Ivan Tourgueneff : *Récits d'un chasseur.* Trad. de E. Halpérine-Kaminsky. Illust. de J. Perelmann ; Lafitte. 0 95

Sociologie

Jules D'Auriac : *La Nationalité française. Sa formation ;* Flammarion. 3 50

Abbé Charles Calippe : *Ozanam :* Tralin. » »

Sports

Pierre de Coubertin : *Essais de psychologie sportive.* Avec une introduction de Roger Dépagniat ; Payot. 3 50

Théâtre

Friedrich Kind : *Freischütz*, opéra-romantique en 3 actes. Trad. de Georges Servières. Avec 1 port. ; Fischbacher. 2 »

Varia

Gustave Tillié : *Editeurs contre Auteurs :* Moniteur juridique. 2 »

Voyages

Jules Bertaut : *L'Italie vue par les Français :* Lib. des Annales. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Stuart Merrill à propos de Walt Whitman. — Une lettre de M. Pierre Decourcelle. — Une lettre de M. J.-F. Schnerb. — La réforme de l'orthographe au Chili. — Découvertes artistiques et fouilles à Rome. — Les *Parisiennes* à Leipzig. — L'enseignement bilingue au Canada. — Une lettre de Voltaire à Georges Ier. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Stuart Merrill à propos de Walt Whitman.

Forest-lez-Bruxelles, 5 avril 1913.

Mon cher Vallette,

J'ai lu avec ahurissement, dans le dernier numéro du *Mercure*, un comp-

te rendu des funérailles de Walt Whitman que notre excellent ami Guillaume Apollinaire aurait rédigé sous la dictée d'un soi-disant témoin de ces funérailles. Je sais bien qu'Apollinaire est un de nos meilleurs pince-sans-rire, et que le numéro où a paru son article porte la date du 1er avril. Mais la plaisanterie serait d'un goût discutable, et Apollinaire ne fait rien de discutable. J'en infère donc que sa bonne foi a été surprise. Que n'a-t-il eu recours, lui qui est d'ordinaire si sagace, aux règles élémentaires de la critique historique avant de publier un texte qui ne peut que discréditer le *Mercure?*

Si l'enterrement de Walt Whitman avait été un scandale public, la presse américaine, qui ne vit guère que de scandales, n'aurait pas manqué de le signaler à grand fracas, d'autant plus que Walt Whitman eut toujours des ennemis. Or, il n'en fut rien. Malgré le piétisme qui sévit aux Etats-Unis, on parla partout avec respect de ces obsèques civiles, et l'on reproduisit même dans les principaux journaux l'éloquente oraison funèbre de Robert Ingersoll, qui était, à cette époque, le chef incontesté de la Libre Pensée américaine.

On voudrait nous faire croire que Walt Whitman ne fréquentait que des ivrognes et des pédérastes. Or, il est de notoriété publique qu'il fut toujours d'une remarquable sobriété. Même dans la société bohème qui se réunissait jadis au café Plaff, à New-York, il se distingua toujours par sa tempérance. Quant à la philopédie qu'on lui a prêtée, avouons que certains de ses poèmes, réunis sous le titre général *Calamus*, peuvent prêter à équivoque, quoiqu'il n'y eût jamais d'équivoque dans la vie privée du poète. Aussi tous nos homuncules excités de Berlin, de Londres et de Paris l'ont-ils revendiqué comme un des leurs. Il est vrai qu'ils revendiquent Wagner, Gœthe, que dis-je, Jésus-Christ, et que, malgré les cinglantes ironies d'Aristophane à l'adresse de leur secte, ils jugent les mœurs de la Grèce d'après l'anthologie de Planude, œuvre de la décadence.

La vérité, c'est que Walt Whitman avait, comme beaucoup d'Anglo-Saxons et de Germains, une conception un peu tpop sentimentale de l'amitié, de ce qu'il appelait la camaraderie. Ajoutez qu'il adorait jusqu'à l'extase la perfection physique, et qu'il chantait avec aussi peu de retenue la beauté des hommes que la beauté des femmes. Mais ne s'est-il pas chanté lui-même, sans qu'on lui prêtât d'autres vices? Sa prétendue impudeur n'était que le signe d'une parfaite innocence. J'ai vu, moi, les yeux du vieux Walt Whitman, et celui qui a vu ces yeux merveilleux et émerveillés d'enfant sait que « le bon poète gris » était bien l'homme le plus normal du monde, qu'il était pur comme la nature elle-même, et qu'il répugnait de tout son être aux petites perversités des malades et des maniaques.

Voulez-vous une preuve décisive que le « témoin » de M. Guillaume Apollinaire a vu tout de travers les funérailles de Walt Whitman, si toutefois il y assistait? Il ose écrire : « Les pédérastes étaient venus en foule, et le plus entouré était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, célèbre par sa beauté, Peter Connelly, un Irlandais conducteur de tram à Washington et ensuite à Philadelphie, et que Whitman avait aimé par-dessus tout. »

Or, écoutez. Walt Whitman a quitté définitivement Washington en 1873 pour habiter Camden, où il est mort en 1892. Il fit la connaissance de Con-

nelly à Washington, peu de temps après la guerre de Sécession, sans doute vers 1866. Il est à présumer que Connelly avait alors vingt ans, puisqu'il était déjà conducteur, de sorte qu'en 1892 il devait avoir quarante-six ans au bas mot. Or, nous savons trop bien, mon cher Vallette, nous autres « vieux messieurs » du *Mercure*, que vers la cinquantaine, il nous est difficile de passer pour des damoiseaux. Et si nous en doutions, l'implacable Rouveyre est là pour nous rappeler à la réalité.

Ajoutons que Walt Whitman manifesta toujours un goût singulier pour la société des cochers de tram et d'omnibus. Resté très enfant jusque dans la vieillesse, il adorait le tumulte des rues, la promenade hasardeuse parmi les véhicules, l'adresse et le bagout des voituriers. Aussi connaissait-il personnellement à New-York tous les cochers des omnibus de la ligne Broadway-Fifth Avenue. Je les ai vus, ces braves gens, rubiconds, entripaillés et blasphémateurs. Non, jamais Walt Whitman n'a brûlé pour eux d'une flamme impure! Autant prétendre que Victor Hugo se complut aux grâces du cocher Moore.

J'en ai assez dit pour réduire à néant toutes les calomnies que, sous le couvert d'une relation fantaisiste, le « témoin » de M. Guillaume Apollinaire a essayé de rééditer contre la mémoire de Walt Whitman. Je renvoie tous ceux que la personnalité du « good gray poet » intéresse à l'admirable biographie où M. Léon Bazalgette a recueilli, examiné et réfuté toutes les accusations portées contre son héros. Son livre reste un chef-d'œuvre de véracité, de compréhension et d'enthousiasme, et console des procédés de la critique moderne qui, lorsqu'elle ne trouve pas de tares chez un grand homme, en invente. Enfin on y trouvera une relation exacte des funérailles, rédigée d'après les journaux du temps, et l'on se rendra compte que celles-ci furent parfaitement dignes, solennelles et convenables.

Bien vôtre,

STUART MERRILL.

§

Une lettre de M. Pierre Decourcelle. — A la suite de notre compte rendu de l'Assemblée générale de la Société des Gens de Lettres, publié dans notre dernier numéro, nous avons reçu de M. Pierre Decourcelle la rectification suivante, qui complète, en la précisant sur un point important, notre récit :

La motion que j'ai fait voter, nous écrit M. Pierre Decourcelle, est en quelque sorte une extension aux adhérents de l'article 85 du règlement ; mais il me semble que le mot « doré avant » employé par le rédacteur du *Mercure* pourrait faire croire à certains que cette mesure n'est pas destinée à avoir un effet rétroactif. Pour mieux préciser, voici le texte exact de ma motion, copiée sur le petit papier informe où je l'avais crayonnée pour la passer au Comité :

En cas de radiation, le membre de la Société — sociétaire ou adhérent — qui aura été frappé sans avoir été entendu, pourra appeler de cette décision à un tribunal arbitral qui, après l'avoir écouté dans tous ses moyens de défense, assisté au besoin d'un conseil, statuera en dernier ressort.

Ce tribunal arbitral se composera d'un arbitre choisi par chacune des parties, lesquels pourront en désigner un troisième.

Il peut n'être pas sans intérêt de faire connaître les termes mêmes du vœu adopté par l'Assemblée.

§

Une lettre de M. J.-F. Schnerb.

8 avril 1913.

Monsieur le Directeur,

Puisque le *Mercure*, et je m'en félicite, a signalé à ses lecteurs le vandalisme de l'Ecole nationale des Mines et raconté comment le Directeur fit couper en morceaux, il y a quatre ans, et détruire complètement les décorations de François Bonhommé, le peintre forgeron, permettez-moi de rectifier l'information qu'une coquille, probablement, a rendue inexacte sur un point important.

Bonhommé n'avait pas exécuté deux peintures seulement, mais *six*. Et ce ne sont pas deux peintures, mais six, qui ont été détruites, et, comme l'a dit le concierge qui a procédé à l'exécution, ça n'a pas été une petite affaire !

Veuillez agréer, etc.

J.-F. SCHNERB.

§

La réforme de l'orthographe au Chili. — Après les pays de langue portugaise — Brésil et Portugal — qui ont effectué chez eux la réforme orthographique, voici les nations de langue espagnole qui commencent à entrer dans la même voie. Cette fois encore l'initiative part de l'Amérique du Sud, où les traditions conservatrices ont moins d'influence, et où l'on sent mieux la nécessité de faciliter l'instruction de la jeunesse par la suppression des illogismes orthographiques, et de s'acquérir un nouvel avantage dans la lutte internationale des langues.

Le fait est d'autant plus remarquable que l'orthographe espagnole est généralement citée comme étant une des plus satisfaisantes, car elle ignore les « chinoiseries » du français et de l'anglais. Mais elle a encore diverses imperfections : la distinction artificielle du *b* et du *v*, qui ont la même prononciation; la triple valeur du *c* (devant *a*, *o*, *u*, devant *e*, *i*, dans le groupe *ch*, etc.). Aussi sa réforme a-t-elle été demandée à plusieurs reprises, depuis Nebrija, en Espagne par Escriche y Mieg et Jimeno Agius (1890-92), et surtout au Chili par Andres Bello (1884), Naberan (1893), Araujo, R. Egana, Newman, de la Barra, etc., qui ont, pour la plupart, fait imprimer leurs livres en « orthographe rationnelle ».

Un grand éditeur de Valparaiso vient d'effectuer la réforme dans les ouvrages qu'il publie. Désormais, le *v* est supprimé, ainsi que le *c*, sauf dans le groupe *ch;* le *c* dur est toujours noté *k*, et le *g* dur *g* (sans *u*) ; *x* devient *ks*, le *c* interdental est uniformément écrit *z*, et l'*r* roulé est redoublé. D'importantes traductions d'ouvrages anglais et français seront ainsi publiées.

C'est, on le voit, une réforme radicale, à laquelle le renouvellement récent des programmes scolaires, au Chili, donne une grande importance, si elle est sanctionnée par le public.

§

Découvertes artistiques et fouilles à Rome. — Une découverte imprévue a été faite récemment à Rome au cours de travaux effectués dans une chambre attenant à la chapelle de Nicolas V. Les ouvriers ont mis au

jour des fresques de Frà Angelico, d'une grande finesse et relativement bien conservées, qui avaient été murées derrière une paroi de briques. Ces peintures seront restaurées par le professeur Luigi Cavenaghi, préposé à la conservation des galeries du Vatican.

Les fouilles provoquent parfois des sacrifices regrettables au point de vue artistique. On démolit en ce moment, sur le Palatin, une fort belle villa historique, qui a été expropriée par le Gouvernement italien en vue des fouilles relatives au Triclinium des palais impériaux. C'est la villa Mills, qui appartenait jadis à la famille des Mattei, et qui fut ensuite achetée par un riche Anglais dont elle prit le nom. Elle avait un très beau portique de style ogival tertiaire avec des entablements et des corniches d'une grande élégance.

Les fouilles d'Ostie continuent toujours avec succès et font apparaître une ville beaucoup plus vaste qu'on ne le croyait naguère, et qui renfermait de nombreuses œuvres d'art : ce n'était pas seulement un port encombré de marchandises, de matelots et de débardeurs, mais une cité recherchée par l'aristocratie qui y avait fait élever de nombreuses maisons de plaisance. On a retrouvé, ces temps derniers, une intéressante Minerve victorieuse, et surtout une superbe tête d'éphèbe, du plus pur art grec, attribuée à Calamidas, contemporain de Phidias.

§

« Les Parisiennes » à Leipzig. — Nous avons signalé, d'après le *Berliner Tageblatt*, dans notre livraison du 16 novembre dernier, la saisie par la police saxonne d'un album d'André Rouveyre, *les Parisiennes*, édité à Leipzig par la maison Kurt Wolff.

Après une expertise extrêmement favorable du professeur Steiner-Prag et du professeur Dr Vogel, directeur du Stædtisches Museum de Leipzig, le tribunal vient de condamner cette surprenante opération et ordonne la restitution à l'éditeur du recueil confisqué.

§

L'enseignement bilingue au Canada. — Le Canada constitue véritablement une confédération anglo-française, composée de deux groupes bien distincts par la langue et les traditions, et qui, tout en vivant en bonne harmonie, sont juxtaposés et non mélangés, et habitent, surtout à l'est, des provinces séparées, sans se pénétrer réciproquement.

L'anglais et le français sont reconnus également comme langues officielles sur le terrain fédéral (administration, justice, etc.) par l'acte de l'Amérique britannique du Nord.

La situation serait donc la même qu'en Suisse au point de vue linguistique si, en fait, le rôle de l'anglais ne tendait à devenir prépondérant. C'est contre ce résultat que les Canadiens Français cherchent à réagir en ce moment en menant une campagne en faveur de l'enseignement bilingue.

A l'heure actuelle, tous les Canadiens Français cultivés comprennent et parlent l'anglais, tandis que beaucoup de Canadiens Anglais de la même condition sociale ignorent le français.

Sans doute, la prépondérance de l'anglais est aidée par le voisinage des Etats-Unis. Mais à l'intérieur du Dominion on peut prendre des mesures

efficaces. Il suffirait d'organiser rationnellement l'enseignement du français dans les provinces anglaises, comme l'est déjà l'enseignement de l'anglais dans les écoles françaises. La langue seconde, tout au moins dans ses éléments essentiels, figurerait au programme des écoles primaires.

§

Une lettre de Voltaire à Georges Ier. — On vient de trouver au Public Record Office de Londres (S. P. France, 182, fo 78) une lettre autographe dans laquelle Voltaire sollicite du roi la permission de publier la *Henriade* en Angleterre.

Le poème avait déjà été publié clandestinement à Rouen, en 1723, et le roi dut accorder la permission demandée, puisque la première édition de la *Henriade* parut à Londres en 1728.

Sire

il y a longtemps que je me regarde comme un des sujets de uotre majesté. Jose implorer sa protection pour un de mes ouvrage cest un poème épique dont le sujet est Henri quatre le meilleur de nos rois, la ressemblance que le titre de pere de ses peuples luy donne avec uous m'authorise à m'adresser à uotre majesté.

jai été forcé de parler de la politique de rome, et des intrigues des moines. jai respecté la relligion reformée; jai loué l'illustre Elisabeth d'Angleterre. j'ai parlé dans mon ouvrage avec liberté et auec uérité. uous êtes sire le protecteur de l'une et de l'autre; et jose me flatter que uous m'accorderez uotre roiale protection pour faire imprimer dans uos états un ouvrage qui doit uous intéressser puisqu'il est l'éloge de la vertu cest pour apprendre à la mieux peindre que je cherche auec empressement l'honneur de venir à Londres uous présenter les profonds respects et la reconnoissance auec laquelle jai l'honneur detre

Sire

de uotre majesté
le très humble et très obeissant et très obligé
seruiteur.

VOLTAIRE.

à Fontainebleau
ce 6 octobre N. S. [1725].

§

Publications du « Mercure de France ».

CLARA D'ELLÉBEUSE, par Francis Jammes, vol. in-octavo 26 × 20 orné de 52 illustrations en couleurs de Robert Bonfils et tiré à 350 exemplaires numérotés, savoir : 50 ex. sur Japon impérial, Nos 1 à 50, à 70 francs, et 300 ex. sur vélin d'Arches, Nos 51 à 350, à 30 francs. — Cette édition ne sera pas réimprimée.

§

Le Sottisier universel.

Votre plume est devenue l'étendard du combat pour la justice. — *Gil Blas*, 31 mars.

C'est donc jusqu'à présent l'os pénien du mose, si bien décrit par M. le Dr Collignon, qui a la palme de la grandeur chez les mammiferes. Cet os est connu depuis longtemps, et le Muséum de Paris en possède une petite collection : le plus fort, que j'ai sous les yeux, est un peu plus grand que celui de M. Collignon. — *La Chronique médicale*, 15 mars, p. 188.

Cette cymbale vide qu'est M. Jaurès. — *Paris-Midi*, 28 mars.

M. Pierpont-Morgan, à mes questions, ne répondait que par monosyllabes : — Oui... Non... Certainement. — *Matin*, 1er avril.

Le Kuro-Sino, qui, après avoir longé la Chine et le Japon, traverse l'Atlantique pour longer la Californie. — *Journal des Débats*, 3 avril.

Coquilles

... Marianne Rause rappelle ou plutôt enseigne combien les organes féminins prolétaires sont puissants en Allemagne, en Autriche, etc. — *La Guerre Sociale*, 26 février.

... il sourit dans sa « Prière pour aller au Paradis avec les âmes », il sourit, en les plaignant, de tous ceux qui martyrisent ces jolies bêtes. — *Paris-Journal*, 3 avril.

Le peintre amateur Constant Jeannelot et Gabrielle sa femme goûtent une félicité que douze ans d'intimidité conjugale n'ont pas détruite. — *Le Temps*, 24 mars.

Croyez-vous, Monsieur, qu'un maître puisse dire à des enfants que l'univers n'a pas toujours été tel qu'il se présente à nos regards, et que, pendant des millions d'années, des métaphores prodigieuses se sont accomplies avant que la vie apparaisse sur notre globe ? — *Le Rappel*, 28 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

Home
et la Santé

LES MEUBLES
(*Suite*)

—

huts et armoires. — L'histoire du ble à travers les âges fait mieux dénoter les progrès du goût ou les ces de la mode ; certaines pièces obilier, par leurs destinations suc-ves, sont de véritables témoins des rentes étapes de la civilisation.

insi, ces sortes de buffets que re-hent aujourd'hui les amateurs de en âge et qui avaient nom bahuts, ans doute de l'allemand *behuten*, er, conserver, — servaient primi-nent à déposer des munitions de re et les bagages des troupes, d'où ocable de « bahutiers » donné aux ats qui en avaient la garde.

armi ces coffres, d'aucuns étaient simples et massifs; d'autres, au raire, étaient de bois travaillé fort eusement. Ceux-ci comportaient éralement plusieurs étages et pre-nt alors le nom d'armoires, ce qui ble indiquer que, dans l'origine, on nservait des armes (*armarium*).

ar la suite, le bahut rustique connut destination plus pacifique de coffre is; le bahut plus ouvragé, celui de e, de coffre-fort, de garde-robe. Les stes du XVI^e^ siècle, qui firent une olution complète dans l'ameuble-t, remplacèrent les simples coffres des armoires étagées, travaillées une grande délicatesse et garnies ne multitude de compartiments.

'armoire eut alors les honneurs de alle de festins ; les « dressoirs » éta-nt un luxe de vaisselles aussi re-rché dans les chaumières que dans somptueuses demeures seigneuria-Les riches les chargeaient de vases r et d'argent, de porcelaines de ine, d'émaux, de cristaux de Bohême de Venise ; la paysanne ornait son ssoir de faïences et de plats de terre nis.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL TOILETTE
à l'usage des dames soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL

contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES
PARIS, 8, rue Violenne et toutes Pharmacies

GOUTTES DES COLONIES
GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT
Maux d'Estomac. Indigestion
Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Le dressoir était le meuble d'honneur où l'on disposait avec amour tout ce que la maison possédait de mieux ; la dame de la maison y apportait la même délicatesse minutieuse que de nos jours à faire valoir bibelots et statuettes sur les étagères et dans les flancs transparents des vitrines.

Eléonore de Poitiers nous rapporte quel était, au xv[e] siècle, le protocole des dressoirs. Celui de la reine devait avoir cinq degrés, celui des princesses et duchesses quatre, celui des comtesses trois, celui des femmes de chevaliers bannerets deux, et enfin celui des simples dames nobles un seul. Les dressoirs d'honneur présentaient un échafaudage de gradins couverts de riches étoffes et surmontés de dais.

Dans le dîner que Charles V donna à l'empereur Charles IV, en 1377, et dont les grandes chroniques de Saint-Denis nous ont laissé la description, il y avait « trois dressoirs à vin très richement parés et garnis de vaisselle ; le plus grand était garni de vaisselle d'or et de grands flacons d'argent ém... le second était couvert de pots ... troisième de vaisselle blanche à ... continuellement ».

On trouve encore dans les camp... des dressoirs qui évoquent ceux d... temps reculés. Quant à nos buff... armoires modernes, ils ont chan... facture en même temps que de des... tion. Au lieu du travail souvent ... des meubles du xvi[e] siècle, de la ri... somptueuse du siècle du Grand R... la délicatesse maniérée du genre ... padour, nous voyons le meuble ... taire se substituer au meuble déco... le faux luxe bourgeois envahir t... les classes et le confortable prime... souci d'art : le meuble s'est indu... lisé.

Dr ARGYRE.

J. D... — Oui, le lait condensé est très ... cié pour les nourrissons. Il offre plus de ... rité, surtout en été, que le lait même st... mais le meilleur est encore le lait mater... la mère est en état de nourrir.

CORONA

Fabriquée a GROTON N-Y. (U. S. A.)

MACHINE à ÉCRIRE PLIANTE en aluminium pour le voyage

Poids : 2 kil. 600

Prix : 350

CORONA pour Ecrivains, Professeurs, Militaires, Ingénieurs, Architectes, Artistes, Savants, Voyageurs, Explorateurs, Ecclésiastiques et Commerçants

CORONA Encrage bicolore, Touche de recul, Clavier Universel de 84 caractères, cinq copies à la fois, Clé Stencil.

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

Real LA COMPAGNIE REAL

59, rue de Richelieu :-: PARIS

CHEMINS DE FER DU MI...

BILLETS DE FAMI...

Pour les stations thermales et balné... des Pyrenées.

Billets délivrés toute l'année, dans les ... des réseaux du Nord, *Paris-Nord* e... de l'Etat, d'Orleans, du Midi et de ... Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire ... par le voyageur et avec les réductions s... tes sur les prix du tarif général pour u... cours *aller et retour compris* d'au moin... kilomètres. Pour une famille de 2 perso... 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 ... sonnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/... 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les par... empruntant le réseau de Paris-Lyon-... terranée les billets ne sont délivrés q... familles d'au moins 4 personnes et le prix ... tient en ajoutant au prix de 6 billets s... ordinaires le prix d'un de ces billets ... chaque membre de la famille en plus de ...

Durée : 33 *jours, non compris les jours de ... et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant u... supplement de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les con... dans lesquelles peuvent être effectués les divers v... d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gr... ment à toute personne qui fera parvenir au S... commercial de la Compagnie, 54, boulevard ... mann, à Paris (IX[e] arrond.), le montant du ... 0 fr. 25.

Chemins de Fer
de Paris-Lyon-Méditerranée

HIVER 1912-1913

lations rapides
entre Paris et Genève

Trains express, 1re et 2e classes ; trains ess, 1re, 2e et 3e cl. voitures à intercir- tion).

Aller :

Départ de Paris : 8 h. 20 (V. R. Paris-Dijon) 1 h. 10 (1re, 2e, 3e classes — lits-salon, on-lits).

Arrivée à Genève : 18 h. 49 — 7 h. 37.

Retour :

Départ de Genève : 12 h. 30 (V. R. Dijon- s) — 20 h. 15 (1re, 2e et 3e cl. — L. S. ; V. L.)

Arrivée à Paris : 23 h. — 7 h. 15.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES EN PORTUGAL

Il est délivré au départ de Paris-Quai d'Orsay:

1° Des billets simples et aller et retour individuels en 1re, 2e et 3e classes :

a) Pour Lisbonne-Rocio, Porto-Campanha, Guarda, Pampilhosa, Entroncamento et Coïmbra, *viâ* Fuentes d'Onoro-Villarformoso; *b*) pour Lisbonne-Rocio, Entroncamento, Coïmbra et Porto-Campanha, *viâ* Madrid-Valencia d'Alcantara ; *c*) pour Porto-Sao Bento, *viâ* Barca d'Alba.

2° Des billets aller et retour collectifs en 1re, 2e et 3e classes pour Porto-Campanha, Coïmbra, Lisbonne-Rocio, *viâ* Fuentes d'Onoro-Villarformoso et Porto-Sao, Bento, *viâ* Barca d'Alba.

Durée de validité des billets simples, 9 jours; des billets d'aller et retour individuels, 45 jours et des billets collectifs de famille, 60 jours.

Les prix des billets aller et retour collectifs de famille comportent sur ceux du tarif général une réduction de : 30 °/₀ lorsque le billet comporte 3 personnes adultes ; 35 °/₀ lorsque le billet comporte 4 personnes adultes et plus.

3° Des billets aller et retour 1re et 2e classes pour Lisbonne-Rocio et Porto, comportant l'emprunt en Portugal du circuit Villarformoso, Pampilhosa, Lisbonne, Porto, Fregeneda, ou Barca d'Alba, Porto, Lisbonne, Pampilhosa, Fuentes d'Onoro; validité 45 jours, sans faculté de prolongation.

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles **et tous** documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes **Publicités** dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne

---

VENTE au Palais, le 26 avril 1913, à 2 h., d'un

IMMEUBLE à PARIS 181 & 183, QUAI VALMY.

795 mètres environ. — Revenu : 8.200 francs.
Mise à prix..... 110.000 fr.

S'adresser à Mes Delacourtie, Joseph Chartier, Cazier, avoués ; Ditte, notaire.

VENTE au Palais, le 23 avril 1913, 2 heures.

TERRAIN sis à PARIS, 157, avenue Gambetta, et 24, r. Saint-Fargeau. Contenance : 1.150 mètres environ. **Mise à prix : 60.000 francs.** S'adresser à Mes Malandrin, Cortot, avoués, Hussenot-Desenonges, notaires à Paris.

Bagnères-de-Luchon (Hte-Gar.). Gde Propr. de 2.339 mètres et l'**Hotel** qui y est exploité, dit :

Gd HOTEL de LUCHON et du Casino. Adj. Et. Me Constantin, not. à Paris, 9, r. Boissy-d'Anglas, le 25 avr., à 1 h. **M. à pr. : 100.000** Mat. et March. en sus. Consign. : 20.000f, on peut traiter à l'amiable avant l'adj. S'adr. à MM. Coudert frères, 39, boulevard Haussmann, à Paris, et aud. not.

RUE SAUSSURE, 10, Maison. Cne : 244m. Rev. br. : 8.184f. **M. à pr. : 90.000f.** Adj., ch. not. Paris, 29 avril 1913. S'adr. Me Salot, not., 6, rue Biot.

Vente, au Palais, à Paris, 30 avril 1913, 2 h., des

IMMEUBLES ci-après sis A LILLE (NORD)

en 7 lots, avec faculté de réunion pr les 5 premiers.

	Contce :	M. à pr. :
1° Rue Négrier, no 28.....	1.328m	**65.000 fr.**
2° Rue Négrier, no 26.....	1.514m	**70.000 fr.**
3° Rue Voltaire, no 35....	986m	**50.000 fr.**
4° Rue Voltaire, no 33 *bis*.	531m	**30.000 fr.**
5° Rue Voltaire, no 33....	298m	**25.000 fr.**
6° Rue Masurel, 19 et 21.	894m	**70.000 fr.**

7° GROUPE D'IMMEUBLES sis : Rue Solférino, no 92, boulevard Vauban et rue Colson. Contenance : 1 hectare 53 a. 14 cent. **Mise à prix : 900.000 fr.** S'adresser, pour les renseignts, à Paris : à Me Brunet, avoué à Paris, 95, rue des Petits-Champs, et à la Direction des Domaines, 9, rue de la Banque.

Vente au Palais, le 23 avril 1913, à 2 heure

1° MAISON à PARIS RUE GAY-LUSSAC, N°

Contenance : 142 mètres environ. Revenu net en 8.500 francs. **Mise à prix : 100.000 francs**

2e MAISON à PARIS RUE GAY-LUSSAC, N°

Contenance : 119 mètres environ. Rev. net : 6. environ. **Mise à prix : 85.000 francs.**

3e MAISON à PARIS RUE GAY-LUSSAC, N°

Contenance : 163 mètres environ. Revenu net ent 12.300 francs. **Mise à prix : 150.000 franc**

4e MAISON à PARIS RUE BERTHOLLET, N

Contenance : 219 mètres environ. Rev. net : 8 environ. **Mise à prix : 100.000 francs.**

5e MAISON à PARIS RUE BERTHOLLET, N

Contenance : 286 mètres environ Revenu net e 9.450 francs. **Mise à prix : 115.000 francs**

6e MAISON à PARIS RUE MONGE, N°

Contenance : 230 mètres environ. Rev. net : 12 environ. **Mise à prix : 135.000 francs.** S'a à Mes Cortot, Laverne, Dubourg, Péronne et Jo avoués ; Cousin et Chavanne, notaires.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 30 av **RUE DE VAUGIRARD,** et no **RUE OL**

M. à pr. : 1er lot : 20.500 fr.; — 2e lot : 21 5 — 3e lot : 68.000 fr.; — 4e lot : 37.000 fr.; 33.500 fr.; — 6e lot : 44.500 fr. — S'adr Me Brunet, avoué, ou à la Direction des Dom rue de la Banque.

VENTE, au Palais, le mercredi 7 mai 1913, a avec faculté de réunion des trois l

1° Immeuble à Paris, AVENUE HOCHE, N

Cont. : 2.048 mètres 98. **Mise à prix : 1**

2e IMMEUBLE, rue BEAUJON, N

Cont. : 502 mètres 57. **Mise à prix : 250.0**

3e IMMEUBLE, RUE BEAUJON, N

Cont. : 504 mètres 24. **Mise à prix : 250 0**

S'adresser pour les renseignements à Me avoué, 95, rue des Petits-Champs, et à la Direc Domaines, 9, rue de la Banque.

ente au Palais, à Paris, le samedi 3 mai 1913, en lots, Villa dite « La Tourelle » à

FOURAS (CHARENTE-INFÉRIEURE).

AVILLON à SAINT-MAURICE (SEINE).

ontenance 444m environ **PAVILLON A SAINT-MAURICE** (Seine). Contenance : 492 mètres environ. **M. à prix : 1er lot : 25.000** francs; 2e lot : 0.000 francs; 3e lot : **30.000** francs. Faculté e réunion pour les 2e et 3e lots.

S'adresser à Maîtres MALANDRIN, MOREAU, HAISEMARTIN, avoués; Maîtres COUSIN, GRANGE, notaire Paris.

Maison Condorcet, 6 (R. Condorcet, 25) Ces : 212 m. Cité R. br. : 10.522 fr. **M. à p. : 100.000** fr. dj. 1 ench., Ch. not., 29 avr., Me JOSSET, not., 66, r. es Petits-Champs.

VENTE au Palais, à Paris, le 8 mai 1913, à 2 heures. **Hôtel sis à Paris, 65, BOULEVARD DE CLICHY** Revenu net : 14.060 francs environ. **Mise à prix. : 309.225** francs. S'adresser à Me HAISEMARTIN, avoué à Paris, 21, boulevard Haussmann; à Me ANCELOT, avoué, et Mes MOREAU et FAROT, notaires.

Vente au Palais de Justice à Paris, le 7 mai 1913, à 2 h.

DU DOMAINE DE REIGNAC

(Indre-et-Loire). Contenance : 751 hectares 1 are 98 centiares, comprenant **châteaux, dépendances** et les **tapisseries** garnissant le **Château. Fermes, Terres, Prés, Friches, Bois, Etangs,** sis communes de **Reignac, Courçay, Cigogné** et **Azay-sur-Indre.** Ensemble les cheptels morts et vifs attachés aux fermes et tous les objets immeubles par nature ou par destination.

Mise à prix totale : 1.000.000 de francs.

S'adresser à Mes ROGER BERTIN, FERTÉ, avoués; PRUVOST, liquidateur judiciaire; VIALLARD et MOULIN, liquidateurs amiables; PICARD, notaire à Loches, MATHÉ, régisseur du château de Reignac.

BIARRITZ. Belle Villa, r. de Russie. Ces : 948 m. M. à pr. : **150.000**f. Mobilier en sus pr 12.000f. **Terrain**, terrasse Océan et av. Edouard VII, 3 lots, facul. réun. Ces : 899, 1.040, 1.063m. **M. à p. : 60.000**f **70.000**f; **70.000**f. Adj. 1 ench. Ch. not. Paris 29 avr. S'ad. not. Mes BRUNEL et MICHELEZ, 30, av. Wagram, dép. ench.

TERRAIN et constr., R. DURET, 26 et 26 *bis*. (16e). Ces : 708m. **M. à pr. 300.000**f. Adj. 1 ench. ch not. 20 Mai; s'ad. Me THION DE LA CHAUME, not., 8, bd Sébastopol

---

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Vià ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

par la gare Saint Lazare

SERVICES RAPIDES TOUS LES JOURS ET TOUTE L'ANNÉE

(Dimanches et fêtes compris)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE : à 10 h. 18 (1re et 2e cl.), et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.). — **DÉPARTS DE LONDRES : VICTORIA** (Cie de Brighton) à 10 h. du matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e cl.). — **LONDON-BRIDGE**, à 9 h. 50 du matin (9 h. 25 le dimanche) (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours		Billets d'aller et retour valables 1 mois	
1re Classe	48 fr. 25	1re Classe	82 fr. 75
2e Classe	35 fr. »	2e Classe	58 fr. 75
3e Classe	23 fr. 25	3e Classe	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Sur le réseau de la Compagnie de London Brighton, les voyageurs titulaires de billets directs entre Paris et Londres et leurs au delà ont droit à tous les trains comportant des voitures de la classe indiquée sur leurs billets; toutefois, les voyageurs de 2e classe utilisant des trains ne comportant pas de voitures de cette classe devront monter en 3e classe, à moins qu'ils ne préfèrent payer le supplément dû pour la 1re classe.

Seuls les trains de Londres à Newhaven et de Brighton à Newhaven et vice versa en correspondance avec les bateaux de jour et de nuit comportent des voitures de 2e classe.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée Générale s'est tenue le 3 avril sous la présidence de M. Alexis Rostand, Président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission de Contrôle et des Commissaires, l'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'année 1912, qui se soldent par un bénéfice de Fr. 17.892.721,41 et décidé la repartition de Fr. 40 par action, et de Fr. 6,6481 par part de fondateur.

Le Rapport du Conseil d'administration rappelle que, comme sa devancière, l'année 1912 a débuté dans des conditions favorables, mais que la seconde moitié de l'année s'est trouvée influencée par la guerre des Balkans. Cependant, si les évenements d'Orient ont pu entraver les opérations d'émission, des efforts continus et une trésorerie constamment liquide ont permis à l'Etablissement de développer avec succès ses opérations professionneiles de banque.

La situation au 31 décembre 1912 s'élève à 1 milliard 777 millions, au lieu de 1 milliard 661 millions à la fin de l'année précédente.

Le mouvement des Caisses a été de 90 milliards 882 millions à l'entrée et à la sortie. Les effets entrés dans le Portefeuille ont atteint 19 milliards 961 millions, au lieu de 18 milliards 617 millions en 1911.

Parmi les affaires françaises auxquelles, comme par le passé, le Comptoir National est toujours disposé à servir d'intermédiaire auprès de sa clientele, il faut citer, en 1912, la souscription ou le placement des obligations du Crédit Foncier, de la Ville de Paris, des Chemins de fer de l'Etat, des grandes Compagnies de Navigation, de la Compagnie parisienne de Tramways, des Omnibus, de la Cie Centrale d Energie Electrique, du Gaz de la Banlieue, du Gaz de Lyon, des Hauts Fourneaux et Aciéries de Caen, des Eaux d'Evian, etc ..

Le Comptoir a prêté, en outre, son concours à l'augmentation du capital de diverses Sociétés Industrielles françaises, de la Compagnie des Compteurs à Gaz, des Eaux d'Evian, de la Cie de Navigation mixte, de la Société Française de Constructions Mecaniques (Cail), des Omnibus et Tramways de Lyon, de la Société des Carbures Métalliques, etc...

Il a également ouvert ses guichets au placement des obligations de la Banque Foncière Russe des Paysans, de différents Chemins de fer russes garantis par l'Etat, de la Banque Hypothécaire de Danemark, du Central Pacific, etc...

Les dépenses nouvelles de construction, de coffres-forts, etc., ont été complètement amorties ainsi que toutes créances douteuses.

Les réserves se trouvent, après repartition du bénéfice de 1912, portées au total de Fr. 37 millions 896.072,20, non compris une réserve spéciale de Fr. 1.449.068,13, inscrite en contrepartie des 28.499 Parts de fondateur rachetées.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France

Société anonyme. -- Capital : 500 millions

Assemblée générale annuelle du 20 mars 1913.

Les actionnaires de la Société Générale se sont reunis en Assemblée générale ordinaire, le jeudi 20 mars.

Le rapport signale les nouveaux progrès accomplis au cours de l'exercice dont témoignent les statistiques des principaux comptes inscrites au rapport.

La nouvelle succursale installée boulevard Haussmann a été ouverte le 4 novembre 1912. Elle offre des installations largement comprises, comportant des salles de coffres réunissant les meilleures conditions de confort et de sécurité. Les constructions entreprises sur les terrains situés entre l'avenue Kléber et l'avenue Malakoff sont activement poussées ; il est permis d'envisager leur

chèvement dans le cours du premier semestre de 1914 ; elles ont fait l'objet d'un contrat d'entreprise générale avec la Société Immobilière Parisienne et Départementale.

La Société Générale compte maintenant 1.005 guichets.

La Caisse de Prévoyance, à qui une allocation égale à 5 o/o des appointements a été attribuée, possède un actif supérieur à 17 millions de francs. Le Conseil a remplacé l'indemnité pour la cherté des vivres accordée les deux années précédentes par une augmentation de traitement au profit de ceux des agents dont la situation justifiait une telle amélioration. Le Conseil a également maintenu ses encouragements envers les œuvres diverses que le personnel a fondées, notamment le Club Athlétique de la Société Générale, dont les succès sont remarquables. La section de préparation militaire se classe en tête des groupements créés dans le même but. Chaque agent accomplissant son service reçoit une gratification périodique et retrouve sa place à la Société Générale quand il est libéré.

Le Conseil rappelle le souvenir des agents tombés l'an dernier à leur poste de travail lors de l'attentat de Chantilly, et salue leur mémoire.

La situation des Sociétés filiales demeure très satisfaisante. Le Conseil espère que la Banque de Salonique, dont les opérations ont été affectées par la guerre d'Orient, retrouvera bientôt son activité.

Le rapport énumère les affaires auxquelles la Société Générale s'est intéressée. L'étendue de cette énumération marque la part grandissante que prend la Société Générale dans la réalisation des opérations financières intéressant les grandes Compagnies ou les industries locales en France.

L'amélioration des conditions économiques dans l'Empire Russe a permis de conduire à bien des pourparlers devant aboutir prochainement à la liquidation complète des engagements de la Société Générale qui restituera à son actif des éléments disponibles nouveaux.

Au Pérou, l'exercice 1912 compte parmi les meilleurs du Port du Callao, bien que le canal de Panama ne soit pas encore ouvert et que la période d'exploitation sans monopole ait été inaugurée. D'autre part, le Gouvernement Péruvien a été autorisé par le Congrès à proposer au Gouvernement Français de remettre à l'arbitrage de la Cour de La Haye le règlement des créances françaises. Reconnaissant que cet arbitrage serait un moyen honorable et pratique d'arriver à un tel règlement, assuré également du concours efficace du Ministère des Affaires Etrangères dans cette négociation, le Conseil attendra avec confiance les résultats de la haute juridiction de la Cour de La Haye.

Les bénéfices nets de la Société Générale ont été de 22.175.818 francs. Le Conseil propose de fixer le dividende à 20 fr. 05 c. par action ancienne, à 13 fr. 54 c. par action nouvelle ; un acompte de 6 fr. 25 c. ayant été payé aux actions anciennes, le solde net, sous déduction des impôts, serait de 13 francs par action tant ancienne que nouvelle.

Le rapport du Conseil rend ensuite hommage aux services éclatants rendus par M. Dorizon, pendant ses vingt années de direction, et lui renouvelle ses sentiments d'affectueuse gratitude Quelque regret que le Conseil éprouve de voir M. Dorizon quitter la Direction générale, il estime qu'il est de son devoir de tenir compte du désir légitime de repos qu'éprouve M. Dorizon. Celui-ci a, d'ailleurs, tenu à rester attaché à la Société Générale en siégeant dans le Conseil où il occupera un poste de Vice-Président. Pour remplacer M. Dorizon, le Conseil a fait choix de M. A. Homberg, ancien Inspecteur des Finances, ancien Directeur de la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie.

Le Conseil termine son rapport en évoquant le souvenir de M. Maxime Duval, administrateur, décédé au cours de l'exercice, dont la longue expérience des affaires et l'infatigable dévouement rendent la perte très douloureuse, en déplorant particulièrement la retraite de M. Spitzer qui a voulu se consacrer très légitimement aux intérêts de son importante Maison, et vis-à-vis duquel la Société Générale a contracté une grosse dette de reconnaissance, en exprimant enfin ses regrets de la décision qu'a prise M. de Sainte-Anne, administrateur sortant, de ne pas se représenter aux suffrages des actionnaires.

Le rapport des Censeurs-Commissaires relève les augmentations des principaux comptes, approuve les propositions du Conseil pour l'approbation des comptes et la répartition des bénéfices et s'associe aux sentiments de reconnaissance qu'a exprimés le rapport du Conseil envers la personne de M. Dorizon.

L'Assemblée, à l'unanimité, a voté toutes les propositions du Conseil. Elle a approuvé les comptes de l'exercice et la distribution du dividende, ratifié la nomination de M. Dorizon comme administrateur, réélu administrateurs pour cinq ans, MM. Bénac et de Matharel, administrateurs sortants, et censeur pour trois ans, M. Thirria, nommé commissaire des comptes pour l'exercice 1913, MM. Lavallée, Thirria et Cornélis de Witt.

BULLETIN FINANCIER

Deux événements d'importance se sont produits au cours de la dernière quinzaine : prise d'Andrinople et la démonstration navale des grandes puissances contre le Monténégro. Ces événements, loin d'améliorer la situation, la compliquent. Le premier, en augmentant les prétentions de la Bulgarie et en lui permettant d'affirmer son droit à une indemnité de guerre, est loin de faciliter la conclusion de la paix. Le second semble plus grave encore parce qu'il provoque la résistance du Monténégro et que cette résistance gêne fortement certaines grandes puissances, rend plus précaire encore l'entente européenne.

Les choses ne sont donc pas près de rentrer dans l'ordre et une inquiétude générale persiste, que n'a pas rassurée le dernier discours au Reischtag du chancelier sur l'augmentation de l'armée allemande.

Les cours de la plupart de valeurs ont fléchi sur ceux de la dernière quinzaine. La rente française s'inscrit à 86,45, en perte de plus d'un point un quart. L'extérieure descend à 91,75, malgré la ratification par les Chambres françaises du traité franco-espagnol. L'Italien est stationnaire à 95,70. Les fonds des Etats balkaniques, comme il est naturel, marquent un progrès : nous trouvons le Bulgare 5 o/o 1902 à 502, l'Hellénique 1881 à 308, le Serbe à 83,85. Le Roumain 4 o/o 1898 passe de 89,50 à 91,25.

Les fonds russes sont plutôt faibles : le Consolidé 4 o/o cote 92,90, le 4 o/o 1901 91,50 ; le 4 1/2 o/o 1909, 100,40, et le 5 o/o 1906, 105,70.

Les chemins de fer français gardent à peu près leurs cours : l'Est à 925, le Lyon à 1325, l'Orléans à 1341, le Nord à 1688, le Midi à 1127. L'Ouest recule à 885.

Quant aux établissements financiers, il faut dire que la saison 1912-1913 sera franchement mauvaise pour eux. On espérait que les opérations qu'ils avaient préparées se réaliseraient coup sur coup après la signature de la paix turco-balkanique ; mais cette signature continuant à tarder, il ne restera plus assez de champ avant les grandes vacances pour procéder à la série des émissions importantes.

Il y a lieu, cependant, de remarquer l'augmentation des profits de toutes les grandes banques pour l'exercice qui vient de prendre fin. Cette augmentation s'explique par le loyer élevé de l'argent.

Les cours de ces établissements n'en penchent pas moins vers la baisse, baisse passagère, heureusement. Nous voyons le Crédit Lyonnais à 1655, la Société Générale à 807, le Comptoir d'Escompte à 1045, le Crédit Mobilier à 660, l'Union Parisienne à 1174, la Banque française à 307, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1773, la Banque Ottomane à 653.

Dans ces conditions, les affaires ne peuvent pas être bien brillantes. Cependant, le Ministère des Finances offre en ce moment 200.000 obligations de 500 fr. 4 o/o, dont le produit est affecté aux besoins des chemins de fer de l'Etat.

De leur côté, la Banque de Paris et la Société Générale mettent en souscription 48.000 obligations de 500 fr. 5 o/o de la Compagnie française du Port de Rio Grande do Sul offertes au public à 422 fr. 50.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

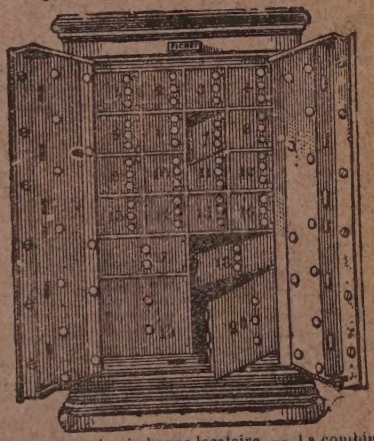
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.